

Technical and Bibliographic Notes / Notes techniques et bibliographiques

The Institute has attempted to obtain the best original copy available for filming. Features of this copy which may be bibliographically unique, which may alter any of the images in the reproduction, or which may significantly change the usual method of filming, are checked below.

L'Institut a microfilmé le meilleur exemplaire qu'il lui a été possible de se procurer. Les détails de cet exemplaire qui sont peut-être uniques du point de vue bibliographique, qui peuvent modifier une image reproduite, ou qui peuvent exiger une modification dans la méthode normale de filmage sont indiqués ci-dessous.

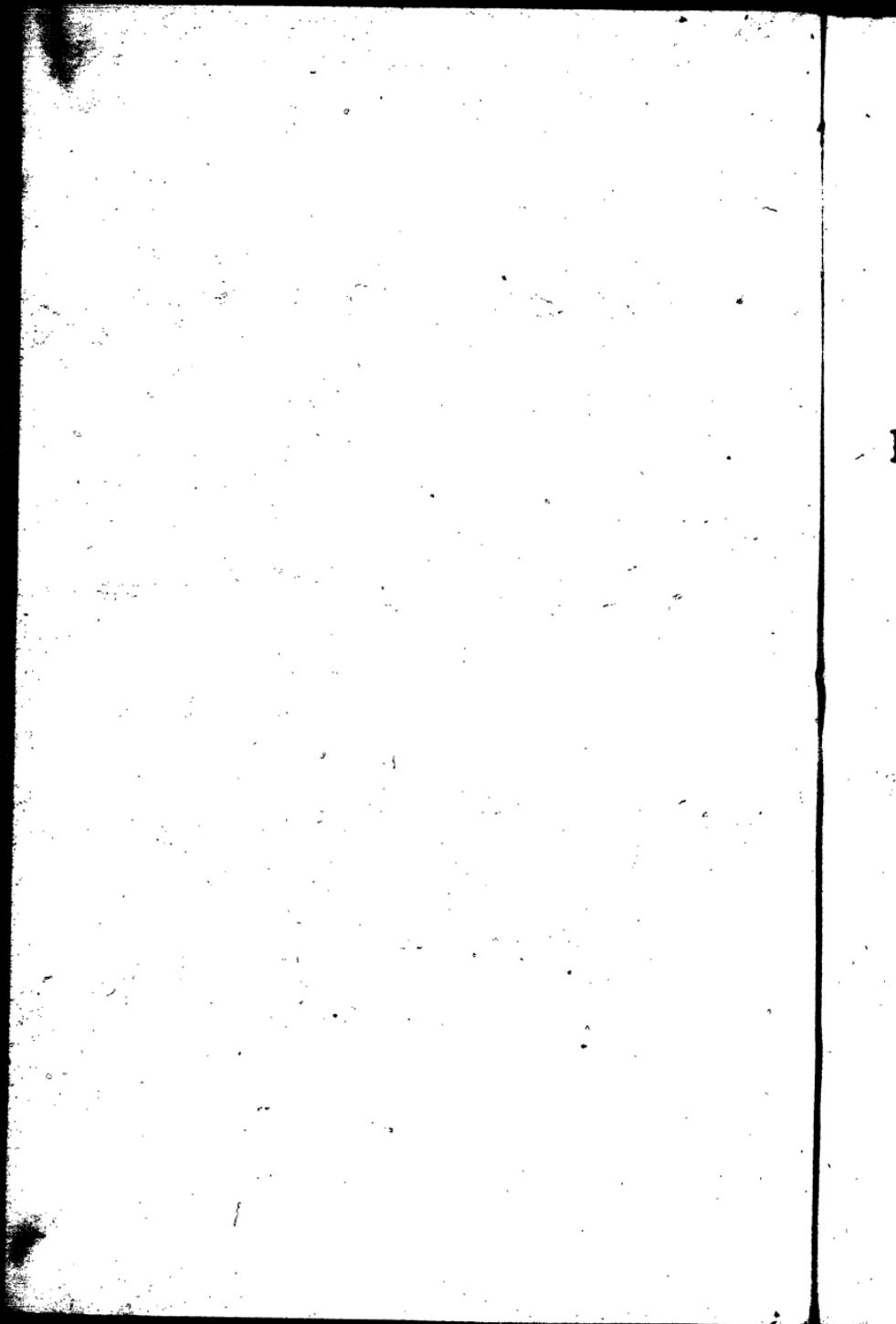
- Coloured covers/
Couverture de couleur
- Covers damaged/
Couverture endommagée
- Covers restored and/or laminated/
Couverture restaurée et/ou pelliculée
- Cover title missing/
Le titre de couverture manque
- Coloured maps/
Cartes géographiques en couleur
- Coloured ink (i.e. other than blue or black)/
Encre de couleur (i.e. autre que bleue ou noire)
- Coloured plates and/or illustrations/
Planches et/ou illustrations en couleur
- Bound with other material/
Relié avec d'autres documents
- Tight binding may cause shadows or distortion
along interior margin/
La reliure serrée peut causer de l'ombre ou de la
distorsion le long de la marge intérieure
- Blank leaves added during restoration may appear
within the text. Whenever possible, these have
been omitted from filming/
Il se peut que certaines pages blanches ajoutées
lors d'une restauration apparaissent dans le texte,
mais, lorsque cela était possible, ces pages n'ont
pas été filmées.

- Coloured pages/
Pages de couleur
 - Pages damaged/
Pages endommagées
 - Pages restored and/or laminated/
Pages restaurées et/ou pelliculées
 - Pages discoloured, stained or foxed/
Pages décolorées, tachetées ou piquées
 - Pages detached/
Pages détachées
 - Showthrough/
Transparence
 - Quality of print varies/
Qualité inégale de l'impression
 - Continuous pagination/
Pagination continue
 - Includes index(es)/
Comprend un (des) index
- Title on header taken from: /
Le titre de l'en-tête provient:
- Title page of issue/
Page de titre de la livraison
 - Caption of issue/
Titre de départ de la livraison
 - Masthead/
Générique (périodiques) de la livraison

Additional comments: /
Commentaires supplémentaires: **Pagination multiple.**

This item is filmed at the reduction ratio checked below /
Ce document est filmé au taux de réduction indiqué ci-dessous.

	10X		14X		18X		22X		26X		30X
	12X		16X		20X		24X		28X		32X



VOYAGE
DE M. CARVER,

DANS L'INTÉRIEUR

DE L'AMÉRIQUE

SEPTENTRIONALE.

228

VOYAGE

DANS

LES PARTIES INTÉRIEURES

DE

L'AMÉRIQUE SEPTENTRIONALE,

PENDANT les années 1766, 1767 & 1768.

PAR JONATHAN CARVER,

Ecuyer, Capitaine d'une compagnie de troupes provinciales pendant la guerre du Canada entre la France & l'Angleterre.

Ouvrage traduit sur la troisieme édition Angloise, par M. de C... avec des remarques & quelques additions du traducteur.



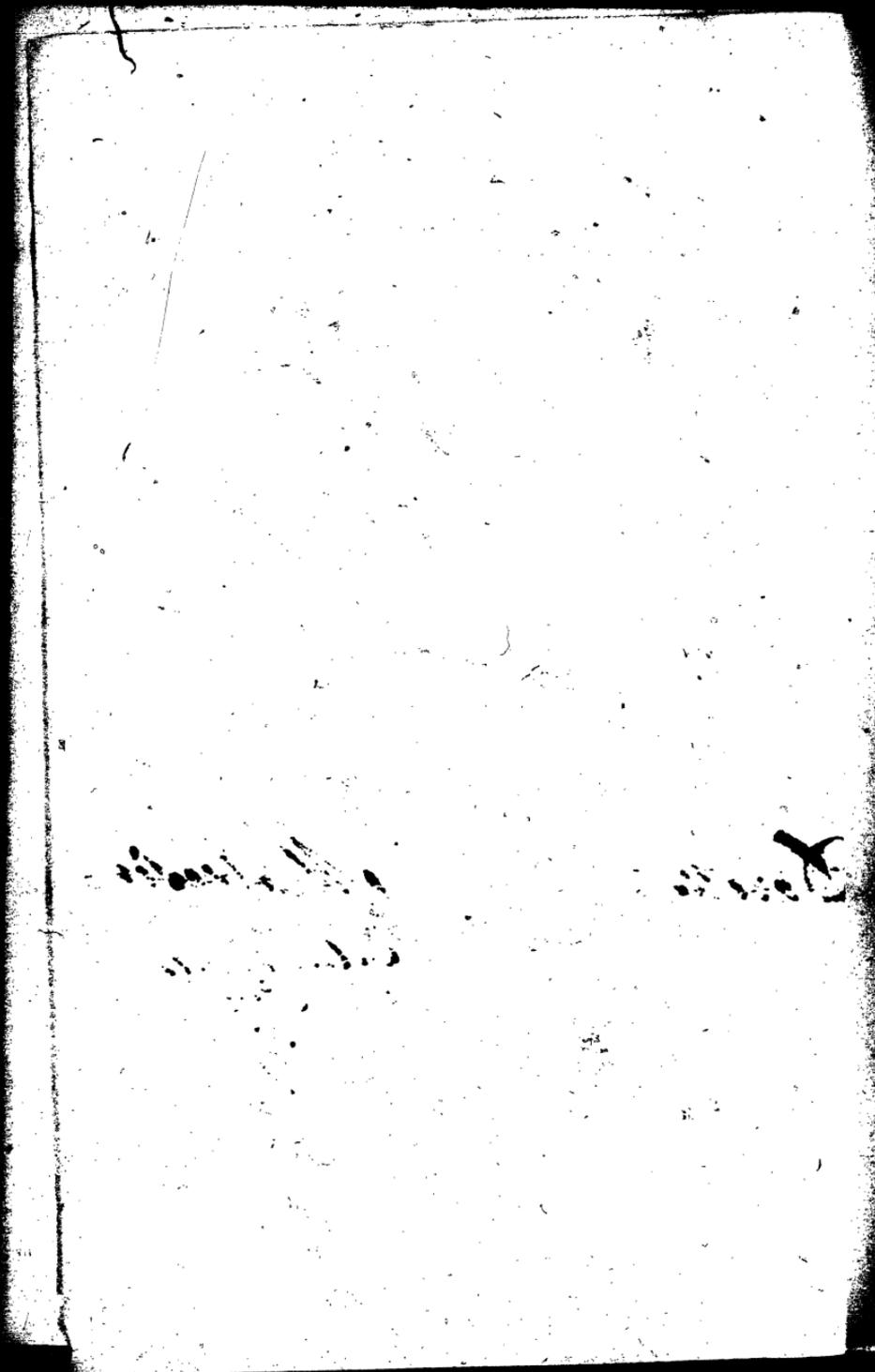
*Bibliothèque,
Le Séminaire de Québec,
rue de l'Université
Québec 4, QUE.*



*M. de C.
Ed. Lante
57*

Y V E R D O N.

M. DCC. LXXXIV,



r
a
t
t
f
f
d
g
f
t
u
p
p
a
N
g
c
f



P R É F A C E.

LE voyage du Capitaine Carver a reçu en Angleterre un accueil qui lui a procuré très - promptement trois éditions. On a cru , par cette raison , contribuer à l'instruction générale en faisant passer cet Ouvrage dans la langue françoise. On y trouvera en effet des détails très - curieux , soit sur la Géographie intérieure de l'Amérique , soit sur les mœurs des Nations qui l'habitent. Le Capitaine Carver ayant passé un hiver entier au milieu d'une Nation presque uniquement connue de nom par les Européens , savoir les *Nadoessis* , ayant vécu avec les *Assinipoils* , autre Nation des plus éloignées au delà des grands lacs , ayant été enfin amené dans ces pays reculés par des vues bien différentes de celles qui y ont conduit quel-

vj P R É F A C E.

quelques fois d'autres voyageurs , on doit s'attendre à trouver ici une peinture plus exacte des mœurs Indiennes que dans toutes les autres Relations. Les Auteurs de ces dernières n'ont pour la plupart pénétré que chez des Nations dont la physionomie morale , si l'on peut ainsi parler , avoit déjà été altérée par leur communication avec les Européens , ainsi que le remarque judicieusement le Capitaine Carver.

Mais quelque curieux que soit ce voyage , il n'est qu'une fort petite partie d'un plus étendu & plus périlleux que cet intrépide voyageur avoit projeté ; car son objet étoit d'atteindre , par le secours des Indiens dont il espéroit se concilier l'amitié , quelque une des rivières qui traversent cet immense continent de l'Est à l'Ouest , & vont se jeter dans la mer Pacifique. Ce projet fut dérangé par les contre-tems qu'il éprouva & qu'il raconte ; mais il ne doutoit point , d'après la connoissance qu'il avoit du

caractere hospitalier des Indiens & celle de leurs langues, qu'il n'eût pu réussir. Il est vrai qu'on peut être inquiet sur ce qu'il fût devenu, étant une fois arrivé sur les bords de la mer Pacifique; car comment faire le trajet de mer qui peut encore séparé des établissemens Russes sur la côte du Kamshatka? Il comptoit, à ce qu'il paroît, trouver sur ces côtes des navigateurs Russes, ou revenir en Canada par le même chemin.

Quoi qu'il en soit, le desir d'effectuer ce voyage accompagna le Capitaine Carver en Angleterre, & il nous apprend qu'il en avoit inspiré l'idée à M. Withworth, Membre du Parlement, qui avoit formé à cet effet une Compagnie. Il s'agissoit seulement d'obtenir du Gouvernement quelques encouragemens, & il y avoit lieu de les espérer, lorsque la guerre élevée entre l'Angleterre & ses colonies fit échouer ce projet.

Cet incident, & la mort du Capitaine Carver n'ont cependant pas anéanti les

germes de l'émulation qu'il avoit inspirée à cet égard. Une gazette de France de cette année nous apprend qu'une Société de particuliers riches & qualifiés, formée en Angleterre, va mettre ce projet à exécution, à-peu-près de la manière qu'il a été conçu par M. Withworth & M. Carver. Une compagnie d'hommes sages & déterminés, avec des ouvriers de diverse espece & sur-tout des constructeurs, doit passer en Canada; après avoir atteint l'extrémité Nord-Ouest du lac Supérieur, elle se liera d'amitié avec diverses Nations qui viennent y trafiquer. De-là, accompagnant chez elles ces Nations, dont quelques-unes demeurent à plusieurs mois de marche à l'Ouest, ces voyageurs doivent nécessairement rencontrer des rivières coulant dans cette direction. Ils construiront alors des embarcations légères, après avoir hiverné chez quelque-une de ces Nations pour apprendre leur langage & prendre connoissance

des peuples voisins. Ils descendront quelque-une de ces rivières ; & enfin arrivés au bord de la mer Pacifique, ils construiront un bâtiment propre à tenir la mer, reconnoîtront les côtes voisines, & iront, suivant les circonstances, au Kamshatka ou aux Philippines. Telle est du moins la marche la plus probable de cette compagnie de voyageurs ; marche qui n'est assurément pas exempte de grands dangers, malgré le calumet de paix qui peut-être ne sert pas partout. On ne peut que faire des vœux pour la réussite d'un projet en comparaison duquel les navigations du Capitaine Cook ne sont, pour ainsi dire, que des voyages ordinaires & sans danger. Mais revenons à l'objet de cette Préface.

Il nous reste à solliciter l'indulgence de nos Lecteurs pour les fautes qui ont pu nous échapper dans cette traduction. Il s'y en est glissé plusieurs. Du reste, nous croyons pouvoir dire

qu'elles font peu importantes pour le fond ; ceux qui nous connoissent favent que , livrés par état à des occupations très - impérieufes , nous n'avons pu donner ni à la revifion de notre manufcrit ni à celle des épreuves , qu'un tems très - limité.



COURTE NOTICE
DE LA VIE
DU CAPITAINE CARVER.

IL est peu d'hommes qui ne soient doués d'une disposition prédominante qui se manifeste de bonne heure, & qui se perpétue dans tous les périodes de la vie : diverses circonstances peuvent, il est vrai, la modifier, ou lui mettre des entraves ; mais dans toutes les occasions intéressantes, ce penchant inné reprend son ascendant, & forme le caractère propre & distinctif de l'individu.

Jonathan Carver, l'Auteur d'un Voyage qu'on publie, en est un exemple. Il étoit petit-fils de Guillaume-Joseph Carver de Wigan, dans le comté de Lancastre, qui avoit servi en Irlande avec le grade de capitaine, sous le roi Guillaume. Ce prince fut si content de son service, qu'il crut devoir le récompenser par le gouvernement de la province de Connecticut, dans la Nouvelle-Angleterre ; il en fut, à ce qu'on croit, le premier Gouverneur pourvu par la couronne.

Notre Auteur naquit en 1732 à Stillwatter dans le Connecticut, Province devenue depuis mémorable par la reddition de l'armée du général Burgoyne aux Américains. Son

xij NOTICE DE LA VIE

pere qui faisoit dans cette ville les fonctions de juge de paix, mourut, le laissant âgé seulement de quinze ans. Il avoit reçu les élémens d'une éducation aussi soignée que le comportoit sa naissance & les commodités du lieu qu'il habitoit. C'est pourquoi comme il étoit destiné à la médecine, on le plaça aussi-tôt après la mort de son pere, chez un médecin d'Elisabeth-Town, dans la même province; mais une profession de cette nature ne convenoit nullement à cet esprit ardent, entreprenant & aventurier, dont le jeune Carver étoit doué. C'est pourquoi il l'abandonna bientôt, & entra à dix-huit ans comme enseigne dans le régiment de Connecticut. Il y servit, soit en cette qualité, soit comme Capitaine, jusqu'en 1757, où ce régiment faisant partie de l'armée du général Webb, fut envoyé pour renforcer la garnison du fort Guillaume-Henri. Ce fut par le plus grand bonheur que M. Carver échappa au massacre presque général que les Indiens de l'armée de Montcalm firent de cette garnison après la reddition du fort; il en raconte ailleurs les circonstances d'une manière si pittoresque, qu'on croit y être présent, & que les cheveux en dressent à la tête.

Après cette malheureuse aventure, M. Carver servit successivement dans le bataillon d'infanterie-légère du colonel Olivier Partridge, ensuite dans le régiment d'infanterie régulière du colonel Wettcomb, & enfin dans celui du colonel Saltonstall. Ce

fut dans ces différens corps qu'il assista à la plupart des combats & des sièges qui décidèrent du sort du Canada.

Nous aurions désiré pouvoir rassembler quelques traits plus particuliers de la vie & des actions de notre Auteur pendant cet intervalle de tems. Mais cela nous a été impossible. Nous sommes seulement fondés à dire, d'après les recommandations & attestations de personnes de grades supérieurs, qui sont entre nos mains, qu'il se conduisit d'une manière distinguée: car elles font non-seulement l'éloge de sa conduite militaire, mais encore de sa conduire religieuse, civile & morale. Aussi voit-on en différens endroits de cet ouvrage éclater ces qualités d'une manière à inspirer la plus grande estime pour l'Auteur de cette relation, & toute croyance pour les faits qu'il rapporte, quoiqu'il y en ait d'assez extraordinaires.

Le Capitaine Carver, possédant des qualités si propres à lui procurer de l'avancement; étant issu de parens respectables, soit par leurs places, soit par leur fortune; doué enfin d'un courage, d'une sagacité & d'un esprit d'entreprise qui se trouvent rarement réunis, on pourroit demander pourquoi il n'a jamais passé au-dessus du grade de Capitaine.

Nous n'en trouvons d'autre raison que la modestie qui, dans le Capitaine Carver, accompagnoit ses autres qualités (1). En effet,

(1) *Note du traducteur.* J'avoue que j'ai abrégé

ces qualités, soit innées, soit acquises, sembloient lui être inconnues, tant elles lui étoient naturelles. Elles étoient même accompagnées dans lui d'une sorte de défiance & de timidité vraiment extraordinaires. On en fera convaincu, quand on saura qu'il est mort presque de besoin, avec trois commissions dans sa poche.

Le traité conclu à Paris entre la France & l'Angleterre en 1763, ayant mis fin à la guerre, le Capitaine Carver jugea ses services militaires désormais inutiles, & abdiqua son emploi. Mais son penchant naturel pour les entreprises rares & périlleuses, ne lui permit pas de jouir d'un repos auquel il n'étoit point accoutumé. Il se mit à examiner de quelle maniere qui pourroit encore servir sa patrie, & contribuer à lui procurer les avantages qu'elle avoit droit d'espérer de l'immense acquisition qu'elle venoit de faire par la paix. Il résolut pour cet effet de reconnoître les régions les plus intérieures de l'Amérique; & de pénétrer, s'il étoit possible; jusqu'à la mer Pacifique, à travers les terres: c'est-là qu'il commence à nous rapporter lui-même les événemens de sa vie, en nous décrivant ses voyages, jusqu'à son arrivée en Angleterre.

ici l'original. Je n'ai pas reçu la dissertation de d'Editeur Anglois, qui prétend que *true fortitude is the genuine offspring of an humble mind*, ou que la vraie force (le vrai courage), est le naturel rejetton d'une ame modeste, &c. Je conce-

Quoique je n'aie pu me procurer d'autres faits à y ajouter, un sentiment de reconnaissance pour les services de cet ingénieux voyageur, & de considération pour sa personne, m'a engagé à tracer cette légère esquisse de son caractère.

Mais cette stérilité de matériaux est en quelque sorte compensée par les intéressantes relations qu'il nous a communiquées, & qui non-seulement le regardent personnellement, mais en particulier ce vaste continent Américain, jusqu'à présent inconnu aux habitans de l'Europe, & même à ceux des parties cultivées de l'Amérique.

En effet, dans la description de ces vastes régions, il saisit toutes les occasions de montrer les avantages qu'elles présentent relativement au commerce, en s'appuyant sur une exacte connoissance de leurs productions & des mœurs des nations qui les habitent. En traçant, par exemple, le spectacle pittoresque du lac Pepin, quoique son imagination soit exaltée par la magnificence enchanteresse de cette scène, elle ne l'est cependant pas au point de l'empêcher de faire attention à sa situation, en tant qu'elle est favorable au commerce de son pays. Au milieu de ce ravissement, il projette de rendre

vrais plus facilement que la modestie est le rejeton ou le caractère propre de la vraie force ou du vrai mérite ; ce qui est précisément l'inverse. Au surplus, ceci s'applique aussi bien au Capitaine Carver.

xvj NOTICE DE LA VIE

ce lac & ses environs le centre d'un immense commerce avec le peuple dont les noms & les différentes tribus sont à peine connues dans les parties commerçantes de l'Empire Britannique.

La longue résidence du Capitaine Carver au milieu des *Nadoeffis* & des *Chippeways*, l'avoit mis à portée d'acquérir la connoissance de leurs langues. Il s'étoit aussi concilié l'amitié de plusieurs de leurs chefs par la maniere judicieuse & hardie dont il avoit interposé sa médiation entre deux de leurs partis. Les *Nadoeffis* voulant lui marquer leur reconnaissance du service qu'il leur avoit rendu en cette occasion, lui donnerent par un acte formel un terein considérable situé au Nord du lac Pepin; l'original de cette concession, souscrite par deux chefs, est en ma possession: & comme un pareil acte est propre à exciter la curiosité des lecteurs, je vais en insérer ici une copie.

„ A Jonathan Carver, chef sous le puissant
 „ roi Georges III, roi des Anglois & autres
 „ nations, des guerriers duquel la renommée
 „ a frappé nos oreilles, & nous a été plus au
 „ long confirmée par les récits de notre frere
 „ le susdit Jonathan Carver; Nous, chefs des
 „ *Nadoeffis*, dont les sceaux sont ici apposés,
 „ en reconnaissance des présens & autres
 „ bons services que ledit Jonathan Carver
 „ nous a faits & rendus, ainsi qu'à nos alliés,
 „ lui donnons, concédons & transportons par
 „ ces présentes & à ses héritiers, pour nous
 „ &

DU CAPITAINE CARVER. xvij

» & nos héritiers à jamais, la totalité d'un
» territoire limité comme il suit; savoir, de-
» puis le faut Saint-Antoine, en descendant
» le long de la rive gauche du Mississipi à-
» peu-près Sud-Est, jusqu'à l'extrémité mé-
» ridionale du lac Pepin, où la riviere des
» Chippeways tombe dans ledit fleuve, &
» de-là, cinq journées de chemin à l'Est (à
» raison de vingt milles anglois par journée),
» & puis au Nord, six journées de marche,
» estimées de la même maniere, & de-là au
» faut Saint-Antoine en ligne droite; Nous
» donc, en notre nom & celui de nos héri-
» tiers & représentans, donnons au susdit
» Jonathan Carver toutes les susdites terres
» avec tous les arbres, rochers, montagnes
» & rivieres, ne nous réservant pour nous
» & nos descendans que le droit de chasse
» & pêche sur tous les terrains non plantés
» ou nuis en valeur par le susdit Jonathan
» Carver, ses héritiers ou représentans. En
» foi de quoi, nous avons apposé au présent
» nos sceaux respectifs. A la grande Caver-
» ne, le premier Mai de l'année 1767. Signés,
» *Hânopâdjatin*, & *Ottah-Tongoum-Liscah*;
» (avec leurs marques & sceaux, dont l'un
» est une espece de scarabée, & l'autre un
» serpent) ».

Peu après cette époque, notre Auteur re-
tourna à Boston, où il arriva après une absen-
ce de deux ans & demi, pendant lesquels il
avoit parcouru environ sept mille milles. Il
travailla à rédiger son journal; après quoi

il s'embarqua pour l'Angleterre, & y arriva en 1769. Les raisons qui l'engagerent à ce voyage sont rapportées par lui-même dans l'introduction & à la fin de sa relation. Le lecteur permettra qu'on l'y renvoie.

Lorsqu'il vint en Angleterre, il étoit muni des témoignages les plus propres à constater son mérite à tous égards; le général Gage, gouverneur de la Nouvelle-Angleterre, lui en avoit donné un qui sembloit lui promettre l'accueil le plus favorable. Il présenta donc une requête au roi, qui la renvoya aux Lords commissaires du commerce & des plantations.

Mais dans un vaste Etat où chaque mouvement dépend d'une multiplicité de ressorts, la complication est telle, que souvent les parties de la machine les plus éloignées du centre ressentent à peine l'influence des principales. Je ne fais si le mauvais succès des propositions du Capitaine Carver doit être attribué à cette cause, ou si le bureau ne porta pas de ses découvertes & de ses vues un jugement conforme à l'idée qu'il en avoit reçue. Quoi qu'il en soit, il se regarda non-seulement comme négligé, mais comme traité avec injustice. Le rôle de sollicitateur ou suppliant convenoit mal à son caractère. Une ame énergique & sensible comme la sienne, ne pouvoit descendre à cette importunité & cette adulation qui trop souvent sont les seuls moyens de s'attirer le souris & la faveur des gens en place. Sans cela, on peut raisonnablement penser que la grande connoissance qu'il avoit de

l'intérieur de l'Amérique, & du caractère de ses habitans, auroit pu gagner le gouvernement à l'employer sur le théâtre sanglant des divisions survenues entre la mere-patrie & ses colonies. Il eût pu servir la premiere utilement, & même toutes les deux; car à une fidélité inviolable pour son roi, il joignoit un ferme attachement à ses compatriotes Américains, en sorte que ce double principe agissant à la fois sur lui l'auroit également conduit à l'égard des puissances belligérantes, & auroit peut-être amené une conciliation. Mais loin d'être regardé comme une acquisition utile pour le parti dominant, dont l'objet étoit d'affervir l'Amérique ou de l'anéantir, sa voix ne fut pas même entendue au milieu des clameurs d'un peuple soulevé.

Un homme isolé, & par là uniquement chargé de ses propres besoins, peut trouver dans un pays commerçant & industrieux des ressources pour subsister. Mais quand on est chef d'une famille dont la subsistance dépend souvent de l'industrie de ce chef seul, la difficulté est non-seulement plus grande, mais vraiment inquiétante pour une ame sensible. Telle étoit la situation du Capitaine Carver. Les détresses de l'ame occasionnent bientôt l'affoiblissement du corps, & cet affoiblissement est encore accéléré par le manque des choses les plus nécessaires à la vie. Ainsi la constitution du Capitaine Carver, quoique originairement très-vigoureuse, s'affoiblit de jour en jour. Cependant la considération d'une famille souffrante exalta, pour ainsi dire, son coura-

XX NOTICE DE LA VIE

ge au-dessus de ses forces ; en sorte qu'il passa encore l'hiver de 1779 en exerçant le chétif emploi de commis d'une lotterie. Mais enfin ses forces l'abandonnerent par degrés ; une dissenterie, suite d'abstinences forcées, lui survint, & peu après s'y joignit une sievre putride qui l'enleva. Ainsi périt au milieu de l'une des premières villes de l'univers un homme qui avoit sacrifié sa fortune & risqué sa vie dans la vue de rendre à sa patrie d'importans services. Il mourut le 31 Janvier 1780, à l'âge de quarante-huit ans, & fut enterré au cimetiere de Holywell-Mount.

Le Capitaine Carver étoit d'une stature au-dessus de la médiocre, & d'une constitution fortement musclée. Ses traits annonçoient la fermeté de son ame & sa résolution, & il garda jusqu'à ses derniers momens sa complexion vermeille. A l'égard de ses qualités sociales, il étoit de bonne & agréable compagnie avec les personnes de sa connoissance familiere ; mais sa modestie & son extrême défiance de lui-même le rendoient fort réservé. Son style épistolaire étoit facile. Il faisoit enfin fort joliment des vers ; & j'ai vu quelques morceaux de sa poésie, où il y avoit de la vivacité & beaucoup d'harmonie dans la versification.

Les seules productions que j'aie vues du Capitaine Carver sont cet ouvrage & un traité sur la culture du tabac qu'il publia en 1779. Le premier parle pour lui, & l'opinion du public est suffisamment attestée par la vente rapide de deux éditions dans l'espace de deux ans.

NOTICE DE LA VIE DU CAP:CARVER. xxj

Le traité du tabac est un *in-8°*. de 54 pages, contenant des gravures de la plante, & une description de sa culture dans le continent de l'Amérique. Comme cette plante forme aujourd'hui une des branches les plus considérables du commerce entre l'ancien & le nouveau monde, & qu'elle croît avec vigueur aussi bien en Europe qu'en Amérique, elle est suffisamment connue, & l'on croit pouvoir se dispenser d'en rien dire.



INTRODUCTION.

LA dernière guerre avec la France fut à peine terminée par le Traité de 1763, que je commençai à réfléchir sur les moyens dont je pourrois servir encore ma patrie, & contribuer à lui rendre utile l'acquisition du vaste pays qui venoit de lui être cédé. Il me parut indispensable pour cet effet, que le gouvernement fût d'abord instruit du véritable état & des productions de ces nouveaux domaines. Dans cette vue, je résolus pour première preuve de mon zèle, d'examiner les parties les plus reculées de ces immenses régions, & de n'épargner ni soins ni dépenses pour parvenir à des connoissances si avantageuses à mon pays. Je n'ignorois pas que je trouverois de grands obstacles à mon dessein ; car tant que les François conserverent leur domination dans l'Amérique Septentrionale, ils avoient pris un grand soin de cacher à toutes les autres nations

INTRODUCTION. *xxij*

la connoissance des parties intérieures de ce continent. Pour mieux remplir cet objet, ils avoient même publié des cartes inexactes, & des relations capables d'induire en erreur, en donnant aux nations Indiennes des furnoms particuliers, & non leurs véritables noms. Je ne déciderai pas si l'intention des François étoit d'empêcher que ces nations fussent connues ou qu'on commerçât avec elles, ou s'ils le faisoient dans la vue de cacher ce qu'ils disoient d'elles en parlant en leur présence. Mais quel qu'en fut le motif, cela tendoit à jeter dans l'erreur.

Pour prouver combien les Anglois avoient été trompés par ces descriptions Françaises, & combien leurs connoissances sur le Canada étoient resserrées, j'observerai qu'avant la prise du fort de Crown-point, il étoit réputé imprenable. Mais à peine fut-il rendu, qu'on reconnut qu'il ne devoit sa grande sécurité qu'à de faux rapports, & qu'il eût pu être foudroyé par un petit nombre de canons de quatre. Sa situation même qu'on représentoit comme si avantageu-

xxiv INTRODUCTION.

se, ne devoit cette renommée qu'à la même erreur.

On ne peut cependant disconvenir que les François n'aient publié quelques cartes de ces pays qui paroissent exactes ; mais elles sont d'un si petit volume & sur une si petite échelle, qu'elles sont presque inintelligibles. Les sources du Mississipi y sont entièrement déplacées. Je puis l'affirmer d'après ma propre expérience ; car après les avoir examinées, & après avoir comparé leur situation avec les cartes Françaises, j'ai trouvé qu'elles y étoient fort mal placées, & je suis convaincu que ces cartes avoient été uniquement copiées sur de grossières esquisses des cartes dressées par les Indiens.

Il y a plus. Jusqu'au moment où les François évacuèrent le Canada, ils continuèrent à se conduire sur le même plan, & à supprimer toute trace de connaissances utiles pour les vainqueurs ; car quoiqu'ils fussent parfaitement instruits de tout ce qui concernoit les lacs, & sur-tout le lac Supérieur, puisqu'ils y entretenoient un bâtiment considérable, ils n'en avoient que des cartes fort

incorrectes. J'y ai découvert beaucoup d'erreurs relativement à ses isles & à ses bayes dans l'étendue de onze cents milles que j'ai parcourue en canot. Les François enfin en nous remettant ces vastes pays, avoient pris soin de laisser les lieux qu'ils avoient occupés, dans l'état sauvage où ils les avoient trouvés, & avoient en même tems détruit toutes leurs forces navales sur les lacs. J'ai observé moi-même la carcasse d'un grand vaisseau, brûlé jusqu'à fleur-d'eau à l'embouchure du détroit Sainte-Marie.

Ces difficultés ne furent cependant pas suffisantes pour me détourner de mon dessein, & je me préparai à l'exécuter. Ce que j'avois principalement en vue étoit de reconnoître d'abord les mœurs, les usages, la langue & les productions naturelles du haut Mississipi, & ensuite de déterminer la largeur de ce vaste continent qui s'étend depuis l'Océan Atlantique jusqu'à la mer Pacifique entre les 43 & 46^e degrés de latitude septentrionale. Si j'avois pu remplir cet objet, j'aurois proposé au gouvernement d'établir un poste dans le voisi-

nage du détroit d'Anian, qui, ayant été découvert par Drake, appartient aux Anglois. Je suis convaincu que cela auroit beaucoup facilité la découverte du passage par le Nord-Ouest ou de la communication soupçonnée entre l'Océan Pacifique & la baye de Hudson; objets de recherches si pénibles & si infructueuses jusqu'à ce moment. Mais indépendamment d'un but si important, qui peut douter qu'un établissement dans cette partie de l'Amérique ne présentât une foule d'autres avantages plus que capables de compenser la dépense qu'il pourroit coûter; car un pareil établissement donneroit sans doute naissance à de nouvelles branches de commerce; il prépareroit de nouvelles découvertes, & enfin il ouvriroit pour aller à la Chine & aux établissemens Anglois des Indes Orientales, un passage beaucoup plus court que celui du cap de Bonne-Espérance ou du détroit de Magellan.

Les avantages qui doivent accompagner le succès d'une pareille entreprise ne peuvent se manifester que par un concours heureux de circonstances à venir.

INTRODUCTION. xxvij

Mais je ne doute nullement que mon plan n'ait son exécution dans un tems ou un autre. Au reste, quelque éloignée qu'elle soit, si elle est conduite convenablement, ceux qui y réussiront en retireront un gain immense & qui surpassera leur attente; & j'aime à croire que tandis qu'ils se féliciteront de ce succès, ils jetteront quelques bénédictions sur celui qui, le premier, leur en a montré le chemin. Quelque stérile que soit cette récompense de mes travaux, je me fais un plaisir de l'envisager dans l'avenir, & je goûte d'avance une satisfaction à laquelle mes froides cendres seront insensibles.

Les tems à venir peuvent seuls développer le degré de puissance auquel doit parvenir ce vaste pays, quand la culture & les arts auront succédé à l'état sauvage qu'il présente actuellement; car comme le siège de la puissance semble se porter sans cesse vers l'Occident, on ne peut douter qu'à une certaine époque de florissans Empires ne s'élevent dans ces vastes solitudes, &c. que de riches palais, de magnifiques temples

xxviiij *INTRODUCTION.*

surmontés de dômes dorés & perçans les nues, ne succèdent aux misérables huttes des Indiens qui y sont dispersées de loin en loin, & dont la seule décoration consiste dans leurs trophées barbares (1).

Comme quelques-uns des passages précédens ont déjà annoncé le peu de succès de mon projet de pénétrer par terre jusqu'à la mer Pacifique, je me crois obligé d'ajouter que cela ne vient point de ce que ce projet étoit impraticable; car plus j'ai été en avant, plus je me suis convaincu de la possibilité de son exécution. Mais ce sont des circonstances imprévues qui m'ont fait échouer; & quoique je n'aie rempli qu'une petite partie de mes vues, je me suis assez avancé pour faire des découvertes qui peuvent être utiles à ceux qui renouvelleront ma tentative, & servir de base à un plus heureux succès. Je me flatte,

(1) *Note du traducteur.* Il n'y a nul doute que la révolution à laquelle la paix vient de mettre le sceau, ne hâte ce moment. Quelles ressources, en effet, ne présente pas ce vaste continent à tant d'hommes trop pressés dans nos Etats Européens.

INTRODUCTION. xxix

d'ailleurs, que ce que je vais dire n'a été publié par aucun de ceux qui ont commercé avec les nations de l'intérieur de l'Amérique. Telles sont en particulier, la relation que je donne des mœurs & usages des *Nadoessis*; celle de la situation des sources des quatre grands fleuves qui prennent naissance à quelques lieues seulement les uns des autres, vers le centre de ce vaste continent; savoir, la riviere Bourbon qui se jette dans la Baye de Hudson, celle de Saint-Laurent, le Mississipi & l'Oregon ou la riviere de l'Ouest qui verse ses eaux dans la mer Pacifique.

Les obstacles qui me forcerent de revenir sur mes pas, avant d'avoir accompli mon dessein, sont ceux-ci. A mon arrivée au fort de Michillimakinac, le poste le plus éloigné des Anglois vers l'Ouest, je m'adressai à M. Rogers qui en étoit gouverneur, pour qu'il me fût fourni un assortiment d'effets propres à faire des présens aux Indiens qui habitent le pays que j'avois résolu de parcourir. Il le fit autant qu'il le put au moment; mais il me promit en même

xxx INTRODUCTION.

tems de me procurer ce qui me manquoit, aussi-tôt que j'aurois atteint le faut Saint-Antoine. J'ai appris dans la suite que ce gouverneur avoit accompli sa promesse, en ordonnant que ces effets me fussent délivrés; mais que ceux à qui il les avoit confiés en avoient fait usage pour eux-mêmes.

Ainsi, déchu de mon attente de ce côté, je jugeai nécessaire de retourner à la *Prairie-le-Chien* (1); car il étoit impossible d'aller plus avant, sans présens à faire pour me procurer une réception favorable. C'est ce que je fis au commencement de 1767. Mais j'y éprouvai le même désagrément de ne pouvoir m'approvisionner de quoi que ce fût. Ainsi ma course à l'Ouest étant retardée par ce contre-tems, je pris la résolution d'aller au Nord, pour reconnoître la communication des sources

(1) *Note du traducteur.* C'est une espece de grand marché Indien sis sur le Mississipi, où se rassembrent les traiteurs ou marchands Canadiens, & quantité de nations Indiennes pour leurs échanges mutuels. Il y règne une treve perpétuelle & scrupuleusement observée.

INTRODUCTION. xxxj

du Mississipi avec le lac Supérieur, & rencontrer au grand portage, sur la côte Nord-Ouest de ce lac, les traiteurs qui y viennent annuellement de Michillimackinac pour y négocier avec les *Sioux*, les *Killistinos*, les *Mahas*, les *Affinipoils* & autres Indiens du Nord-Ouest qui s'y rendent dans la même vue. Je me proposois d'y acheter des effets propres à mon objet, & ensuite de poursuivre mon voyage avec quelqu'une de ces nations par le *lac de Pluie*, le *lac du Bois* & le *lac Ouinipique*, jusqu'aux sources de la riviere de l'Ouest, qui tombe, comme je l'ai dit, dans le détroit d'Anian, ou quelque autre part sur la côte de la mer Pacifique.

Je remplis la premiere partie de mon dessein, & j'atteignis dans le tems convenable le lac Supérieur. Mais par un hasard malheureux, les traiteurs que j'y rencontrai n'avoient aucuns effets qui ne leur fussent nécessaires pour satisfaire aux demandes qui leur étoient faites dans ces parties éloignées. Ainsi, concerté une seconde fois dans mon projet, je me vis obligé de regagner

xxxij INTRODUCTION.

le même lieu d'où j'avois commencé mon excursion. Je le fis, après néanmoins avoir employé encore quelques mois à examiner & reconnoître les bayes & les rivieres qui se déchargent dans cet immense amas d'eau.

Comme on doit être curieux de connoître les raisons pour lesquelles j'ai différé si long-tems de communiquer au public des découvertes aussi intéressantes pour tous ceux qui ont des relations avec l'Amérique, je vais les publier de la manière la plus simple & la plus *candide*, sans y mêler aucune plainte du mauvais traitement que j'ai éprouvé.

A mon arrivée en Angleterre, je présentai une requête au conseil de S. M. pour être remboursé des sommes que j'avois dépensées pour le service du gouvernement. Elle fut renvoyée au bureau des commissaires du commerce & des plantations. Ils jugerent, d'après son contenu, les connoissances que je pouvois donner assez importantes pour me mander de paroître devant eux. J'obtempérai à ce message, je subis un long examen

INTRODUCTION. xxxiiij

examen, & je pense, à la satisfaction des commissaires. Cet examen fini, je demandai ce qu'on vouloit que je fisse de mes papiers. Le premier Lord me répondit sans hésiter que je pouvois les publier quand je voudrois. J'en traitai donc avec un libraire. Mais à peine l'ouvrage alloit être mis sous presse, que je reçus un nouvel ordre du bureau des plantations, de mettre à son greffe toutes mes cartes & journaux, avec tous les papiers relatifs à mes découvertes. Pour obéir à cet ordre, je fus obligé de racheter assez chèrement mon manuscrit; je m'efforçai de faire joindre cette nouvelle dépense à l'état de celles que j'avois déjà présentées; mais ma demande fut rejetée, quoiqu'en disposant de mon manuscrit, je n'eusse fait qu'user de la permission du bureau. Enfin, cette dépense, toute considérable qu'elle étoit, resta à ma charge, & je fus obligé de me contenter de ce qu'on m'alloua.

Dans cette situation fâcheuse, je n'ai de recours qu'à la faveur du public, auquel je fais part aujourd'hui de mes

xx iv INTRODUCTION.

découvertes & de mes observations ; dont heureusement j'avois conservé une copie. Je le fais d'autant plus volontiers, qu'on m'a assuré que mes originaux, livrés au bureau des plantations, étoient égarés, en sorte que probablement ils ne verroient jamais le jour. J'ai la confiance que ces observations seront utiles aux uns, & agréables aux autres ; utiles à ceux qui ont intérêt de connoître les pays adjacens à leurs possessions, agréables à ceux qui, guidés par une louable curiosité, aiment à s'instruire des mœurs & des usages des différens habitans du globe. Les premiers y trouveront des connoissances avantageuses pour leur commerce, les autres y trouveront une ample matiere à leur amusement dans la description des différentes nations qui habitent ce vaste continent à peine connu. Enfin, je dois me flatter que cet ouvrage fera aussi favorablement reçu que des descriptions d'isles qui ne présentent d'autre intérêt que celui d'une stérile nouveauté, ou des relations des voyages, dont l'utilité ne sauroit jamais compenser

INTRODUCTION. xxxv

les dépenses immenses qu'ils ont occasionnées.

Afin de rendre cet ouvrage aussi clair & intéressant qu'il est possible, je donne d'abord une relation de la route que j'ai suivie sur cet immense continent. Je décris, en passant, le nombre des habitans, la situation des lacs, des rivières, des bayes, des montagnes, & je donne une idée des productions principales. Dans la seconde partie, je traite des mœurs, des usages, du caractère & des langues des Indiens; ce que je termine, en donnant un dictionnaire des principaux mots en usage dans les langues des *Chippeways* & des *Nadoessis*. La troisième contient une description plus détaillée des animaux & végétaux qui m'ont paru être particuliers à cette partie intérieure de l'Amérique, ou qui m'ont présenté l'objet de quelque remarque utile. Je termine le tout par un supplément contenant quelques vues qui me sont survenues après la rédaction de mon ouvrage.

Le mille dont je fais usage est le mille commun d'Angleterre, dont 58 au

xxxvj *INTRODUCTION.*

degré, & par conséquent tant soit peu plus fort que celui d'Italie, dont il en faut 60 au degré.



VOYAGE

D

C

A

ton
para
fort
en
fort
vers
le l
pre
com



VOYAGE
DE M. CARVER,

DANS L'INTÉRIEUR
DE L'AMÉRIQUE
SEPTENTRIONALE.

PREMIERE PARTIE,
CONTENANT le Journal de ce Voyage.

AU mois de Juin 1766, je partis de Boston, & je pris le chemin d'Albany & Niagara, pour me rendre à Michillimakinac, fort situé entre les lacs Huron & Michigan, à environ treize cents milles de Boston. Ce fort est le plus éloigné de nos comptoirs vers le Nord-Ouest; & par cette raison, je le regardai comme le lieu le plus propre à me servir de point de départ, pour commencer mon excursion, & pénétrer dans

A

les régions peu connues que j'avois deſſein d'examiner.

Je renverrai mes lecteurs à une multitude d'ouvrages déjà publiés, & contenant des relations de ces parties de l'Amérique qui, étant adjacentes à nos établiſſemens les plus éloignés, ont été fréquemment décrites. Ainſi je me bornerai à la description des parties les plus intérieures qui ont été rarement viſitées, & ſont à peine connues. En faiſant cette description, j'aurai ſoin de me contenir ſcrupuleuſement dans les bornes de l'exacte vérité, & je me garderai de ces exagérations extravagantes trop fréquemment employées par les voyageurs, pour piquer la curioſité du public, & ſe donner de l'importance. J'aurai auſſi l'attention de ne rapporter aucune obſervation que celles que j'aurai faites moi-même, ou que je tiendrai des perſonnes dont le caractère de véracité m'a paru un sûr garant de leur exactitude.

Michillimakinac, d'où j'ai commencé mon voyage, eſt un fort entouré d'une forte paliffade, & ordinairement défendu par une garniſon de cent hommes. Il contient environ trente maiſons, dont une ſert au gouverneur, & l'autre au commiſſaire. Il eſt auſſi habité par pluſieurs négocians, qui l'ont choiſi comme un poſte convenable pour commercer avec les nations voiſines. Son nom, dans la langue des Indiens Chippeways, ſes voiſins, ſignifie une tortue; & il y a apparence qu'il a reçu ce nom d'une

isle qu'on apperçoit du fort, à six ou sept milles au Nord - Est, & qui présente l'apparence de ce reptile.

Pendant la guerre avec les Indiens, qui suivit la reddition du Canada à l'Angleterre, ce fort fut enlevé par surprise. L'armée Indienne sous le commandement de Pontiac, célèbre guerrier Indien, & de tout tems attaché à la France, étoit composée de diverses nations, telles que les *Hurons*, les *Miamis*, les *Chippeways*, les *Ottaways*, les *Pontowatimis*, les *Missisâges* & plusieurs autres. Les Indiens avoient très-adroitement concerté leur plan. Ils s'approchèrent du fort comme amis, & commencèrent par un jeu de balle; jeu extrêmement usité parmi eux, & assez ressemblant à la paulme. Dans le fort de leur jeu, auquel assistoient quelques officiers Anglois comme spectateurs, ils jetterent la balle comme par hazard au-delà de la palissade; ce qu'ils répétèrent deux ou trois fois pour écarter davantage tout soupçon; & quelques Indiens alloient à chaque fois la chercher. Enfin, ayant par ce manége rassuré parfaitement la sentinelle de la porte du Sud, une partie des Indiens s'y jetta, & le reste les suivant aussi-tôt, ils se mirent en possession du fort sans résistance. Ils eurent toutefois l'humanité de faire grace de la vie à la garnison & aux marchands; mais ils les firent prisonniers, & les emmenèrent tous. Cependant quelque tems après, ils les conduisirent à Montréal, où ils fu-

rent rachetés à un prix modéré. Le fort fut aussi rendu aux Anglois, lors de la paix conclue entr'eux & Pontiac, par le commandant du détroit.

Je fis dans ce lieu les dispositions nécessaires pour poursuivre mon voyage, & j'obtins du major Rogers, commandant du fort, une lettre de crédit sur quelques marchands Anglois & Canadiens qui partoient pour négocier sur le Mississipi; il me promit aussi un nouvel approvisionnement d'effets, quand je serois arrivé au fort de Saint-Antoine. Je quittai donc le fort le 3 Septembre 1766, de compagnie avec ces traites. J'étois convenu avec eux qu'ils me fourniroient les choses dont j'aurois besoin pour faire des présens aux chefs des Indiens, tandis que je serois avec eux, conformément aux ordres du gouverneur. Il étoit arrêté que quand je serois arrivé à l'extrémité de leur route, j'y trouverois d'autres guides, & que j'y attendrois le nouvel approvisionnement d'effets promis par le major Rogers.

Nous partîmes donc ensemble, & nous arrivâmes le 18 au fort de la baye. Ce fort est situé à l'extrémité méridionale d'une baye du lac *Michigan*, appelée par les François la baye des Puants. Les Anglois l'ont depuis nommé la *Baye-verte*, à cause de son apparence. Car en quittant Michillimakinac au printems, & dans un tems où les arbres ont à peine commencé de bourgeonner, on trouve en arrivant à la baye, tout

le pays qui l'avoisine déjà couvert de verdure, quoique la route ne soit que de quinze jours; la végétation y est déjà avancée comme en plein été.

Ce fort n'est pareillement formé que d'une palissade, & étant fort dégradé feroit à peine résistance contre la plus petite artillerie. Il avoit été construit par les François pour protéger leur commerce, peu de tems avant la reddition du Canada; & alors les Anglois y mirent une garnison, composée d'un officier & de trente hommes. Ils furent faits prisonniers par les *Ménomonies*, peu après la surprise de Michillimakinac, & depuis ce tems, le fort n'a plus eu de garnison ni été réparé.

La baye dont je parle a de longueur quatre-vingt dix milles; mais sa largeur varie beaucoup, étant en quelques endroits de quinze milles, & en d'autres de vingt à trente. Elle court Nord-Est & Sud-Ouest. A son embouchure dans le lac, il y a une file d'isles qui va du Nord au Sud; on la nomme le *grand Travers*. Cette file d'isles est d'environ trente milles de longueur, & sert à faciliter le passage des canots, en les défendant des vents qui soufflent quelquefois avec violence sur le lac. Du côté du Sud-Est est le passage le plus favorable & le plus sûr pour la navigation.

Ces isles sont, pour la plupart, petites, & couvertes de rochers, dont quelques-uns sont d'une grosseur surprenante, & semblent avoir été travaillés de main d'ar-

tistes. Dans la meilleure & la plus grande de ces isles est située une ville ou village des *Ottaways*. J'y trouvai un des principaux chefs de cette nation, qui me reçut avec tous les égards qu'il est possible de témoigner à un étranger; mais ce qui me parut fort singulier, & qui paroîtra tel à tout homme non informé des coutumes indiennes, ce fut l'accueil que je reçus lorsque je mis pied à terre. Nos canots s'étant approchés de terre à la distance d'environ quatre-vingts toises, les Indiens commencerent un feu de joie fort étrange. Il consistoit dans plusieurs décharges de leur mousqueterie chargée à balles, mais dirigée de maniere à les faire passer seulement quelques toises au-dessus de nos têtes. Pendant ce tems, ils couroient d'un arbre à l'autre, faisant feu, & se comportant comme au milieu d'un combat véritable. Je fus d'abord extrêmement surpris, & peu s'en fallut que je n'ordonnasse à ceux qui m'accompagnoient de leur riposter, dans la persuasion où j'étois que leurs intentions étoient hostiles. Mais je fus détrompé par un des traiteurs qui me dit que telle étoit leur maniere de recevoir les chefs des autres nations; & je pris plaisir à cette marque de distinction qu'ils me donnoient.

Je ne restai qu'une nuit avec eux. Parmi les présens que je fis aux chefs, il y avoit quelques liqueurs spiritueuses, avec lesquelles ils se mirent en belle humeur, &

commencerent à former une danse qui dura presque toute la nuit. Le matin, lorsque je partis, le chef m'accompagna jusqu'au rivage; & aussi-tôt que je fus embarqué, il fit d'une voix haute & avec une grande solennité, une fervente priere pour moi. Il me dit, „ que le Grand-Esprit te fasse faire un bon voyage; qu'il te donne un ciel sans nuage & des eaux tranquilles pendant le jour; puisses-tu coucher toutes les nuits dans une peau de castor, y jouir d'un sommeil non interrompu & de rêves agréables! Puisses-tu enfin trouver une protection constante sous le grand calumet de paix!” Il continua ses prieres sur ce ton, autant de tems que je le pus entendre.

Je dois observer que quoique les Européens soient portés à se former une idée très-défavorable de ces Sauvages, comme ils les appellent, je reçus de chacune de leurs tribus, dans les parties intérieures, le traitement le plus honnête & le plus hospitalier; je suis même convaincu que jusqu'à ce qu'ils soient pervertis par les liqueurs spiritueuses de leurs voisins plus-poliés, ils observent cette conduite amicale envers les étrangers. Leur haine invétérée & leur cruauté envers leurs ennemis font à la vérité propres à jeter des ombres sur ce tableau; mais ce défaut est héréditaire parmi eux; & ayant reçu sa sanction d'une coutume absolument immémoriale, il a jetté chez eux de trop profondes racines pour en être jamais extirpé.

Je mangeai chez ce peuple d'un pain fort extraordinaire. Les Indiens font en général peu d'usage de ce mets nourrissant. Lorsque leur blé est en lait, comme ils disent, c'est-à-dire, justement avant qu'il commence à mûrir, ils expriment la graine de la balle dans laquelle il croit, & ils l'écrasent en forme de pâte; cela peut se faire sans l'addition d'aucun liquide, le lait qui coule du grain en tenant lieu. Ils forment ensuite cette pâte en gâteaux, & les enveloppant dans des feuilles de jonc, ils les mettent dans des fours chauds où ce pain est bientôt cuit. Je n'en ai jamais mangé d'aussi délicat & d'aussi bon goût.

Cet endroit n'est qu'un petit village, composé d'environ vingt-cinq maisons ou cabanes, & qui peut mettre sur pied soixante ou soixante-dix guerriers. Je n'y trouvai rien de plus remarquable.

Le terrain au Sud-Est de la baie Verte est un terrain ordinaire, couvert d'une grande quantité de cyprès, de pins & de sapins. Quelques-uns ont dit que la communication entre le lac Michigan & la baie Verte est impraticable à des bâtimens plus grands qu'un simple canot, à cause des bancs de roches qui se trouvent entre les isles du *Grand-Travers*. Mais en sondant, j'ai trouvé que le passage étoit suffisant pour des bâtimens de 60 tonneaux, & d'une largeur proportionnée.

La terre adjacente au fond de cette baie est très-fertile. Le pays est uni, & présente une perspective extrêmement agréable & étendue.

Il n'y a que peu de familles qui habitent le fort, dont la situation est à l'Ouest de la rivière du Renard, & vis-à-vis, à l'Est de son embouchure, sont établis les François qui cultivent la terre, & qui paroissent vivre très-commodément.

La baye Verte ou des Puants est un de ces lieux auxquels les François ont donné des sobriquets. Elle est appelée par les habitans des environs, la baye des *Menonomies*. Je ne sais pourquoi les François l'ont appelée la baye des Puants. Suivant eux, ce n'étoit point dans la vue d'induire en erreur les étrangers; mais parce que, au moyen de ces noms, ils pouvoient converser entr'eux, même en présence des Indiens, sans être entendus. Car ceux qui vont à la traite ont observé que lorsqu'en parlant ensemble, ils venoient à la nommer, cela leur donnoit des soupçons, & les portoit à croire ou qu'on parloit mal d'eux ou qu'on avoit quelque mauvais dessein. Pour y remédier, ils donnerent à ces nations, ou aux lieux qu'elles habitent, des noms particuliers. La seule mauvaise conséquence qui en résulte est que les géographes Anglois & François donnent, dans les cartes de l'intérieur de l'Amérique, différens noms aux mêmes lieux, & par-là jettent dans l'embarras ceux qui ont intérêt de les connoître.

Le lac Michigan, dont la baye Verte fait partie, est séparée du lac Huron par le détroit de Michillimakinac; il est situé entre les 42 & les 46 degrés de latitude, & entre les 84

& les 87 degrés de longitude Ouest. Sa plus grande longueur est de deux cent quatre-vingts milles; sa largeur est de quarante, & sa circonférence d'environ six cents. Il y a une file remarquable de petites isles, commençant vis-à-vis la ferme d'Askin, & courant environ trente milles au Sud-Ouest dans le lac; on les appelle les *Isles des Castors*. Leur situation est fort agréable, mais le sol en est nu. Elles présentent cependant un fort bel aspect.

Au Nord-Ouest du lac, les eaux se divisent en deux bayes. Celle du côté du Nord se nomme la baye des Noquets, & l'autre la *Baye-Verte*, dont nous venons de parler.

Les eaux de ce lac, comme celles de tous les autres, sont d'une extrême limpidité & d'une profondeur suffisante pour d'assez grands bâtimens. La moitié de l'espace du côté de l'Est qui s'étend jusqu'au lac Huron, appartient à la nation des *Ottaways*. La ligne qui les sépare des *Chippeways*, court à peu près Nord & Sud, & va depuis l'extrémité Sud du lac Huron, à travers les hauteurs, jusqu'à Michillimakinac, qu'elle partage par le centre. De-là il arrive que lorsque ces deux nations se trouvent ensemble pour la traite auprès de ce fort, elles campent chacune sur leurs terres, & à peu de toises de la palissade.

Le pays adjacent, soit à l'Ouest, soit à l'Est du lac Michigan, n'a rien de remarquable, si ce n'est que dans les lieux où il est entrecoupé par des ruisseaux ou de pe-

DANS L'AMÉRIQUE SEPTENTR. 11

tites rivières se jettant dans le lac, il est extrêmement fertile sur leurs bords. Ceux du lac produisent une grande quantité de cerises, appellées *cerises de sable*, qui ne sont pas moins remarquables par la manière dont elles croissent que par leur saveur exquis. Elles viennent sur de petits buissons, dont la hauteur n'excede pas quatre pieds, & dont les branches en sont chargées au point de plier & de se reposer sur le sable. Comme elles ne mûrissent que sur le sable, dont la chaleur contribue apparemment à leur qualité, les François leur ont donné le nom ci-dessus. Leur grosseur n'excede pas celle d'une balle de pistolet; mais on les regarde comme supérieures à tous les autres fruits de ce genre, pour être confits dans des liqueurs spiritueuses. Il croit encore à l'entour du lac beaucoup de groseilles rouges & noires, & une grande abondance de genievre qui produit des bayes de la plus belle espece.

On voit aussi croître dans ces lieux une grande quantité de fumaks, dont la feuille cueillie à la Saint Michel, lorsqu'elle devient rouge, est fort estimée par les naturels; ils la mêlent à-peu-près en quantité égale avec leur tabac, à la fumée duquel elle communique une agréable odeur. Près de ce lac, & alentour des autres, croît aussi une sorte de faules appellés par les François *bois rouge*. L'écorce de cet arbrisseau, lorsqu'il n'a qu'un an, est d'une belle couleur écarlate; mais à mesure que



L'arbre vieillit, elle prend une couleur mêlée de gris & de rouge. Les tiges de cet arbuſte croiſſent pluſieurs enſemble & s'élevent juſqu'à ſix ou huit pieds, mais ſans avoir plus d'un pouce de diamètre. L'écorce étant enlevée de deſſus la tige, deſſéchée & miſe en poudre, ſert aux Indiens à la mêler avec leur tabac, & forme pour eux le meilleur tabac d'hiver. Ils ſe ſervent pendant l'été, pour le même objet, d'un buiſſon qui croit vers les grands lacs, & qu'ils appellent *Segokimac*; il rampe ſur terre comme la vigne, s'étendant quelquefois juſqu'à huit ou dix pieds; ſa feuille eſt de la grandeur d'un ſchelling, preſque ronde, de la fermeté & de la couleur de la feuille de laurier; c'eſt, autant que je puis en juger d'après l'aſpect de l'arbre, un *ſempervirens*. Ces feuilles étant deſſéchées & pulvériſées, ſont employées par les Indiens à les mêler avec le tabac qu'ils fument ſeulement pendant l'été. Par ces trois équivalens, les pipes des Indiens ſont abondamment fournies toute l'année, & comme ce ſont de grands fumeurs, ils mettent beaucoup de ſoin à les ramaffer au-tems propre & à les préparer.

Le 20 Septembre 1766, je partis de la *baye Verte*, & je m'acheminai vers la *rivière du Renard*, toujours en compagnie avec des traiteurs & quelques Indiens. Le 25 j'arrivai au principal village des *Quinebagos*, qui eſt ſitué dans une petite iſle, précifément à l'extrémité Eſt du lac *Quinebagos*.

La
me
&
dan
vil
les
de
na
des
au
for
ne
qu
po
fer
tio
de
po
for
pet
toi
fer
tes
pla
ref
je
cor
ſio
ſe
&
ſir
gn

La reine qui préside sur cette nation comme un Sachem, me reçut fort civilement, & me traita d'une manière distinguée pendant les quatre jours que je restai dans son village.

Le jour après mon arrivée, je rassemblai les chefs, auxquels je demandai la permission de traverser leur pays, pour aller visiter des nations plus éloignées avec lesquelles j'avois des affaires importantes. Cela me fut accordé aussi-tôt, la demande leur ayant paru une sorte de compliment fait à leur nation : la reine assista à cette assemblée ; mais elle fit peu de questions, & se borna à quelques avis peu importants sur les affaires de la nation. Car les femmes n'assistent point à ces assemblées nationales, à moins qu'elles ne soient revêtues de l'autorité suprême, & même alors il n'est point d'usage qu'elles haranguent comme font les chefs. C'étoit une femme fort âgée, petite de taille, & qui, par l'ajustement, n'étoit pas fort distinguée de plusieurs jeunes femmes qui formoient sa suite. Ces suivantes de la reine témoignoiént beaucoup de plaisir, lorsque je donnois des marques de respect pour leur maîtresse, sur-tout lorsque je la saluois ; ce que je fis souvent pour me concilier leur bienveillance. Dans ces occasions, la bonne vieille femme s'efforçoit de se donner un air de gaieté & de jeunesse, & par son sourire, elle montrait le plaisir que lui faisoit le respect que je lui témoignois.

Pendant le séjour que je fis en ce lieu,

je m'occupai à quelques observations sur le pays, & à faire les recherches les plus approfondies qu'il me fut possible sur l'origine, les usages & la langue de ce peuple. Ces recherches m'autorisent à conclure que les *Quinebagos* résidoient originairement dans quelqu'une des provinces du Nouveau Mexique, & qu'ayant été chassés, soit par des divisions intestines, soit par les Espagnols, ils s'étoient réfugiés dans ces parties plus septentrionales, depuis environ un siecle.

Mes raisons pour adopter cette supposition sont, en premier lieu, leur attachement inaltérable pour les Indiens *Naddessis*, qui leur donnerent dans leur émigration les secours les plus pressés, quoique leur résidence actuelle soit à plus de six cents milles de leur pays originaire.

En second lieu, la différence de leur dialecte d'avec celui de toutes les autres nations Indiennes qu'on a jusqu'à présent découvertes; car ce dialecte est un jargon guttural & inarticulé, qu'aucun de leurs voisins n'entreprend seulement d'apprendre. Ils conversent avec les autres nations dans la langue des *Chippeways*, qui est la langue régnante depuis les *Mohacks* du Canada, jusqu'aux habitans des bords du *Mississipi*, & depuis les *Hurons* & les *Illinois*, jusqu'au près de la baye de *Hudson*.

En troisieme lieu, leur haine invétérée pour les Espagnols. Quelques-uns me dirent qu'ils avoient fait des excursions dans

le Sud-Ouest, qui avoient duré quelques lunes. Un ancien chef, avec lequel je fis une connoissance plus particuliere, me raconta que, quarante-six hivers auparavant, il avoit marché à la tête de cinquante guerriers vers le Sud-Ouest, pendant trois lunes; que durant cette expédition, pendant qu'ils traversoient une plaine, ils découvrirent un corps de cavaliers, qui appartenoit aux hommes noirs; c'est ainsi qu'ils nomment les Espagnols (sans doute à cause de leur couleur brune). Aussi-tôt qu'ils les apperçurent, ils se cachèrent jusqu'à la nuit. Alors ils s'approchèrent d'eux aussi près qu'ils purent, pour distinguer leur nombre & leur état. Ayant trouvé qu'ils étoient trop nombreux pour pouvoir les attaquer avec avantage en plein jour, ils attendirent qu'ils se fussent livrés au sommeil; alors ils fondirent sur eux, & après avoir tué la plus grande partie des hommes, ils prirent quatre-vingts chevaux chargés de ce qu'ils appellent de la pierre blanche. C'étoit apparemment de l'argent; car il remarquoit que les chevaux étoient ferrés de la même matiere, & qu'elle servoit aussi à orner leurs brides. Après avoir ainsi rassasié leur vengeance, ils emportèrent leur butin; & s'étant suffisamment éloignés des Espagnols qui avoient échappé à leur furie, ils laisserent dans les bois ce poids inutile & méprisable pour eux: ils monterent les chevaux, & rejoignirent leurs compatriotes. Je conjecture que le parti qu'ils avoient surpris étoit la caravan-

ne qui apporte annuellement à Mexico l'argent qu'on retire des mines situées vers les sources du *Colorado*; & que le combat se donna dans les plaines qui avoisinent les sources de la riviere de *Santa-Fé*, ou de celle del *Norte*, qui se jette dans le Mexique, à l'Ouest du *Mississipi*.

Les *Quinebagos* peuvent mettre sur pied environ deux cents guerriers. Leur village contient à-peu-près cinquante maisons, solidement construites avec des palissades, & l'isle où il est situé est d'environ cinquante acres. Elle est à environ trente-cinq milles de la *Baye-Verte*, en les comptant suivant le cours de la riviere.

Cette riviere, jusqu'à quatre ou cinq milles de la baye, a un courant fort doux; mais de là jusqu'au lac d'où elle sort, elle est pleine de rochers & fort rapide. Nous fûmes obligés en plusieurs endroits de quitter nos canots, & de les porter assez loin. Sa largeur est en général, depuis la baye Verte jusqu'au lac *Quinebago*, d'environ soixante-dix à cent verges. Ses bords sont très-bons, & clairement boisés en chênes & en coudriers.

Le lac *Quinebago* est d'environ quinze milles de longueur, de l'Est à l'Ouest, & de six milles de largeur. A un de ses angles, du côté du Sud-Est, il reçoit une riviere qui prend sa source près d'une des branches de celle des *Illinois*. Je la nommai la riviere des *Crocodiles*, d'après une histoire qui court chez les Indiens, & suivant laquelle ils

ils avoient tué quelque part sur ses bords un animal extraordinaire, mais qui, d'après leur description, ne pouvoit être qu'un alligator, ou un crocodile.

La terre adjacente au lac est très-fertile & abondante en raisins, prunes & autres fruits qui croissent sans culture. Les *Ouinebagos* y cultivent beaucoup de blé d'Inde, de fèves, de citrouilles & de melons d'eau avec un peu de tabac. Le lac est très-poissonneux, & il est couvert sur la fin de l'année de canards sauvages & de sarcelles. Cette dernière espèce y est fort nombreuse, & est extrêmement bonne & grasse; elle vaut beaucoup mieux que celle qu'on trouve près de la mer, parce qu'elle acquiert cette excellente graisse en se nourrissant de riz sauvage qui croît abondamment sur les bords du lac.

Je pris enfin congé de la bonne vieille reine; ayant fait mes présens, & reçu ses adieux, je partis de son village le 29 Septembre. Après avoir fait douze milles, j'arrivai au lieu où le lac reçoit la rivière du *Renard*, sur le côté Nord. Nous remontâmes cette rivière, & le 7 Octobre nous arrivâmes au grand portage qui la sépare de la rivière *Ouisconsin*.

La rivière du *Renard*, depuis ce portage jusqu'à la baie Verte, a environ cent quatre-vingts milles de cours. Depuis le lac *Ouinebago* jusqu'au portage, son courant est modéré, & elle est fort profonde; ce qui n'empêche pas qu'en quelques endroits, un canot ne trouve de la difficulté à pas-

fer. Cela vient des embarras qu'y causent les tiges de riz qui sont fort hautes, fort épaisses, & fort abondantes. Le pays des environs est très-fertile & très-propre à la culture, excepté en quelques endroits voisins de la riviere où il est trop bas. Il n'est pas trop boisé en aucune partie; mais il le seroit suffisamment pour les besoins d'une nombreuse colonie. Cette riviere est comme le rendez-vous de la plus grande quantité d'oiseaux sauvages que j'aie rencontrés aucune part dans mes voyages. Le soleil en est quelquefois obscurci pendant plusieurs minutes.

A environ quarante milles du lac, en remontant la riviere, on trouve un petit village de la même nation des *Quinebagos*.

Enfin, les cerfs & les ours sont en grande quantité dans ce pays, & l'on prend un grand nombre de castors & d'autres animaux à fourrures sur les ruisseaux qui se jettent dans cette riviere.

La riviere dont je parle est remarquable pour avoir été, il y a environ quatre-vingts ans, la résidence des nations unies des *Otagamis* & des *Sâkis*, que les François, suivant leur usage de donner des sobriquets, avoient nommées les nations des Sacs & des Renards. Un Indien m'en a raconté l'anecdote suivante.

Il y a environ soixante ans, me dit-il, que des missionnaires & des traiteurs François ayant été plusieurs fois insultés par ces Indiens, un parti François & Indien, sous

le commandement du capitaine Morand, fit une incursion chez eux. Ce capitaine partit de la baye Verte en plein hiver, tems où ils étoient loin de soupçonner une pareille visite; & marchant sur la neige jusqu'à leur village, ils les surprirent, en tuèrent ou prirent prisonniers la plus grande partie. En retournant à la baye Verte, un des chefs Indiens qui avoit la conduite d'un nombre considérable de prisonniers, s'arrêta pour boire dans un ruisseau. Pendant ce tems-là, ses compagnons continuèrent leur route; ce qu'une femme du nombre des prisonniers ayant observé, elle le saisit tout-à-coup avec ses deux mains par la partie la plus susceptible d'un sentiment exquis, & le tint ainsi jusqu'à ce qu'il expirât. Comme ce chef, par la vive douleur qu'il ressentoit, fut d'abord mis hors d'état d'appeller ses amis & de donner aucune alarme, ils allerent en avant sans soupçonner ce qui venoit d'arriver, & la femme Indienne ayant coupé les liens qui étoient à l'arrière-garde, s'échappa avec eux. Cette héroïne fut traitée comme la libératrice de sa nation, & décorée de la dignité de chef, avec la prérogative de transmettre le même honneur à ses descendans; distinction qui n'est point d'usage, & qui n'est accordée que dans des cas extraordinaires.

Pendant les douze milles que je parcourus avant d'atteindre le portage, j'observai nombre de petites montagnes qui s'étendent jusque tout près. On ne peut, à la

vérité, le regarder que comme des collines, quand on les compare avec celles du derriere des colonies; mais comme c'étoient les premieres que je rencontrais depuis ma sortie de Niagara, & après une course de onze cents milles, je n'ai pas voulu les passer sous silence.

La riviere du Renard, à son entrée dans le lac *Quincago*, est large d'environ cinquante verges; mais de là au portage, elle diminue par degrés, au point de n'avoir plus que cinq à six verges de largeur, excepté en quelques endroits où elle forme de petits lacs d'une profondeur considérable. Je ne me rappelle rien de plus remarquable concernant cette riviere, sinon que dans une partie de son cours, elle serpente tellement pendant cinq milles, qu'après avoir fait ce chemin, on n'a avancé que d'un quart de mille.

Le portage entre la riviere du Renard & l'*Ouisconsin*, n'est que d'un mille trois quarts, quoique dans quelques cartes, il paroisse être de dix milles. Mais je ne puis m'empêcher d'observer ici que toutes les cartes que j'ai vues sont fort défectueuses en cette partie. Les rivieres en général y sont représentées comme courant dans une direction contraire à leur direction réelle; & plusieurs de leurs branches, particulièrement de celles du *Mississipi*, sont omises. Cela a-t-il été fait par les géographes François, à dessein; ou faute de connoissance suffisante du local? C'est ce que je ne saurois dire. Mais à coup

sûr, des voyageurs qui compteroient sur leur exactitude dans les parties que j'ai visitées, seroient fort induits en erreur. Ayant examiné avec beaucoup de soin tout le pays que j'ai parcouru, je puis assurer que la carte que je présente est la plus exacte qu'on ait encore vue.

Une moitié environ de l'espace qui sépare les deux rivières, est couverte d'un marais où croit une grande quantité d'herbe fort longue. Le surplus est une plaine qui présente çà & là quelques chênes & pins croissant pêle-mêle. J'y observai un grand nombre de serpens sonnettes. Un traiteur François, nommé M. Pinnifance, me raconta sur un de ces reptiles une histoire fort extraordinaire, dont il avoit été, me dit-il, témoin oculaire. Un Indien de la nation des *Menomonies* ayant pris un de ces serpens, parvint à l'appriivoiser, & quand il l'eut fait, il le traita comme une Divinité, l'appellant son grand-pere, & le portant toujours avec lui dans une boîte. Cet Indien avoit ainsi promené son serpent pendant plusieurs étés, lorsque M. Pinnifance le rencontra un jour au portage, précisément au moment où il alloit à la chasse d'hiver. Le François fut fort étonné de voir l'Indien mettre à terre la boîte qui contenoit sa Divinité, & l'ouvrir pour lui donner la liberté, en disant qu'il étoit bien sûr du tems de son retour, qui seroit au mois de Mai suivant. Comme on étoit alors en Octobre, le François dit à l'Indien, dont la sim-

plicité l'étonnoit, qu'il imaginoit qu'il attendroit long-tems après le mois de Mai le retour de son grand-pere. Mais l'Indien avoit une telle confiance dans l'obéissance de son animal, qu'il offrit de parier deux gallons de rum, qu'au tems marqué il reviendroit & rentreroit dans sa boëte. On convint du pari, & la seconde semaine de Mai fut prise pour l'époque du retour. Ce tems arrivé ils se retrouvèrent au rendez-vous, & l'Indien mit sa boëte à terre en appellant son grand-pere. Le serpent ne l'entendit apparemment pas, & le tems étant expiré, l'Indien convint qu'il avoit perdu. Cependant n'étant point découragé, il offrit de parier le double que son *grand-pere* arriveroit dans deux jours au plus tard. On en convint encore & voilà qu'au second jour, vers les une heure après midi le serpent arriva, & rentra de lui-même dans la boëte qui avoit été mise à sa portée. Ce François juroit que rien n'étoit si vrai que cette histoire, & d'après les récits que j'ai entendu faire de la docilité de ces animaux, je ne vois aucune raison de douter de sa vérité.

J'ai observé que la branche principale de la riviere du *Renard* vient du Sud-Ouest, & que celle de l'*Quisconsin* vient du Nord-Est. J'ai aussi remarqué que plusieurs des petites branches de ces deux rivieres, couroient en y descendant à quelques pieds l'une de l'autre un peu au Sud du portage. C'est un exemple que l'Amérique seule nous présente; savoir, que deux rivieres puissent prendre leurs sources aussi près l'une de l'autre;

& après avoir coulé en sens contraire, se décharger dans des mers aussi prodigieusement éloignées. Car la première, après avoir traversé plusieurs immenses lacs, & après avoir couru près de deux mille milles, tombe dans le golfe de Saint-Laurent; & l'autre, après avoir joint le Mississipi, & après avoir coulé à-peu-près le même nombre de milles, tombe dans le golfe du Mexique. J'eus occasion l'année suivante de faire une observation semblable sur la proximité de différentes branches du fleuve de Saint-Laurent & de celui du Mississipi; & je puis l'apporter en preuve de l'erreur de l'opinion où sont quelques géographes que des rivières prenant leur naissance aussi près l'une de l'autre doivent leur origine à la même source. Car j'aperçus une séparation bien visible entre ces différentes sources, quoiqu'en quelques endroits elles s'approchassent tellement que j'aurois pu enjamber de l'une à l'autre.

Le 8 Octobre, nous mîmes nos canots à l'eau dans l'*Ouisconsin*, qui, en cet endroit, a déjà plus de cent verges de largeur; & le lendemain, nous arrivâmes au grand village de Sâkis. Ce village indien est le plus grand & le mieux construit que j'aie jamais vu. Il contient environ quatre-vingt dix maisons, dont chacune est assez vaste pour plusieurs familles. Elles sont construites de planches travaillées, proprement assemblées, & couvertes d'écorce d'une manière si compacte, que les pluies les plus fortes n'y

peuvent pénétrer. Au-devant des portes, il y a des appentis commodes, dans lesquels les habitans s'asseyent, quand le tems le permet, & fument leurs pipes. Les rues sont régulières & spacieuses, en sorte que cette ville ou village paroît plutôt l'habitation d'un peuple civilisé que d'une nation sauvage. Le terrain des environs est excellent. Dans leurs plantations qui sont adjacentes à leurs maisons, & qui sont proprement tenues, ils cultivent du mays, des fèves, des melons, &c. en sorte que ce lieu est estimé le marché le mieux fourni où les traiteurs puissent trouver ce dont ils ont besoin, à huit cents milles de distance à la ronde.

Les Sâkis peuvent lever trois cents guerriers, qui sont généralement employés tous les étés à faire sur les *Illinois* & les *Panis* (1), des incursions dont ils reviennent d'ordinaire avec nombre de prisonniers. Mais ces nations leur rendent bien la pareille, & à leur tour détruisent un grand nombre de Sâkis: ce qui est sans doute la cause pour laquelle ils sont toujours en petit nombre.

Pendant le séjour que je fis en ce lieu, je reconnus quelques montagnes qui sont à environ quinze milles au Sud, & qui sont abondantes en mine de plomb. Je montai sur

(1) *Note du Traducteur.* Les Panis sont une nation établie vers l'embouchure du Missouri dans le Mississipi.

une des plus élevées, d'où j'eus une vue étendue du pays. On n'apperçoit fort au loin que des monticules dépouillés d'arbres, qui, dans l'éloignement, ressemblent à des meules de foin. Quelques-uns des vallons offrent seulement des bouquets de sapins & de chênes rabougris. Le plomb y est si abondant, que j'en trouvai des morceaux dans les rues du village de Sâkis, & il me sembla aussi bon que celui des autres pays (1).

Le 10 Octobre, nous nous remîmes en route en descendant la riviere; & le lendemain nous atteignîmes le premier village des Ottagamis. Ce village contient environ cinquante maisons; mais elles étoient la plupart désertées, par l'appréhension de la petite vérole qui venoit d'y faire beaucoup de ravage, & avoit emporté la moitié des habitans. Les autres s'étoient retirés dans les bois, pour éviter la contagion.

Nous entrâmes enfin dans la riviere du *Mississipi* le 15 du même mois. *Louisconsin*, depuis le portage jusqu'au lieu où il rencontre le *Mississipi*, a un cours rapide, quoique tranquille (2). Ses eaux sont extrêmement

(1) *Note du Traducteur.* Cela paroît fort extraordinaire, à moins que ce plomb ne soit natif, ou que les Indiens n'aient l'art de travailler la mine de plomb.

(2) *Note du Traducteur.* Ceci paroît un paradoxe. Mais on n'a qu'à voir le Rhône près d'Avignon. Il coule avec la vitesse d'une fleche, & est comme une glace de miroir.

claires, & laissent appercevoir un fond de beau sable, assez libre de roches. Le peu d'isles qu'on y rencontre, présentent un bon terrain, & un peu boisé. Les terres de ses bords sont en général excellentes; à quelque distance, il y a beaucoup de montagnes qu'on dit abondantes en mine de plomb.

Environ cinq milles après la jonction des deux rivières (en remontant le Mississipi), je remarquai les ruines d'un grand village dans une situation fort agréable. Je m'informai des Indiens voisins, pourquoi elle étoit ainsi abandonnée; ils me répondirent qu'environ trente ans auparavant, le *Grand-Esprit* avoit apparu au sommet d'une pyramide de rochers qui est à quelque distance à l'Ouest, & qu'il leur avoit ordonné d'abandonner leurs habitations, parce qu'il avoit affaire du terrain où elles étoient construites. Ils m'ajoutèrent que pour preuve que celui qui leur donnoit cet ordre étoit le *Grand-Esprit*, il leur avoit dit que bientôt après il croîtroit de l'herbe sur ces rochers mêmes qu'ils savoient être nus & stériles. Les Indiens obéirent respectueusement; & en effet, peu après ils apperçurent ce changement merveilleux. On me montra même l'endroit; mais la croissance de l'herbe ne me parut avoir rien de surnaturel. Ce fut sans doute un stratagème des François ou des Espagnols, pour remplir quelque vue de pêche. Mais j'ignore comment ils s'y prirent.

-- Cette nation , après avoir ainsi abandonné son village au Grand - Esprit , alla s'établir plus bas , & en construisit un nouveau sur le bord du *Mississipi* , près de l'embouchure de l'*Ouisconsin* , dans un lieu appelé par les François la *Prairie des Chiens*. C'est un très - grand village qui contient environ trois cents familles. Les maisons sont très - bien construites suivant la maniere indienne , & agréablement situées sur un terrain qui fournit abondamment tout ce qui est nécessaire à la vie. J'y vis plusieurs chevaux d'une belle forme. Ce village est le grand *rendez - vous* où toutes les tribus adjacentes , & même celles qui habitent les branches les plus éloignées du *Mississipi* , s'assemblent chaque année à la fin de Mai , pour y porter leurs fourrures & les vendre aux traiteurs. Mais ils n'y concluent pas toujours leurs marchés ; car cela dépend d'un conseil général des chefs qui décident lequel leur fera le plus avantageux , ou de vendre les marchandises en ce lieu , ou de les transporter , soit à la Louisiane , soit à *Michillimakinac*. D'après la décision de ce conseil , ils vont plus loin , ou retournent chez eux après avoir traité.

Le *Mississipi* a un demi - mille de largeur , à sa jonction avec l'*Ouisconsin* , près de laquelle est une montagne fort élevée. Mais vis - à - vis le village décrit ci - dessus , il paroît avoir plus d'un mille , & contenir beaucoup d'isles dont le sol est extrêmement riche & légèrement boisé.

Un peu plus haut , du côté opposé , le *Mis-*

Missipi reçoit encore une riviere. appellée par les François la *riviere Jaune*. Les traiteurs qui m'avoient accompagné jusques-là, y établirent leur résidence pour l'hiver. C'est pourquoy j'achetai un canot ; & avec deux domestiques, dont l'un étoit un Canadien François, & l'autre un Indien de la nation des *Mohàks* du Canada, je repris ma route le 19 en remontant le *Mississippi*.

Le dixieme jour après m'être séparé des traiteurs, je faillis à avoir une mauvaise aventure. J'avois mis pied à terre, comme je faisois tous les soirs ; & ayant fait dresser ma tente, j'ordonnai quand il fut nuit, à mes gens d'aller se reposer ; quant à moi, je m'étois mis à rédiger les minutes de ce que j'avois observé les jours précédens, à la lumiere d'un flambeau que j'avois gardé allumé. Vers les dix heures du soir, ayant fini ce travail, je sortis de ma tente pour voir quel tems il faisoit. Comme je jettai les yeux sur le bord du fleuve, je crus appercevoir, à la lueur des étoiles qui étoient très-brillantes, quelque chose qui ressembloit à un troupeau d'animaux descendant d'une colline qui étoit à quelque distance. Pendant que je m'étonnois de cette apparence singuliere, un d'eux se leva sur ses pieds, & me découvrit la forme humaine. Tous les autres furent aussitôt debout, & j'en comptai dix à douze courant vers moi. Je rentrai sur le champ dans ma tente, & éveillant mes gens, je leur ordonnai de prendre leurs armes & de me suivre. Comme ma premiere crainte fut pour mon

canot, je courus du côté de l'eau, & je trouvai en effet un parti d'Indiens qui étoit sur le point de le piller. Avant que de les atteindre, je commandai à mon monde de ne point faire feu que je ne l'eusse ordonné, ne voulant pas commettre les premières hostilités sans nécessité absolue. Je m'avançai donc avec résolution presque jusqu'à la portée de leurs lances, car ils n'avoient pas d'autre arme; & donnant essor à ma colère, je leur demandai avec une voix forte ce qu'ils vouloient. Ils furent atterrés; & voyant bien qu'ils ne pouvoient s'attendre qu'à une réception très-chaude, ils tournerent tête & prirent la fuite. Nous les poursuivîmes jusqu'à un bois adjacent où ils entrèrent, & nous n'entendîmes plus parler d'eux. Cependant, de crainte de leur retour, nous veillâmes tout le reste de la nuit. Le jour suivant, mes gens eurent de grandes appréhensions, & me conjurèrent de retourner vers les traiteurs. Mais je leur répondis que s'ils ne vouloient pas être regardés comme de vieilles femmes, ce qui est un grand outrage chez les Indiens, il falloit qu'ils me suivissent; car pour ce qui me concernoit, j'étois résolu de poursuivre ma route comme un brave Anglois, qui, une fois engagé dans une aventure, ne recule jamais. Sur cela, ils rentrèrent dans le canot; & je veillai sur le rivage, pour les préserver d'une nouvelle attaque. J'ai depuis su que ce parti d'Indiens qui nous avoit voulu piller, étoit une de ces troupes errantes d'Indiens, qui, ayant été chassés de leurs

nations pour différens crimes, s'étoient associés, & ne vivoient que de pillage; ce qui incommodoit beaucoup les voyageurs, & non-seulement les Européens, mais aussi les Indiens qu'ils n'épargnoient pas davantage. Les traiteurs m'avoient prévenu d'être sur mes gardes, & je donne le même avis à ceux qui pourroient être dans le cas de voyager dans les mêmes lieux.

Le premier de Novembre j'arrivai au lac Pepin, qui est plutôt une partie du Mississipi fort large en cet endroit qu'un vrai lac. Ce sont les François qui l'ont ainsi nommé; il est à deux cents milles de l'embouchure de l'*Ouisconsin*. Le *Mississipi*, au-dessus de ce lac, a un courant fort doux; mais sa largeur est fort variable, étant dans des endroits de plus d'un mille, & dans d'autres à peine d'un quart. Ce fleuve a de chaque côté une file de montagnes tout le long de son cours; & ces montagnes tantôt s'approchent d'assez près, tantôt s'éloignent considérablement. Le terrain entre ces montagnes est en général couvert d'herbe, avec quelques bouquets de bois dispersés çà & là, près desquels on voit des troupeaux de cerfs & d'élans qui paissent tranquillement dans ces vastes solitudes. En plusieurs endroits, on aperçoit des pyramides de rochers qui ressemblent à de vieilles tours en ruines: dans d'autres on voit des précipices effrayans; & ce qu'il y a de remarquable, c'est que tandis qu'un côté présente cet aspect, le côté opposé est couvert de la plus belle verdure jusqu'à son sommet. On

jouit de là d'une vue dont la beauté & l'étendue surpassent tout ce que l'imagination peut se figurer. Qu'on se représente des plaines verdoyantes, des prairies couvertes de fruits, des isles nombreuses, le tout rempli d'une prodigieuse variété d'arbres fruitiers, comme des noyers, des érables à sucre, des vignes chargées de riches grappes, & des pruniers succombant sous le poids de leurs fruits; qu'on se figure ce riche spectacle, rehaussé de la perspective d'un superbe fleuve roulant majestueusement ses eaux aussi loin que la vue peut s'étendre; tel est l'aspect dont on jouit du sommet de ces montagnes, & qui excite tour-à-tour l'admiration & l'étonnement.

Le lac Pepin a environ vingt milles de longueur, sur six de largeur; il est très-profond en quelques endroits, & très-abondant en poisson. Il est fréquenté ainsi que ses bords, par une grande quantité d'oiseaux, comme des cigognes, des cygnes, des oies & des canards; & dans les bouquets de bois qui le bordent, on trouve beaucoup de dindons & de perdrix. Les plaines adjacentes sont peuplées des plus grands buffles que j'aie jamais vus. J'y remarquai les ruines d'un comptoir françois où demuroit le capitaine Saint-Pierre, qui avoit établi avec les *Nadocsis* un commerce fort avantageux, avant la réduction du Canada.

Environ soixante milles au-dessous de ce lac, on remarque une montagne fort singulière. Car elle est plantée toute seule au mi-

lieu du fleuve, & l'on diroit qu'elle a glissé du rivage adjacent au milieu du courant. On ne peut pas l'appeller une isle, car elle s'éleve dès le bord à une hauteur considérable. Les Indiens & les François l'appellent *la montagne de la Riviere*.

Un jour, ayant mis à terre sur le bord du *Mississipi*, quelques milles au-dessous du lac *Pepin*, pendant que mes gens me préparoient mon diner, je m'écartai pour prendre une vue du pays adjacent. A peine avois-je un peu marché, que je rencontraï une belle plaine, unie & découverte, dans laquelle j'apperçus à une petite distance une élévation qui avoit l'apparence d'un retranchement. En l'examinant de plus près, je trouvai beaucoup de raisons pour me persuader qu'elle avoit servi à cet usage, il y a plusieurs siècles. Car quoiqu'elle fût alors couverte d'herbes, il me fut facile de reconnoître que c'étoit un parapet de quatre pieds de haut, s'étendant bien près d'un mille, & propre à couvrir quatre à cinq mille hommes. Sa forme est à-peu-près circulaire, & ses flancs atteignent la riviere. Quoique le tems l'ait beaucoup défigurée, on y reconnoît cependant encore les angles; & cet ouvrage paroît aussi régulier & aussi bien fait d'après les regles de l'art militaire, que si Vauban lui-même eût présidé à sa construction. Son fossé à la vérité n'étoit pas visible; mais une inspection curieuse me donna lieu de croire en discernant encore quelques traces, & sa situation me convainquit que cet ouvrage n'avoit

n'avoit pu être qu'un retranchement: car il avoit le plat pays en face, & le derriere étoit couvert par la riviere; il n'y avoit aucune éminence qui pût le commander, & enfin l'on ne voyoit dans le voisinage que quelques chênes. Dans quelques endroits il y avoit de petits sentiers qui le traversoient, & qui étoient l'ouvrage des daims & des élans. Enfin, d'après la profondeur de la couche de terre dont il étoit couvert, je puis conclure sa haute antiquité. J'examinai tous ses angles & toutes ses parties avec attention, & je me reproche aujourd'hui de n'avoir pas campé sur le lieu, pour lever le plan exact de ce singulier monument. Pour prouver que cette description n'est pas l'ouvrage d'une imagination échauffée, ou le rapport chimérique d'un voyageur qui se trompe, j'ajouterai qu'après mon retour, j'appris que M. Saint-Pierre, le capitaine François dont j'ai parlé plus haut, & d'autres traiteurs, avoient eu la même idée, & avoient formé les mêmes conjectures, quoiqu'ils n'eussent pas examiné la chose avec autant d'attention que moi. Comment un pareil ouvrage peut-il exister dans un pays qui, suivant l'opinion reçue, n'a été jusqu'à présent que le séjour de barbares & grossiers Indiens, dont toute la science militaire, depuis deux siècles, ne s'étend pas au-delà de l'art de bander un arc, & de se former un retranchement d'un buisson? Je l'ignore; mais j'ai donné une relation aussi exacte qu'il m'a été possible d'une

apparence aussi singulière ; & je laisse à ceux qui examineront un jour les mêmes régions , le soin de découvrir si c'est une production de l'art ou de la nature. Peut-être les vues que je viens de présenter engageront-elles à une recherche plus particulière , & pourront donner sur l'ancien état de ces pays , des idées bien différentes de celles qu'on en a communément , en les regardant comme la demeure de peuples sauvages , depuis l'époque la plus reculée.

Le lit du *Mississipi* , jusqu'à l'embouchure de la rivière de *Sainte-Croix* , qui est à trente milles au-dessus du lac *Pepin* , est rempli d'isles dont quelques-unes sont fort longues. Elles sont couvertes de quantité d'érables à sucre , servant d'appui à des sèpes de vigne , qui , chargés de grappes , s'élevent jusqu'à leur sommet. De cette partie du fleuve , on n'apperçoit des montagnes que dans l'éloignement , & elles sont peu élevées. Près de la rivière de *Sainte-Croix* résident trois tribus de *Nadoëssis* , que par cette raison l'on appelle les *Nadoëssis de la Rivière*.

Cette nation est aujourd'hui composée de onze tribus. Elles étoient autrefois douze ; mais les *Affinipoels* s'étant brouillés avec les autres & s'étant séparés d'elles , il n'en reste à présent que onze. Celles que je rencontrais en ce lieu s'appellent les *Nadoëssis de la Rivière* , & les autres huit portent le nom de *Nadoëssis des plaines*. Elles habitent plus loin à l'Ouest. Les noms indiens des premières sont *Nehogatawonas* , *Mataouantôas* , &

Schafouintôas. Elles peuvent mettre sur pied quatre cents guerriers.

Un peu avant de rencontrer ces tribus de *Nadoëssis*, je tombai dans un parti de la seconde, consistant dans environ quarante guerriers & leurs familles. Je restai avec eux un jour ou deux ; & pendant ce tems, cinq ou six de leurs guerriers qui étoient allés faire une course, revinrent avec beaucoup de précipitation, & informèrent leurs compagnons qu'ils avoient rencontré un fort parti de *Chippeways* assez nombreux, disoient-ils, pour les avaler tous ; & que ce parti étoit sur leurs talons, & tout prêt à tomber sur leur camp. Les chefs me consulterent, & me témoignèrent souhaïter que je me misse à leur tête & que je les conduisisse à l'ennemi. Comme j'étois étranger, & que je n'avois nulle envie d'exciter la vengeance d'aucune nation, je fus fort embarrassé, & je l'avoue, jamais je ne me suis trouvé dans une aussi grande perplexité. En effet, si je refusois d'aider les *Nadoëssis*, je m'attirois sur moi-même leur inimitié ; d'un autre côté, si je combattois les *Chippeways*, je me faisois un ennemi de ce peuple ; & quand même j'aurois échappé cette fois à leurs armes, je courois le risque d'éprouver leur vengeance dans une autre occasion. Dans cette extrémité je pris un parti mitoyen ; & je proposai aux chefs *Nadoëssis* de consentir que j'allasse trouver leurs ennemis pour tâcher de calmer leur vengeance. Ils y consentirent avec quelque peine, étant persuadés que la haine invété-

rée qui régnoit entr'eux rendroit mes efforts inutiles.

Je pris avec moi mon François qui entendoit & parloit la langue des *Chippeways*, & je m'acheminai du côté où ils devoient être. Pendant ce tems, les *Nadoeffis* restèrent en arriere à quelque distance. Comme je m'approchois des premiers avec le calumet de paix, un petit parti de leurs chefs, au nombre de huit ou dix, s'avança vers moi d'une maniere amicale. J'eus avec eux, par le moyen de mon interprète une longue conversation, dont le résultat fut que leur ressentiment s'adoucit, & qu'ils convinrent de retourner sur leurs pas, sans mettre à exécution leurs cruels projets. Pendant cette conférence, je m'apperçus aisément, quoiqu'ils fussent écartés les uns des autres, qu'ils étoient en fort grand nombre, & que plusieurs d'entr'eux avoient des armes à feu.

Après avoir ainsi réussi dans ma négociation, je retournai aux *Nadoeffis*, & je les engageai à transporter leur camp dans quelque autre lieu, pour prévenir de la part de leurs ennemis quelque retour de vengeance. Ils suivirent mes avis, & plierent leurs tentes. Lorsque je les vis embarquer dans leurs canots je poursuivis ma route.

Je dus à cette aventure la bonne réception que me firent les *Nadoeffis* des plaines, ainsi que les égards & même les honneurs dont ils me comblèrent pendant le séjour que je fis chez eux; lors même que j'arrivai plusieurs mois après, au village *Chippeway* près des

lacs des *Ottawas*, je trouvai que ma réputation m'avoit précédé dans ce lieu. Les chefs me reçurent avec grande cordialité, & la plupart me remercièrent d'avoir prévenu un grand mal. Ils me dirent que la guerre entr'eux & les *Nadoessis* duroit déjà sans interruption depuis quarante hivers; qu'ils auroient bien désiré y mettre fin; mais qu'elle étoit sans cesse renouvelée par les jeunes guerriers de l'une ou l'autre nation qui ne pouvoient réprimer leur ardeur de combattre quand ils se rencontroient. Ils m'ajoutèrent qu'ils desiroient sincèrement que quelque chef de disposition pacifique comme moi, & doué du même degré de prudence & de résolution, voulût être médiateur entre les deux nations; car, par une semblable entremise, on pourroit établir entr'eux une paix que de leur part ils souhaitoient sincèrement; mais comme depuis ce tems je n'ai vu aucun *Nadoessis*, je n'ai pu suivre une négociation si avantageuse aux deux nations.

Environ trente milles au-dessous du saut Saint-Antoine, auquel j'arrivai dix jours après avoir quitté le lac Pepin, on rencontre une caverne d'une profondeur étonnante. Les Indiens l'appellent *Ouacon-Tibi*; c'est-à-dire, la demeure du Grand-Esprit. L'entrée a environ dix pieds d'ouverture, & la hauteur est de cinq. La voûte intérieure a trente pieds de large & quinze de hauteur. Le fond ou sol est d'un beau sable net. A vingt pieds environ de l'entrée commence un lac dont l'eau est très-claire & qui s'étend à une

profondeur inaccessible; car l'obscurité du lieu empêche toute tentative de la sonder. Je jettai un petit caillou aussi loin qu'il me fut possible, & j'entendis fort bien qu'il étoit tombé dans l'eau. Cependant, malgré sa petitesse, il ne laissa pas d'exciter un bruit étonnant & terrible qui fut répercuté de tous côtés dans ces régions ténébreuses. Je trouvai dans cette caverne des hiéroglyphes indiens gravés, dont l'antiquité étoit attestée par la mousse dont ils étoient recouverts; ce qui m'empêcha de les dessiner. Ils étoient taillés d'une manière grossière sur les parois intérieures de la caverne, qui sont d'une pierre si douce que le couteau peut y pénétrer. Cette pierre est commune dans tous les environs du *Mississipi*: la caverne n'est accessible que par une étroite montée qui prend du bord de la riviere.

A peu de distance de cette remarquable caverne est le cimetiére de plusieurs tribus des *Nadoëssis*. Car quoique ce peuple n'ait guere de résidence fixe, & qu'il n'habite que peu de mois le même lieu, ils portent toutefois les ossemens de leurs morts dans cet endroit: ils ont occasion de le faire, lorsque les chefs des différentes tribus se rassemblent pour tenir conseil & régler leurs affaires communes pour l'été suivant.

Dix milles au - dessous du saut Saint - Antoine, le *Mississipi* reçoit la riviere Saint - Pierre, nommée par les naturels du pays *Ouadúapamenesotor*, qui vient de l'Ouest. Le P. Hennepin l'a omise, quoique ce soit une

belle & large riviere. Cette omission a pu être occasionnée par une petite isle qui est à son embouchure, & qui la masque de telle maniere, qu'elle m'auroit échappé à moi-même, si, pour prendre une vue du pays, je n'étois monté sur une des éminences opposées qui sont d'une hauteur considérable.

Presque vis-à-vis cette riviere, la glace m'obligea de quitter mon canot, & de faire par terre le reste du voyage jusqu'au faut, auquel j'arrivai le 17 Novembre. Le *Mississipi*, dans cet intervalle de chemin, a un cours plus rapide que dans les autres parties que j'avois parcourues, & son lit est presque exempt d'isles.

Avant que de quitter mon canot, je rencontrai un jeune prince de la nation des *Ouinébagos*, qui alloit en ambassade vers quelques tribus des *Nadoessis*. Comme il avoit dessein, ainsi que moi, de voir le faut, nous convînmes d'y aller ensemble. Sa curiosité avoit été enflammée par les récits qu'il en avoit entendu faire à quelques-uns des chefs de sa nation; c'est pourquoi il quitta en ce lieu sa famille, (car les Indiens ne voyagent guère sans elle), & la laissa sous la garde de mon Indien *Mohack*; nous marchâmes ensuite de compagnie vers le faut, suivis seulement de mon domestique François.

Nous pouvions entendre distinctement le bruit du faut, quinze milles avant d'y arriver. Je fus surpris & frappé au-delà de toute expression, lorsque je me trouvai à portée de ce superbe spectacle; mais il me fut impos-

fible de me livrer à ces premiers sentimens. Mon attention fut absorbée par la conduite de mon compagnon de voyage.

En effet, le prince n'eut pas plutôt gagné la pointe qui domine cette étonnante cascade, qu'il s'adressa à haute voix au Grand - Esprit, dont il regardoit ce lieu comme une des principales demeures. Il lui dit qu'il venoit de fort loin pour lui adresser ses adorations & dans le dessein de lui faire les plus grandes offrandes qui fussent en son pouvoir. En conséquence, il commença à jeter sa pipe dans le courant, ainsi que son rouleau de tabac; il se dépouilla ensuite des bracelets qu'il avoit à ses bras & à ses poignets, puis de son collier, qui étoit composé de perles & de fil d'argent, & enfin de ses pendans d'oreilles. Il présenta ainsi à sa Divinité tout ce qu'il avoit de précieux dans son habillement. Pendant ce tems, il frappoit fréquemment sa poitrine, il élevoit ses mains au ciel, & paroïssoit violemment agité.

Il continua de cette maniere assez long-tems ses adorations, & il les termina par des ferventes prieres au Grand - Esprit, pour qu'il nous accordât sa protection pendant nos voyages, qu'il nous donnât un beau soleil, un ciel serein & des eaux claires & nullement troublées. Enfin il ne voulut point quitter la place, qu'il n'eût fumé avec moi une pipe en l'honneur du *Grand - Esprit*.

Je fus extrêmement surpris de cet acte de religion de la part d'un Indien aussi jeune; & bien loin d'être tenté d'en rire, comme je

voyois mon catholique François le faire sous cape, je conçus pour ce prince un sentiment de respect.

En effet, toute la conduite de ce jeune prince m'étonna & me charma à la fois. Pendant quelques jours que nous restâmes ensemble, son attention sembloit concentrée à me donner toute l'assistance qui étoit en son pouvoir, & dans ce peu de tems, il m'en donna des preuves sans nombre; en sorte que, à mon retour du fait, je ne me séparai de lui qu'avec le plus grand regret. Quand je considère les manières engageantes, quoique sans art, de cet Indien, non policé par nos mœurs européennes, je ne puis m'empêcher de faire une comparaison entre lui & plusieurs habitans les plus polis des contrées civilisées; & cette comparaison n'est pas, je l'avoue, en faveur des derniers.

Le saut de Saint - Antoine a reçu ce nom du P. Hennepin, missionnaire François, qui voyagea en 1680 dans ces régions, & qui fut le premier Européen que virent les naturels. Cette masse étonnante d'eaux, qui a plus de deux cent cinquante verges de largeur, forme une superbe cataracte. Elles tombent d'environ trente pieds de hauteur; & les rapides qui sont au - dessous dans un espace de plus de trois cents verges, rendent la descente beaucoup plus considérable: en sorte que la cataracte vue de loin, paroît beaucoup plus haute qu'elle n'est réellement. Le voyageur ci-dessus lui donne soixante pieds de hauteur. Mais il s'est beaucoup trompé, en

estimant à six cents pieds le faut de Niagara qui n'est réellement que de cent quarante, enforte que je crois que ce bon pere ne se fonde assez souvent dans ses récits que sur une inspection assez légère, ou le rapport d'autrui.

Au milieu du faut est une petite isle, d'environ quarante pieds de large & un peu plus longue, sur laquelle croissent quelques sapins de diverses especes; & environ moitié chemin entre cette isle & la rive orientale, est un rocher situé précisément au bord de la chute dans une position oblique, & qui paroît avoir cinq ou six pieds de large sur trente à quarante de longueur. Ce faut est fort différent de tous les autres connus, en ce que l'on peut en approcher d'aussi près que l'on veut, sans y rencontrer aucun obstacle de rochers ou de précipice.

Le pays d'alentour est de la plus grande beauté. Ce n'est point une plaine sans interruption, où l'œil ne trouve aucun repos. Mais il est composé de plusieurs collines en amphithéâtre, qui, dans l'été, sont couvertes d'une belle verdure, entremêlée de bouquets de bois qui produisent une agréable variété. Cette perspective, lorsqu'elle comprend le faut qui peut être vu d'une distance de quatre milles, présente un tableau auquel rien ne peut être comparé dans l'univers. J'aurois fort désiré pouvoir en jouir dans un tems plus favorable, & lorsque les arbres & les buissons sont revêtus de la brillante parure du printems; cela auroit sans doute

beaucoup ajouté au plaisir que je reçus ; mais je ne laissai pas de trouver le spectacle au-dessus de ce que me promettoit mon imagination. J'ai tâché de donner, par cette description, une idée de ce point de vue enchanté. Mais toute description, quelle qu'elle soit, ouvrage de la plume ou du pinceau, fera toujours fort au-dessous de la réalité.

A peu de distance du saut est une petite isle, d'une acre & demie environ, où croissent quantité de chênes, dont les branches sont chargées de nids d'aigles, au point de succomber sous leur poids. La raison pour laquelle les aigles s'y rassemblent ainsi, est qu'ils y sont à l'abri de toute attaque, soit des hommes, soit des animaux, leur retraite étant inaccessible à cause des rapides qui l'environnent. Une autre raison est qu'ils y trouvent une nourriture abondante dans les poissons ou les bêtes qui sont mises en pièces par la chute, & entraînées sur le rivage adjacent.

Après avoir satisfait ma curiosité autant qu'il étoit possible, je remontai le fleuve encore soixante milles plus haut, toujours accompagné de mon jeune ami *Quinebago*, jusqu'à la rivière Saint-François ; c'est le nom que lui donna le P. Hennepin : & ce fut le terme de son voyage, ainsi que du mien, vers le Nord-Ouest. La saison étoit fort avancée, & le froid fort vif ; ce qui m'empêcha de faire toutes les observations que j'aurois faites sans cela.

Il est à propos d'observer, que dans le pe-

tit voyage que je fis au faut, en remontant quatorze milles le bord du Mississipi, je rencontrai une riviere appellée *la Riviere du Rum*, large d'environ vingt verges, & qui vient du Nord-Est. Le 20 Novembre, je parvins à une riviere appellée *la Riviere des Oies*, d'environ douze verges de largeur; & le 21, j'atteignis celle de Saint-François, qui en a environ trente. Là, le Mississipi se rétrécit, n'ayant pas plus de quatre-vingt-dix verges de largeur; & paroît composé de nombre de petites branches. La glace m'empêcha d'examiner leur profondeur.

Le pays est inégal en quelques parties; mais cependant sans montagnes élevées, & il est passablement bon. J'y remarquai beaucoup de daims & de caribous, quelques élans, ainsi que nombre de castors, de loutres & d'autres animaux à fourrures. Au Nord-Est, il y a un grand nombre de petits lacs appellés les milles Lacs; le pays d'alentour, quoique peu fréquenté, est un des meilleurs qu'il y ait pour la chasse, & il est rare que les chasseurs en reviennent sans être chargés au-delà de leurs espérances.

Le Mississipi n'a jamais été visité plus haut que la riviere Saint-François; & cela uniquement par le P. Hennepin & moi. On ne doit qu'aux Indiens la connoissance que nous pouvons donner des parties plus septentrionales de ce fleuve.

Comme cette riviere n'est navigable pour des bâtimens d'un certain port, que jusqu'aux fourches de l'Ohio, & même que ce-

lac est difficile, à cause de la rapidité du courant & des embarras (1) de la riviere, les établissemens faits à cette hauteur du Mississipi seroient incontestablement à l'abri des attaques de toute puissance maritime : cependant leurs possesseurs auroient la plus grande facilité pour transporter leurs productions dans des ports de mer, le courant de la riviere depuis sa source jusqu'au golfe du Mexique étant extrêmement favorable pour faire ce trajet en peu de tems. Cela peut encore être facilité dans la suite par des canaux, ou des coupures assez courtes, & l'on peut ouvrir des communications entre New-York & le Canada, par la voie des lacs. Les fourches de l'Ohio font neuf cents milles au-dessus de l'embouchure du fleuve, & le Missouri deux cents milles plus haut. De cette derniere, il n'y a que vingt milles jusqu'à la riviere des Illinois; & de là jusqu'à la riviere d'Ouisconsin, il y en a environ huit cents.

Le 25 Novembre, je retournai à mon canot, que j'avois laissé à l'embouchure de la riviere *Saint - Pierre*; & ce fut là que je me séparai avec regret de mon jeune prince *Ouinabago*. Cette riviere étant libre de glaces,

(1) *Note du Traducteur.* On appelle *embarras* sur cette riviere des amas d'arbres entiers arrachés par le fleuve, & arrêtés les uns & les autres au travers du courant. On est quelquefois obligé de s'y faire jour, la hache à la main.

à cause de sa situation plus au Sud, je ne trouvai aucun obstacle à mon passage. Ainsi je la remontai; & ayant fait quarante milles, je rencontrai le 28 une petite riviere qui s'y jette en venant du Nord. Comme elle n'avoit point de nom, je lui donnai le mien, & le lecteur la trouvera sur ma carte sous le nom de la riviere de Carver. Environ quarante milles plus haut, je rencontrai les fourches des rivieres du Marbre verd & du Marbre rouge, qui se réunissent quelque peu avant de tomber dans celle de Saint-Pierre.

Cette riviere a environ cent verges à son entrée dans le Mississipi; & cette largeur est presque par-tout la même, dans l'espace que j'en ai parcouru. Elle a beaucoup de profondeur, & en quelques endroits elle coule fort rapidement. On rencontre à cinquante milles de son embouchure quelques rapides, & beaucoup plus haut, on en trouve encore quelques autres.

Je remontai cette riviere environ deux cents milles pour parvenir aux *Nadoëssis des Plaines*, qui sont un peu au-delà des fourches des deux rivieres du *Marbre verd* & du *Marbre rouge*, dont j'ai parlé plus haut, & dont une branche venant du Sud s'approche à un mille près du *Missouri*. Les relations que j'ai reçues des Indiens me donnent lieu de croire que la riviere *Saint-Pierre* & le *Missouri*, quoique se jettant dans le *Mississipi* à douze cents milles l'un de l'autre, ont néanmoins leurs sources fort voisines, & à un mille de distance.

La branche Nord de la *riviere Saint-Pierre* tire la sienne de plusieurs lacs sis près des *montagnes brillantes*, & ce font aussi quelques-uns de ces lacs qui donnent naissance à la *riviere de Bourbon* qui se jette dans la *baye de Hudson*.

Les connoissances que j'ai acquises de *Nadoessis* chez lesquels j'arrivai le 7 Décembre, & dont j'appris la langue parfaitement en cinq mois; les relations que j'ai reçues dans la fuite, soit des *Affinipoels*, qui parlent la même langue, étant une tribu révoltée des *Nadoessis*, soit des *Killifinos*, qui parlent la langue des *Chippeways*, & qui habitent les bords de la *riviere de Bourbon*; ces connoissances, dis-je, & ces relations, combinées avec mes observations propres, me mettent en état d'assurer que les quatre principaux fleuves de l'Amérique Septentrionale, savoir, le *fleuve Saint-Laurent*, le *Mississipi*, la *riviere Bourbon*, & l'*Oregon* ou la *riviere de l'Ouest*, prennent leurs sources dans un petit espace de terrain assez circonscrit. Celles des premières ne sont pas à trente milles les unes des autres; celles de la dernière toutefois est un peu plus éloignée dans l'Ouest.

On en doit conclure que cette partie de l'Amérique Septentrionale est la plus élevée de ce continent. Mais ce qui n'a peut-être pas d'exemple dans aucune autre partie du monde, c'est que quatre rivières de cette grandeur aient leurs sources à si peu de distance, & que chacune prenant un

cours différent tombe dans une mer différente, après environ deux mille milles de cours. Car, du lieu de leurs sources à la baye de Saint-Laurent à l'Est, au golfe du Mexique au Sud, à la baye de Hudson au Nord, & au détroit d'Anian ou à la mer Pacifique à l'Ouest, il y a tout au moins la distance énoncée ci-dessus.

Le 7 de Décembre 1767, j'arrivai, comme je l'ai déjà dit, au terme le plus éloigné de mon excursion à l'Ouest, & j'y rencontrai un parti considérable de *Nadoessis*, avec lesquels je résidai sept mois. Ils faisoient partie d'une des huit tribus des *Nadoessis de la plaine*, qui sont distinguées par les noms de *Ouapintoas*, *Tintons*, *Afrahcoutans*, *Mahas* & *Schians*. Les trois autres qui résident plus haut le long de la riviere Saint-Pierre, sont les *Schianesez*, les *Tchongocetons* & les *Ouaddapajefins*. Les plaines qu'ils habitent sont immenses; & suivant leur rapport, s'étendent jusqu'à la mer Pacifique. La nation des *Nadoessis* réunie, peut mettre sur pied plus de deux mille guerriers. Les *Affinipoels*, révoltés contr'eux, ne montent qu'à environ trois cents; & ligués avec les *Killistinos*, ils vivent en une guerre ouverte & continuelle avec les autres onze tribus.

En remontant la riviere Saint-Pierre, lorsque j'approchai du lieu où campoit ce parti de *Nadoessis*, j'aperçus deux ou trois canots qui descendoient la riviere. Mais les Indiens qui les conduisoient ne nous eurent pas

pas plutôt découverts, qu'ils ramerent vers le rivage; & sautant à terre avec précipitation, ils abandonnerent leur canot au courant du fleuve. Peu de minutes après, j'en découvris quelques autres, qui, si-tôt qu'ils nous eurent apperçus, suivirent l'exemple de leurs compatriotes.

Je crus alors qu'il convenoit d'avancer avec précaution, & je côtoyai le bord de la riviere opposé à celui où les Indiens avoient abordé. Je continuai cependant ma route, mettant ma confiance au calme et de paix qui étoit fixé à la proue de mon canot, & au pavillon anglois arboré à la poupe, qui prouvoit ma sécurité. Après avoir ramé encore environ un mille au détour d'une pointe, j'apperçus un grand nombre de tentes, & plus de mille Indiens à une petite distance du rivage. Etant alors en face d'eux, j'ordonnai à mes rameurs d'aller droit au bord, voulant les convaincre par-là que je n'avois aucune défiance.

Je n'eus pas plutôt atteint le bord, que deux des chefs se détachant de la troupe, me présentèrent la main, & me conduisirent à une tente au milieu d'une multitude étonnée, qui n'avoit pour la plupart, jamais vu un homme blanc. Nous y entrâmes; & suivant l'usage généralement établi parmi tous ces peuples, nous commençâmes à fumer le calumet de paix. Il n'y avoit pas long-tems que nous étions assis, lorsque la foule devint si considérable, soit à l'entour de la tente, soit au-dessus, que nous faillimes d'être écrasés

par sa chute. C'est pourquoi nous retournâmes dans la plaine, où ayant satisfait la curiosité du peuple, son étonnement commença à diminuer; ce qui n'empêcha pas qu'on ne continuât de me traiter avec beaucoup d'égards.

Cette réception amicale & hospitalière des chefs, & la saison déjà avancée, me déterminèrent à fixer ma résidence chez ce peuple pendant l'hiver. Pour rendre mon séjour aussi agréable & utile qu'il se pourroit, mes premiers soins furent d'apprendre sa langue. Je le fis assez promptement pour me faire bientôt entendre parfaitement; il est vrai que j'avois déjà acquis quelque légère connoissance de la langue des Indiens qui vivent sur les derrières de nos établissemens. Cette circonstance me fit trouver chez ces Indiens tous les agrémens que pouvoit me procurer leur manière de vivre; car rien ne dispose si favorablement les habitans d'un pays pour un étranger, que ses efforts pour parler leur langue. Par ce moyen, je ne manquai pas d'amusemens propres à me faire passer agréablement un aussi long-tems chez ces bons Indiens. Je chassois souvent avec eux, & d'autres fois, j'étois spectateur de leurs récréations & de leurs jeux que je décrirai dans la suite.

Quelquefois je m'afféyois parmi leurs chefs; & pendant que nous fumions le calumet de paix, ils me racontaient leurs exploits de guerre; & à mon tour, je les entretenois de la relation de mes aventures & de la descrip-

tion des batailles données entre les Anglois & les François, dans plusieurs desquelles j'avois joué un rôle. Ils donnoient toujours une grande attention à ces détails, & me faisoient des questions très pertinentes concernant la maniere dont les Européens font la guerre.

Je m'insinuois ainsi de mon mieux auprès d'eux, dans le dessein de me procurer des informations relatives à l'objet que j'avois principalement en vue; savoir, d'acquérir une connoissance de la situation & des productions de leur pays, ainsi que de ceux qui sont plus à l'Ouest: & je ne fus point trompé dans mon attente; car je me procurai par leur moyen des connoissances fort utiles. Ils eurent même la complaisance de me tracer la carte des pays qu'ils connoissoient. Mais comme je ne pouvois avoir une grande idée de leurs talens géographiques, je n'y fis pas beaucoup de fond; c'est pourquoi je n'ai pas jugé nécessaire de la donner au public. Je me suis seulement servi pour la mienne, des détails qui m'ont été confirmés par d'autres ou par mes propres observations. Ils dessinèrent ces cartes avec un morceau de charbon tiré du foyer, sur l'écorce intérieure d'un mélèze, laquelle est flexible comme du papier, & remplit le même objet, quoiqu'elle soit un peu jaune. Ces esquisses étoient, comme on le prévoit, faites d'une maniere grossiere; mais elles n'étoient guère moins propres à donner une idée du pays, que des cartes dressées par des dessinateurs plus habiles.

Je quittai l'habitation de ces Indiens hospitaliers à la fin d'Avril 1767 ; mais je ne me séparai pas d'eux encore de quelques jours ; je fus accompagné dans mon voyage par trois cents d'entr'eux, parmi lesquels étoient plusieurs chefs, jusqu'à l'embouchure de la *riviere Saint-Pierre*. Car au commencement du printems de chaque année, ces tribus vont à la grande caverne dont j'ai déjà parlé, pour y tenir avec les autres un grand conseil sur leurs opérations de l'année suivante ; & en même tems, ils portent avec eux leurs morts, enveloppés dans des peaux de buffle, pour les enterrer. Indépendamment de ceux qui m'accompagnoient, plusieurs avoient déjà pris les devants ; & les autres devoient suivre.

Je n'ai jamais voyagé avec une compagnie aussi gaie & aussi heureuse. Mais cette gaieté fut interrompue par une alarme soudaine, occasionnée par une violente tempête qui s'éleva un jour. Nous venions de prendre terre, & nous nous préparions à dresser nos tentes pour la nuit, lorsqu'un nuage obscur couvrit le ciel, & vomit une quantité d'éclairs, de tonnerre & de pluie, telle que de ma vie je n'ai rien vu de semblable.

Les Indiens furent étrangement épouvantés, & coururent chercher les abris qu'ils purent ; car il n'y avoit encore que quelques tentes d'élevées. Frappé du danger qu'il pouvoit y avoir à me tenir près de quelque corps susceptible de servir de conducteur au fluide électrique dont le nuage paroissoit excessivement chargé, je m'éloignai, autant qu'il me

fut possible, de tout mon couvert, aimant mieux être exposé à la fureur de l'orage, que de courir le risque de recevoir un coup mortel. Les Indiens furent fort surpris, & tirent de là des conséquences favorables à l'opinion qu'ils avoient déjà conçue de ma résolution. Cependant je conviendrai que je n'ai jamais été aussi affecté que je le fus de cette terrible scene. Les coups de tonnerre étoient si éclatans que la terre en trembloit, & les éclairs sembloient couler le long de la terre, comme des rivières de soufre; en sorte que les chefs Indiens, quoique intrépides dans les actions les plus dangereuses, ne pouvoient s'empêcher de trembler à la vue de cette espece d'incendie de la nature. Aussi-tôt que l'orage eut cessé, ils se rassemblèrent auprès de moi, & me dirent que c'étoit une marque de la colere des méchans Esprits, qu'ils craignoient d'avoir gravement offensés.

Lorsque nous fûmes arrivés à la grande caverne, & que les Indiens eurent déposé dans le cimetièrè voisin, les corps de leurs amis & parens décédés, on tint le grand conseil, auquel je fus admis, & j'eus en même tems l'honneur d'être reçu au nombre des chefs de leurs tribus. Je fis dans cette occasion un discours, que je donne ici pour présenter à mes lecteurs un échantillon de la manière dont on doit parler aux Indiens, pour exciter leur attention, & rendre les expressions de l'orateur conformes à leurs idées. Je le prononçai le premier de Mai 1767.

“ Mes freres, chefs de la nombreuse &
” puissante nation des *Naddessis*, je me ré-
” jouis de ce que mon long séjour auprès
” de vous m’a rendu capable de m’exprimer
” (quoique d’une maniere imparfaite) dans
” votre propre langue, comme un de vos
” enfans. Je me réjouis aussi de ce que j’ai
” eu des occasions aussi fréquentes de vous
” instruire de la gloire & de la puissance du
” grand roi qui regne sur les Anglois & plu-
” sieurs autres nations: roi, qui descend
” d’une ancienne race de souverains, aussi
” antique que la terre & les eaux; dont les
” pieds reposent sur deux grandes isles, plus
” vastes qu’aucunes que vous ayiez jamais
” vues, au milieu des plus grandes eaux du
” monde; dont la tête atteint au soleil, &
” dont les bras embrassent toute la terre. Ses
” guerriers sont aussi nombreux que les ar-
” bres dans les vallées, que les tiges de riz
” dans les lieux marécageux, & que les brins
” d’herbe dans vos plus grandes plaines. Il
” possède cent canots d’une grandeur si sur-
” prenante, que toutes les eaux de votre
” pays ne pourroient mettre à flot un seul
” d’eux; & ils sont armés de canons, non
” petits comme les miens que vous voyez,
” mais d’une telle grandeur, que cent de vos
” jeunes gens les plus vigoureux ne pour-
” roient qu’avec peine en remuer un. Ces
” canons sont également surprénans dans
” leurs opérations contre les ennemis du
” grand roi; le ravage qu’ils portent avec
” eux est tel, que votre langue n’a pas même

7 de mots pour l'exprimer. Vous pouvez
 8 vous rappeler le jour que nous campions
 9 près de *Ouaddapamenesfotor* (la riviere Saint
 10 Pierre.) Les nuages obscurs, le vent, le
 11 feu, l'épouvantable bruit, les horribles
 12 craquemens & le tremblement de la terre
 13 qui vous alarmerent tellement, que vous
 14 crûtes votre Dieu en colere contre vous,
 15 tel est l'appareil de guerre des Anglois,
 16 quand ils combattent les ennemis de leur
 17 grand roi.

18 „ Plusieurs des chefs de vos tribus m'ont
 19 dit souvent, quand je demourois sous vos
 20 tentes, qu'ils desiroient être comptés au
 21 nombre des enfans du grand roi mon mai-
 22 tre; vous pouvez vous rappeler combien
 23 de fois vous m'avez prié, lorsque je re-
 24 tournerois dans mon pays, d'informer le
 25 grand roi de vos bonnes dispositions pour
 26 lui & pour ses sujets; & du desir que vous
 27 avez de commercer avec des traiteurs An-
 28 glois. Etant donc maintenant sur le point
 29 de prendre congé de vous, & de retourner
 30 dans ce pays bien éloigné d'ici, au soleil
 31 levant, je vous demande de nouveau si
 32 vous continuez d'être dans les mêmes sen-
 33 timens que vous m'avez témoigné au con-
 34 seil de l'hiver dernier. Et comme il y a
 35 maintenant parmi vous plusieurs chefs re-
 36 venus depuis peu des vastes plaines du so-
 37 leil couchant, avec lesquels je n'ai point
 38 encore été en conseil, je vous demande
 39 de me faire connoître si vous êtes tous dans
 40 la volonté de vous reconnoître pour les

» enfans du grand roi, maintenant que je
» vais être à portée de l'informer de vos de-
» sirs & de vos bonnes intentions. Gardez-
» vous, au reste, de prêter l'oreille à de mau-
» vais rapports; car, je le fais, il y a de
» méchans oiseaux, voltigeans autour des
» nations voisines, qui murmureront dans
» vos oreilles du mal des Anglois, au con-
» traire de ce que je vous ai dit. Mais vous
» ne devez pas les croire; car ce sont eux
» qui mentent, c'est moi qui vous dis la
» vérité.

» Quant aux chefs qui sont sur le point de
» partir pour Michillimakinac, j'aurai soin
» de leur procurer, & à leur suite, un court
» chemin, des eaux douces & un beau ciel,
» en sorte qu'ils y arrivent heureusement,
» pour y fumer le calumet, & s'y reposer
» dans leurs peaux d'ours sous l'ombre du
» grand arbre de la paix. Adieu."

A ce discours, le principal chef fit la ré-
ponse suivante.

» " Bon frere, je vais maintenant vous par-
» ler par la bouche de mes freres que vous
» voyez, les chefs de la puissante nation des
» Nádóeffis. Nous croyons avec fermeté
» tout ce que vous nous avez dit concernant
» votre puissante nation & le grand roi, no-
» tre grand pere. Pour lui, nous étendons
» cette peau de castor, afin que sa paternelle
» protection réside toujours sur nous ses en-
» fans. Votre couleur & vos armes s'accor-
» dent avec la relation que vous nous avez
» donnée de votre nation. Nous désirons

„ tous que, lorsque vous ferez de retour,
 „ vous informiez le grand roi, du desir que
 „ les *Naddessis* ont d'être comptés parmi ses
 „ enfans. Croyez-nous aussi lorsque nous
 „ vous assurons que nous n'ouvrirons point
 „ nos oreilles à ceux qui oseront nous parler
 „ mal de notre grand pere, le roi des An-
 „ glois & des autres nations.

„ Nous vous remercions de ce que vous
 „ avez fait pour nous, en faisant la paix en-
 „ tre les *Naddessis* & les *Chippeways*; & nous
 „ espérons que lorsque vous retournerez vers
 „ nous, vous mettrez le sceau à ce grand ou-
 „ vrage, & que chassant les nuages qui nous
 „ voilent le ciel ferein de la paix, vous le
 „ découvrirez à nos yeux, en sorte que la
 „ hache sanglante demeure profondément
 „ enterrée sous les racines du grand arbre
 „ de la paix.

„ Nous souhaitons que vous n'oubliez
 „ point de représenter à notre grand pere,
 „ combien nous desirons que les traiteurs
 „ Anglois nous soient envoyés, avec les mar-
 „ chandises dont nous avons besoin, afin de
 „ réjouir nos jeunes gens, nos femmes &
 „ nos enfans. Enfin, que la paix puisse sub-
 „ sister entre nous, aussi longtems que dure-
 „ ront le soleil, la lune, la terre & les eaux.
 „ Adieu.”

Je jugeai nécessaire de précautionner ainsi
 ces Indiens contre les mauvais rapports qui
 pourroient leur revenir des nations voisines,
 au désavantage des Anglois; car j'avois ap-
 pris en divers endroits que des émissaires des

François, travailloient à détacher des intérêts des Anglois ceux qui leur étoient affectionnés, & j'avois vu moi-même plusieurs colliers de *ouampun* donnés dans cette vue à quelques chefs des tribus où j'étois alors. La livraison de chacun avoit été accompagnée d'un discours, par lequel on leur disoit que la nation Angloise n'étoit qu'un petit peuple qui avoit volé ce pays à leur grand pere le roi de France pendant qu'il dormoit; mais qu'il s'éveillerait bientôt, & qu'alors il le reprendroit sous sa protection, après en avoir châssé & puni les voleurs. Ces bruits avoient été adroitement répandus par des gens même qui paroissoient affectionnés au gouvernement Anglois.

Lorsque je fus arrivé à l'embouchure de la riviere Saint-Pierre avec ces bons Indiens, je travaillai à savoir si, conformément à la promesse du gouverneur de Michillimakinac, on avoit envoyé des effets pour moi au fort Saint-Antoine. Mais j'appris par quelques Indiens que cet arrangement n'avoit point eu d'exécution. Aussi je fus obligé de renoncer au projet de m'avancer davantage à l'Ouest. C'est pourquoi je retournai à la *Prairie le Chien*, où je me procurai ce que je pus en effets de traite, sur ce que les marchands que j'y avois laissés l'année précédente avoient pu épargner.

Mais comme cela n'étoit point suffisant pour mon premier objet, je résolus de traverser le pays des *Chippeways*, pour gagner le *lac Supérieur*. J'avois encore l'espérance de

rencontrer au grand portage, sis au Nord de ce lac, les traiteurs qui vont annuellement de *Michillimakinac* au Nord-Ouest, & je comptois pouvoir me procurer par leur moyen les effets qui m'étoient nécessaires pour effectuer mon premier dessein, & pénétrer par cette route jusqu'au détroit d'Anian.

Je retournai donc le plutôt possible à la *Prairie le Chien*, afin de remplir les engagements que j'avois pris avec le parti de *Nadôessis*, dont j'ai parlé au commencement de mon discours. Car pendant mon séjour au milieu de ce peuple, voulant les affermir dans les intérêts des Anglois, j'avois engagé quelques-uns de leurs chefs à aller à *Michillimakinac*, où ils devoient avoir l'occasion de traiter, & d'entendre confirmer par mes compatriotes ce que je leur avois dit de la nation Angloise. En même tems, je devois leur donner une recommandation pressante auprès du gouverneur, ainsi qu'une instruction bien détaillée pour leur voyage.

En conséquence, un des principaux chefs, & vingt-cinq *Nadôessis* de moindre rang, étoient convenus de faire ce voyage l'été suivant : & pour cela, ils prirent l'occasion du voyage de leur tribu pour assister à la grande assemblée qui devoit se tenir vers l'embouchure de la rivière Saint-Pierre. Etant donc obligé, à raison du dérangement que j'éprouvois dans mes projets, de descendre aussi loin le *Mississipi*, j'aurois pu d'autant mieux les mettre sur la route qu'ils avoient à tenir.

Mais comme les parties adjacentes de ce fleuve sont fort fréquentées par les *Chippeways*, avec lesquels les *Nâdèssis* sont continuellement en guerre, ils jugerent, attendu leur petit nombre, plus prudent de ne voyager que la nuit, que de le faire avec moi pendant le jour. Le grand conseil ne fut donc pas plutôt dissous, que je pris congé amicalement de ce bon peuple, dont j'avois reçu des civilités sans nombre, & je poursuivis mon voyage.

Je gagnai la même nuit la partie Est du lac Pepin, & je campai à terre, suivant ma coutume. Le lendemain matin, lorsque je me fus avancé de quelques milles, j'aperçus à une certaine distance au-devant de moi une fumée qui m'annonçoit le voisinage de quelques Indiens, & bientôt je découvris dix à douze tentes non loin du bord. Je craignois que ce ne fût un parti de ces voleurs que j'avois déjà rencontrés, & je ne savois quelle route prendre. Mes gens me conseilloient de tâcher de passer devant eux, en longeant le bord opposé de la riviere; mais comme j'avois déjà trouvé que le meilleur moyen de se procurer une bonne réception des Indiens, étoit de les aborder hardiment, & sans aucune marque de crainte, je ne voulus point adopter cette proposition. Bien loin de là, je coupai directement à eux, & je pris terre précisément au milieu de leur troupe, qui, dans ce moment, étoit pour la plus grande partie rassemblée sur le bord du fleuve.

Les premiers que j'acostai étoient des *Chipp*

perways, habitans des bords du lac *Ottaoua*, qui me reconnurent, & me reçurent avec la plus grande cordialité, me frappant, en signe d'amitié, dans la main. A peu de distance derriere eux étoit assis un chef, d'une taille remarquable & bien conformée, mais avec un aspect si rude, que la personne la plus intrépide n'auroit pu le regarder sans quelque terreur. Il paroissoit avoir passé le milieu de l'âge; & à la maniere dont il étoit peint & taloué, je reconnus que c'étoit un personnage considérable. Toutefois je m'approchai de lui d'une maniere polie, & je m'attendois à en recevoir un accueil semblable à celui des autres; mais au contraire il retira sa main, & me regardant fièrement, il dit en sa langue: *Cáhin nischishin Saganosch*; ce qui veut dire: *Les Anglois sont des méchans*. Comme il avoit son casse-tête en main, je crus que cette laconique sentence alloit être suivie d'un coup de cette arme; & pour le prévenir, je tirai de ma ceinture un pistolet: & le tenant en main comme sans y songer, je passai tout près de lui, pour lui montrer que je ne le craignois pas.

Je fus bientôt des autres Indiens que c'étoit un chef, appelé par les François le *Grand-Sauteur*; c'est-à-dire, le grand chef des *Chipperways*, qu'ils appellent *les Sauteurs*. Je fus aussi par eux que ce chef avoit toujours été un ami déclaré des François; & que lorsqu'ils livrerent le fort de *Mitchillimaknuc* aux Anglois, il avoit juré qu'il ne cesseroit jamais d'être un ennemi de ses nouveaux posses-

feurs, attendu que le territoire sur lequel le fort étoit bâti lui appartenoit.

Connoissant les dispositions du *Grand-Sauteur* pour ma nation, je me tins sur mes gardes; mais pour qu'il ne pût croire que ses menaces m'avoient intimidé, je résolus de passer la nuit dans ce lieu. Je fis monter ma tente à quelque distance de celles des Indiens; & à peine eus-je commencé à reposer, que je fus réveillé par mon domestique François. Il avoit été éveillé lui-même par le son de la musique indienne; & étant sorti de la tente, il avoit découvert un parti de jeunes Sauvages qui venoit à nous en dansant d'une manière fort extraordinaire; car chacun portoit un flambeau attaché à une longue perche. Mais je renvoie au moment où je parlerai des danses indiennes, la description de ce singulier amusement, qui me surprit & m' alarma beaucoup.

Le lendemain matin, je continuai ma route; & avant la nuit, j'arrivai à la *Prairie le Chien*, où le parti de *Nâdôëssis* me rejoignit de bonne heure; peu après, le *Grand-Sauteur* y arriva: & avant que les *Nâdôëssis*, se missent en route pour *Michillimakinac*, il trouva le moyen, par l'entremise de quelques François de la Louisiane, de me débaucher environ dix de ces Indiens, qu'il engagea de le suivre.

Le surplus s'achemina, d'après mes instructions, vers le fort anglois. J'ai appris dans la suite qu'ils étoient tous retournés heureusement dans leur pays, & fort satisf-

faits de l'accueil qu'ils avoient reçu. Au contraire, à peine la moitié de ceux qui allerent au Sud, revit son pays, par un effet du changement de climat. Enfin, depuis mon retour en Angleterre, j'ai vu que le *Grand-Sauteur* s'étant rendu de plus en plus odieux aux Anglois par son inimitié opiniâtre, il avoit été poignardé dans sa tente, près de Michillimakinac, par un traiteur auquel j'avois raconté cette histoire.

J'aurois dû remarquer que lorsque les Indiens de différentes nations se rencontrent à la *Prairie le Chien*, comme ce lieu est le plus grand marché commun de tous les pays voisins, ils sont obligés, quelque ennemis qu'ils soient, de mettre un frein à leur inimitié, & de s'abstenir de tout acte d'hostilité. Ce règlement est établi entr'eux depuis long-tems pour leur commodité mutuelle; car sans cela, tout commerce seroit interrompu & anéanti. Ils observent la même loi à la *montagne rouge*, de laquelle ils tirent la pierre dont ils fabriquent leurs pipes, cette pierre étant nécessaire à tous en général, une restriction semblable est indispensable & d'une utilité publique.

La riviere Saint-Pierre, qui baigne les terres des *Naddéssis*, coule à travers un très-beau pays, qui produit spontanément toutes les choses nécessaires à la vie. On pourroit, à l'aide d'une légère culture, en retirer toutes les choses les plus recherchées. Le riz sauvage y croît en abondance, & la terre est couverte d'arbres dont les branches plient

Sous le poids de leurs fruits, comme prunes, raisins & pommes. Les prairies sont couvertes de foin & d'autres végétaux, tandis que le sein de la terre est abondamment fourni de racines utiles, comme celles de l'angélique, du ginseng, du nard, & des patates aussi grosses que des œufs de poule. A peu de distance des bords de la rivière sont des éminences, du haut desquelles on a une vue dont la beauté égale les plus belles de celles que j'ai déjà décrites. Sur ces hauteurs sont des bosquets délicieux, & une si grande quantité d'érables à sucre, qu'ils en pourroient fournir à la population la plus nombreuse.

A peu de distance de l'embouchure de cette rivière, & au Nord, est une colline, dont une partie, celle qui regarde le *Mississipi*, est entièrement composée d'une pierre blanche comme celle dont j'ai déjà parlé. C'est la pierre unique de tout le pays. Ce qu'elle a de remarquable, est que sa couleur est d'un blanc aussi éclatant que de la neige qui vient de tomber. La surface extérieure est, à la vérité, réduite par le vent & par les intempéries de l'air, en une poussière qui s'accrûme au bas en monceaux. On en pourroit faire une belle composition. Je suis aussi dans la persuasion que cette pierre, traitée convenablement, acquerrait de la dureté par le tems, & feroit un très-bel effet en architecture.

Près de la branche de la même rivière, qu'on nomme la *rivière du Marbre*, est une montagne d'où les Indiens tirent la pierre rouge

rouge dont ils taillent les boules de leurs pipes. On trouve en quelques endroits une glaise dure, qu'on pourroit qualifier de pierre, dont les *Nadéssis* font leurs ustensiles de cuisine. Ce pays abonde aussi en une sorte de glaise de blancheur de lait, dont on pourroit faire de la porcelaine égale en bonté à celle de l'Asie; on y trouve encore une glaise bleue, dont les Indiens se servent pour peindre. En mêlant à cette glaise de la poussière de la pierre rouge, ils composent différentes couleurs. Ceux qui peuvent se procurer de cette glaise bleue, s'en peignent le corps dans certaines circonstances, comme quand ils sont sur le point de commencer leurs divertissemens & leurs jeux. Cette couleur est aussi regardée entr'eux comme un signe de paix, à cause de sa ressemblance avec un ciel serein, qui, parmi eux, en est tellement un symbole, qu'ils l'emploient souvent dans leurs discours. Lorsqu'ils veulent témoigner leurs dispositions pacifiques envers une autre nation, cette couleur est encore leur principal ornement, tant du corps que de leurs ceintures.

Après avoir fait mes affaires à la *Prairie le Chien*, je continuai de descendre le *Mississipi*, jusqu'au lieu où la rivière des *Chippeways* y entre; ce qui est un peu plus bas que le lac *Pepin*. J'engageai en cet endroit un pilote Indien, pour me conduire au lac des *Otaouas*, qui est à la source de cette rivière. J'y arrivai au commencement de Juillet.

La rivière *Chippeway* à sa jonction avec le

Mississipi, a quatre-vingt verges de largeur ; mais à mesure qu'on la remonte, elle s'élargit. Environ trente milles au-dessus de son embouchure, elle se partage en deux branches, & j'entrai dans celle qui étoit à l'Est.

Le pays adjacent à la riviere est très-uni pendant soixante milles, & ses bords sont garnis de charmantes prairies, où j'ai vu les plus grands troupeaux de buffles & d'élans que j'aie jamais rencontrés. La pays entre les deux branches de cette riviere est appelé la route de Guerre entre les *Chippeways* & les *Nadéssis*.

Le pays des sauts marqués dans la carte, sous le nom du chemin des traiteurs, est presque sans aucun bois de charpente. Il est, par dessus cela, très-inégal, mais boisé fort serré en pins, hêtres, érables & bouleaux. Je vis en cet endroit une chose fort extraordinaire. Dans un bois à l'Est de la riviere, & qui avoit environ trois quarts de mille de largeur, sur une profondeur dont je ne pus voir le terme, je remarquai que tous les arbres, dont quelques-uns avoient plus de six pieds de circonférence, avoient été déracinés, & couchés à terre du même côté. C'étoit vraisemblablement l'effet de quelque ouragan extraordinaire, arrivé de l'Ouest quelques années auparavant. Mais je ne pus savoir combien il y avoit de tems ; car je ne rencontrai aucun habitant dans les environs, que je pusse questionner. Le pays à l'Ouest de la riviere, étant moins boisé, avoit échappé à ce désastre, & il n'y avoit que quelques arbres renversés.

Près des sources de cette riviere est un village des *Chippeways*, qui lui donne son nom. Il est situé des deux côtés de la riviere, qui en cet endroit n'est pas large, & se trouve sur le bord d'un petit lac. On y compte environ quarante maisons qui peuvent fournir une centaine de guerriers, la plupart jeunes gens très-bien faits. Les maisons sont construites à la mode indienne, & ont derrière elles de jolis jardins. Mais ce qui me déplut dans eux, c'est que ce sont bien les plus sales gens que j'aie jamais vus. J'observai que les femmes & les enfans pratiquoient un usage, qui, quoique commun jusqu'à un certain point chez presque toutes les nations Indiennes, est, selon nos idées, la plus vilaine chose du monde; c'est de se chercher les uns aux autres la vermine de la tête, & de l'avalier.

Au mois de Juillet, je quittai cette ville & après avoir traversé plusieurs petits lacs, & portages qui les séparent, j'arrivai à la naissance de la branche principale de la riviere de Sainte-Croix. Je la descendis jusqu'à un embranchement, & alors j'en remontai une autre jusqu'à sa source. Sur ces deux rivieres, je découvris plusieurs mines de cuivre natif, aussi pur qu'on puisse en trouver aucune autre part.

Là, je rencontrai un petit ruisseau, que mon guide conjectura devoir être joint un peu plus loin par plusieurs autres qui le rendroient navigable. En effet, au commencement l'eau y étoit si basse, que mon canot ne

pouvoit y flotter. Mais ayant écarté les débris de plusieurs anciennes cabanes de castors qui avoient été rompues par des chasseurs, je fus en état d'aller en avant quelques milles, jusques à ce que la jonction de quelques ruisseaux me mit à même de me passer de ce secours. En peu de tems, l'eau y afflua, au point que ce ruisseau devint une riviere rapide, que nous descendimes jusqu'à son entrée dans le lac Supérieur. Je lui donnai le nom d'un gentilhomme qui avoit voulu m'accompagner, depuis le village des *Ottagamis*, jusqu'au portage du lac Supérieur; & je la nommai la riviere Goddart.

A l'Ouest de cette riviere, il y en a une autre petite qui se jette aussi dans le lac. Je la nommai la *riviere des Fraises*, à cause de la quantité que j'en rencontrai le long de ses bords. Elles étoient d'une belle grosseur & du meilleur goût.

Le pays qui sépare les lacs des *Ottawas* du lac Supérieur, est en général inégal, & couvert d'un bois assez ferré. Le sol est bon en quelques endroits, en d'autres fort médiocre. Aux sources des rivieres de Sainte-Croix & de Chippeway, on prend d'excellens esturgeons. Tout ce pays peu habité entre le Mississipi & le lac Supérieur, est appelé par les Indiens le pays des Mousquites, & il est très-bien nommé: car comme je le traversois dans l'été, de ma vie je n'en vis une aussi grande quantité.

A la fin de Juillet, après avoir côtoyé la baye de l'Ouest, j'arrivai au grand portage

qui est sur la côte Nord-Ouest du lac Supérieur. C'est là que ceux qui vont à la traite du Nord-Ouest, vers les lacs *la Pluie*, *du Bois*, &c. transportent leurs canots & bagages environ neuf milles, jusqu'à ce qu'ils arrivent à une multitude de petits lacs, dont les uns versent leurs eaux dans le lac Supérieur, les autres dans la rivière de Bourbon. Le lac Supérieur est bordé de rochers depuis la baie de l'Ouest jusqu'en ce lieu, excepté au Sud-Ouest de la baie où le rivage est passablement uni; c'est en cet endroit que j'y entrai par la rivière Goddard.

Au grand portage est une petite baie au-devant de laquelle est une île qui intercepte la vue illimitée du lac, qu'on auroit sans cela découvert en plein. Cette île, en rompant le vent du large, rend la baie tranquille & agréable.

Je rencontrais dans ce lieu un parti considérable d'*Assinipoils* & de *Killistinos* (1), avec leurs rois & leurs familles. Ils y étoient venus pour rencontrer les traiteurs de Michilimakinac, qui y passent pour aller dans le Nord-Ouest. Je reçus d'eux des instructions intéressantes sur tous les lacs situés au Nord-Ouest du lac Supérieur.

Le lac Bourbon, qui est le plus septentrional de ceux qu'on a découverts jusqu'à

(1) *Note du Traducteur.* On les connoît dans les Relations Françaises sous le nom de Chrétiens.

présent, a été ainsi nommé par quelques traiteurs François qui accompagnoient, il y a quelques années, un parti indien allant à la baye de Hudson; & ils lui donnerent ce nom en honneur de la maison royale de France. Il est formé des eaux de la riviere de Bourbon qui, selon que je l'ai déjà observé, prend sa source fort loin au Sud, à peu de distance des sources Nord du Mississipi.

Ce lac est d'environ quatre-vingt milles de longueur Nord & Sud, & il est à-peu-près circulaire. Il ne contient pas d'isle considérable. Le sol à l'Est est très-bon, & il y a quelques montagnes au Sud-Est. Dans plusieurs autres parties, il n'y a que des plaines stériles, des fondrières & des marais. Il s'étend en latitude du 52 jusqu'au 54 degré, & gît au Sud-Ouest de la baye de Hudson. Comme sa situation au Nord y rend l'hiver extrêmement rigoureux, on ne rencontre que peu d'animaux dans le pays qui l'avoisine. Je ne reçus d'ailleurs que des instructions peu satisfaisantes sur les quadrupèdes, les poissons & les oiseaux qui l'habitent. Il y a, à la vérité, quelques buffles de petite taille, qui sont gras & bons à manger vers la fin de l'été, avec quelques rennes & caribous; mais cela est compensé par le grand nombre d'animaux à fourrure qu'on rencontre à l'entour du lac. Le bois qui croît aux environs est principalement composé de sapins, de cedres, de cyprès & de quelques érables.

Le lac *Winepeck*, ou, comme les François l'appellent, *Ouinipique*, qui est le plus voisin du précédent, est formé des mêmes eaux. Il a environ deux cents milles de longueur, Nord & Sud; mais sa largeur n'a jamais été bien déterminée : on fait seulement qu'elle est d'environ cent milles dans l'endroit le plus large. Ce lac est plein d'îles, mais aucune n'est bien grande. Il reçoit les eaux de plusieurs rivières qui n'ont point encore de noms. Ses eaux sont abondantes en poissons, comme des truites & des esturgeons, ainsi que beaucoup d'autres moindres & particuliers à ce lac.

Le sol est très-bon dans la partie du Sud-Ouest, où ce lac reçoit la rivière de Bourbon qui vient du Sud-Ouest. Il y a sur cette rivière un comptoir anciennement bâti par les François, & appelé *le fort la Reine*, auquel se rendent les traiteurs de *Michillimakinac*, pour y faire leurs échanges avec les *Affinipoils* & les *Killifinos*. Les *Mahahs*, qui habitent à deux cent cinquante milles au Sud-Ouest s'y rendent aussi, & y apportent une grande quantité de mays, pour l'échanger contre des couteaux, des casse-têtes & autres objets. On croit que ce peuple demeure sur une des branches de la rivière de l'Ouest.

Le lac *Ouinipique* a au Nord-Est quelques montagnes, & à l'Est des plaines stériles. L'ébale à sucre croît néanmoins dans ses environs en grande abondance, & l'on y recueille aussi une prodigieuse quantité de

riz ; ce qui prouve que ce grain peut croître heureusement dans ces climats septentrionaux , aussi bien que dans de plus chauds. Les buffles , les caribous & les rennes y sont nombreux. Les buffles de ce pays ne diffèrent de ceux du Sud que par la taille , étant plus petits qu'eux ; c'est ainsi que les bœufs des parties Nord de la Grande-Bretagne diffèrent en grandeur des bœufs de l'Angleterre.

Les nations voisines prennent au bord des rivières qui tombent dans ce lac , une grande quantité de fourrures précieuses. Elles en portent quelques-unes dans les comptoirs ou les établissemens de la baie de Hudson , près de l'embouchure de la rivière de Bourbon. Mais ce n'est que malgré eux ; car quelques *Affinipoils* & *Killistinos* qui commerçoient avec la compagnie de Hudson me dirent que s'ils étoient assurés de trouver au portage une quantité suffisante d'effets venus de Michillimakinac , ils n'iroient aucune autre part. Ils me montrèrent quelques étoffes & autres objets achetés à la baie de Hudson dont ils avoient été fort mécontents , & ils pensoient avoir été trompés grandement dans leur marché.

En admettant leurs rapports , je ne puis cependant me ranger à leur opinion. Ce mécontentement est , selon les apparences , un effet des intrigues des traiteurs Canadiens. Car pendant que les François possédoient *Michillimakinac* , comme ils avoient acquis une connoissance parfaite du commerce du

Nord-Ouest, ils furent employés après la conquête, par les négocians Anglois, à établir ce commerce qu'ils ne connoissoient point. Un des moyens qu'ils employèrent pour détourner les Indiens de leur attachement pour la compagnie de Hudson, fut de déprécier en toute occasion les effets de cette compagnie, & d'exalter les avantages qu'ils retireroient en ne commerçant qu'avec les Canadiens. Ils n'ont réussi que trop bien; & de là sans doute procédoit en partie le mécontentement que les *Affinipoils* & les *Killifinos* me témoignèrent. Une autre raison s'y joignoit; savoir, la longueur du voyage aux comptoirs de la baye de Hudson, qui exige trois mois pour aller & revenir pendant les chaleurs de l'été: à quoi l'on doit ajouter la petiteffe de leurs canots, qui leur permettoit à peine de porter le tiers des castors qu'ils avoient tués. Ainsi l'on ne doit pas être étonné que ces Indiens desirent voir des traiteurs s'établir chez eux. Il est vrai que les parties qu'ils habitent sont dans les limites de la baye de Hudson; mais la compagnie auroit peine à les en empêcher: car les Indiens protégéroient sans doute les traiteurs qui seroient chez eux. D'ailleurs, les passe-ports accordés aux traiteurs qui viennent de *Michillimakinac* leur donnent la liberté de commercer au Nord-Ouest dans les environs du lac Supérieur; comme le fort *la Reine*, le lac *Quinipique*, & les autres parties de la riviere de *Bourbon*, où les cou-

reurs de bois trouvent plus avantageux de fixer leur séjour.

Le lac *du Bois* est ainsi nommé de la quantité de bois qui croît sur ses bords, comme chênes, pins, sapins, cyprès, &c. Ce lac est situé encore plus haut sur la rivière de Bourbon, & à peu près à l'Est de l'extrémité Sud du lac *Ouinipique*. Il est très-profond en divers endroits. Sa longueur de l'Est à l'Ouest est de soixante-dix milles, & sa largeur est d'environ quarante milles. Il n'y a qu'un petit nombre d'isles, & peu considérables. Les poissons, oiseaux & quadrupèdes que l'on trouve dans ce lac ou ses environs ne diffèrent pas de ceux des deux autres lacs. Quelques Indiens *Kilifinos* campent quelquefois sur ses bords, pour chasser & pêcher.

Ce lac forme une communication entre le lac Supérieur, & les lacs *Ouinipique* & de Bourbon. Ses eaux ne sont pas regardées comme aussi pures que celles des autres lacs, parce que son fond est en quelques parties, vaseux.

Le lac *la Pluie* est ainsi appelé par les François, parce que, selon les apparences, les premiers voyageurs qui le traversèrent, y éprouverent des pluies extraordinaires; suivant d'autres, ce nom lui vient d'un brouillard semblable à de la pluie, occasionné par une cascade qui tombe dans la rivière au Sud-Ouest du lac.

Ce lac paroît divisé en deux parties par un isthme qui le traverse vers le milieu; celle à l'Ouest s'appelle le grand lac de la Pluie,

& l'
que
mèn
que
pro
ron
gue
viro
l'O
ne,
ren
de
en
rib
des
fol
que
de
wa
bre
jus
pér
no
me
dit
ne
dre
da
rel
à
ap
ge.

& l'autre le petit. Cette dernière est à quelques milles plus à l'Est que l'autre, sur la même branche de la rivière de Bourbon, que le lac précédent. Il est en général fort profond, la partie la plus large n'a qu'environ vingt milles de largeur; mais sa longueur, les deux parties comprises, est d'environ soixante-dix milles. Dans la partie de l'Ouest, l'eau est extrêmement claire & bonne, & l'on y prend d'excellent poisson. Il s'y rend aussi une prodigieuse quantité d'oiseaux de passage à la fin de l'année; on y trouve en grande abondance des rennes & des caribous, dont la peau pour des culottes ou des gants est supérieure à toute autre. Le sol qui borde ce lac est réputé très-bon en quelques endroits; mais il est trop couvert de bois. Une tribu considérable de *Chippeways* demeure dans ses environs.

À l'Est de ce lac, il y en a un grand nombre d'autres petits, qui s'étendent en file jusqu'au grand portage, & de-là au lac Supérieur. Entre ces petits lacs, il y a un grand nombre de portages, qui rendent le commerce du Nord-Ouest, par cette voie, très-difficile & excessivement ennuyeux; car il ne faut pas moins de deux ans pour se rendre, par cette route, de Michillimakinac dans ces régions.

Le lac Rouge est un petit lac, du moins relativement aux autres. Il donne naissance à une branche de la rivière de Bourbon, appelée par quelques voyageurs la *rivière Rouge*. Il est presque rond, & a environ soixan-

te milles de circuit. Vers un des côtés est une assez grande isle, tout près de laquelle une riviere entre dans le lac. Il est enfin à peu près au Sud-Est des lacs Ouinipique & du Bois. Les parties adjacentes sont peu connues, & peu fréquentées même des Indiens.

A peu de distance de ce lac, en tirant un peu au Sud-Ouest, est celui des *Ours blancs*, qui est à peu près de la grandeur du précédent. Ses eaux sont les plus septentrionales de celles qui donnent naissance au Mississipi, en sorte qu'on peut l'appeller, avec justice, la source la plus éloignée de ce fleuve. Il est alimenté par deux ou trois petites rivieres, ou plutôt ruisseaux.

A quelques milles au Sud-Est de ce lac, il y en a un grand nombre d'autres petits, dont aucun n'a plus de dix milles de circuit; on les nomme les *mille Lacs*. Le pays adjacent a la réputation d'être le plus favorable qu'il y ait dans ce continent pour la chasse des animaux à fourrure. Les Indiens qui y chassent, en retournent rarement, sans avoir leurs canots si chargés, qu'à peine peuvent-ils flotter.

Après avoir remarqué que ce lac est la source la plus éloignée & la plus septentrionale du Mississipi, je dois observer encore ici, qu'avant que ce fleuve entre dans le golfe du Mexique, il ne fait avec ses détours guere moins que trois mille milles (environ mille lieues), ou en ligne droite, du Nord au Sud, environ vingt degrés, qui font environ quatorze cents milles anglois.

Les mêmes Indiens me dirent qu'au Nord-Ouest du lac Ouinipique, il y en a encore un autre dont le contour surpasse infiniment celui d'aucun de ceux dont ils m'avoient déjà parlé : ils le disent même beaucoup plus grand que le lac Supérieur. Mais comme il est si éloigné au Nord-Ouest, je conjecture que ce n'est pas un lac ; mais un archipel qui fait communication entre la baie de Hudson & les parties les plus Nord de l'Océan Pacifique.

Il y a, à la vérité, un nombre infini de petits lacs dans les parties plus à l'Ouest que les sources les plus orientales du Mississipi : comme aussi entre ces lacs & le lac Ouinipique. Mais aucun d'eux n'est assez grand, pour qu'on puisse y reconnoître ce grand & immense lac donc les Indiens veulent parler.

Ces Indiens m'informerent pareillement que quelques-unes des branches les plus septentrionales du Missouri, & les plus méridionales de la rivière St. Pierre, ont presque communication entr'elles, & ne s'éloignent que d'un mille, qui forme un portage ; & d'après ce que j'ai pu apprendre d'eux, c'est le chemin que prennent leurs guerriers, quand ils veulent faire des incursions sur les Pânis & les Pânânis, nations qui habitent le long de quelques branches du Missouri. On dit que dans ce pays on rencontre fréquemment des mandragores, especes de racines ayant la ressemblance des parties distinctives des deux sexes ; on ajoute qu'elles sont plus parfaites que celles que fournif-

sent les environs du Nil ou la basse Ethiopie.

Je tiens encore de ces Indiens, qu'un peu au Nord-Ouest des rivieres du Missouri & de St. Pierre, il y a une nation moindre de taille & plus blanche que les tribus voisines, qui cultive la terre, & même les arts jusqu'à un certain point, ainsi que je le conjecture d'après leurs discours: Ils m'ajoutèrent qu'à l'Ouest des *montagnes Brillantes*, il y a des nations qui ont de l'or en si grande abondance, qu'elles en font leurs ustensiles les plus communs. Ces montagnes, que je décrirai plus loin, séparent les eaux qui coulent dans l'Océan Atlantique, d'avec celles qui tombent dans la mer Pacifique.

Les peuples qui habitent près de ces montagnes, sont peut-être quelques-unes des différentes tribus qui obéissoient aux rois du Mexique, & qui, fuyant de leur pays vers le tems de la conquête du Mexique par les Espagnols, chercherent un asyle dans ces régions.

On pourroit remarquer, pour confirmer cette conjecture, qu'ils ont choisi pour leurs retraites ces parties intérieures des terres, à cause de l'idée qui les préoccupe encore; savoir, que les côtes de la mer sont, depuis ce tems, infestées de monstres énormes vomissant des éclairs & du tonnerre; des entrailles desquels fortoient des hommes, qui, par des instrumens inconnus ou un pouvoir magique, tuoient les foibles Indiens à une distance prodigieuse. C'étoit pour fuir des monstres semblables, disent-ils, suivant une

traduction encore subsistante, que leurs peres se réfugierent dans ces asyles inconnus qu'ils habitent aujourd'hui. Car ayant vu que ces monstres flottans ne pouvoient approcher de la terre, & que ceux qui en étoient fortis ne pouvoient beaucoup s'en éloigner, ils prirent la résolution de s'enfoncer dans un pays fort éloigné des côtes, pour se mettre à l'abri de ces ennemis diaboliques. Ils partirent en conséquence avec leurs familles; & après un long voyage, ils s'établirent près de ces montagnes, où ils crurent pouvoir trouver enfin une parfaite sécurité.

Les *Quincbags* demeurant sur la *riviere du Renard*, dont j'ai déjà parlé, sont probablement quelque nation aussi chassée du Mexique; mais ils ne peuvent donner que des connoissances très-obscurés de leur résidence primitive. Ils disent eux-mêmes qu'ils sont venus de fort loin, du côté de l'Ouest, & que les guerres les ont obligés de se réfugier chez les *Nadocffis*. Mais comme ils n'ont aucune connoissance des arts, & qu'ils ignorent l'usage de l'or, il est plus vraisemblable qu'ils ont été chassés de leurs anciens établissemens, par les nations dont on vient de parler, en sorte qu'ils ont été obligés de venir habiter les lieux qu'ils occupent actuellement.

Ces suppositions néanmoins auroient besoin d'être confirmées. Car les petites nations indiennes sont sujettes à tant de vicissitudes dans leurs habitations, à cause de leurs guerres continuelles, qu'après un demi-siècle,

il est impossible d'avérer quelle a été l'habitation primitive d'aucune d'elles.

Cette chaîne de montagnes, dont les *montagnes Brillantes* font partie, commence à Mexico; & continuant au Nord du Mexique & à l'Est de la Californie, sépare les eaux qui coulent dans le golfe du Mexique, de celles qui coulent dans la mer Vermeille. De-là, continuant leur cours encore au Nord, entre les sources du Mississipi & des rivières qui coulent dans la mer du Sud, elles paroissent finir vers les 47 ou 48 degrés de latitude Nord; là, elles donnent naissance à une multitude de rivières, dont les unes coulent du côté de la baye de Hudson, du côté de la mer Pacifique, ou dans un amas d'eaux qui font la communication entre ces deux mers.

Parmi ces montagnes, celles qui sont situées à l'Ouest de la *rivière St. Pierre* sont appellées les montagnes Brillantes, à cause d'une quantité infinie de cristaux, d'une grandeur considérable, dont elles sont couvertes, & qui, lorsque le soleil les éclaire, brillent de manière à les faire appercevoir à une très-grande distance.

Cette chaîne extraordinaire de montagnes n'a guere moins de trois mille milles de longueur, sans aucune interruption considérable; il n'est, je crois, rien de semblable dans aucune autre partie du globe. Il est probable que dans les siècles à venir, on y puise-
ra des richesses qui ne le céderont pas à celles des montagnes de l'Indostan ou du Malabar,

labar, ni à celle de la côte d'Or de la Guinée. Je n'en excepte même par les riches mines du Pérou; un jour viendra qu'à l'Ouest de ces montagnes, lorsqu'elles auront été traversées par des Colomb ou des Raleigh, on trouvera d'autres lacs, d'autres rivieres, des régions enfin, remplies de productions encore inconnues à nos naturalistes, & abondamment pourvues de toutes les choses nécessaires à la vie. Les générations futures, chassées de leur pays, soit par la tyrannie, soit par la persécution religieuse, soit par la trop grande population, ou bien attirées par l'espérance des avantages du commerce, y trouveront leur attente remplie par les richesses de ces régions inépuisables.

Mais je reviens aux Assinipoils & aux Killistinos que je laissai au grand portage, & desquels j'ai reçu les détails précédens sur les lacs du Nord-Ouest.

Les traiteurs que nous attendions étant plus tardifs qu'à l'ordinaire, & notre nombre étant considérable, car nous étions plus de trois cents, le fonds de provisions que nous avions apporté tendoit à sa fin, & nous soupirions après leur arrivée.

Un jour que nous exprimions notre impatience, à cet égard, & que nous regardions du haut d'une éminence, espérant les voir arriver par le lac, le grand-prêtre de la nation des *Kilistinos* nous dit qu'il avoit dessein d'obtenir une conférence avec le grand-esprit, & de lui demander quand les traiteurs arriveroient. Je fis peu d'attention à

son propos, supposant qu'il ne s'agissoit que de quelque tour peu adroit, & uniquement propre à en imposer à d'ignorans Indiens. Mais le roi de cette nation m'ayant dit que le prêtre n'avoit dessein d'entreprendre cette divination que pour me convaincre du commerce intime qu'il avoit avec le *grand-esprit*, je jugeai nécessaire de suspendre mon jugement.

Le soir suivant fut pris pour la cérémonie. Lorsque tout fut préparé convenablement, le roi me vint trouver, & me conduisit à une tente spacieuse, dont la couverture étoit relevée, en sorte que l'on pouvoit voir de dehors tout ce qui s'y passeroit. Nous trouvâmes la tente déjà environnée d'une foule d'Indiens ; mais nous entrâmes facilement, & nous nous assîmes sur des peaux étendues à terre pour cet effet.

J'observai qu'au centre, il y avoit une place d'une forme oblongue, formée de pieux plantés en terre, de manière à laisser entr'eux une espece de caisse ou de coffre de grandeur suffisante pour contenir le corps d'un homme. Ces pieux étoient d'une grosseur médiocre, & placés à telle distance, qu'il étoit facile de discerner ce qu'ils renfermoient. La tente étoit parfaitement éclairée par un grand nombre de torches faites de brins de pin ou de bouleau, que des Indiens tenoient dans leurs mains.

Quelques minutes après, le grand-prêtre entra. On étendit sur la terre une immense peau d'élan, précisément à mes pieds ; il se

coucha sur elle, après s'être dépouillé de tous ses vêtemens, hors ce qui servoit à lui voiler le milieu du corps. Etant ainsi couché sur le dos, il prit un côté de la peau, & la replia sur lui; ensuite l'autre, de manière qu'il n'avoit que la tête à découvert. Cela ne fût pas plutôt fait, que deux jeunes gens qui tenoient à la main environ quarante verges de corde faite de peau d'élan, le lièrent à l'entour du corps; en sorte qu'il étoit complètement emmaillotté dans la peau, comme une momie égyptienne. Alors, un de ces jeunes gens le prit par la tête, l'autre par les talons; & l'élevant au dessus des pieux, ils le placèrent dans la clôture préparée. Je pouvois alors aussi bien le distinguer qu'au paravant; & j'eus soin de ne pas détourner un instant mes yeux de dessus lui, afin de découvrir l'artifice: car je ne doutois pas qu'il n'y en eût quelqu'un.

Le prêtre n'eut pas resté plus de quelques secondes dans cette situation, qu'il commença à murmurer tout bas. Il continua pendant quelque tems; & ensuite sa voix s'élevant par degrés, il parla d'une manière très-bien articulée. Mais ce qu'il disoit étoit dans un jargon, si mêlé des langues des *Chippeways*, des *Ottawas* & des *Killistinos*, que je n'en entendis que fort peu de chose. Après avoir continué sur ce ton pendant quelque tems, à la fin il porta sa voix au plus haut degré, tantôt hurlant, tantôt priant, jusqu'à ce qu'il se fût mis dans une telle agitation, qu'il en écumoit par la bouche.

Il resta ainsi pendant près de trois quarts d'heure sur la place, continuant ses cris avec une vigueur sans relâche, jusqu'à ce qu'enfin il parût entièrement épuisé, & restât privé de la parole. Mais un instant après, il sauta sur ses pieds, quoique lié comme il l'avoit été, il fût impossible qu'il remuât ni pieds ni bras; il secoua ce dont il étoit couvert avec autant de facilité que si les liens dont il avoit été garroté eussent été réduits en cendre; & s'adressant à ceux qui l'environnoient avec une voix ferme: *Mes freres, leur dit-il, le Grand-Esprit a daigné avoir un entretien avec son serviteur, à son humble requête. Il ne m'a pas dit, à la vérité, quand les personnes que vous attendez arriveront; mais demain, peu après que le soleil sera parvenu au plus haut de sa course, il arrivera un canot, & ceux qui le conduisent diront quand les traiteurs doivent arriver.* Après avoir dit cela, il sauta hors de la clôture; & ayant repris ses habits, il congédia l'assemblée. J'avoue que je fus étrangement frappé de ce que je vis. Mais comme tous les yeux étoient tournés sur moi, dans le dessein de discerner ce qui se passoit dans mon esprit, je crus devoir cacher l'émotion que j'éprouvois.

Le lendemain, le soleil fut brillant; & long-tems avant midi, tous les Indiens se rassemblèrent sur l'éminence qui dominoit le lac. Le vieux roi me vint trouver; & me demanda si j'avois assez de confiance en la prédiction du prêtre, pour joindre ses sujets sur la colline, & y attendre l'événement.

Je lui répondis que je ne favois ce que j'en devois croire; mais que je le suivrois volontiers. Nous nous mîmes en marche vers le lieu où tout le monde étoit assemblé. Tous les yeux étoient alternativement fixés sur moi & sur le lac. Peu de tems après, le soleil ayant atteint sa plus grande hauteur, on vit, conséquemment à la prédiction du prêtre, un canot doubler une pointe de terre à une lieue de distance. Les Indiens ne l'eurent pas plutôt aperçu, qu'ils poussèrent unanimement de grands cris; & que, par leurs regards, ils témoignèrent leur contentement de la liaison intime que leur prêtre avoit avec le Grand-Esprit.

Le canot atteignit le rivage en moins d'une heure, & je suivis le roi & les chefs pour recevoir ceux qui étoient à bord. Aussitôt qu'ils furent à terre, nous allames ensemble à la tente du roi, où, suivant la coutume invariable de ces peuples, nous commençames à fumer; & malgré l'impatience où nous étions tous d'apprendre les nouvelles qu'ils nous apportoitent, nous ne fîmes aucune question. Car les Indiens sont le peuple le plus froid que l'on puisse imaginer. Cependant, après quelque conversation indifférente, le roi leur demanda quelle nouvelle ils apportoitent des traiteurs. Ils répliquèrent qu'ils s'étoient séparés d'eux quelques jours auparavant, & qu'ils se proposoient d'être au portage dans deux jours. Ils y arriverent en effet, à notre grande satisfaction, & sur-tout à celle des Indiens

qui virent avec plaisir l'importance de leur prêtre & de leur nation éclater dans cette occasion aux yeux d'un étranger.

Je sens que cette histoire ne paroîtra à quelques-uns de mes lecteurs, qu'une preuve de ma crédulité. Mais personne n'est moins entaché de cette foiblesse que moi. J'avoue que les circonstances de cet événement sont des plus extraordinaires. Cependant, comme je puis certifier que je n'ai mis en les racontant ni exagération ni déguisement, & que j'étois de tous les observateurs le plus froid & le plus désintéressé, j'ai cru nécessaire de les publier. Je le fais, sans desirer d'entraîner le jugement de mes lecteurs, ou de faire sur leur esprit des impressions superstitieuses; mais ils en tireront les conséquences qu'ils jugeront à propos.

J'ai déjà observé que les *Assinipoils*, avec un parti desquels je me rencontrai au portage, étoient une tribu révoltée des *Naddeffis*, qui, d'après quelque grief réel ou prétendu contre le reste de la nation, s'en étoit séparée, & avoit cherché sa liberté aux dépens de son aisance: car les Indiens, en général tiennent extrêmement à ce bien précieux. Le pays qu'ils habitent actuellement sur les bords du lac *Quinipique*, étant beaucoup plus au Nord, n'est pas, à beaucoup près, si fertile ni si agréable que celui qu'ils avoient quitté. Ils ont, au reste, encore le langage & les mœurs de leurs anciens associés.

Les *Kiltifinos*, actuellement les voisins & les alliés des *Assinipoils*, car ils demeurent

sur le même lac & au long de la rivière de Bourbon, paroissent être une tribu de *Chippeways*; ils parlent en effet la même langue, quoique avec une différence de dialecte. Cette nation consiste en trois ou quatre cents guerriers, qui paroissent être braves & hardis. J'ai déjà donné une description de leur pays, en parlant du lac *Quinipique*. Comme ils habitent dans les limites de la baie de Hudson, ils commercent en général avec les comptoirs de la compagnie de ce nom; mais par les raisons que j'ai données plus haut, ils viennent fréquemment au lieu où je les vis, afin d'y rencontrer les traiteurs de *Michillimakinac*.

L'embarras que m'avoit causé le retard de ces traiteurs, ne fut pas beaucoup diminué par leur arrivée. Mon attente fut de nouveau trompée; car je ne pus me procurer d'aucun d'eux les effets dont j'avois besoin. Je fus, pour cette raison, contraint de renoncer à mes desseins, & de retourner au lieu d'où j'étois parti pour commencer mon excursion. Je pris donc congé des *Killistinos*, & de leur vieux roi, ainsi que des chefs des deux nations, & je partis. Ce prince avoit plus de soixante ans; il étoit haut de taille, très-bien fait, & il marchoit très-droit. Il étoit affable & honnête, & j'en fus traité, ainsi que par les chefs, avec beaucoup de civilité.

J'observai que ces Indiens ont un usage qui paroît avoir été universel avant que les mœurs des Européens leur fussent connues,

celui de faire honneur de leurs femmes aux étrangers qu'il reçoivent; cela est pratiqué, non-seulement par les gens de la plus basse classe, mais par les chefs même, qui regardent cette attention comme la plus grande politesse qu'ils puissent faire à un étranger.

Au commencement d'Octobre, j'arrivai au fort Cadot, après avoir côtoyé les rives Nord & Est du lac Supérieur. Ce fort est attenant aux sauts de Sainte-Marie, & est situé à l'angle Sud-Ouest du lac.

Le lac Supérieur, d'abord nommé le lac d'en haut, à cause de sa situation au Nord, est ainsi appelé, parce qu'il est le plus grand de tous ceux de ce continent. On peut l'appeler la mer Caspienne de l'Amérique, & l'on est fondé à croire que c'est le plus vaste amas d'eau douce qui existe dans l'univers. Sa circonférence, d'après les cartes françaises, est d'environ quinze cents milles; mais je crois que si on la côtoyoit de manière à y comprendre le circuit des bayes, son contour excéderoit au moins seize cents milles.

Après être entré dans ce lac par la rivière *Goddart*, qui s'y décharge dans la baie de l'Ouest, je côtoyai pendant environ douze cents milles les bords Nord & Est, & j'observai que la plus grande partie de cette étendue étoit bordée par des rochers élevés & un pays fort inégal. L'eau paroît, en général, reposer sur un fond de roche. Quand elle étoit calme, & que le soleil brilloit, je pouvois, assis dans mon canot, & dans des lieux où il y avoit six brasses de profondeur,

voir clairement au fond d'énormes colonnes de pierre de différentes formes, qui avoient l'apparence de pierres taillées. L'eau étoit alors aussi limpide que l'air, & l'on eût dit que mon canot étoit suspendu dans un élément. Il ne m'étoit pas possible de regarder à travers ce milieu transparent les roches du fond, sans me sentir, après quelques minutes, la tête tourner, & les yeux incapables de soutenir plus long-tems cette scène éblouissante.

Le hasard me fit aussi découvrir une autre propriété particulière à ces eaux. Quoique nous fussions au mois de Juillet, & que la surface de l'eau eût contracté, par la chaleur de la saison, un assez grand degré de chaleur, cependant, en descendant un vase à une brasse environ de profondeur, l'eau qu'on retiroit par ce moyen étoit si froide, qu'en la portant à la bouche, elle y excitoit la même sensation qu'un glaçon.

La situation de ce lac a été diversément déterminée. Mais d'après les meilleures observations que j'ai pu faire, il est entre les 46 & 50 degrés de latitude Nord, & entre les 84 & 93 degrés de longitude Ouest, comptée depuis le méridien de Londres.

Il y a dans ce lac un grand nombre d'îles, deux desquelles sont très-grandes; si leurs terres sont propres à la culture, elles suffiroient chacune à l'établissement d'une grande province, sur-tout l'île Royale qui a environ cent milles de long sur quarante de large en quelques endroits. Mais on ne

peut, quant à présent, rien savoir de certain sur cela; car les François même qui ont toujours tenu un grand bâtiment sur ce lac, pendant qu'ils possédoient le Canada, & qui auroient pu par ce moyen reconnoître ces deux isles, n'avoient acquis qu'une connoissance très-légere de leurs côtes: au moins n'ont-ils jamais publié aucune relation de leur intérieur qui soit venue à ma connoissance.

D'après les conversations que j'ai eues avec les Indiens voisins du lac, je n'ai pu découvrir qu'ils aient jamais fait aucun établissement dans ces deux isles, ni même qu'ils y aient mis pied à terre dans leurs chasses. J'ai seulement recueilli de leurs discours, qu'ils font depuis un tems immémorial dans la persuasion qu'elles sont la résidence du *Grand-Esprit*; & ils rapportent plusieurs histoires ridicules d'enchantemens & de tours magiques qu'ont éprouvés ceux qui ont été obligés par le mauvais tems d'y mettre pied à terre pour chercher un abri.

Un des chefs des *Chippeways* me dit que quelques hommes de leur nation ayant été une fois jettés sur l'isle de Maurepas qui est située vers le Nord-Est du lac, ils y trouverent une grande abondance d'un sable jaune & pesant, qui, d'après leur description, devoit être de la poudre d'or. Frappés de la belle apparence de ce sable, ils voulurent lorsqu'ils se rembarquerent le matin, en apporter une petite quantité. Mais un Esprit d'une hauteur extraordinaire, qui leur pa-

rut de soixante pieds, les poursuivit dans l'eau, & leur commanda de rapporter ce qu'ils avoient pris. Effrayés de ce fantôme gigantesque, & voyant qu'il les avoit presque atteints, ils s'estimerent heureux de rendre leur trésor; après quoi ils restèrent libres de s'en aller, sans être molestés. Depuis cet événement, aucun Indien qui en a eu connoissance ne se hasarde même de chasser sur ces côtes. Indépendamment de cette histoire, ils m'en raconterent beaucoup d'autres également fabuleuses.

Le pays qui est au Nord & au Nord-Est du lac est très-montagneux & fort stérile. La longueur & la rigueur de l'hiver qui y regne, le peu de force du soleil pendant l'été, y rendent la végétation fort lente, & l'on ne trouve que peu de fruits sur ses bords. Il y en a cependant quelques especes qui s'y trouvent avec abondance; telles sont des framboises, d'une grosseur extraordinaire & d'une excellente saveur, qui croissent sur les montagnes voisines du lac en très-grande quantité, ainsi que des groseilles noires & rouges; mais le fruit qui l'emporte sur tous les autres est une baie particuliere ressemblant à la framboise, quant à la maniere de croître; mais beaucoup plus grosse, & d'un rouge plus léger. Son goût surpasse celui du fruit que je lui ai comparé, quoiqu'il soit estimé en Europe si délicieux. Il croît sur un arbrisseau dont la feuille ressemble beaucoup à celle de la vigne; & je suis persuadé que si on le transplantoit dans un climat

plus doux, on acquerroit un fruit excellent & fort rare.

Deux grandes rivières se déchargent dans le lac Supérieur au Nord & au Nord-Est; l'une est le *Nipegon*, appelé par les François *Allanipegon*, qui conduit à une tribu de *Chipeways*, qui habite les environs d'un lac de même nom; l'autre est appelée la rivière de *Michipicouton*. Sa source est près de la baie de James, d'où il n'y a qu'un petit portage pour passer à une autre rivière qui se décharge dans cette baie, vers un fort appartenant à la compagnie de Hudson; c'est par ce passage qu'un parti François fit une irruption sur les établissemens de cette compagnie, du tems de la reine Anne. Ils prirent & détruisirent les forts, & emmenerent le canon à la forteresse d'où il étoient partis. Cette artillerie consistoit en quelques petites pièces de bronze, & resta en leur possession jusqu'à la fin de la dernière guerre, qu'elle tomba au pouvoir de ses anciens maîtres.

Non loin du *Nipegon* est une petite rivière qui, en entrant dans le lac, éprouve une chute perpendiculaire du haut d'une montagne de six cents pieds de hauteur. Comme elle est fort étroite, elle paroît de loin comme une jarretière blanche suspendue en l'air.

Il n'y a qu'un petit nombre d'Indiens qui habite les environs du bord oriental du lac Supérieur. On croit que ce sont les restes de la nation des *Algonquins*, qui a été presque entièrement anéantie par les *Iroquois*.

Le lac Supérieur reçoit près de quarante

rivieres, dont quelques-unes font considérables; au Sud il y a une pointe remarquable ou cap d'environ soixante milles de longueur, appelé la pointe *Chegomegan*. On pourroit l'appeller une péninsule, vu qu'au Sud, elle est presque séparée du continent, par une baye étroite qui va de l'Est à l'Ouest. Les canots ont un court portage, à travers cet isthme, pendant que ceux qui font le tour de la péninsule font plus de cent milles.

À peu près à cette distance du cap dont on vient de parler, le lac reçoit une riviere considérable, dont la source est formée par une multitude de petits ruisseaux. Cette riviere est remarquable par la grande quantité de cuivre natif, qu'on trouve vers ses bords. C'est un métal qu'on trouve aussi en différens lieux de cette côte. J'observai que plusieurs des petites isles qui avoisinent le rivage de l'Est sont couvertes de mine de cuivre. Elle est en forme de grains de chapelet, & on trouveroit, dans un fort petit espace de terrain, de quoi en remplir des tonneaux.

Une compagnie d'entrepreneurs venus d'Angleterre avoit commencé, peu après la conquête du Canada, à exporter de ce métal; mais la situation des affaires de l'Amérique les a contraints de renoncer à leur projet. On pourra probablement dans la suite en faire un commerce avantageux, vu que le métal qui ne coûte rien sur la place, & qui n'exige que fort peu de dépense à faire pour l'embarquer, peut être transporté en

canots ou en bateaux, à travers les fauts Sainte-Marie, à l'isle Saint-Joseph, qui est au fond du détroit, près de l'entrée du lac Huron. De là, il pourroit être embarqué sur de grands bâtimens, & transporté à travers le lac jusqu'au faut de Niagara. Ensuite voituré par terre au-delà du portage, il seroit facile de le conduire à Québec. Le bas prix, & la facilité avec laquelle on pourroit s'en procurer une quantité quelconque, compenseroient la longueur du chemin à faire avant que d'arriver à la mer, & mettroit les propriétaires en état de le livrer au même prix que celui qui est apporté d'autres pays beaucoup moins éloignés.

Le lac Supérieur est abondamment pourvu de poissons. Les principaux & les meilleurs sont la truite & l'esturgeon, qu'on y pêche presque en toute saison, & en grande quantité. Les truites pèsent ordinairement environ douze livres; mais on y en pêche quelquefois qui pèsent plus de cinquante. Indépendamment de ces deux especes, on y prend en très-grande quantité un certain poisson blanc qui ressemble à l'alose; mais il est seulement plus épais & moins plein d'arêtes. Il pèse environ quatre livres, & il est d'un goût délicieux. La meilleure maniere de le prendre est d'employer le filet; mais la truite se prend en tout tems à l'ameçon. Il y a aussi une grande abondance de petits poissons, qu'on prend avec facilité; & parmi lesquels est une forte ressemblante au hareng, qui sert principalement à amorcer l'hameçon pour

prendre la truite. On trouve enfin dans ce lac, & dans celui de *Michigan*, une espece de crabe, qui n'est pas plus grande qu'une piece d'un demi-écu.

Ce lac est sujet aux mêmes tempêtes que la mer Atlantique. Les lames s'y élèvent aussi haut, & sont également dangereuses pour les bâtimens. Ses eaux s'écoulent par l'angle du Sud-Est, à travers le détroit appelé de Sainte-Marie. Au haut de ce détroit est un fort qui en reçoit son nom, & qui est commandé par M. Cadot, Canadien François, qui, étant propriétaire du sol, a obtenu que la possession lui en restât. Près de ce fort est un rapide si violent, qu'il est impossible de le remonter; mais des canots conduits par d'excellens pilotes, peuvent le descendre sans danger.

Quoique le lac Supérieur reçoive, comme je l'ai remarqué, les eaux de quarante rivières, dont quelques-unes sont considérables, il ne paroît pas que la dixième partie de ces eaux en sorte par le détroit qui lui sert de décharge. Je ne fais comment cette surabondance d'eau est enlevée; mais il faut bien qu'elle le soit, sans quoi l'étendue du lac s'accroîtroit sans cesse. Il est au reste certain qu'il n'en est pas ici comme de la Méditerranée, qu'on croit s'évacuer par un courant inférieur, contraire à celui de la surface: car le courant qui tombe sur le roc n'a guere plus que six pieds de profondeur, & tout ce qu'il donne passe par le détroit dans le lac adjacent; il n'est pas non plus probable

qu'une aussi immense quantité d'eau puisse être enlevée par l'évaporation. Ces eaux doivent conséquemment avoir un passage par quelque cavité souterraine, d'une profondeur extrême, & qu'on ne pourra jamais reconnoître.

Le faut Sainte-Marie ne forme pas, comme celui de Niagara ou celui de St. Antoine, une chute perpendiculaire; il ne consiste qu'en un rapide qui coule pendant près de trois quarts de mille, & que des canots bien conduits peuvent descendre.

A l'extrémité de ce rapide, la nature a ménagé la station la plus commode qui existe, pour prendre une quantité immense de poisson. En se plaçant sur les rochers adjacens au faut, on peut prendre avec des filets, vers les mois de Septembre & d'Octobre, une grande quantité du poisson blanc dont j'ai parlé plus haut; dans cette saison, il s'y rassemble avec d'autres, en especes de bancs si considérables, qu'on pourroit en amasser de quoi alimenter, au moyen d'une préparation convenable, plusieurs milliers d'habitans, pendant toute l'année.

Le détroit de Sainte-Marie a environ quarante milles de longueur, dans la direction du Sud-Est. Le courant entre le faut & le lac Huron n'est pas aussi rapide qu'on s'y devoit attendre, & il ne gêne pas la navigation des bâtimens de charge au delà de l'isle Saint-Joseph.

Divers voyageurs ont observé que l'entrée du lac Supérieur, au sortir du détroit, présente

sente le plus agréable aspect de l'univers. Le lieu d'où l'on jouit le mieux de cet aspect, est précisément à l'ouverture du lac; d'où l'on apperçoit à la gauche plusieurs charmantes isles qui s'étendent considérablement au devant du spectateur. La droite présente une agréable suite de pointes de terre qui faillent considérablement dans l'eau, & qui contribuent, avec les isles dont on vient de parler, à rendre ce charmant bassin (car on peut lui donner ce nom) calme & à l'abri des ravages de ces vents tempestueux qui troublent si fréquemment le lac voisin.

Le lac Huron, dans lequel le détroit Ste. Marie donne entrée, est le plus grand après le lac Supérieur. Sa situation est entre le 42 & le 46 degré de latitude Nord, & les 79 & 85 degrés de longitude Ouest. Sa figure est presque triangulaire, & son circuit d'environ mille milles.

Au Nord est une isle remarquable, comme ayant près de cent milles de longueur, sur environ huit de largeur. Elle est connue sous le nom de *Manataulin*, ce qui signifie *l'isle des Esprits*; & les Indiens la regardent comme aussi sacrée que les deux grandes isles du lac Supérieur.

Vers le milieu de la côte Sud - Ouest de ce lac est la baie de *Saganaum*. Les caps qui séparent ce lac de la baie sont d'environ dix-huit milles distans l'un de l'autre. Vers le milieu de cet espace sont deux isles qui facilitent beaucoup le passage des canots & des petits bâtimens, en leur procurant de

l'abri; car, fans cela, il ne feroit pas prudent d'entreprendre la traversée de cette mer, & cotoyer la baye rendroit le voyage long & ennuyeux. Cette baye a environ quatre-vingts milles de profondeur, & en général dix-huit ou vingt milles de largeur.

A moitié chemin à peu près entre la baye de *Saganaum*, & l'angle Nord-Ouest du lac, est une autre baye qu'on nomme la *baye du Tonnerre*. Les Indiens qui ont fréquenté cette partie du lac depuis un tems immémorial, & les voyageurs Européens qui l'ont traversée, lui donnent unanimement ce nom, parce qu'ils y ont observé un tonnerre presque continuel. Cette baye a neuf milles de largeur, & environ autant de profondeur; & en effet, pendant que je la traversai, ce qui exigea un intervalle de près de vingt-quatre heures, je vis tonner & éclairer presque continuellement.

Je n'ai pu découvrir de raison apparente d'un pareil phénomène; car le pays n'est pas en général sujet au tonnerre, les montagnes ne sont pas fort élevées, & ne paroissent pas, du moins extérieurement, contenir aucune substance sulfureuse. Cependant comme ce phénomène doit nécessairement avoir une cause, je conjecture que les bords de cette baye sont ou imprégnés d'une quantité extraordinaire de matière sulfureuse, ou contiennent quelque métal ou minéral propre à attirer en grande quantité le fluide électrique apporté par les nuages. Mais j'abandonne à la discussion de personnes plus

instruites cette solution, ainsi que les autres conjectures philosophiques qu'on peut trouver dans ce livre.

Les poissons du lac Huron sont en général les mêmes que ceux du lac Supérieur. Une partie des terres qui bordent ses rives est fort fertile; mais dans quelques parties, il est sablonneux & stérile. L'isthme qui sépare le lac de celui de *Michigan* est une vaste plaine de plus de cent milles de long, sur une largeur assez inégale, qui varie de dix à quinze milles. Ce terrain est, comme je l'ai déjà dit, partagé entre les *Ottaouas* & les *Chippeways*. A l'angle du Nord-Est, le lac Huron a une communication avec celui de *Michigan*, par le détroit de *Michilimakinac*, que j'ai déjà décrit.

J'ai presque omis de parler d'un phénomène fort extraordinaire que présente ce détroit. Les François ont observé, pendant qu'ils étoient en possession du fort, que quoiqu'il n'y ait pas une élévation journalière des eaux, cependant une attention particulière y fait appercevoir une variation périodique. Car on observe qu'elles s'élevent graduellement & par degrés imperceptibles, jusqu'à la hauteur de trois pieds. Cela s'accomplit dans une période de sept ans & demi; & dans le même intervalle de tems, l'eau baisse par degrés insensibles jusqu'à sa première hauteur: en sorte que, dans quinze ans, elle acheve cette étrange révolution. Lorsque je séjournai dans ce lieu, la vérité de ces observations n'avoit pu encore

être confirmée par les Anglois, parce qu'il y avoit encore trop peu de tems qu'ils étoient en possession du fort. Mais ils s'accordoient à reconnoître une altération déjà apparente dans les limites du détroit. Tous ces lacs sont tellement battus des vents, qu'ils présentent quelquefois l'apparence d'une mer irritée, suivant le côté d'où ils soufflent. Mais cela n'est que momentané & local.

Un grand nombre d'Indiens *Chippeways* habitent à l'entour de ce lac, & sur-tout aux environs de la baye de *Saganaum*. On trouve sur ses bords une quantité prodigieuse de ces cerises de sable dont j'ai déjà parlé. Les pays voisins produisent à peu près les mêmes fruits que les environs des autres lacs.

Du *saut Sainte-Marie*, je me rendis à petites journées à *Michillimakinac*, où j'arrivai au commencement de Novembre 1767, après avoir fait environ quatre mille milles, & avoir employé quatorze mois à cette longue tournée, pendant laquelle je visitai douze nations Indiennes, tant au Nord qu'à l'Ouest de ce lieu. L'hiver ayant commencé à se faire sentir vivement après mon arrivée, je fus obligé d'y séjourner jusqu'au mois de Juin suivant; car la navigation sur le lac Huron ne fut pas ouverte avant cette époque par les grands bâtimens, à cause de la glace. Mais comme je trouvai dans ce fort, bonne société, je passai ces six mois fort agréablement, & sans m'y ennuyer.

Un de mes principaux amusemens fut de pêcher des truites. Comme ce détroit étoit

couvert de glace, nous y faisons des trous, & nous y plongeons dedans de fortes lignes de quinze verges de longueur, avec trois ou quatre hameçons amorcés du poisson blanc dont j'ai parlé plus haut. Il nous arrivoit souvent de prendre deux truites à la fois, de quarante livres de pesanteur, chacune. Mais leur grosseur ordinaire étoit de dix à vingt livres; c'est un manger délicieux. La manière de conserver ce poisson pendant l'hiver est fort simple. Il suffit de le suspendre au grand air; & dans une nuit, il se gele si fortement, qu'on peut le garder pendant tout l'hiver aussi bien que s'il étoit salé.

Au mois de Juin 1768, je partis de *Michillimakinac*, sur le schôner le *Gladwyn*, bâtiment d'environ 80 tonneaux, & je traversai le lac Huron jusqu'au lac Saint-Clair, où nous quittâmes ce bâtiment pour continuer notre route en bateaux vers le détroit. Ce lac a environ quatre-vingt-dix milles de circonférence; & par la riviere des Hurons, qui coule de l'angle Sud du lac de ce nom, il reçoit les eaux des trois grands lacs, le Supérieur, celui de Michigan & le lac Huron. Sa forme est presque ronde, & dans quelques endroits, il est assez profond pour de grands bâtimens; mais vers le milieu, il se trouve une barre de sable qui intercepte le passage à des bâtimens de charge. Ceux qui sont en lest peuvent seuls le traverser; mais lorsqu'ils sont chargés, il faut transporter leur charge en bateau par dessus

la barre, & la rembarquer sur le bâtiment après qu'il l'a traversée.

La riviere qui coule du lac Saint-Clair au lac Erie, est appelée par les François *le Détroit*. Elle coule presque Sud; son courant est doux, & assez profond pour des vaisseaux d'un port considérable. La ville du Détroit est située sur le bord occidental de cette riviere, à neuf milles environ au dessous du lac Saint-Clair.

Sur le bord opposé, & presque vis-à-vis, est un village des anciens Hurons; c'est une nation d'Indiens dont tant d'écrivains ont parlé, que je m'abstiendrai d'en faire mention, par les raisons que j'ai données plus haut. Un missionnaire chartreux réside parmi eux, avec la permission de l'évêque de Quebec.

Le bord de la riviere du Détroit, sont couverts d'établissements qui s'étendent à plus de vingt milles, d'un côté & de l'autre; le pays est très-fertile, & propre à la culture de l'orge, du mays, de l'avoine & des pois. Il y a aussi de beaux pâturages; mais comme les habitans, qui sont des François, ont plus de goût pour le commerce avec les Indiens que pour la culture, elle ne répond point à la fertilité du pays.

La ville du Détroit contient plus de cent maisons. Les rues sont assez régulières, & ont un rang de barraques fort bien tenues & fort jolies, avec une place spacieuse de parade à l'extrémité Sud. A l'Ouest est le jardin du roi, qui appartient au gouverneur,

& qui est fort bien tenu. Les fortifications de la ville consistent en une forte estacade, faite de pieux arrondis, fermement enfoncés dans le sol, & garnie de pallissades. Elles sont protégées par quelques petits bastions, armés d'un petit nombre de piéces de canon peu considérables, mais suffisantes pour se défendre contre les Indiens ou des ennemis dépourvus d'artillerie.

La garnison consiste en tems de paix, en deux cents hommes commandés par un officier, qui fait aussi les fonctions de magistrat, sous le gouverneur du Canada. M. Turnbull, capitaine du soixantième régiment Royal-Américain, étoit commandant, lorsque je passai dans cette ville. Ce gentilhomme étoit justement estimé & respecté, tant par les habitans que par les traiteurs, pour sa bonté & la noblesse de sa conduite; je m'estime heureux d'avoir cette occasion de lui marquer ma reconnoissance des honnêtetés que j'en ai reçues pendant mon séjour.

En 1762, au mois de juillet, il tomba dans cette ville, & dans les environs, une pluie sulfureuse & de couleur d'encre. Quelques personnes en ramassèrent dans des bouteilles; & s'en étant servies pour écrire, trouverent qu'elle avoit toutes les propriétés d'une bonne ancre. Peu de tems après, les Indiens dont j'ai déjà parlé, firent une irruption. Je ne veux cependant pas dire que le phénomène dont j'ai parlé, fût un présage de leur arrivée; mais il est connu que nombre d'historiens pleins de véracité, n'ont pas

négligé de raconter ces exemples de phénomènes, qui ont précédé des événemens extraordinaires. Je ne rapporte le phénomène ci-dessus que comme de personnes d'une exacte probité, & je laisse à mes lecteurs le soin d'en tirer les conséquences qu'ils jugeront à propos.

Pontiac, sous lequel un parti d'Indiens s'empara de *Michillimakinac*, comme je l'ai déjà rapporté, étoit un guerrier entreprenant, & capitaine des *Miamis*. Pendant toute la guerre entre les Anglois & les François, il avoit été constamment attaché aux derniers; & après la paix, il persista dans sa haine invétérée contre les premiers. La paix ayant été faite, il ne voulut point cesser les hostilités & les déprédations qu'il avoit si long-tems exercées contr'eux; & il ramassa un parti considérable d'Indiens de diverses nations, dans la vue de renouveler la guerre. Cependant, au lieu d'attaquer les Anglois à force ouverte, il forma le projet de s'emparer par surprise des forts dont ils venoient de prendre possession.

On fait déjà avec quelle adresse ils s'emparèrent de *Michillimakinac*. Mais s'emparer du fort Détroit, place de plus grande conséquence & bien mieux gardée, étoit une entreprise qui exigeoit bien plus de résolution & plus d'adresse. C'est pourquoi Pontiac se chargea lui-même de l'expédition, & s'approcha du fort avec ses troupes. Son projet toutefois échoua, par une circonstance singulière & imprévue, qu'on peut ranger

au nombre des petites causes qui ont influé sur de grands événemens. De combien peu de chose dépend quelquefois la destinée des Empires!

La ville du Détroit, lorsque *Pontiac* forma son projet, avoit une garnison de trois cents hommes, sous le commandement du major *Gladwin*, brave officier. Comme en ce moment il n'y avoit plus d'apparence de guerre, & que les Indiens sembloient être venus sur un pied amical, *Pontiac* s'approcha du fort, sans élever aucun soupçon. Il campa à peu de distance du fort, & envoya instruire le commandant de son arrivée. Il étoit venu, disoit-il, pour commencer; & ajoutoit que, désirant *polir la chaîne de la paix* entre les Anglois & sa nation, il souhaitoit tenir avec lui & ses chefs une grande assemblée. Le gouverneur, jusques-là dans la plus grande sécurité, & n'ayant pas le moindre doute sur la sincérité des Indiens, lui répondit qu'il le vouloit bien, & fixa le lendemain matin pour leur réception dans la ville.

Le soir du même jour, une femme indienne que le major *Gladwin* avoit employée à lui faire une paire de souliers de peau d'élan, la lui apporta. Ces souliers plurent tellement au major, que voulant en faire présent, il lui ordonna de prendre le reste de la peau, & de lui en faire une seconde paire. Il ordonna en même tems à son domestique de lui payer la paire qu'elle avoit apportée, & la congédia. La femme alla à la porte qui

donnoit sur la rue, & pas plus loin. Elle s'y arrêta, comme si elle n'avoit pas fini l'affaire pour laquelle elle étoit venue. Un domestique l'apperçut, & lui demanda pourquoi elle ne s'en alloit pas. Elle ne lui répondit rien.

Peu après, le gouverneur lui-même l'apperçut, & demanda à son domestique ce qu'elle attendoit: mais ne pouvant en tirer une réponse satisfaisante, il la fit rentrer dans la maison, & voulut savoir d'elle pour quelle raison elle s'étoit arrêtée, & ne se pressoit pas de retourner chez elle avant que les portes fussent fermées, afin de pouvoir travailler à lui livrer dans le tems convenable ce dont il l'avoit chargée. Elle lui répondit, après avoir hésité long-tems, que comme il l'avoit toujours traitée avec beaucoup de bonté, elle n'avoit pas voulu prendre le reste de la peau, parce qu'il en faisoit beaucoup de cas, & qu'elle n'avoit pas pu gagner sur elle de le lui dire. Il lui demanda alors pourquoi elle avoit en ce moment plus de répugnance à le faire que lorsqu'elle avoit pris la peau nécessaire pour la première paire de souliers. En hésitant encore plus, elle répondit qu'elle ne pourroit jamais s'y déterminer.

La curiosité du major fut encore plus excitée; il questionna de nouveau cette femme, & il insista sur l'aveu d'un secret qui paroïsoit lui peser. Enfin, sur la promesse qu'il lui fit que ce qu'elle lui avoueroit ne tourneroit point à son préjudice, & qu'au

contraire elle en feroit récompensée s'il étoit avantageux, elle l'informa, que dans l'assemblée qui devoit être tenue le lendemain entre les Indiens & lui, Pontiac & ses chefs devoient le massacrer; & après cela, égorger la garnison, ainsi que les habitans, & piller la ville: que pour cet effet, tous les chefs qui devoient composer l'assemblée avoient coupé leurs fusils, de manière à les pouvoir cacher sous leurs couvertures; qu'à un signal que donneroit leur capitaine en délivrant le collier, ils se leveroient tous, & feroient feu sur lui & sur sa suite; & qu'aussi-tôt ils se précipiteroient dans la ville, où ils seroient soutenus par un grand nombre de leurs guerriers, armés de la même manière, qui devoient y entrer pendant la tenue de l'assemblée, sous prétexte de commerce. Ayant ainsi appris de cette femme toutes les circonstances de la conjuration, ainsi que les moyens dont elle en avoit acquis la connoissance, il la congédia, en lui enjoignant le secret, & en lui promettant de remplir les engagemens contractés avec elle.

Une pareille découverte jetta le gouverneur dans une grande perplexité; & il consulta aussi-tôt l'officier qui commandoit immédiatement sous lui. Mais ce dernier regardant cette histoire comme une fiction inventée pour quelque vue secrète, fut d'avis de n'y faire aucune attention. Heureusement cet avis n'entraîna par le gouverneur. Il eut la prudence de regarder cette découverte comme réelle, au moins jusqu'à ce qu'il fût

convaincu qu'elle ne l'étoit pas, c'est pour-
quoi, sans faire part à personne de ses soup-
çons, il ne laissa pas de prendre toutes les
précautions nécessaires que le tems pouvoit
permettre. Il fit sa ronde autour du fort pen-
dant toute la nuit : il examina par lui-même
si chaque sentinelle faisoit son devoir, & si tou-
tes les armes défensives étoient en bon état.

Comme il parcouroit le rempart le plus
voisin du camp des Indiens, il entendit les
sons bruyans où ils étoient que leur complot
n'étoit point découvert, & par l'idée antici-
pée de leurs succès. Aussi-tôt que le jour
parut, il fit mettre toute la garnison sous
les armes; & alors communiquant ses appré-
hensions aux principaux officiers, il leur
donna les avis & les ordres qu'il jugea con-
venables. En même tems, il fit avertir tous
les traiteurs, que comme un assez grand nom-
bre d'Indiens devoit entrer dans la ville ce
jour-là, & que ce nombre pouvoit les en-
hardir à quelque pillage, ils eussent à tenir
leurs armes prêtes, pour repousser toute ten-
tative de ce genre.

Vers les dix heures du matin, Pontiac &
ses chefs arriverent, & furent conduits au
lieu de l'assemblée, où le gouverneur & les
officiers, chacun avec leurs pistolets à la cein-
ture, attendoient leur arrivée. Les Indiens,
en passant, ne pouvoient manquer d'obser-
ver qu'il y avoit sous les armes un plus grand
nombre d'hommes qu'ils ne s'y attendoient.
Ils ne furent pas plutôt entrés, & assis sur les
peaux préparées à cet effet, que Pontiac de-

manda au gouverneur pourquoi ses jeunes gens (c'est ainsi que les Indiens appellent leurs guerriers) étoient ainsi dehors, & marchaient armés dans les rues: le gouverneur répondit que ce n'étoit que pour leur faire faire l'exercice.

Alors le chef guerrier des Indiens commença sa harangue, qui contenoit les protestations les plus fortes d'amitié & de bonne volonté envers les Anglois; & lorsqu'il fut arrivé à la livraison de la *ceinture de Ouampums*, qui, par la maniere dont elle devoit être faite, étoit le signal auquel les guerriers Indiens devoient se lever & faire feu, le gouverneur & sa suite tirèrent leurs épées à moitié de leurs fourreaux, & au même instant les soldats qui étoient en dehors firent un cliquetis avec leurs armes devant de la porte qui avoit été laissée ouverte. Pontiac, quoique l'un des hommes les plus intrépides, pâlit sur le champ & trembla; enfin, au lieu de faire le signe convenu, il délivra la ceinture à la maniere accoutumée. Les chefs, qui étoient attentifs au signal, se regarderent avec étonnement, & attendirent tranquillement à quoi cela aboutiroit.

Le gouverneur fit à son tour une harangue; mais au lieu de remercier le grand guerrier des protestations d'amitié contenues dans son discours, il l'accusa d'être un traître. Il lui dit que les Anglois qui favoient tout, étoient instruits de leur complot détestable, & pour preuve de la connoissance

qu'il avoit de leurs plus secretes penſées , il s'avança vers un des chefs qui étoit près de lui , & lui levant ſa couverture , il découvrit le fuſil raccourci qu'elle cachoit. Les Indiens furent entièrement déconcertés , & leur deſſein échoua.

Le major Gladwin continua , en leur diſant , que lorsqu'ils lui avoient demandé une aſſemblée , il leur avoit donné ſa parole qu'ils ſeroient en ſûreté ; qu'il la tiendrait inviolablement , quoiqu'ils le méritaſſent auſſi peu : que cependant ils euſſent à ſortir promptement du fort , pour prévenir que ſes *jeunes gens* , informés de leurs deſſeins perfides , ne tombaſſent ſur eux , & les miſſent en pieces. Pontiac voulut contredire cette accuſation , & excuſer ſa conduite. Mais le gouverneur , ſuffiſamment convaincu de la fauſſeté de ſes proteſtations , ne voulut point l'écouter. Les Indiens ſortirent bien promptement du fort ; cependant , au lieu d'être ſenſibles à la conduite noble & généreuſe du commandant Anglois , ils jetterent le maſque , & dès le lendemain commencerent à attaquer le fort régulièrement.

Ce commandant fut blâmé , & avec quelque raiſon , de ſa douceur déplacée ; car il eſt probable que s'il eût gardé comme ôta-ge quelques uns de ces chefs Indiens , il auroit anéanti cette confédération , & prévenu une guerre ſanglante. Mais il répara bien ce manque de prévoyance , par la vigoureuſe défenſe qu'il fit pendant plus d'une

année, malgré divers événemens propres à décourager.

Pendant ce siège, il y eut plusieurs rudes escarmouches entre les assiégés & les Indiens. La principale & la plus sanglante fut celle qui suit. Le capitaine Delzel, brave officier, obtint du gouverneur le commandement d'environ deux cents hommes, & la permission d'attaquer le camp ennemi. Tout étant prêt, il sortit de la ville avant le point du jour; mais Pontiac en étant informé par ses coureurs qui étoient sans cesse à observer tous les mouvemens de la garnison, il rassembla ses meilleures troupes, & rencontra le détachement à quelque distance de son camp, dans un lieu appelé depuis le *Pont sanglant*. Les Indiens étant beaucoup plus nombreux que le parti anglois, le replièrent bien promptement. Se voyant presque environné, le capitaine Delzel redoubla d'efforts pour gagner un pont qu'il avoit passé, & qui pouvoit seul lui permettre sa retraite; ce fut là qu'il perdit la vie, ainsi que nombre de ses gens. Heureusement le major Rogers, qui commandoit en second, trouva moyen de tirer d'affaire les restes de cette petite armée fort éclaircie, & les ramena au fort.

La garnison étant ainsi fort diminuée, il étoit difficile au major Gladwyn de défendre son poste. Cependant il tint bon jusqu'au moment où il fut secouru; après quoi les Indiens renonçant à une attaque de vive force, se bornerent à un blocus.

Ce secours fut apporté par le schooner le *Gladwin*, qui arriva quelque tems après avec des renforts & des approvisionniemens. C'est celui sur lequel je m'embarquai à *Michillimakinac* pour aller au détroit, & qui se perdit dans la suite, corps & biens, par l'obstination de son capitaine qui ne voulut pas prendre un lest suffisant. Mais avant que ce bâtiment arrivât à sa destination, il fut vigoureusement attaqué par un détachement de l'armée de Pontiac, & ne fut sauvé que par un événement assez singulier. Les Indiens l'avoient environné de leurs canots, & avoient déjà fait un grand carnage de l'équipage. Le capitaine du schooner avoit été tué, & les Sauvages commençoient à y grimper de tous côtés, lorsque le lieutenant, M. Jacobs, ne voulant pas que sa charge tombât au pouvoir de l'ennemi, & ne voyant aucun moyen de la sauver, ordonna au canonnier de mettre le feu aux poudres, pour faire sauter le vaisseau en l'air. Cet ordre alloit être exécuté, lorsqu'un Huron qui entendoit l'anglois, donna avis à ses camarades de l'ordre donné par le capitaine. Informés du danger qu'ils couroient, il se précipiterent hors du bord, & s'éloignerent autant qu'ils purent. Le commandant, tirant sur-le-champ parti de leur terreur, continua sa route, & arriva au fort, sans rencontrer aucun obstacle.

Ce secours arrivé si à propos donna un nouveau courage à la garnison, & Pontiac désormais convaincu de l'inutilité de ses efforts, proposa un accommodement. Le

gouverneur,

gouverneur, de son côté, desirant s'affranchir d'un ennemi si incommode, qui interceptoit tout commerce des traiteurs avec les nations voisines, écouta ses propositions, & l'on convint d'une paix sous des conditions avantageuses aux Anglois. Les Indiens se séparèrent aussi-tôt, ils retournerent chez eux; & depuis ce tems, ils n'ont fait aucune tentative pour troubler le repos de ces régions.

Pontiac lui-même sembla dans la suite avoir mis de côté son animosité contre les Anglois; & même on eût dit qu'il étoit devenu un de leurs zélés amis. Pour récompenser ces sentimens nouveaux, & l'y affermir, le gouvernement lui fit une bonne pension. Mais son esprit remuant & intrigant ne lui permit pas de conserver la reconnoissance que méritoit ce bienfait, & sa conduite excita des soupçons. Enfin, comme il alloit en 1767, tenir une grande assemblée chez les Illinois, un Indien fidele, soit à l'instigation de quelqu'un des gouverneurs Anglois, soit par un effet de son attachement à la nation angloise, l'espionna; & étant convaincu par les discours de ce chef dans l'assemblée Illinois, qu'il conservoit toujours sa premiere haine contre ceux dont il feignoit être l'ami, il lui plongea son couteau dans le cœur, aussi-tôt qu'il eut fini de haranguer, & le laissa mort sur la place. Telle fut la fin de ce chef célèbre, ainsi que celle du *Grand-Sauteur*, autre ennemi acharné

de la nation Angloise. Mais je retourne à mon objet.

Le lac Eriè reçoit ses eaux des trois grands lacs par le détroit qui se débouche à son angle Nord-Ouest. Il est situé entre le 41 & le 43 degré de latitude Nord, & entre les 78 & 83 degrés de longitude. Il a près de trois cents milles de l'Est à l'Ouest, & environ quarante dans sa plus grande largeur. Au Nord est un cap remarquable & étroit, qui se projette fort avant dans le lac vers le Sud-Est.

On rencontre vers son extrémité Ouest plusieurs isles, qui sont remarquables en ce qu'elles sont si infestées de serpens sonnetes, qu'il est fort dangereux d'y mettre pied à terre. Il n'est pas possible qu'aucun lieu de l'univers produise une aussi grande quantité de serpens, & sur-tout de serpens d'eau. Le lac est couvert, près des bords des isles ci-dessus, de beaucoup de nénuphar, dont les feuilles reposent sur l'eau si ferrées, qu'elles en couvrent des acres entieres. Sur chacune de ces feuilles, je vis avec étonnement & horreur, lorsque je traversai cette partie de lac, des paquets de serpens entrelacés qui s'échauffoient au soleil, & ils y étoient par milliards.

Le plus remarquable des serpens qui infestent ce lac est le serpent siffleur, qui est de la petite espece des serpens tachetés. Il a environ dix-huit pouces de longueur. Lorsque quelque animal en approche, il s'applatit dans un instant, & l'on voit ses taches

qui font de différentes couleurs devenir sensiblement plus colorées par un effet de fârage. Il pousse en même tems de sa bouche un vent subtil, qu'on dit être d'une odeur nauséabonde; & si ce vent est malheureusement attiré par la respiration d'un malheureux voyageur qui n'y fait pas attention, il éprouve une maladie de langueur, qui, en peu de mois, le conduit au tombeau, sans qu'aucun remède connu puisse détruire l'effet de ce venin.

Les pierres & les cailloux des bords de ce lac font, pour la plupart, teints plus ou moins d'une couleur de cuivre, mais ils font de nature sulfureuse. (Ce font, en langage minéralogique, de simples pyrites.) On trouve dans le sable ou dans l'eau des morceaux de ce minéral qui font de la grosseur d'une noisette.

La navigation de ce lac passe pour plus dangereuse que celle d'aucun des autres, à cause de ses rivages élevés qui s'avancent dans l'eau, & s'élèvent perpendiculairement pendant plusieurs milles; car si une tempête s'élève subitement, les canots ne trouvant aucun abri, s'y perdent le plus souvent.

Ce lac décharge ses eaux, par son extrémité Nord-Est, dans la rivière de *Niagara*, qui coule Nord & Sud, & qui, après trente-six milles de cours, se jette dans le lac *Ontario*. A l'entrée de cette rivière, sur son bord oriental, est le fort de *Niagara*; & environ dix-huit milles au delà est le fameux saut du même nom, l'une des plus ex-

traordinaires productions de la nature.

Comme ces lieux ont été parcourus par une foule de voyageurs qui en ont donné la description, j'en ferai grace à mes lecteurs, & j'observerai seulement que les eaux qui fournissent la riviere de Niagara, après avoir pris leur source à deux mille milles vers le Nord-Ouest, & après avoir passé à travers les lacs Supérieur, Michigan, Huron & Erie, en recevant toujours de nouveaux accroissemens par les rivières qui y affluent, tombent enfin par un précipice affreux de cent quarante pieds de hauteur perpendiculaire; cette hauteur est même au moins le double, si l'on y comprend le rapide qui est au bas de la chute, & qui s'étend encore huit à neuf milles. Bientôt après la riviere se décharge dans le lac Ontario.

Le bruit de cette chute est entendu d'une distance prodigieuse. Je l'ai pu entendre dans un tems calme du matin, de plus de vingt milles; on prétend même que quand le vent est favorable, & dans certains tems, on peut l'entendre de quinze lieues.

Le sol, à l'entour de la chute, est extrêmement montagneux & inégal; mais la plus grande partie de celui qui borde la riviere de Niagara est très-bonne, principalement pour les pâturages.

Le fort Niagara est presque à l'entrée du lac *Ontario*, & à l'Ouest du saut ou détroit de Niagara. Il fut pris en 1759 sur les François par les troupes de M. William Johnson,

& il est à présent défendu par une garnison considérable.

Le lac Ontario est le moins éloigné & le moindre des cinq grands lacs du Canada; sa situation est entre le 43 & le 45 degré de latitude, & entre les 76 & 79 degrés de longitude Ouest. Sa forme est presque ovale, son plus grand diamètre étant du Sud-Ouest au Nord-Est; & sa circonférence est d'environ six cents milles. Vers le Sud-Est, il reçoit les eaux de la rivière *Oswego*, & au Nord-Est, il se décharge dans la rivière *Cataragui*. Non loin de cette issue étoit le fort de *Frontenac*, qui fut pris en 1758 sur les François par l'armée des troupes Américaines qui étoit sous les ordres du général *Bradstreet*.

À l'embouchure de la rivière *Oswego* est un fort du même nom, où il n'y a maintenant qu'une foible garnison. Ce fort fut pris en 1756 par les François, & une grande partie de la garnison, formée des régimens de *Shirley* & de *Pepperils* fut massacrée de sang froid par les Sauvages. Je raconterai ailleurs les détails affreux de cette sanglante tragédie dont je n'échappai que par miracle.

On pêche dans le lac Ontario beaucoup d'espèces de poissons; parmi lesquels est celui qu'on nomme la perche d'*Oswego*, qui est d'un goût délicieux & du poids de trois à quatre livres. Il y a aussi un poisson, du genre des lamproyes, appelé *tête de Chat*, qui est en général fort gros; car il y en a qui pèsent huit à dix livres. On les regarde

comme un morceau délicieux, quand ils sont bien apprêtés.

Au Nord-Ouest de ce lac, & au Sud-Est du lac Huron, est la nation Indienne des *Missisâges*, dont la ville est appellée *Toronto*, du nom du lac sur lequel elle est située; mais cette nation est peu nombreuse. Le pays qui environne le lac Ontario, & en particulier celui du Nord & de l'Est, est formé de bonnes terres, & présente pour l'avenir l'espérance d'établissmens florissans.

Le lac *Oneida* est situé près de la source de l'*Oswego*. Il reçoit les eaux de la *crique des Bois*, qui prend la sienne à peu de distance de la riviere des *Mohâks*. Ces deux rivieres sont si voisines, qu'on a établi une communication entr'elles par des écluses au fort Stanwix, à douze milles de l'embouchure de la premiere. Ce lac n'a que trente milles environ de longueur, de l'Est à l'Ouest; & à peu près quinze milles de largeur. Le pays d'alentour appartient à la nation des *Oneidas*.

Le lac *Champlain*, qui est celui qui approche le plus en grandeur du lac *Ontario*, est à l'Est de ce dernier, ou bien près; il a environ quatre-vingts milles de longueur, Nord & Sud, & quatorze dans sa largeur. Il est très-abondant en poissons, & les terres qui avoisinent ses bords, ou les rivieres qui s'y jettent, sont très-bonnes.

Le lac *George*, que les François appelloient le lac du *Saint-Sacrement*, est au Sud-Ouest de ce dernier, & a environ trente-cinq milles

de longueur du Nord-Est au Sud-Ouest, sur deux de largeur. Le pays d'alentour est montagneux; mais le terrain des vallées est passablement bon.

Lorsque ces deux lacs furent découverts, on ne leur donna d'abord d'autre nom que celui des lacs des *Iroquois*, & je crois que c'est le nom qu'ils portent dans les premières cartes qu'on a données de ce pays. Mais les Indiens qui se nommoient alors les *Iroquois*, sont maintenant connus sous le nom des cinq nations *Mohâkes* & des *Mohâks* du Canada. Dans la dernière guerre, les premiers, qui forment cinq nations nommées les *Onnontagues*, les *Oneidas*, les *Senecas*, les *Tuscaroris* & les *Iroundoks*, tenoient pour les Anglois; les autres appelés les *Cohnaaghans* & les Indiens de *Saint-François*, étoient du parti des François.

La compagnie de Plymouth, autorisée par la chartre du roi Jacques premier, accorda en 1629 une vaste étendue de terre entre les deux lacs ci-dessus & le lac *Ontario*, à Sir *Ferdinand George* & au capitaine *Jean Mason*, chef de la famille depuis distinguée des autres sous le nom de *Masons* de Connecticut. Le pays spécifié dans cette concession commence, dit-on, à dix-milles de la source des rivières qui coulent du Sud & de l'Est dans le lac *Champlain* & le lac *George*; & continuant de là en ligne droite vers l'Ouest, s'étend jusqu'au milieu du lac *Ontario*: de là, borné par le *Cataraqui* ou la rivière des *Iroquois*, il s'étend au delà de Montréal jus-

qu'au fort *Sorrel*, qui est à la jonction de cette rivière avec celle de *Richelieu*; & depuis ce point, il est borné par cette dernière rivière jusqu'aux deux lacs.

Cet immense espace avoit été accordé à ces particuliers, sous le nom de province de *Laconie*, & sous certaines conditions. Mais aucune de ces conditions ne portoit la peine de *forfaiture* (1), en cas de manque d'exécution des charges de la concession. On ne pouvoit exiger qu'une amende.

Les guerres continuelles auxquelles ce pays situé entre les François, les Anglois & les Indiens étoit sujet, ont rendu cette concession sans effet. Cependant plusieurs villes ont été bâties depuis la dernière guerre, sur les bords du lac *Champlain*; & le gouverneur de *New-York* a concédé une partie de ce territoire, qui est aujourd'hui annexé à cette province.

Il y a une foule de lacs au Nord du *Canada*, entre le pays de *Labrador*, le lac *Supérieur* & la baie de *Hudson*; mais ils sont petits en comparaison des précédens. Comme ils sont situés hors des limites du pays que j'ai parcouru, je ne puis en donner qu'une description sommaire.

Ceux de ces lacs qui sont le plus à l'Ouest, sont les lacs *Nipissing* & *Tamiscaming*. Le premier est à la source de la rivière *Françoise*, qui coule dans le lac *Huron*; l'autre se dé-

(1) *Note du Traducteur*. C'étoit la peine de confiscation du fief ou de la concession accordée.

charge par la riviere des *Ottawaus* dans le *Catarqui*, près de Montréal : chacun de ces lacs a environ cent milles de circuit.

Le plus voisin ensuite est le lac *Mistassin*, à la source de la riviere *Robert*, qui se jette dans la baye de *James*. Ce lac est si irrégulier, par les longues saillies de terre qui s'avancent au dedans, qu'il seroit fort difficile de décrire sa figure, ou de déterminer son étendue. Il y a cependant apparence qu'il n'a guere moins de deux cents milles de circonférence.

Le lac *Saint-Jean*, qui a environ quatre-vingts milles de circuit, & qui est d'une forme circulaire, est sur la riviere de *Saguenay*, précisément au Nord de Québec, & se décharge par cette riviere dans le fleuve *St. Laurent*, au Nord-Est de cette ville.

Le lac *Manicouagone* est près de la source de la riviere *Noire*, qui se jette aussi dans le fleuve *Saint-Laurent*, à l'Est de la riviere ci-dessus, près de la côte de *Labrador*. Il y a environ soixante milles de tour. Enfin, les lacs *Pertibi*, *Quincktagan*, *Etchelagon*, *Papenouagan*, avec plusieurs autres petits lacs, sont dans le voisinage de la riviere des *Outardes*, au Nord du fleuve *Saint-Laurent*. Je ne parle pas de plusieurs autres encore, qui se trouvent entre le lac *Huron* & le lac *Ontario*.

Tous ces lacs, au nombre de plus de vingt, étant dans les limites du Canada, l'on peut en conclure que cette partie de l'Amérique Septentrionale contient plus d'eau qu'aucu-

ne autre de notre globe. Bien des phénomènes physiques tiennent sans doute à cette constitution particulière.

Au mois d'Octobre 1768. j'arrivai à Boston, après une absence de deux ans & cinq mois, pendant lesquels j'avois parcouru près de sept mille milles. Je m'y occupai à mettre en ordre ma relation & mes cartes; après quoi je m'embarquai pour l'Angleterre, dans la vue de communiquer au gouvernement mes découvertes, & de les rendre utiles à mes compatriotes. Les malheureuses divisions élevées entre l'Angleterre & ses colonies, ont jusqu'à présent mis un obstacle à mes vues; mais je ne doute point que quand la paix sera rétablie, les régions que j'ai décrites ne soient pour mon pays une source de richesses encore plus féconde qu'aucun autre de ses établissemens dans les Indes orientales ou occidentales; & je ne me ferai pas seulement gloire, mais je me réjouirai, quels que soient les avantages personnels que j'en retirerai, si j'ai le bonheur d'avoir ouvert des vues utiles pour mon pays, & de contribuer par-là à sa prospérité à venir.

Je ne puis terminer la relation de mon immense voyage, sans exprimer ma reconnaissance envers l'Être bienfaisant, qui m'a protégé au milieu de périls inévitables dans un si long séjour parmi des peuples féroces & non civilisés. Mais en même tems, qu'on ne m'accuse pas de vanité ou de présomption, si je déclare que les motifs que j'ai

allégués dans mon introduction n'ont pas été les seuls qui m'ont inspiré mon projet. Mes vues ne se bornoient pas aux avantages temporels qui pouvoient en résulter, soit pour moi, soit pour ma patrie. Des motifs plus nobles & plus épurés m'ont engagé dans cette pénible entreprise.

En considérant l'état peu avancé de tant de mes semblables dans la morale & dans la religion, j'avois senti naître dans moi un desir irrésistible d'examiner les régions presque inconnues qu'ils habitent, & de m'instruire dans leur langue, leurs mœurs & leurs principes; en effet, cette connoissance devoit être le premier pas à faire pour introduire chez eux des mœurs plus policées, & des sentimens plus humains.

J'avoue cependant que réfléchissant au peu d'avantage que plusieurs nations indiennes ont tiré de leur commerce avec ceux qui se disent chrétiens, il y avoit de quoi me décourager. Cependant je m'affermis dans mon projet, en considérant que si la totalité de ces nations ne devoit retirer aucun profit de l'introduction des mœurs & de la religion des Européens, il y auroit au moins un certain nombre d'individus à qui elle seroit avantageuse. Enfin, ne pouvant me flatter d'être capable d'accomplir moi-même un si grand dessein, j'ai voulu y contribuer au moins autant qu'il étoit en mon pouvoir. Si, dans toutes les entreprises publiques, chacun vouloit faire seulement ce qui dé-

pendroit de lui, quels prodigieux ouvrages ne s'accompliroient pas!

Il est bien vrai que les Indiens ne sont pas sans quelques sentimens de religion, & même qu'ils réverent le *Grand-Etre* avec un degré de pureté inconnue à d'autres nations qui avoient plus de secours pour s'élever à ce culte; mais cependant il s'en faut bien que leurs principes religieux soient aussi épurés qu'un auteur célèbre nous les a représentés, & aussi dégagés d'opinions qui les dégradent. Si la doctrine d'un christianisme pur étoit introduite parmi eux, sans doute elle aboliroit les coutumes superstitieuses & idolâtres dont leurs principes religieux sont entachés. Ses préceptes doux & bienfaisans adouciroient leur caractère implacable, & poliroient leurs manières sauvages (1); ce qui seroit fort à désirer. Puisse la publication de cet ouvrage être un acheminement aux moyens de leur procurer ces salutaires instructions, & d'opérer la conversion, sinon de tous, au moins d'un petit nombre d'entr'eux.

(1) *Note du Traducteur.* L'auteur observe ailleurs que les Missionnaires répandus chez plusieurs de ces nations Indiennes, avoient beaucoup adouci leurs mœurs.





VOYAGE
DE M. CARVER,
DANS L'INTÉRIEUR
DE L'AMÉRIQUE
SEPTENTRIONALE.

SECONDE PARTIE.

*De l'origine, des usages, des mœurs, de
la religion & du langage des Indiens.*

CHAPITRE PREMIER.

De l'origine des Indiens.

LA maniere dont l'Amérique a reçu ses premiers habitans, a été, depuis sa découverte, le sujet de nombreuses recherches. Je n'entreprendrai pas de rassembler les opinions

différentes & les conjectures de tous ceux qui ont traité ce sujet: car je sortirois des limites que je me suis prescrites dans cet ouvrage, ou je serois forcé d'être beaucoup moins étendu sur des objets plus intéressans.

Quand je considère l'obscurité dont cette question est enveloppée, suite nécessaire du manqué de l'écriture de tout tems inconnue aux Américains, & de l'incertitude d'une tradition purement orale parmi eux pendant tant de siècles, j'ai lieu de craindre de ne pouvoir, même après les recherches les plus soigneuses, atteindre à quelques degrés de certitude. Cette crainte est d'autant mieux fondée, que les langues des différentes nations Indiennes sont assez variées pour indiquer que cette population n'est pas l'ouvrage d'une seule nation, ou d'une seule famille; mais de plusieurs qui ont pu aborder dans cette région à différentes époques.

Aussi rien de si opposé que les conjectures de la plupart des écrivains sur la population de l'Amérique. On peut les réduire, pour la plus grande clarté, à quelques classes.

La première est de ceux qui prétendent que les anciens ont connu l'Amérique, & même qu'ils ont sçu qu'elle étoit habitée. Platon, dans son Timée, assuroit qu'au-delà de cette grande isle qu'il appelle l'Atlantide, située dans l'Océan occidental, il y avoit encore un grand nombre d'autres isles, derrière lesquelles étoit un grand continent. Oviedo, célèbre auteur Espagnol, se fondant sans doute sur ce passage & d'autres

au
les
An
ét
fil
in
de

—
teu
fan
on

I
ver
fam
ton
que
qu'
y a
à-d
des
jour
est
est

Il
cett
stad
qui
sur

C
que
s'ava
bral
semb
marc
M

autorités, ne fait nulle difficulté de prendre les fameuses Hespérides des anciens pour les Antilles; & comme ces Hespérides avoient été le patrimoine du roi *Hesperus*, qui étoit fils du roi d'Espagne, il en conclut le droit incontestable des rois d'Espagne à la propriété de ces isles (1).

(1) *Note du traducteur.* Il sembleroit que l'auteur auroit pu appuyer davantage sur la connoissance prétendue de l'Amérique par les anciens; on croit devoir y suppléer.

Le grand argument qu'on emploie pour prouver que les anciens connurent l'Amérique, est cette fameuse histoire de l'Atlantide, racontée par Platon dans son *Timée*. On dit donc, d'après Platon, que les prêtres Egyptiens raconterent à Solon, qu'autrefois, au delà des colonnes d'Hercule, il y avoit une isle, plus grande que la Lybie (c'est-à-dire l'Afrique) & l'Asie ensemble; qu'il arriva des tremblemens de terre qui l'abymerent dans un jour & une nuit, & que la mer où elle étoit en est restée *innavigable*, par l'effet du limon qui s'y est formé.

Il est à remarquer qu'ailleurs Platon donne à cette isle la forme d'un quarré-long de trois mille stades en longueur sur deux mille en largeur; ce qui fait à peu près deux cent vingt-cinq lieues sur cent cinquante.

Cette Atlantide est, dit-on, l'Amérique, ou quelque promontoire de cette partie du monde qui s'avançoit considérablement vers le détroit de Gibraltar, & qui a été submergée par une révolution semblable à tant d'autres dont le globe porte des marques multipliées.

Mais, en vérité, peut-on de bonne foi ajouter

On peut ranger dans la même classe divers auteurs modernes qui prétendent que l'Amérique a été peuplée par des Phéniciens, des Cartaginois, ou des Israélites; tels sont Emmanuel de Moræz, Portugais, & sur-tout en ce qui concerne les Israélites, M. Adair,

créance à cette histoire? & quand même elle seroit vraie, qu'est-ce que ce pays peut avoir de commun avec les régions de l'Amérique, où tout portoit, lors de leur découverte, l'empreinte d'une production encore brute & sortant des mains de la nature?

J'ai dit, comment peut-on ajouter foi à cette histoire? En effet, il suffit d'en lire le reste pour se convaincre qu'elle n'est qu'une fiction: car Platon ajoute, d'après le prétendu récit de ses prêtres d'Egypte, que cette isle étoit habitée par une nation fort puissante, & très-civilisée, qui avoit étendu sa domination sur toute la Lybie (c'est-à-dire l'Afrique qui portoit anciennement ce nom) jusqu'à l'Egypte, & sur toute l'Europe jusqu'à la Thyrrénie (c'est-à-dire l'Italie); enfin, qui auroit subjugué l'Egypte & la Grece, si la République Athénienne ne l'avoit repoussée. Mais qu'étoit Athènes à cette époque éloignée de plus de vingt siècles avant Platon; elle dont l'origine ne remonte qu'à Cécrops, qui vivoit environ dix-sept siècles avant l'ère chrétienne? Toute cette histoire de l'Atlantide est donc une fable incohérente, & contraire à tous les événemens connus. On y voit seulement percer la vanité grecque, qui s'est fabriqué des triomphes, en les rapportant mal-adroitement à un tems où la nation même n'existoit pas. D'ailleurs, quelle fable que cette mer de vase,

qui,

qui, après avoir passé quarante ans parmi les nations Indiennes voisines de la Louisiane & du Mexique, prétend trouver entre leurs usages & ceux des Israélites tant d'analogies, qu'il ne doute nullement que ces nations n'en soient les rejettons.

On dit en effet en faveur des Phéniciens, que tout le monde fait qu'ils étoient d'intré-

qui attestoit encore du tems de Platon l'existence ancienne de cette isle abymée?

Il me semble, au surplus, que si jamais l'Atlantide a existé, on ne peut la placer qu'en face & à une distance plus ou moins grande du détroit de Gibraltar : car, puisque cette isle, au rapport des prêtres Egyptiens, étoit située au delà des colonnes d'Hercule, & que ses habitans avoient subjugué la Lybie jusqu'à l'Egypte, & l'Europe jusqu'à l'Italie, on en doit conclure que la Lybie étoit entr'elle & l'Egypte, comme aussi que l'Europe étoit entr'elle & la Tyrhénie ou l'Italie. l'Atlantide étoit donc à l'Ouest à peu près de la Méditerranée, comme on le pense communément. Cette position est la seule qui satisfasse à ces données prises pour vraies.

Le savant M. de Gébelin vient de nous communiquer un monument fort singulier, dont le dessin lui a été envoyé d'Amérique par M. Sewall, professeur des langues orientales à Cambridge (en Amérique). Il a tanté de l'expliquer, & il y a trouvé un monument d'une navigation phénicienne. Rien de plus ingénieux sans doute que cette explication. Mais en rendant toute justice aux profondes recherches de M. de Gébelin, je crois qu'il faudroit quelque chose de plus pour mettre hors de doute l'arrivée des Phéniciens en Amérique.

pides navigateurs ; que, non-contens d'avoir couvert les bords de la Méditerranée de leurs colonies, ils en sortirent par le détroit de Gibraltar, tandis que d'autres de leurs compatriotes sortoient de la mer Rouge par le détroit de Babel-Mandel ; que, tant d'un côté que de l'autre, ils côtoyerent l'Afrique, & même en firent le tour plus d'une fois. Il est difficile, dit-on, que par des évènements de mer, ils ne fussent pas jettés quelquefois sur la côte d'Amérique la plus voisine de l'Afrique qui est celle du Brésil ; il n'y a en effet de l'une à l'autre pas plus de huit cents lieues ; ce qui, pour un vaisseau battu par la tempête, peut bien ne pas exiger plus de dix à douze jours. Les Israélites partageoient, sous les rois Salomon & Hiram, ces navigations de long cours. Des vaisseaux peuvent avoir péri, & leurs équipages avoir été forcés de rester dans ces régions. Ils peuvent y avoir laissé quelques hommes en petit nombre, comme fit Christophe Colomb, lorsqu'il revint de l'isle Hispaniola (aujourd'hui Saint-Domingue). Un petit nombre d'hommes, abandonnés dans un climat désert, ne manque pas de tomber dans la barbarie & dans l'état de Sauvages. Or, ces hommes y furent abandonnés ; car les révolutions qu'éprouverent Tyr & Sidon purent fort bien empêcher la suite de ces navigations, & même en anéantir la mémoire.

On fait aussi que les Cartaginois, colonie de Phéniciens, avoient hérité d'eux le mê-

me goût & le même courage pour des voyages de long cours. Nous avons encore le Périphe de Hannon ; il a pu arriver la même chose à des navigateurs de cette nation. L'on raconte même quelque chose de positif à leur égard ; savoir , que les navigateurs Carthaginois avoient découvert au delà des colonnes d'Hercule une grande isle , dont ils avoient fait une peinture si délicieuse , que le sénat de Carthage craignit une grande émigration ; qu'il imposa silence aux navigateurs , & prit des mesures justes pour empêcher qu'on n'y retournât. Si les Carthaginois y avoient laissé quelques hommes & quelques femmes , il n'en falloit pas davantage pour donner naissance à une peuplade qui s'est étendue dans la suite , & a pu produire une population considérable.

Tels sont les raisonnemens qu'on allégué pour prouver ce sentiment. Mais que de raisons à opposer ?

En premier lieu , est-il bien certain que les Phéniciens ou les Carthaginois fissent si fréquemment ces voyages de long cours & ces tours de l'Afrique ? L'histoire parle de deux ou trois aventuriers qui entreprirent ce voyage , & les circonstances qu'on rapporte annoncent suffisamment que ce n'étoit rien moins qu'un voyage familier aux Phéniciens. Quant aux vaisseaux d'Hiram , on sait si peu quelle étoit cette Ophir , où ils alloient prendre leurs cargaisons précieuses , que les auteurs sont fort embarrassés sur sa position ; les uns la placent dans la Taprobane ancien-

ne ou l'isle de Ceylan, d'autres dans l'isle de Sumatra, d'autres sur la côte de Sofala. Nous croyons même que quiconque connoît les mers du cap de Bonne-Espérance aura peine à croire que les frêles vaisseaux des Phéniciens & des Carthaginois aient jamais pu le doubler, à moins d'être aidés par des circonstances extrêmement favorables, & fort rares.

D'un autre côté, le fameux Hannon ne paroît pas avoir été au delà du cap, où la côte d'Afrique tourne à l'Est; & l'on regarda apparemment ce voyage comme quelque chose de fort extraordinaire, puisque la mémoire & la religion nous en ont été transmises.

Sans recourir à l'Amérique pour y trouver cette isle découverte par quelques navigateurs Carthaginois, n'est-il pas plus naturel d'y reconnoître les Açores, ou plutôt entre les Canaries, ces isles qui, par leur douce température & leurs productions rares & délicieuses, avoient mérité le nom de Fortunées; qui enfin, suivant la fiction des poètes, étoient le séjour des Hespérides, & en portoient aussi le nom: car il est absurde de les placer avec Oviedo aux Antilles, tandis que l'on a sous la main de quoi satisfaire à toutes les indications données par les anciens. Mais c'en est assez sur cet objet.

Quant au sentiment de M. Adair qui entreprend de prouver que les Américains sont des descendans des Israélites, les analogies qu'il prétend trouver entre les mœurs & les usages de ces deux peuples, quoique mul-

tipliées, manquent par l'essentiel : car si quelque usage a dû se conserver parmi un peuple issu des Israélites, c'est sans doute la circoncision. Or, ni les Brésiliens, ni les Sauvages dont parle M. Adair, ne pratiquent cette cérémonie. Il seroit au reste trop long de faire voir que les autres analogies alléguées par M. Adair sont tirées de trop loin ou ne prouvent rien. Le P. Lafiteau avoit déjà eu une idée assez semblable, & avoit fait un ouvrage intitulé : *Vie & mœurs des Sauvages Américains, comparées aux mœurs des premiers tems*. Mais il n'avoit séduit personne.

Une seconde classe d'auteurs est celle de ceux qui pensent que l'Amérique a pu recevoir ses habitans par le Nord de l'Europe. Grotius est de ce nombre, & pense que des Norvégiens ont pu passer en Amérique par l'Islande & le Groenland; Jean de Laet prétend même que la Grande-Bretagne, l'Irlande & les Orcades ont pu y contribuer, & il se fonde sur un fait rapporté dans d'anciennes annales du pays de Galles, écrites par le docteur David Powel en 1170.

Cet historien rapporte en effet que Madoc, un des fils du prince Owen Gwynnith, lassé des guerres civiles élevées entre ses freres après la mort de son pere, équipa quelques vaisseaux; que les ayant fournis de ce qui étoit nécessaire pour une longue expédition, il s'en alla à la recherche de nouvelles terres à l'Ouest de l'Irlande; qu'il découvrit des terres fort fertiles, mais sans habitans; qu'il y mit son monde à terre, & qu'il re-

tourna dans la Grande-Bretagne, pour y faire de nouvelles recrues qu'il emmena dans sa colonie.

Si l'on considère, d'ailleurs, que les peuples du Nord étoient de hardis navigateurs, comme le prouvent leurs annales anciennes, il ne fera pas improbable que le Nord de l'Amérique ait reçu d'eux quelques habitans; ils navigeoient à l'entour de l'Ecosse, des Orcades, de l'Irlande, pour y exercer le pillage, seul métier qu'ils connoissent, & il est fort possible que quelques-uns de leurs bateaux aient été jettés par des gros tems continués jusqu'en Amérique. Il y a assez d'analogie entre les mœurs des Esquimaux, & ceux des anciens Norvégiens qui probablement ressembloient alors aux hordes sauvages qui habitent les bords de la mer Blanche. Je crois què rien ne ressemble mieux à un Esquimau, qu'un habitant de l'isle Kildwyn dans la Norvége, ou un pêcheur Islandois. De l'Islande à l'ancien Groenland incontestablement connu & fréquenté par les Danois vers l'an 900 de l'ère chrétienne, il n'y a qu'un pas.

Nous ne ferions donc point éloignés de penser qu'en effet les côtes orientales du Nord de l'Amérique ont pu être peuplées de cette manière: & même si l'on fait attention au goût que le Norvégien, le Lapon, par exemple, a pour le froid de son pays (1).

(1) Un Lapon ne peut pas se persuader qu'on puisse être heureux sans une grande quantité de

on ne fera pas surpris que ces peuplades américaines aient persisté à habiter le climat rude & affreux où elles avoient d'abord été jettées.

Au surplus, il paroît qu'avant que les Norvégiens donnassent naissance à ces peuplades américaines, ce qui n'a guere pu être qu'après la découverte de l'Islande & celle du Groenland en 964; il paroît, dis-je, que des parties de l'Amérique du côté de la mer Pacifique étoient déjà habitées: car suivant les annales des Mexicains, rapportées par *Herrera & Gomera*, l'empire du Mexique avoit été fondé vers 902, par ce peuple, venu du Nord-Ouest de l'Amérique: les *Chichimeques*, les *Otomias* & autres nations barbares établies près des bords du lac de Mexico, depuis environ deux siècles, furent alors obligés de leur céder la place. Or, tout cela ramene la population de l'Amérique de ce côté à des tems qui ne peuvent être guere moins éloignés que l'ere chrétienne, s'ils ne sont même antérieurs.

Le troisieme sentiment, & à notre avis le plus probable, est celui qui peuple principalement l'Amérique par le Nord-Ouest de cette partie du monde; on peut dire que c'est le sentiment le plus général & le plus accrédité. C'est celui de George de Hoorn, fa-

neige. Il a fallu, dit-on, que les Missionnaires Suédois & Danois, leur promissent qu'ils n'en manqueraient pas en Paradis, pour leur persuader d'embrasser le christianisme.

vant Hollandois; de Jean de Laet, du P. Charlevoix, d'Acofta, &c. &c. &c. Nous observerons même qu'avant les découvertes modernes qui établiffent la facilité de la communication entre le Nord-Eft de l'Asie & le Nord-Oueft de l'Amérique, la plupart de ces auteurs avoient déjà étayé leurs fentimens de plusieurs raifons affez vraifemblables; & qu'ils avoient entrevu que les deux continens, quoiqu'on ne connût pas encore leur giffement vers le Nord, devoient s'approcher affez pour préfenter le trajet le plus court de l'ancien continent au nouveau. Quelques-uns foupçonnoient ou étoient dans la perfuafion que la Tartarie la plus orientale étoit abfolument contigue à l'Amérique.

Le P. de Charlevoix eft celui qui traite cette matiere le plus au long. Ce Jéfuite François, dans la relation de fon voyage en Amérique fait vers l'année 1720, récapitule les opinions d'une multitude d'auteurs fur ce fujet; & après les avoir difcutées, il en conclut que l'Amérique a reçu fes premiers habitans de la Tartarie & de l'Hyrcanie; ce qu'il tâche de confirmer, en obfervant que les lions & les tigres qu'on trouve dans la premiere ne peuvent venir que des dernieres, & que leur paffage prouve qu'il y a entre l'Asie & l'Amérique une communication par terre (1). Il s'appuie auffi de deux faits,

(1) *Note du Traducteur.* Cette raifon du P. de Charlevoix ne vaut rien; car 1°. on n'a jamais parlé de lions en Amérique. 2°. Quant au tigre,

dont l'un lui avoit plusieurs fois été raconté par un P. Greslon, Jésuite François, comme une chose certaine.

Ce pere, après avoir été employé pendant long-tems dans les missions du Canada, avoit passé dans celles de la Chine. Un jour qu'il voyageoit en Tartarie, il rencontra une femme Hurque qu'il avoit autrefois connue en Canada. Il lui demanda par quelle aventure elle avoit été ainsi transplantée dans un pays si éloigné du sien; à quoi elle répondit qu'ayant été prise en guerre, elle avoit été conduite de nation en nation jusqu'au lieu où elle se trouvoit alors.

Un autre Jésuite, ajoute le P. Charlevoix, avoit raconté à Nantes, en revenant de la Chine, une histoire assez semblable d'une femme Floridienne. Elle avoit rapporté à ce Jésuite, alors missionnaire à la Chine, qu'elle avoit été prise par certains Indiens, qui l'avoient donnée ou vendue à d'autres, & ceux-ci à d'autres encore plus éloignés; en sorte que passant ainsi de pays en pays, elle s'étoit enfin trouvée dans la Tartarie. Là, elle s'étoit mariée à un Tartare qui avoit suivi les conquérans de la Chine, où elle étoit enfin établie.

Il paroît cependant que le P. de Charlevoix ne comptoit pas beaucoup sur cette double histoire, qui est en effet fort peu vrai-

l'animal américain improprement appellé de ce nom, n'est point la même chose que le tigre de l'Asie.

semblable, malgré le témoignage du P. Greflon : car il y oppose des difficultés fort raisonnables ; savoir, que les navigateurs qui ont fait voile le plus loin à l'Est, en suivant la côte de Jesso ou du Kamshatka, ont reconnu l'extrémité de cette côte. Que devient dès-lors l'histoire de ces femmes, dans le récit desquelles on n'apperçoit pas la moindre trace d'un trajet de mer ?

Mais à quoi bon s'arrêter à une pareille discussion (1) ? Il est aujourd'hui reconnu par le dernier voyage du capitaine Cook, que la côte de la Californie courant le plus souvent Nord-Ouest, se rapproche à son extrémité de la pointe la plus orientale de l'ancien continent, de manière à former un détroit, du milieu duquel on apperçoit l'Asie & l'Amérique. Les découvertes des Russes dans le Nord-Est du Kamshatka, nous apprennent aussi qu'il y a dans cet espace divers archipels d'isles, habitées par des nations demi-sauvages, qu'on ne sauroit mieux comparer qu'aux Esquimaux, ou aux Groenlandois de la côte orientale de l'Amérique. Leurs mœurs, leurs usages, leurs vêtements, la forme de leurs nacelles les rapprochent beaucoup les uns des autres.

D'un autre côté, il paroît que l'orient de l'Asie a été un des premiers pays peuplés ; car on voit les Chinois se former en corps d'empire, dans un tems qui remonte à une

(1) Tout ceci jusques presque à la fin est une addition du traducteur.

époque très-voisine du déluge, si l'on date cet événement d'après le texte hébreu. Il est probable que les parties sises au Nord de la Chine, ont aussi été peuplées dans le même tems ou peu après. Ces nations ont peu à peu peuplé le Kamshatka & les isles des divers archipels qui séparent la côte de l'Asie de celle de l'Amérique. Enfin, les plus éloignés de ces archipels étant à la vue de l'Amérique, leurs habitans y sont descendus, y ont formé des établissemens qui se sont multipliés d'autant plus rapidement, qu'ils avançoient chaque jour vers des pays plus tempérés. Les habitans de la partie la plus Nord-Est de l'Europe, aujourd'hui connue sous le nom de Tchuski, ont pu faire la même chose; puisqu'ils n'ont pu s'écarter beaucoup de chez eux, sans être en vue d'une nouvelle terre, qui est la pointe Nord-Ouest de l'Amérique. Ils ont dû y descendre, par une suite de la curiosité naturelle aux hommes, & mille-causes ont pu contribuer à y fixer quelques uns d'eux. J'observerai même à cet égard que les côtes occidentales des grands continens paroissent être moins dures que les côtes orientales; ainsi le Kamshatka, & la côte qui court de là jusqu'au cap Tchuski, sont incontestablement plus froids & moins habitables que la côte de la Norverge & du Danemark, à même hauteur. Ainsi il pourroit bien se faire que la côte occidentale du Nord de l'Amérique fût plus tempérée, que la côte orientale qui comprend les rudes pays du Labra-

dor, pays qui peuvent à peine fournir une subsistance laborieuse à un petit nombre d'habitans, & où regne une glace presque perpétuelle. Si cette conjecture a quelque fondement, les habitans transplantés au Nord-Ouest de l'Amérique, ont dû s'y trouver beaucoup mieux qu'en Asie sous la même latitude; & par cette raison, échanger volontiers d'habitation.

Voilà donc le Nord-Ouest de l'Amérique commençant à se peupler, & peut-être peu de siècles après le déluge. Or, cela supposé, & comme démontré, on conçoit aisément combien un peuple chasseur a dû rapidement se répandre dans l'intérieur des terres, d'autant plus qu'il alloit toujours vers des climats plus tempérés, & conséquemment plus fertiles; ces nouveaux habitans ont dû, dans peu de siècles, occuper de proche en proche toute l'Amérique Septentrionale; de celui-ci passer dans l'Amérique Méridionale, soit par l'isthme de Panama, soit au moyen de leurs canots; s'établir d'abord dans les grandes isles du golfe du Mexique, & ensuite dans les petites; enfin, pénétrer jusqu'au détroit de Magellan & à la terre de Feu. Il est vrai que ceux qui allèrent habiter ces derniers pays, ne le firent probablement pas de propos délibéré; mais forcés par des peuples plus puissans, qui les chassoient devant eux: car on ne quitte pas de soi-même & sans contrainte des climats doux & tempérés, comme celui des vastes plaines du Paraguay & de Rio de la Plata, pour s'enfoncer dans des

pays aussi maltraités de la nature que les rivages & les environs du détroit de Magellan.

Il est à observer qu'un peuple chasseur doit se répandre sur un vaste continent, beaucoup plus vite qu'un peuple cultivateur. La raison en est tout-à-fait sensible. Un peuple chasseur a besoin pour subsister d'une étendue de terrain immense en comparaison de celle qui suffit à un peuple cultivateur. Aussi-tôt donc qu'une peuplade de la première espèce s'est multipliée à un certain point, le pays qui l'avoisine devient insuffisant pour sa subsistance; il faut qu'elle se partage, & qu'une partie aille se fixer plus loin, pour y former en quelque sorte un nouveau peuple qui puisse vivre du gibier du pays qui l'environne. De là vient que jamais peuple chasseur ne pourra subsister en grand corps de nation; aussi l'intérieur de l'Amérique n'a-t-il jamais présenté des nations nombreuses & réunies, à l'exception des Mexicains & des Péruviens. Mais ces derniers peuples étoient déjà cultivateurs.

Nous venons de nommer les Mexicains & les Péruviens. Ces deux peuples, il faut en convenir, approchoient déjà beaucoup de la civilisation parfaite; on voit, dans l'un & dans l'autre, un état vraiment monarchique: & même les Tlascalteques, qui furent si utiles à Cortès pour subjuguier les Mexicains, nous présentent l'image d'une sorte de république. Cela donneroit lieu de croire qu'ils tenoient les premiers traits de cette civilisation, de quelque peuple lui-mê-

me civilisé. En effet, quelques auteurs ont pensé que les Chinois & les Japonois avoient pénétré dans des tems antérieurs, jusqu'à cette partie de l'Amérique.

Cette opinion semble même au premier coup-d'œil recevoir une confirmation de ce que nous apprend un savant, M. de Guignes, qui a découvert dans des manuscrits chinois, que ce peuple navigeoit anciennement, c'est-à-dire vers l'an 450 de Jésus-Christ, jusqu'à un pays situé à l'Est, à la distance de plus de quarante mille lys; ce qu'on peut évaluer à plus de quatre mille lieues. Mais le développement des circonstances de ce voyage ne permet pas de s'arrêter à cette idée; car M. de Guignes, d'après le manuscrit chinois, divise ainsi cette distance de quarante mille lys: du golfe de Leaotung jusqu'au Japon, douze mille lys, ou douze cents lieues; de là au Ven-Chin, sept mille, ou sept cents lieues; du Ven-Chin au Ta-han, cinq mille, ou cinq cents lieues; du Ta-han au Fou-sang, vingt mille lys, ou deux mille lieues. Or, en prenant la première partie du voyage, savoir, du golfe de Leaotung, & probablement de Nanquin au Japon, estimée douze mille lys, il falloit ou que ces lys fussent bien courts, ou que le chemin fait par les Chinois fût étrangement tortueux; car de Nanquin au Japon, il n'y a pas plus de deux cent cinquante lieues. Ces douze mille lys ne valent donc guere que ce nombre de lieues. Les sept mille lys ensuite vaudront donc

cent cinquante lieues au plus ; les cinq mille suivans , feront environ cent lieues ; & enfin , les vingt mille derniers ne feront guere que quatre cent vingt ; en total , neuf cent quarante , ou si l'on veut mille lieues. Or , cette distance est beaucoup moindre que celle qui sépare la Chine ou le Japon des parties même les plus méridionales de la Californie. Aussi ce savant se borne-t-il à prétendre que cette partie de l'Amérique où les Chinois alloient à cette époque étoit la partie Nord-Ouest de cette région , en face ou au Nord-Est du Kamshatka : car il croit que le Ven - Chin est la terre de Jesso ; le Ta-han , la pointe méridionale du Kamshatka ; & le Fou-fang , la partie de l'Amérique sise au Nord - Est. Les Chinois , fort amateurs de pelleteries , faisoient sans doute ce voyage pour se les procurer : car actuellement qu'ils ne le font plus , ils prisent encore extrêmement les peaux de loutres marines , & les payent jusqu'à cinq cents roubles la piece. Mais quoi qu'il en soit de ce voyage , il est bien difficile de se persuader que les Chinois aient jamais été ni au Mexique , ni au Pérou , ni même à la Californie méridionale. Comment leurs misérables jonques auroient-elles résisté à des mers telles que celles que nous décrivent les Tchirikow , les Cook , &c. & tous ceux qui vont même des Philippines au Mexique , quoi qu'ils ne s'élevent guere au-delà du 35 ou 40 degré de latitude Nord.

Il faut donc abandonner la conjecture que

les Mexicains & les Péruviens aient été civilisés par leur commerce avec les Chinois ou les Japonois. D'ailleurs, s'ils avoient eu avec eux un commerce si intime, leurs langues en porteroient des marques. Or, rien de si peu analogue aux langues chinoise ou japonoise, que la langue mexicaine, toute hérissée de terminaisons en *itl*, *otl*, &c; & il en est de même de la langue Aimara, celle des anciens Péruviens.

Si donc les Mexicains & les Péruviens se sont trouvés des peuples déjà formés en corps d'empire & à demi civilisés, lorsque les Européens découvrirent l'Amérique, cela est dû à quelque concours particulier de circonstances. Il ne faut quelquefois dans une nation qu'un homme pour lui faire faire un grand pas vers la civilisation. Si, de la vie de chasseurs ou de pasteurs, elle passe à la vie cultivatrice, elle aura bientôt formé un peuple considérable; dès-lors, des rois, ou du moins des chefs plus ou moins absolus, des loix, &c. & voilà un petit état qui tendra toujours à s'agrandir, jusqu'à ce qu'il en rencontre un autre formé de la même manière. Alors ils combattront; l'un des deux absorbera l'autre, & en acquerra un degré de puissance relatif qui hâtera son accroissement. C'est ainsi que se sont formés tous les grands empires de la terre.

Mais il est tems de me résumer (1). Je

(1) Ceci est jusqu'à la fin, à quelque changement d'ordre près, de M. Caryer.

penſe

penſe donc, après toutes ces recherches & de mûres réflexions, que l'Amérique n'a reçu ſes habitans que par le Nord-Eſt de l'Asie, ſoit à la faveur de la proximité des deux continens, ſoit au moyen des divers archipels d'iſles dont j'ai parlé plus haut. Cela a pu être effectuë en divers tems & en différentes parties du continent ancien; de la Tartarie, de la Chine, du Japon & du Kamskatka, les habitans de tous ces pays étant fort reſſemblans en couleur, en traits & en taille. Tous ces peuples ſe reſſembloient ſans doute encore plus en mœurs, en uſage, en langue & en religion, avant que quelques-uns euſſent acquis la connoiſſance des ſciences & des arts, & fuſſent devenus ſédentaires.

La ſeule différence que je vois entre les Chinois & les Tartares, conſiſte en ce que les premiers ſont policés, & que les autres vivent dans une eſpece de barbarie. Les premiers ſont devenus un peuple ſociable, habitant des maiſons rafſemblées en villes régulières, les autres vivent principalement ſous des tentes, & n'ont aucune habitation fixe. Les longues guerres qui ont régné entre ces peuples n'ont pu détruire leur reſſemblance originelle.

Il y a, ſelon moi, une reſſemblance très-remarquable entre les Indiens & les Chinois; ſavoir, la coutume de ſe raser la tête, en n'y laiſſant au fommet qu'une longue trefſe de cheveux. Cet uſage, dit-on, a été préſcrit aux derniers par les empereurs Tar-

tares, lorsqu'ils monterent sur le trône Chinois : & l'on doit en conclure que cette coutume étoit en usage chez les Tartares, auxquels les Américains la doivent peut-être comme les Chinois.

Plusieurs mots des langues indienne & chinoise ont de la ressemblance entr'eux, non-seulement dans le son, mais dans la signification. Les Chinois appellent un esclave *Shungo*, & les *Nádóessis*, ceux dont le langage a été le moins altéré par le commerce des Européens, appellent un chien *Shungush*. Les premiers appellent leur thé *Shousong*, & les autres nomment leur tabac *Shousafah* (1); plusieurs mots indiens contiennent les syllabes *cha*, *ché*, *chu*, suivant le dialecte chinois.

On trouveroit probablement une semblable affinité entre la langue tartare & celle des Américains naturels, si nous étions aussi instruits du langage des premiers par un commerce établi entr'eux & nous.

Je m'estime heureux de trouver que les conséquences que je viens de tirer s'accordent avec le sentiment de l'illustre & savant historien, M. le docteur Robertson; & quoique je convienne avec lui que la recherche de la solution de ce problème est si diffi-

(1) *Note du Traducteur.* Ces exemples me paroissent assez mal choisis; car, pour déduire l'affinité de deux peuples, il ne suffit pas qu'il ait dans leurs langues quelques mots approchans: mais il faut qu'ils désignent même chose.

cile qu'on ne peut regarder ces conséquences que comme des conjectures, cependant elles portent avec elles un plus grand degré de probabilité que les suppositions de ceux qui prétendent que ce vaste continent a été peuplé par tout autre côté.

Un passage du docteur Robertson, relatif aux Journeaux de Behring & Tschirikow, qui firent voile du Kamshatka vers l'année 1741, pour aller à la découverte de l'Amérique, nous paroît d'un grand poids pour notre sentiment. " Ces commandans, dit le docteur Robertson, " ayant dirigé leur
 „ course vers l'Est, découvrirent la terre
 „ qui leur parut une partie du continent de
 „ l'Amérique; & suivant leurs observations,
 „ elle étoit située à quelques degrés au Nord-
 „ Ouest de la Californie. Ils eurent là quel-
 „ que commerce avec les habitans, qui leur
 „ parurent avoir beaucoup de ressemblance
 „ avec ceux de l'Amérique Septentrionale;
 „ car on leur présenta le calumet de paix,
 „ qui est le symbole universel de la paix
 „ dans tout ce pays-là, & d'un usage par-
 „ ticulier à cette région du monde."

Cet auteur incomparable fait aussi usage à l'appui de son sentiment, d'un argument particulier qui nous paroît bien près d'être convaincant. " Nous pouvons, dit-il, poser
 „ pour base de cette recherche un principe
 „ certain; savoir, que l'Amérique n'a pas
 „ été peuplée par aucune nation de l'ancien
 „ continent qui eût fait déjà de grands pro-
 „ grès dans la civilisation. Les habitans du

„ nouveau étoient dans un état social si
 „ grossier, qu'ils ne connoissoient même pas
 „ les arts, qui sont comme les premiers
 „ essais de l'intelligence humaine dans sa
 „ marche vers la perfection. Les nations de
 „ l'Amérique les plus cultivées, ignoroient
 „ une foule de ces inventions simples qui
 „ semblent être du même âge que les so-
 „ ciétés dans les autres parties du monde,
 „ & qu'on voit connues & pratiquées dans
 „ les époques les plus reculées de la civili-
 „ sation. On doit donc en conclure que les
 „ tribus qui passèrent les premières dans
 „ l'Amérique étoient des démembrements de
 „ nations qui n'étoient pas moins ignoran-
 „ tes & moins barbares, que l'étoit leur
 „ postérité lors de la découverte de l'Amé-
 „ rique. Si seulement l'usage du fer eût été
 „ connu par les sauvages de l'Amérique, ou
 „ par leurs ancêtres; s'ils avoient jamais
 „ employé la charrue, la forge, ou le mé-
 „ tier de tisserand, l'utilité de ces inven-
 „ tions les auroit conservées, & les auroit
 „ à jamais préservées de l'oubli. ”

Les limites que jè me suis prescrites dans
 cet ouvrage, ne me permettent pas de m'ar-
 rêter plus longtems sur cette matiere, ou
 d'entasser d'autres preuves de mon hypo-
 these. Je suis convaincu de sa certitude, &
 j'ai un tel desir d'acquérir de nouvelles preu-
 ves en sa faveur, que j'ai offert à une so-
 ciété de particuliers curieux de ces sortes de
 recherches, d'entreprendre, au moyen des
 secours qui me seroient nécessaires, un voya-

ge à travers les parties intérieures du Nord-Est de l'Europe & de l'Asie, jusqu'aux parties intérieures de l'Amérique, & de là en Angleterre; j'eusse fait en chemin des observations sur les mœurs & les langues des divers peuples avec lesquels j'eusse conversé, dans la vue, soit d'éclaircir le sentiment que j'ai mis en avant, soit de satisfaire la curiosité des savans. Mais comme un pareil projet a paru exiger plutôt un secours national que des secours particuliers, il est resté sans exécution.

CHAPITRE II.

De la constitution personnelle des Indiens, de leurs habillemens & habitations.

DEPUIS le premier établissement des François en Canada, jusqu'à sa conquête par les Anglois en 1760, plusieurs auteurs de la première de ces nations qui avoient voyagé dans l'intérieur de ce vaste pays, soit pour commercer avec les Indiens, soit dans la vue de les convertir au christianisme, ont publié des relations de leurs mœurs, de leurs usages, & des autres particularités qui les concernent.

Les principaux d'entr'eux sont le P. Louis Hennepin, le P. Charlevoix & le baron de la Hontan.

Le premier mit au jour , il y a plusieurs années, quelques remarques fort justes, tirées pour la plupart des cartes & journaux de M. de la Salle, qui fut assassiné au milieu de ses voyages par les gens de sa suite. Les journaux de ce gentilhomme Canadien étant tombés entre les mains du P. Hennepin, cela le mit en état de publier plusieurs observations intéressantes concernant les Indiens. (1). Mais il s'en faut bien que sa relation contienne tout ce que son long séjour parmi ces peuples eût dû lui en apprendre. Il n'est d'ailleurs pas toujours exact, ni dans les mesures qu'il donne, ni dans les faits qu'il rapporte.

Les relations publiées par les deux autres, sur-tout celles du P. Charlevoix, sont très-fautives quant à la partie géographique, & grand nombre d'histoires racontées par le baron de la Hontan ne sont que des fictions (2).

(1) *Note du Traducteur.* Le P. Hennepin a fait davantage que ne le dit M. Carver. Car ce dernier convient lui-même que ce religieux a remonté le Mississipi aussi haut que lui; savoir, jusqu'à la rivière de Saint-François. Il descendit aussi le Mississipi jusqu'à son embouchure, & paroît avoir été le premier Européen qui ait parcouru ce fleuve.

(2) *Note du Traducteur.* Il y a sans doute quelque peu de romanesque dans la relation de la Hontan. On peut se dispenser de regarder sa conversation avec le Sauvage Adario, comme réelle. Cependant il a donné sur les mœurs & les usages des

Quelques jésuites qui ont voyagé dans les mêmes régions ont aussi écrit sur ce sujet ; mais peu de leurs relations ayant été traduites en anglois, elles sont à peine connues de quelques lecteurs, & d'ailleurs le fruit qu'ils en auroient retiré eût été bien peu de chose, leurs observations se bornant presque à leurs travaux pour convertir les Indiens.

Depuis la conquête du Canada, quelques-uns de mes compatriotes, qui ont vécu parmi les Indiens, & appris leur langue, ont publié leurs observations. Mais leurs voyages ne se sont pas étendus jusqu'aux régions dont je parle ; ils se sont bornés à visiter les nations qui habitent sur les limites de nos établissemens. Ainsi ils n'ont pu acquérir une connoissance des mœurs véritables & non altérées de ces peuples.

En effet, les nations du Sud, & celles qui ont eu un commerce constant avec les François & les Anglois, n'ont pu conserver leurs mœurs & usages dans leur primitive pureté ; elles ne pouvoient manquer d'acquérir les vices en même tems que la connoissance du langage de ceux avec lesquels elles conversoient, & l'usage des pernicieuses liqueurs introduites parmi elles par les Européens, a porté une altération totale dans leur caractère.

Américains des choses assez exactes. Il est le premier qui ait parlé de la riviere de l'Ouest, d'après les rapports que lui en avoient fait quelques Indiens.

On ne peut donc observer dans ces nations qu'un mélange de principes & d'usages empruntés d'ailleurs ; ce n'est que chez celles qui n'ont encore eu presque aucune communication avec nos colonies , qu'on peut prendre connoissance de leurs mœurs & usages véritables & non altérés. J'ai trouvé ces nations dans le Nord - Ouest ; c'est pourquoi je me flatte que je puis donner une description plus exacte qu'aucune autre , des coutumes indiennes dans leur état primitif. J'ai rassemblé des observations sur trente nations différentes ; & quoique plusieurs différassent beaucoup par le langage , il y avoit dans leurs usages une grande ressemblance. Ce sont ces observations dont je vais donner un précis.

Les nations Indiennes ne m'ont pas paru différer autant de leur forme , leur couleur & leur constitution , que l'ont rapporté quelques auteurs. Les Indiens sont , en général , d'une taille svelte & élevée ; on en voit rarement de difformes. Leur peau est d'une couleur de cuivre rouge ; leurs yeux sont grands & noirs , & leurs cheveux de la même couleur , sont rarement bouclés. Ils ont de belles dents ; & leur respiration est aussi douce que l'air même qu'ils respirent. Les os de leurs joues s'élevent un peu , mais plus dans les femmes que dans les hommes. Les premières ne sont en général pas si grandes que les femmes Européennes ; on rencontre souvent parmi elles de jolies personnes quoi-

qu'elles aient plus de dispositions à l'embonpoint que les hommes.

Je n'entreprendrai pas d'examiner si c'est à la nature, à l'art ou à la température de leur climat, que les Indiens doivent la couleur qui leur est propre; encore moins citerai-je les relations contradictoires que j'ai lues sur ce sujet. Je me borne à dire que je pense que cette couleur est celle qu'ils ont primitivement reçue du Créateur; mais en quel tems cette différence si visible des traits & de la constitution de diverses nations, quoique descendantes d'un même pere, s'est-elle manifestée? Quand la blancheur européenne, le noir de jays de l'Africain, la couleur olivâtre de l'Asiatique, & celle de cuivre de l'Américain, leur ont-elles été données? Quelle est la couleur originaire des premiers hommes; ou enfin, de toutes ces couleurs, laquelle est la plus estimable? Ce sont-là des questions que je n'entreprendrai point de traiter.

Plusieurs auteurs ont dit que les Indiens, même dans l'âge adulte & au-delà, n'avoient du poil que sur la tête, & que, malgré l'abondance de cheveux dont ils sont ordinairement pourvus, les parties qui chez les habitans des autres contrées du monde sont presque toujours couvertes de poils sont entièrement nues chez les premiers. Le docteur Robertson lui-même, entraîné par ces assertions, a contribué à propager cette erreur; & supposant le fait constant, en a tiré diverses conclusions relatives à l'habitude

& au tempérament de leur corps, lesquelles sont absolument invalides. Mais d'après une recherche attentive & une inspection curieuse, je suis en état d'affurer, sans déroger à l'autorité de ces écrivains à d'autres égards, que leurs assertions sont fausses, & ne proviennent que du manque de connoissances suffisantes des usages des Indiens.

En effet, après l'âge de puberté, leur corps, dans leur état naturel, est couvert de poils comme celui des Européens. Mais les hommes regardent la barbe comme fort mal-séante, & prennent grand soin de l'extirper; on n'en apperçoit aucune trace sur leurs visages, excepté lorsque, devenant vieux, ils négligent leur ajustement. Toute efflorescence de poils, sur toute autre partie du corps, est aussi regardée comme mesléante; & les deux sexes emploient également beaucoup de tems à s'en débarrasser.

Les *Naidéssis*, & les autres nations éloignées des Européens, se servent à cet effet de deux piéces de bois dur, pliées en forme de pincettes. Mais ceux qui sont voisins des établissemens Européens, achètent du fil d'archal qu'ils tournent en forme d'érou sur un moule. Ils appliquent ensuite cette espiéce de vis sur la partie qu'ils veulent épiler. Le poil s'engage entre les pas de la vis, & alors ils la serrent; & par un coup prompt, ils arrachent tout le poil qui s'y trouvoit engagé.

Les hommes de la même nation différent peu les uns des autres en ajustemens. J'en

excepte ceux qui commercent avec nous ; ceux-ci échangent leurs fourrures contre des couvertures, des chemises & autres objets qu'ils portent autant par luxe que par nécessité. Ces derniers attachent par une ceinture à l'entour des reins, une demi-aune environ de drap large, qui couvre ainsi le milieu de leur corps. Ceux qui portent des chemises ne les attachent jamais ni au cou, ni aux poignets ; ce seroit pour eux une insupportable sujettion. Ils jettent leur couverture sur leurs épaules ; & attachant ensemble les deux coins d'en haut, ils se promènent dans leurs villages ou leur camp avec un couteau dans une main, une boîte à tabac ou une pipe dans l'autre : mais dans leurs danses, ils portent rarement ces vêtements.

Ceux qui parmi les hommes veulent paroître plus braves que les autres, arrachent tous les cheveux de leur tête, à l'exception d'une place au sommet, de la grandeur d'un écu, ou ils les laissent croître d'une longueur considérable. A cette tresse de cheveux, ils attachent des plumes de différentes couleurs avec des aiguilles d'ivoire ou d'argent. Cette manière de se couper & orner la chevelure sert à distinguer des nations les unes des autres.

Ils se peignent le visage en blanc & noir ; ce qu'ils regardent comme un grand ornement. Ils se peignent aussi quand ils vont à la guerre. Mais la manière dont ils le font alors est différente de celle qu'ils employent

lorsqu'ils ne s'agit que de décoration.

Les jeunes Indiens qui veulent l'emporter sur leurs camarades en ajustement, se fendent le bord extérieur des deux oreilles, en prenant soin de ne les pas séparer entièrement; ils laissent la chair intacte aux deux extrémités: ensuite à l'entour de cette substance spongieuse, ils tortillent un fil d'archal, jusqu'à ce que le poids entraîne le bord entamé, de manière à former un anneau de cinq à six pouces de diamètre. Cette manière de se former les oreilles, est estimée extrêmement galante & de bon goût.

C'est aussi une coutume commune parmi eux de se percer le nez, & d'y porter des pendans de différente espèce. J'ai observé que les coquilles marines étoient surtout portées par les nations de l'intérieur, & regardées par eux comme un grand ornement. Mais je n'ai pu apprendre comment ils se les procurent; c'est probablement par le commerce avec des nations plus voisines de la mer.

Les Indiens ne se couvrent point les cuisses, si ce n'est de la manière que j'ai déjà dite; c'est-à-dire, avec une pièce de drap qui descend jusqu'au milieu des cuisses. Mais ils font pour leurs jambes des espèces de bas ou guêtres, soit de peau, soit de drap. Elles sont cousues aussi juste à la forme de la jambe qu'il est possible, de manière cependant à être mises ou ôtées à volonté. Les bords de l'étoffe dont cette chaussure est formée, sont réservés à côté de la cou-

ture, & pendent librement de la largeur de la main; & cette partie qui est placée en dehors de la jambe, est d'ordinaire chargée d'ornemens par ceux qui habitent près des Européens; savoir, de rubans ou de dentelles, si la chaussure est de drap: si elle est de cuir, cet ornement consiste en une broderie de pointes de porc-épic curieusement colorées. Les étrangers qui chassent avec les Indiens dans des lieux où il y a une grande quantité de neige, trouvent ces espèces de bas plus commodes qu'une autre chaussure.

Leurs souliers sont faits de peaux de daim, d'élan ou de buffle. Ces peaux, après avoir été quelquefois façonnées à la manière européenne, d'autres fois laissées en poil, sont formées en souliers, & arrangées de manière à être chauffées facilement & commodément pour la marche. Les bords qui environnent la cheville sont ornés de pièces de cuivre ou d'étain, attachées à l'entour avec des cordelettes de cuir, d'un pouce environ de longueur; en sorte que placées fort près l'une de l'autre, elles sont en marchant ou dansant, un bruit qu'on trouve très-agréable. Quand un Indien est ajusté de cette manière, il est aussi satisfait de lui-même qu'un petit maître François, avec ses énormes boucles à ses pieds, & sa forêt de cheveux hérissés & poudrés sur sa tête.

Les femmes portent un habillement quelconque, qui les couvre depuis le col jusqu'aux genoux. Celles des nations qui commercent avec les Européens, se revêtent

d'une chemise semblable à celles des hommes, dont le bas flotte sur leur jupon. Mais celles qui s'habillent à l'ancienne mode forment avec de la peau une espece de chemise, qui couvre le haut du corps, & non les bras. Leurs jupons sont faits de peaux ou d'étoffe, & descendent de la ceinture jusqu'aux genoux; elles portent enfin des especes de bas & des souliers faits & ornés comme ceux des hommes.

La maniere de s'arranger la tête varie suivant la nation, ou la tribu de la même nation. Elles suivent constamment l'usage qui y a été adopté de tems immémorial.

J'ai remarqué que la plupart des femmes qui habitent à l'Est du Mississipi, ornent leur tête en renfermant leurs cheveux, soit dans des rubans, soit dans des plaques d'argent. Mais comme cette dernière maniere de s'arranger les cheveux est coûteuse, ce ne sont que les Indiennes du plus haut rang qui en usent. L'argent qu'elles emploient ainsi est formé en plaques minces de quatre doigts de largeur, dans plusieurs desquelles elles renferment leurs cheveux. Celle qui avoisine le plus la tête est la plus ample, la suivante un peu moins, & s'emboîte dans la précédente; ainsi de suite jusqu'à la dernière, qui descend d'ordinaire jusques à la ceinture. Les cheveux des Indiennes étant ordinairement fort longs, cet ajustement est pour elles un objet de dépense.

Mais celles qui vivent à l'Ouest du Mississipi, comme les femmes des *Nadessis*,

des *Affinipoils*, &c. partagent leur chevelure au milieu de la tête, & en forment deux grosses boucles tombantes sur chaque oreille. Ces boucles sont de trois pouces de longueur & de la grosseur du poing. Elles tombent perpendiculairement sur chaque oreille, & descendent jusqu'à la partie la plus basse.

Les femmes de toutes les nations placent généralement une mouche de couleur de la grandeur d'un écu, à côté de chaque oreille. Quelques-unes peignent entièrement leurs cheveux, d'autres portent cette mouche de couleur au milieu du front.

Quant à leurs habitations, les Indiens en général prennent beaucoup plus de soins de leur ajustement, que de la commodité de leurs cabanes ou tentes. Ils construisent ces dernières de la manière suivante, qui est simple & expéditive. Pour cet effet, ils se pourvoient d'un nombre suffisant de perches de la grandeur convenable, & d'abord ils en attachent deux par les extrémités avec des liens d'écorce d'arbre. Cela fait, ils les élèvent, & étendent, comme ils jugent à propos, les extrémités libres, pour embrasser une plus grande étendue. Ensuite ils en élèvent d'autres de même hauteur, & les fixent de manière à soutenir les premières. Sur cette enceinte enfin, ils placent des peaux d'élans ou de daims cousues ensemble, en quantité suffisante pour couvrir les perches, & pour former la porte en se repliant. Il faut quelquefois un grand nombre de ces peaux pour former une tente.

Celle du chef des guerriers *Naddessis* avoit au moins quarante pieds de tour, & étoit très-commode. Ils n'observent au reste aucune régularité en plaçant leurs tentes; quand ils campent, chacun élève la sienne où il juge à propos.

Les cabanes ou huttes que se forment ceux qui n'ont pas des tentes, lorsqu'ils voyagent (car peu de nations ou de tribus ont des habitations fixes) sont également simples, & d'une construction facile. Ils fixent en terre des perches flexibles; & les rapprochant au sommet de manière à leur faire faire le demi-cercle, ils les lient ensemble. Ils en placent ainsi plusieurs rangs, & ils les couvrent avec des nattes de jonc ou avec de l'écorce de bouleaux qu'ils portent d'ordinaire pour cela dans leurs canots.

Ces cabanes n'ont ni cheminées, ni fenêtres; on y ménage seulement une ouverture au sommet ou vers le milieu; pour donner issue à la fumée; mais comme on est obligé de la boucher quand il pleut ou qu'il neige violemment, la fumée devient alors horriblement incommode.

Les Indiens couchent ordinairement sur des peaux qui sont le plus souvent des peaux d'ours. On les range sur la terre; & si la place n'est pas suffisante pour tous les lits de la famille, on élève dans une partie de la cabane une espèce de plancher de quatre à cinq pieds de haut, où couchent les plus jeunes.

De même que les habitations indiennes
sont

sont fort grossières (1), leurs ustensiles domestiques sont aussi peu nombreux, & d'une extrême simplicité. Les instrumens avec lesquels ils les fabriquent sont si défectueux, que non-seulement il est impossible pour eux de donner à ces ustensiles quelque élégance ou forme agréable, mais que la longueur du tems qu'exige leur execution est propre à les détourner d'aller au delà de ce qui leur est essentiellement nécessaire.

Les *Nadéffis* font la poterie dans laquelle ils cuisent leurs alimens, de cette glaise noire dont j'ai parlé dans mon journal, & qui résiste au feu presque aussi bien que le fer. Lorsqu'ils font rôtir leurs viandes, si c'est une grosse piece, comme un gros membre d'animal ou un animal entier, ils l'enfilent comme nous avec une broche de bois très-dur; & en plaçant les extrémités de cette broche sur deux pieces de bois fourchu plantées en terre, ils la font tourner continuellement. Si la piece est plus petite, ils l'enfilent comme à l'ordinaire; mais alors ils plantent la broche par un bout vis-à-vis du feu, vers lequel ils l'inclinent: & de tems à autre, ils lui font faire une petite conversion, jusqu'à ce que la piece soit rôtie.

Les plats dans lesquels ils servent leurs

(1) *Note du Traducteur.* L'auteur ne parle point de leurs habitations stables, quand ils en ont, comme les *Ottagamis*, les *Ouinebagos*, les *Sâkis*. Il paroît qu'elles sont alors plus commodes.

mets, font fabriqués, ainſi que leurs vaſes à boire, avec les excroiffances noueufes de l'éralbe à ſucré ou d'autres arbres. Ils font leurs cuillieres avec aſſez de propreté (attendu qu'elles demandent moins de tems,) en y employant un bois connu par cette raiſon en Amérique, ſous le nom du *bois cuilliere*, qui reſemble beaucoup à notre buis.

Chaque nation a aujourd'hui des couteaux & des briquets pour allumer du feu. Ces uſtenſiles ſont ſi néceſſaires pour l'uſage commun de la vie, que ceux qui n'ont pas une communication immédiate avec les Européens, les achètent de ceux qui en ſont plus voiſins; & ils donnent en général des eſclaves pour ces précieufes marchandifes.

C H A P I T R E I I I.

Des uſages domeſtiques des Indiens, de leurs qualités morales, &c.

LORSQUE les femmes Indiennes ſont aſſiſes, elles ſe placent dans une attitude décente, leurs genoux ferrés l'un contre l'autre. Mais cet uſage fait qu'elles marchent mal, & qu'elles paroiffent boiteuſes.

On ne connoît point chez elles de ſages-femmes, ſoit que le climat, ſoit que d'autres circonſtances, ou une heureuſe conſtitution, leur rendent ce ſecours inutile. Dans ces occaſions, elles ne ceſſent que pour un

petit nombre d'heures, leurs occupations ordinaires qui sont communément fort pénibles; & d'autant plus, que les hommes qui sont singulièrement paresseux, leur laissent en partage toute sorte de fatigues, au point que dans leurs parties de chasse, ils ne daignent pas prendre le soin d'emporter leur gibier tué: mais arrivés chez eux, ils envoient leurs femmes le chercher, quoiqu'à des distances souvent très considérables.

Les femmes placent leurs enfans, aussi-tôt après leur naissance, sur des planches garnies avec de la mousse, telle qu'on en trouve dans les marais ou dans les prés. L'enfant est placé sur le dos dans cette espece de berceau, & le tout étant enveloppé de peaux ou d'étoffe pour le tenir chaudement, il est mis à l'abri d'accident par de petites pieces de bois pliées en arceaux: enfin, à cette machine, on attache des cordes par lesquelles on la suspend aux branches d'un arbre, ou s'il n'y en a pas, on l'attache à un tronc d'arbre ou à une pierre, pendant que la mere vaque à sa besogne. C'est ainsi que les enfans sont gardés pendant quelques mois. Lorsqu'on les retire de ce berceau, les garçons sont laissés tout nuds, & les filles sont couvertes depuis le cou jusqu'aux genoux, avec une chemise & un jupon fort court.

Les femmes Indiennes sont singulièrement décentes pendant leur maladie menstruelle. Les nations les plus éloignées des établissemens Européens sont les plus attentives sur cet objet, quoiqu'en général cette coutume

soit observée plus ou moins soigneusement par toutes.

Dans chaque camp ou dans chaque ville, il y a un appartement approprié pour servir de retraite aux femmes pendant ce tems. Elles s'y retirent toutes, soit mariées ou non; & elles sont séparées, le plus strictement du monde, de toute société, pendant cette période. Ensuite elles se purifient dans des eaux courantes, & elles retournent à leurs occupations.

Les hommes, dans ces circonstances, évitent très-soigneusement toute communication avec elles. Les *Nadoessis* sont même si rigoureux observateurs de cet usage, qu'ils ne souffriroient pas que quelqu'un qui leur appartient, allât chercher dans ces retraites, les choses les plus nécessaires, comme du feu; quand même le manque de ces choses seroit accompagné des plus grandes incommodités. Ils ont aussi la superstition de penser, que si un tuyau de pipe qui est de bois, vient à se fendre ou éclater, c'est qu'il a été allumé à ces feux réputés impurs, ou que son maître a eu quelque commerce avec une femme pendant sa retraite; ce qui est estimé chez eux extrêmement mal-honnête & vicieux.

Les Indiens sont extrêmement circonfpects & prémédités sur chacune de leurs paroles & de leurs actions. Rien n'est capable de les faire sortir de cette modération, que leur haine invétérée contre leurs ennemis; haine qui est profondément enracinée dans

leurs cœurs, & que rien ne peut en extirper. Dans toute autre circonstance, ils sont froids, & singulièrement attentifs à ne point trahir pour quelque cause que ce soit leurs sentimens intérieurs. Si un Indien a découvert qu'un de ses amis court risque de tomber dans une embuscade dressée par quelqu'un avec lequel il est en querelle, il ne l'informera pas d'une manière claire & explicite, du danger qu'il court en poursuivant le chemin près duquel il est attendu; mais d'abord il lui demande froidement quelle route il se propose de suivre dans la journée: & ayant reçu sa réponse, il lui dit avec la même indifférence, qu'il a été informé que dans un tel lieu il y a un chien qui probablement lui fera du mal. Cet indice est suffisant; & son ami évite le danger avec les mêmes précautions & le même soin, que s'il avoit été informé précisément de tous les détails des mouvemens & du projet de son ennemi.

Cette apathie se montre même souvent dans des occasions qui par-tout ailleurs excitent les mouvemens d'un cœur sensible. Si un Indien a été absent de sa famille pendant plusieurs mois, soit en guerre, soit en partie de chasse, lorsque sa femme & ses enfans viennent à sa rencontre à quelque distance de son habitation, au lieu de leur témoigner ces sentimens d'affection qui, dans pareilles circonstances, s'élevent dans le cœur d'êtres plus policés, au lieu de félicitations mutuelles en se revoyant, il conti-

nue son chemin, sans faire aucune attention à ceux qui l'environnent, jusqu'à ce qu'il soit arrivé chez lui.

Il s'assoit alors; & avec la même indifférence que s'il n'avoit été absent qu'une journée, il fume sa pipe. Ceux de sa connoissance qui l'ont accompagné en font autant; & il s'écoule quelquefois plusieurs heures avant qu'il raconte ce qui lui est arrivé pendant son absence, quoique peut être il ait laissé sur le champ de bataille, son pere, son frere, ou son fils, dont la perte devoit l'affliger, ou quoiqu'il n'ait point réussi dans l'affaire qui l'avoit éloigné de chez lui.

Qu'un Indien ait été engagé dans une chasse ou dans quelque autre expédition laborieuse où il est resté plusieurs jours sans manger, lorsqu'il arrive à la tente ou à la cabane d'un ami où il savoit qu'il pourra trouver de quoi appaiser ses besoins, il a grand soin de ne donner aucun signe d'impatience ou de trahir l'extrême faim qu'il ressent; cela seroit de la plus grande indécence; mais ayant été invité à entrer, il s'assoit, & fume sa pipe avec autant de tranquillité que si son appétit étoit satisfait, & qu'il fût parfaitement à son aise. Il en fait autant s'il est avec des étrangers. Cet usage est rigoureusement suivi par toute la nation; c'est une marque de force & d'empire sur soi-même, & y manquer seroit s'attirer la qualification injurieuse de vieille femme.

Si vous dites à un Indien que ses enfans

se font singulièrement distingués contre l'ennemi; qu'ils ont enlevé plusieurs chevelures, & emmené nombre de prisonniers, il ne paroît sentir aucun plaisir extraordinaire; il se borne à répondre: *C'est fort bien*; & il n'en demande pas davantage. Tout de même si vous l'informez que ses enfans ont été ou tués ou pris prisonniers, il ne forme aucune plainte; il se contente de dire: *Cela ne fait rien*; & peut-être il s'écoulera encore un tems considérable avant qu'il demande comment la chose est arrivée.

Cette indifférence apparente ne vient cependant pas d'une suppression des affections naturelles: car quoiqu'on traite ces peuples de Sauvages, je n'ai vu chez aucun autre autant de preuves de tendresse paternelle ou filiale; & quoiqu'après une longue absence, ils rejoignent leurs femmes avec une indifférence stoïque, ils ne sont en général rien moins que dépourvus d'affection conjugale.

On observe une autre singularité dans la manière dont ils font leurs visites. Si un Indien va faire une visite à un autre qui est en famille, il nomme celui à qui la visite s'adresse; alors tout le reste de la famille se retire à l'autre bout de la tente ou de la cabane, & a l'attention de ne point s'approcher de manière à troubler l'entretien. La même chose se pratique si un homme vient faire une visite à un individu de l'autre sexe; mais il doit avoir soin de ne point parler amour, tant que le jour dure encore.

Les Indiens montrent une singulière fa-

gacité, & acquierent avec une promptitude très-grande, diverses facultés qui exigent une grande attention, & qui sont inconnues aux Européens. Un Indien, par exemple, traversera une forêt ou une plaine de deux cents mille de largeur, & arrivera avec la plus grande exactitude au point qui est le but de son voyage. Il parcourra cet immense chemin sur une ligne droite, sans déviation sensible; & il le fera également que le ciel soit clair ou nébuleux.

C'est avec une égale sagacité qu'il peut indiquer le lieu où le soleil se trouve à chaque heure du jour, quoique la vue de cet astre soit interceptée par des nuages ou par des brouillards. Indépendamment de cela, ils ont l'art de suivre la trace d'un homme ou d'un animal avec une incroyable facilité, soit qu'il ait marché sur des feuilles ou sur l'herbe. C'est pourquoi il est extrêmement difficile de leur échapper par la fuite. Tous ces talens ils les doivent, non-seulement à la nature, mais à un empire extraordinaire sur leur sens & sur leurs facultés intellectuelles, qui ne peut être acquis que par une attention toujours soutenue & une longue expérience.

Il sont ordinairement doués d'une mémoire fort tenace: car ils peuvent récapituler chaque particularité de ce qui a été traité dans une de leurs assemblées, & ils se rappellent le tems précis de chacune d'elles. Leurs colliers de *Ouampums* (1) conservent

(1) Ce sont des coquillages enfilés en forme de

la mémoire de la substance des traités qui ont été faits avec les nations voisines pendant des siècles en arrière; ils les rappellent, & y renvoient avec autant de netteté & de promptitude, que les Européens peuvent le faire avec tous leurs documens écrits.

Toutes les nations indiennes témoignent un grand respect pour la vieillesse. L'avis d'un pere excite rarement une grande attention de la part des jeunes Indiens, qui se bornent à lui donner un simple consentement; mais ils tremblent en quelque sorte devant le grand pere, & ils obéissent avec la plus grande promptitude à ses injonctions. Les discours des anciens de la nation sont regardés par les jeunes, comme des oracles. Si pendant leurs chasses, ils prennent quelque gibier réputé parmi eux comme un morceau délicieux & rare, celui qui l'a pris le présente aussi-tôt au plus vieux de ses parens.

Un Indien ne se laisse jamais accabler de soucis, mais vit toujours dans une parfaite tranquillité. Naturellement indolent, si une subsistance suffisante est à sa portée, jamais on ne le verra prendre des soins extraordinaires ou s'éloigner beaucoup, quoiqu'il pût s'en procurer une plus abondante ou plus recherchée. Comme il n'a aucune espece d'affaire, il se livre entièrement à cette indolence, ne faisant autre chose que

colliers, qui se délivrent dans toutes les négociations avec eux, ou entr'eux, & qui servent à en perpétuer la mémoire.

manger, boire, dormir & se promener dans le camp ou le village. Mais s'agit-il de sortir, soit pour marcher contre l'ennemi, soit pour se procurer par la chasse une subsistance devenue nécessaire, on le voit alerte & infatigable. On donnera des exemples de cette activité, lorsqu'on parlera de leurs guerres.

Le funeste esprit du jeu n'est pas particulier aux Européens. Les Indiens ressentent aussi les impulsions attrayantes de cette passion, & ils s'y livrent quelquefois jusqu'à perdre leurs armes, leurs parures, & enfin tout ce qu'ils possèdent. Mais on ne les voit pas dans ce cas en agir comme nos joueurs policés qui murmurent, & souvent font pis encore, apostrophant le ciel de plaintes ou d'imprécations. Jamais un seul mot de mécontentement n'échappe à un Indien, & ils supportent ces revers de la fortune avec une modération & un froid dignes d'un Stoïcien. La grande tache du caractère Indien est ce penchant qui les porte à traiter leurs ennemis avec une cruauté qui fait frémir les nations européennes. Mais s'ils sont aussi barbares que ceux avec lesquels ils sont en guerre, on ne peut être plus humain, plus hospitalier qu'ils le sont envers ceux avec lesquels ils sont en paix. On peut dire avec assurance qu'ils sont les plus cruels ennemis & les meilleurs amis qu'il y ait sur la surface de la terre.

Les Indiens en général ne sont point sujets à la passion de la jalousie, & regardent comme un fou celui qui n'a pas confiance

en sa femme. Il y a même des nations qui n'ont pas seulement l'idée de cette passion. Les plus débauchés de leurs jeunes gens attendent rarement à la pudicité des femmes mariées, & celles-ci ne se mettent pas dans le cas d'être sollicitées. Cependant les femmes Indiennes sont en général d'un tempérament fort amoureux, & elles peuvent s'y livrer avant que d'être mariées, sans perdre en rien de l'estime publique.

Pendant que j'habitois parmi les *Nadocffis*, je remarquai qu'on avoit des égards extraordinaires pour une de leurs femmes; j'en recherchai le motif, & j'appris qu'elle jouissoit de cette considération pour une action qui, chez tous les autres peuples, l'eût couverte d'infamie.

On me dit que pendant qu'elle étoit jeune, (car alors elle étoit déjà fort avancée en âge,) elle avoit donné ce qu'on appelle une fête de riz. Suivant une coutume ancienne, mais presque tombée en désuétude, elle avoit invité quarante jeunes guerriers à sa cabane; & après les avoir fêtés splendidement en riz & en gibier, elle les avoit régalez tour à tour d'un petit entretien secret, derrière un paravent placé pour cet effet au fond de la tente.

Cette extrême galanterie lui valut la faveur la plus décidée de ses hôtes, & l'approbation de toute sa tribu. Les jeunes Indiens furent si touchés de ce mérite extraordinaire, qu'ils cherchèrent sa main à l'envi; & peu de tems après, un des principaux chefs

Payant prise pour femme, elle acquit sur lui la plus grande autorité, & en reçut pendant toute sa vie les marques les plus sensibles d'amour & de respect.

Mais c'est à peine une fois dans un siècle qu'on voit une femme assez courageuse pour donner une pareille fête, quoiqu'un mari du premier rang dans la nation soit la sûre récompense de celle qui s'en tire avec succès; cette coutume, à ce que j'ai depuis appris, est particuliere aux *Nadoessis*.

Les Indiens ne connoissent point la propriété, excepté à l'égard des choses qui sont à leur usage personnel ou domestique; chacun les regarde comme lui appartenantes à l'exclusion de tout autre, & les augmente selon les circonstances: mais ils sont extrêmement libéraux les uns envers les autres, & ils suppléent à ce dont leurs amis ont besoin au moyen de ce qu'ils ont de superflu.

Dans les dangers, ils secourent promptement ceux de leur nation ou tribu qui en ont besoin, sans en attendre aucun retour, excepté la juste considération que les Indiens accordent au mérite. Les loix simples & équitables de la nature étant leur seule regle, chacun est considéré à proportion de son mérite. Cette égalité de conditions, d'usages, de privileges, & cette familiarité constante & sociale qui regnent entre tous les Indiens, leur inspirent un esprit véritablement patriotique, qui tend au bien général de la société dont ils font partie.

Si un de leurs voisins est privé, soit par mort naturelle, soit par l'ennemi, d'un de ses enfans, ceux qui ont le plus grand nombre d'esclaves y suppléent, en lui en donnant un; cet esclave est souvent adopté & traité avec les mêmes égards que s'il étoit le fils de la personne à qui il a été donné.

Les Indiens éloignés des colonies européennes, ne peuvent pas se faire une idée de notre monnoie; & lorsqu'ils connoissent ses usages ils la regardent comme la source d'une foule de maux. C'est à elle qu'ils attribuent ceux qui regnent parmi les européens, comme la trahison, le vol, le meurtre & la dévastation.

Ils regardent comme éloigné de toute raison qu'un homme en ait plus qu'un autre; & ils s'étonnent de ce que la possession d'une plus grande quantité de monnoie puisse attirer à son possesseur des respects & des honneurs. Mais ce qui excède leur croyance, c'est que, dans nos institutions, le manque de ce métal puisse être la cause pour laquelle quelqu'un perde sa liberté; & par une suite de sa distribution inégale, il y ait parmi nous beaucoup de gens qui sont renfermés dans de tristes prisons, & retranchés d'une société dont ils font partie. Ils ne peuvent s'empêcher de traiter de barbares, les auteurs de cette partie de notre gouvernement politique; & de leur retorquer les noms de sauvages & de brutes.

Leur indifférence pour toutes les productions des arts, est égale à celle qu'ils ont

pour les richesses. Quand on leur montre quelque bel ouvrage, ils disent ; *Cela est beau, j'ai du plaisir à voir cela.* Mais ils ne témoignent pas la moindre curiosité sur la manière dont il est composé. Ils ne peuvent même pas se former une idée juste de son usage. Mais parlez-leur d'un homme en état de courir avec grande agilité, qui est habile dans l'art de la chasse, & capable de tirer un coup de fusil juste au but, qui bande facilement un arc, ou manœuvre habilement un canot, qui entend bien l'art de la guerre, qui connoît la situation d'un pays, & qui peut traverser sans s'égarer une immense forêt, en ne subsistant que d'une très-petite quantité de provisions, ils sont dans le ravissement ; ils écoutent avec grande attention cette intéressante histoire, & ils accordent la plus haute considération à celui qui en est le héros.



CHAPITRE IV.

De la maniere de compter le tems, usité par les Indiens.

EN considérant la profonde ignorance des Indiens en Astronomie, on trouvera qu'ils divisent le tems assez raisonnablement. Ceux des parties intérieures, & c'est d'eux que je parle en général, le comptent par hivers, ou, comme ils s'expriment, par neiges.

Il y a parmi eux quelques nations qui divisent l'année en lunes, & qui la font consister en douze mois synodiques ou lunaires, en observant, après trente lunaisons, d'en compter une surnuméraire qu'ils appellent la lune perdue, après laquelle ils recommencent à compter comme auparavant. Ils donnent une grande attention à l'apparition de la nouvelle lune; & dans cette occasion, ils poussent toujours quelques cris de joie, étendant en même tems leurs mains vers elle.

Chaque mois a chez eux un nom expressif de sa température: par exemple, le mois de Mars, qui est le premier de l'année; & qu'ils commencent généralement à la nouvelle lune qui suit immédiatement l'équinoxe du printemps, est nommée par eux le mois où la lune des vers, parce qu'alors les vers quittent leurs retraites de dessous les écorces des arbres ou les autres lieux où ils s'étoient cachés pendant l'hiver.

Le mois d'Avril est appelé le mois des plantes; Mai, le mois des fleurs; Juin, la lune chaude; Juillet, la lune du chevreuil: les raisons de ces dénominations s'offrent d'elles-mêmes.

Août est nommé la lune des esturgeons, parce que dans ce mois on en prend une grande quantité.

On donne au mois de Septembre le nom de la lune du blé; c'est dans ce mois qu'on fait la récolte du mays ou blé d'Inde.

Le mois d'Octobre porte le nom du mois des voyages; parce que c'est alors que les Indiens quittent leurs villages, & s'acheminent vers les lieux où ils se proposent de chasser pendant l'hiver.

Novembre est appelé la lune du castor: car c'est dans ce mois que cet amphibie se retire dans ses cabanes, après y avoir amassé ses provisions pour l'hiver.

Ils donnent au mois de Décembre le nom de la lune de la chasse, parce que ce mois est employé à la chasse.

Janvier est nommé la lune froide, parce qu'il gele ordinairement dans ce mois plus fort que dans tout autre, & que le froid y est plus rigoureux.

Enfin, le mois de Février a reçu le nom de la lune ou du mois de la neige, à cause de la quantité de neige qui tombe ordinairement avec plus d'abondance dans ce mois que dans tout autre.

Lorsque la lune ne paroît pas, ils disent que la lune est morte; & quelques-uns appellent,

pellent les trois derniers jours de chaque lunaison, où on ne peut appercevoir cet astre, les jours nuds. La nouvelle apparition de la lune est pour eux une sorte de résurrection.

La division du mois en semaines leur est inconnue. Mais ils comptent les jours par sommeils. La moitié du jour est indiquée par le lever & le coucher de cet astre; ce qu'ils expriment dans leur espece d'écriture par des hiéroglyphes fort expressifs.

Les Indiens sont tout à fait ignorans en géographie, ainsi que dans les autres sciences. Cependant ils tracent, comme je l'ai déjà remarqué, des cartes assez exactes des pays qu'ils ont fréquentés. Il n'y manque que la latitude & la longitude pour les rendre assez complètes.

Leur seule connoissance astronomique consiste enfin à pouvoir indiquer l'étoile polaire; ils s'en servent pour se diriger dans leur marche pendant la nuit.

Ils mesurent la distance des lieux, non par milles ni par lieues, mais par journée de marche; une pareille journée m'a paru, d'après mes calculs, équivaloir à environ vingt milles anglois. Ils les divisent cependant aussi en demi & quarts, & ils les désignent sur leurs cartes avec une grande exactitude par des signes hiéroglyphiques, lorsque dans une assemblée ils déterminent leurs parties de chasse ou de guerre.

L'arithmétique leur est entièrement inconnue; & quoiqu'ils puissent compter à leur

maniere quelque nombre que ce soit, les chiffres & les lettres sont pour eux une chose mystérieuse & au dessus de leur intelligence. Voici un fait qui le prouve.

Pendant mon séjour parmi les *Nadoeffis*, quelques-uns de leurs chefs voyant un jour dans un de mes livres d'astronomie la figure d'une éclipse de lune, ils me témoignèrent desirer d'y regarder. Leur ayant donné le livre fermé, ils commencerent à compter les feuillets, jusqu'à celui où étoit la figure. Après qu'ils l'eurent examinée, & qu'ils m'eurent fait beaucoup de questions sur ce sujet, je leur dis qu'il n'étoit pas nécessaire qu'ils prissent tant de peine pour retrouver l'endroit, & que je pouvois non-seulement trouver tout-à-coup la place de la figure, mais même leur dire sans compter les feuillets, combien il y en avoit qui précédoient.

Ils me témoignèrent une grande surprise de mon assertion, & me demanderent de leur en démontrer la possibilité. Pour cela, je dis au chef qui tenoit le livre, de l'ouvrir dans un endroit quelconque, & en me montrant la page, de cacher avec soin le bord du livre, en sorte que je ne pusse pas en compter les feuilles. C'est ce qu'il fit avec beaucoup de précaution; mais ayant jetté les yeux sur le feuillet, je lui dis, à sa grande surprise, le nombre des feuillets précédens. Il le compta avec soin, & trouva, comme on peut le juger, que j'avois dit juste; enfin, lorsqu'après plusieurs épreuves, ils virent que je le faisois & promptement & sans ja-

mais me tromper, ils me témoignèrent un étonnement aussi grand que si j'avois rendu la vie à un mort. La seule maniere dont ils purent se rendre compte à eux-mêmes de quelque chose d'aussi étrange, c'est que le livre étoit un esprit, qui me disoit à l'oreille la réponse de tout ce que je lui demandois.

Cette circonstance, toute frivole qu'elle paroît à quelques-uns de mes lecteurs, contribua beaucoup à accroître ma considération parmi eux, & à augmenter la grande idée qu'ils avoient déjà conçue de moi.

CHAPITRE V.

De la maniere dont les Indiens se gouvernent.

CHACQUE corps ou nation séparée d'Indiens se divise en bandes ou tribus, dont chacune forme communauté avec la nation dont elle fait partie; & de même que chaque nation se distingue des autres par des symboles & comme des armoiries particulieres, de même chaque bande ou tribu a aussi son symbole par lequel elle est dénommée, comme celle de l'aigle, celle de la panthere, du tigre, du buffle, &c. Une tribu des *Nadoessis* est représentée par un serpent, une autre par une tortue, la troisieme par un écureuil, la quatrieme par un loup, une cinquieme par

un buffle, &c. Dans chaque nation ou chaque tribu, les particuliers se distinguent de la même manière, & l'Indien de la classe la moins relevée conserve une mémoire exacte de sa descendance directe & de sa famille.

Si un grand nombre de circonstances ne s'y oppoient, cette distinction de tribus, & l'attachement singulier de chaque membre pour celle dont il fait partie, me conduiroient presque à en conclure que les Indiens tirent leur origine des Israélites.

Indépendamment de ces marques distinctives, chaque nation a aussi sa manière propre de construire ses tentes ou ses cabanes; & les Indiens connoissent si bien cette manière, quoiqu'un Européen n'y apperçoive aucune différence, qu'au premier abord ils reconnoissent par la position d'une perche laissée en terre, quelle nation a campé sur le lieu, quelques mois auparavant.

Chaque bande ou tribu a un chef qu'on appelle *le grand chef* ou *le grand guerrier*. Il est choisi en considération de sa valeur & de son expérience à diriger les opérations militaires, ainsi qu'à régler tout ce qui y a trait. Mais ce chef n'est point considéré comme celui de leur petit état; car indépendamment du *grand guerrier* qui a mérité ce titre par ses talens militaires, il y a un autre chef qui, par droit héréditaire, a une prééminence sur toute la tribu, & a en quelque sorte l'administration des affaires civiles. Ce chef pour-

roit à bon titre être appelé le *Sachem* (1); son consentement est nécessaire dans toutes les négociations & traités, auxquels il applique la marque de la tribu ou de la nation.

Quoique ces deux hommes soient considérés comme les chefs de la tribu, même que le dernier soit qualifié d'un titre semblable à celui de roi, les Indiens ne sont assujettis à aucune subordination civile ou militaire. Comme chacun a une haute opinion de soi-même, & est extrêmement jaloux de sa liberté, toute injonction qui seroit accompagnée d'une apparence de commandement seroit aussi-tôt rejetée avec dédain.

C'est en conséquence fort rarement que leurs chefs sont assez indiscrets pour leur donner aucun ordre péremptoire. Mais un simple avis proposé par un chef, disant qu'il pense que telle chose est utile, excite aussi-tôt une vive émulation parmi ceux d'un rang inférieur, & elle est aussi-tôt mise en exécution avec zèle. Par cette méthode, ce que le commandement auroit de révoltant pour des esprits aussi indépendans, est remplacé par une sorte d'autorité persuasive qui, à peu de chose près, a l'effet d'un ordre absolu.

Il n'y a parmi les Indiens aucune forme apparente de gouvernement. Ils ne recon-

(1) *Note du traducteur.* C'étoit le nom que les Phéniciens donnoient à leurs premiers magistrats civils, dont apparemment M. Carver trouve l'autorité & la dignité correspondantes à celles de ces chefs Indiens. On ne voit pas pourquoi.

noissent point cette distinction de magistrats & de sujets; & chacun paroît jouir d'une liberté que rien ne restreint. L'objet de leur gouvernement a plutôt trait au dehors qu'au dedans; car leur attention semble plutôt occupée à conserver entre les différens membres de leur tribu ou de leur nation, cette union intime de laquelle dépend leur force contre leurs ennemis, qu'à y maintenir l'ordre intérieur par aucun règlement public. Si le chef propose un projet qui paroît utile à la communauté, chacun a la liberté de contribuer à son exécution: car il n'y a point parmi eux de loi pour la contraindre à quoi que ce soit. Si quelqu'un a commis une violence ou un meurtre, le droit de venger cette action criminelle, est laissé à la famille de ceux qui ont reçu injure. Les chefs ne s'arrogent le pouvoir ni d'infliger, ni de modérer la punition.

Il y a quelques nations où la dignité de chef est héréditaire, & où la succession est limitée à la ligne féminine. A la mort d'un chef, ce sont ses sœurs qui lui succèdent de préférence à son fils; & s'il n'y a pas de sœur, c'est la parente la plus proche qui la remplace. Cela rend raison de la singularité qu'on a remarquée dans ma relation; savoir, d'une femme chef & reine de la nation des *Quincagos*: cela m'avoit paru fort extraordinaire, avant que je connusse cette coutume.

Chaque famille a le droit de nommer un de ses chefs pour assister le chef principal, & veiller sur les intérêts de sa famille; en

sorte que, sans son consentement, aucune résolution ayant un objet public ne peut être exécutée. C'est ordinairement leur habileté à parler qui les fait choisir, & il n'y a qu'eux qui aient la permission de haranguer dans les grandes assemblées.

C'est ce corps, ayant son chef héréditaire à la tête, qui paroît être dépositaire de l'autorité suprême. C'est lui qui détermine tout ce qui est à faire pour la chasse, qui décide la guerre ou la paix & toutes les autres affaires publiques. Après le corps des chefs vient celui des guerriers, qui comprend tous ceux qui peuvent porter les armes. Cette division a quelquefois aussi à sa tête le chef de la nation, s'il s'est signalé par quelque action d'éclat; sinon, c'est un chef qui s'est rendu fameux par ses exploits militaires.

Ces assemblées générales leur servent à discuter toutes les affaires de conséquence. Mais aucune entreprise de quelque importance n'a son exécution, qu'elle ne soit unanimement approuvée par les chefs. Ils s'assemblent ordinairement sous une tente ou dans une cabane destinée à cela; ils s'assoient sur la terre en cercle, & alors le plus ancien chef se leve & harangue. Quand il a fini, un autre prend la parole; & ainsi ils parlent tous, s'il est nécessaire, & chacun à son tour.

Dans cette occasion, leur discours est nerveux, & leur manière de s'exprimer empouillée. Leur style est rehaussé d'images, de comparaisons & de métaphores hardies; & ne le cède pas, par ses allégories, à celui d'aucun

ne nation orientale. Dans tous les discours d'appareil, ils s'expriment avec beaucoup de véhémence; mais dans le discours ordinaire, ils le font simplement & uniment comme nous.

On permet aux jeunes gens d'affister à ces délibérations nationales; quoiqu'il ne leur soit point permis de prendre la parole, jusqu'à ce qu'ils soient admis suivant les usages. Mais ils écoutent avec beaucoup d'attention; & pour marquer qu'ils ont bien compris & qu'ils approuvent les résolutions prises par les chefs, ils s'écrient fréquemment: *Cela est bien; cela est juste.*

La maniere usitée dans tous les rangs, pour marquer son consentement, est de pousser une forte d'aspiration forcée qui sonne à peu près comme ces lettres OAH. On la répète presque à la fin de chaque période.

C H A P I T R E VI.

Des festins ou repas des Indiens.

LA plupart des nations Indiennes ne font usage ni de pain, ni de sel, ni des épiceries; plusieurs d'entr'elles n'en ont pas même la connoissance. Les *Nadoessis* en particulier n'ont ni pain, ni aucun autre aliment subsidiaire. Ils mangent le riz qui croît spontanément en divers endroits de leur territoire; mais ils le font bouillir, & le mangent

seul. Ils mangent aussi la chair des animaux qu'ils ont tués; mais sans avoir recours à aucune substance farineuse pour la mêler avec elle, & en absorber les parties grossières (1). Enfin, lorsqu'ils se servent du sucre qu'ils ont extrait de leur érable à sucre, ce n'est pas pour rendre leurs mets plus agréables; mais ils le mangent seul & pour lui-même, comme toute autre espèce d'aliment.

Ils n'ont aucune idée de l'usage du lait comme nourriture, quoiqu'il leur fût facile d'en avoir une grande quantité du buffle ou de l'élar. Mais ils ne le regardent que comme utile aux petits de ces animaux. Malgré tout cela, je ne me suis pas aperçu qu'il résultât aucun inconvénient du non usage de ces alimens réputés si nécessaires & si nourrissans parmi les nations européennes; au contraire, les Indiens dont je parle sont en général vigoureux & d'une forte santé.

Il y a cependant un mets analogue à notre pain, qui est usité parmi les *Ottagamis*, les *Sâkis* & autres nations plus à l'Est, chez lesquelles croît le blé d'inde; elles en font le plus grand cas, & même les Européens qui les fréquentent le trouvent extrêmement savoureux. Il est composé du blé qu'on vient

(1) *Note du traducteur.* Je ne sais si cette physique de l'auteur est juste. Il me sembleroit que l'objet de l'union du pain avec les viandes seroit non d'absorber les parties grossières de ces dernières, mais de tempérer l'alcaléité des viandes par une substance farineuse dont le propre est de tendre à l'acide.

de nommer, cueilli avant sa maturité, & de fèves tendres; le tout bouilli avec la chair d'ours, dont la graisse adoucit cette espece de légume, & le rend extrêmement agréable au goût. Ils nomment ce mets *faccatosch*. On pourroit y ajouter encore cette espece de galette dont je mangeai chez les *Ottaouas*, qui est formé du blé encore en lait, exprimé de sa balle, pétri dans son lait même, & cuit sous la cendre chaude. J'ai déjà dit que c'étoit un manger délicieux.

Les Indiens sont fort éloignés d'être *cannibales* (1) comme on le dit; toutes leurs viandes sont ou rôties ou bouillies, & même excessivement. Leur boisson est en général le bouillon même dans lequel la viande a été cuite.

Leur nourriture habituelle est la chair de l'ours, du buffle, de l'élan, du cerf, du castor & du racoun, qu'ils apprêtent de la maniere qu'on vient de dire. Ils mangent le plus souvent celle de cerf qui est seche, avec celle d'ours qui est grasse & succulente; & quoique cette dernière soit extrêmement riche en fucs & en graisse, on ne l'a jamais vu surcharger l'estomac.

Au printemps de chaque année, les *Nadoeffis* mangent l'écorce intérieure d'un ar-

(1) *Note du traducteur.* L'auteur nomme ici cannibales ceux qui mangent la viande crue. Nous prenons en France ce mot dans une autre acception, & nous appellons ainsi ceux qui mangent de la chair humaine.

briffeau, qu'ils recueillent dans une partie de leur territoire; mais je n'ai pu savoir le nom qu'ils lui donnent, ni le lieu précis où il croît. Cette écorce est fragile, & propre à être mâchée. Elle est d'un goût fort agréable, & on la dit très-nourrissante. Sa faveur approche de celle du turnep; & lorsqu'on la met dans la bouche, elle a quelque ressemblance avec cette racine, tant par sa nature pulpeuse que par sa fragilité.

Les dernières classes d'Indiens sont extrêmement mal-propres dans la préparation de leurs mets; mais quelques-uns des chefs affectent beaucoup de propreté, soit dans leurs habillemens, soit dans leurs tentes & dans leur nourriture.

Les Indiens mangent ordinairement en grandes troupes, en sorte que leurs repas peuvent, à quelques égards, être appelés des fêtes; ils le font cependant sans se conformer à une heure fixe ou réglée, mais d'après leur appétit ou la circonstance.

Le repas est entièrement terminé par une danse; & ils pensent probablement rendre par-là au *Grand-Esprit*, duquel ils reconnoissent tenir tous leurs biens, un hommage plus sensible & plus agréable que quelque action de grace que ce fût. Dans ces circonstances, les hommes & les femmes mangent à part, & chaque sexe invite tour-à-tour ses semblables à partager ses mets; mais dans leur manière intérieure de vivre, les hommes & les femmes mangent ensemble.

Il n'est point de peuple si enclin à l'hospita-

lité, si doux envers ceux dont il n'a point à se plaindre, & si libre que ces bons Indiens. Ils partagent sans hésiter avec ceux de leur Tribu, la dernière partie de leurs provisions, & même ils se comportent d'une manière semblable avec ceux d'une nation différente, si par hasard ils arrivent pendant qu'ils mangent. Enfin, quoique leurs provisions ne forment pas un fond commun, cependant cette communauté de biens qui regne parmi eux, & leur générosité, produisent à bien peu près le même effet.

Lorsque les chefs tiennent assemblée pour quelque affaire publique, elle est toujours terminée par une fête générale, dans laquelle la profusion & la joie n'ont point de limites.

C H A P I T R E V I I .

Des danses Indiennes.

LA danse est l'exercice favori des Indiens. Ils ne se rassemblent jamais pour quelque affaire publique, que cet exercice ne forme une partie de leur amusement; & quand ils ne sont point engagés en partie de chasse ou dans quelque expédition militaire, la jeunesse des deux sexes s'amuse à danser chaque soir.

La danse, comme je l'ai observé, fait toujours partie de leurs fêtes. Alors, comme dans leurs autres danses, chaque homme se leve à son tour, & se meut en tournant avec

beaucoup d'assurance & de liberté, & chantant les exploits de ses ancêtres. Pendant ce tems, la compagnie qui est assise à terre & à l'entour du danseur, se joint à lui, pour marquer la cadence par un ton bizarre qu'ils prononcent tous ensemble, & qui est *heh, heh, heh*; ces notes, si l'on peut ainsi les nommer, sont articulées avec un accent aigre, & poussées de toute la force de leurs poulmons; en sorte qu'on croiroit qu'ils en sont épuisés. Mais bien loin de là, ils le repètent avec la même violence pendant tout le tems de cet amusement.

Les femmes, particulièrement celles des nations de l'Ouest, dansent avec beaucoup de grace. Elles se tiennent droites; & avec leurs bras pendans à leur côté, elles se meuvent quelques verges à droite, & ensuite à gauche. Ce mouvement ne s'exécute point, en faisant des pas comme les Européens, mais avec les pieds joints l'un à l'autre, & en portant alternativement de côté le devant du pied & le talon. De cette manière, elles glissent latéralement avec beaucoup d'égalité jusqu'à une certaine distance; elles reviennent ensuite: & quel que soit le nombre de celles qui se joignent à la danse, elles gardent la mesure si exactement, qu'il n'y a jamais d'interruption. Pendant ce tems là, elles mêlent, à des périodes réglées, leurs voix délicates avec les voix rudes & mâles des hommes qui sont assis à l'entour; car jamais les deux sexes ne se mêlent dans leurs danses. Le mélange de ces voix avec la musi-

que de leurs tambours & de leurs *chichicous*, produit une harmonie assez agréable.

Les Indiens ont plusieurs espèces de danses pour les différentes occasions ; telles sont la danse du calumet, la danse de guerre, celle du mariage & celle du sacrifice. Les mouvemens de chacune sont fort différens ; mais il est presque impossible de donner une idée de ce qui les distingue.

La maniere de danser des différentes nations a aussi ses variétés. Les *Chippeways*, par exemple, pratiquent une plus grande variété d'attitudes qu'aucune autre nation. Quelquefois ils tiennent la tête élevée, d'autres fois ils la courbent presque jusqu'à terre ; ils l'inclinent d'un côté, & immédiatement après de l'autre. Les *Nadocffis* portent leur corps plus droit, sont plus fermes, & se meuvent avec plus de grace. Mais tous accompagnent ces mouvemens avec le bruit désagréable qu'on a dit plus haut.

La danse du calumet est la principale & la plus agréable de toutes pour le spectateur, parce qu'elle est la moins violente, & que ses mouvemens sont les plus gracieux. Elle n'est en usage chez eux que dans des occasions particulières, comme lorsqu'un Ambassadeur de nation ennemie vient traiter de la paix, ou lorsque des Etrangers de considération traversent leur territoire.

La danse de guerre, qu'ils pratiquent, soit lorsqu'ils sont sur le point de partir

pour une expédition de guerre, soit lorsqu'ils en reviennent, est propre à jeter la terreur dans l'esprit d'un Etranger qui la voit pour la première fois. On l'exécute comme les autres, au milieu d'un cercle de Guerriers. Le Chef de l'expédition commence ordinairement, en se mouvant de droite à gauche, & en chantant les expéditions de ses ancêtres. Quand il a terminé le récit de quelque action mémorable, il donne un violent coup de sa massue sur un poteau fixé à cet effet en terre vers le centre de l'assemblée.

Chacun danse à son tour, & recapitule les actions mémorables de sa famille, jusqu'à ce que tous se réunissent pour danser. C'est en ce moment sur-tout qu'elle devient alarmante pour un Etranger qui se trouve parmi eux; car ils prennent alors les postures les plus terribles & les plus effrayantes qu'ils puissent imaginer, chacun représentant de son mieux le rôle qu'il espère jouer vis-à-vis de son ennemi. Pendant ce tems, ils tiennent entre les mains leurs couteaux pointus avec lesquels, en tournant comme ils font, ils semblent être en danger de se couper la gorge les uns aux autres; & cela arriveroit sans doute sans l'extrême dextérité avec laquelle ils évitent le coup. Par ces différens mouvemens, ils ont pour objet de représenter la manière dont ils tuent, dont ils scalpent une chevelure, & dont ils font un prisonnier. Pour augmenter l'horreur de la scène, ils jettent les mêmes hur-

lemens & cris dont ils font usage dans le combat ; en sorte qu'il est impossible de les voir , sans se croire spectateur d'une assemblée de démons déchainés.

Je me suis quelquefois joint à eux dans leur danse ; mais , je l'avoue , cet amusement cessa bientôt d'en être un pour moi : car je ne pouvois déposer ma crainte de recevoir quelque blessure , qui , vu la violence de leurs mouvemens , auroit été mortelle.

J'ai observé que les nations qui sont à l'Ouest du Mississipi , & sur les bords du lac Supérieur , continuent de faire usage de la danse appelée *Paouâh* , ou la *danse noire* : le menu peuple des Colonies fait diverses histoires ridicules de cette danse , qu'il dit servir aux Indiens à évoquer le Diable ; mais on convient que cela étoit autrefois , & que cette danse est aujourd'hui presque inusitée parmi ceux qui vivent dans le voisinage des établissemens Européens. Toutefois j'ai découvert qu'elle est encore en usage parmi les nations de l'intérieur ; & quoique je n'aie pu voir évoquer le Diable , j'ai été témoin de scènes qui semblent ne pouvoir être exécutées que par gens qui ont commerce avec lui , ou par d'habiles & inconcevables Charlatans.

En effet , pendant que je vivois parmi les *Nadoëssis* , on exécuta une danse de cette espece , à l'occasion de l'admission d'un des Indiens dans une Société qu'ils nomment *Ouakon Kitchéouah* ; c'est-à-dire , la *Conf-aternité*

ternité de l'Esprit. Cette Société est composée de personnes des deux sexes; mais on n'y admet que des personnes d'un caractère sur lequel il n'y a rien à redire, & qui ont l'approbation de tout le Corps. A cette cérémonie succéda la danse en question, dans laquelle je ne vis rien qui pût donner naissance au bruit répandu, & le tout se termina, suivant l'usage, par une grande fête.

J'observerai cependant que l'initiation fut accompagnée de quelques circonstances fort étranges, qui ne pouvoient être produites que par la magie ou une surprenante dextérité; ce qui m'engage à en donner une description.

Cette cérémonie fut exécutée vers la nouvelle lune, & dans un endroit préparé pour cet effet au milieu du camp, qui pouvoit contenir environ deux cents personnes. Comme j'étois Etranger, & qu'on me traitoit avec beaucoup d'égards, je fus invité & placé tout près des barrières de l'enceinte. Voici ce que je vis, en y donnant toute l'attention possible.

On commença à s'assembler vers le midi, le soleil étant très brillant, ce qu'on regarda comme un heureux augure; car les Indiens ne tiennent jamais volontairement une de leurs assemblées publiques, à moins que le ciel ne soit clair & sans nuages. Un grand nombre de Chefs parut d'abord; ils étoient tous dans leurs plus beaux ornemens. Après eux vint le *Grand-Guerrier*, enveloppé dans une longue robe de riches

fournures qui traînoit à terre, & suivi d'un cortége de quinze ou vingt personnes, peintes & arrangées de la maniere la plus bisarre. Ensuite venoient les femmes de ceux qui avoient été déjà admis dans la Société, & la marche étoit terminée par un groupe confus d'Indiens des derniers rangs, qui s'étoient efforcés de contribuer autant qu'il étoit en leur pouvoir, à rendre la compare grande & majestueuse.

L'assemblée étant assise, & le silence ordonné, un des Chefs principaux se leva; & par un discours brief, mais imposant, il informa les assistans du motif de l'assemblée. Il les instruisit du desir qu'avoit un de leurs jeunes gens d'être admis dans la Société; & le prenant par la main, il le leur présenta, leur demandant en même tems s'ils avoient quelque difficulté à opposer à son admission dans leur Confraternité.

Personne ne s'y opposant, le jeune Candidat fut placé au centre, & quatre des Chefs prirent place tout près de lui. Ensuite l'exhortant à ne point être effrayé de l'opération qu'il alloit essuyer, mais à se comporter comme un homme & comme un brave Indien, deux d'entr'eux se firent de ses bras, & le firent mettre à genoux. Un autre se mit derriere lui, de maniere à le recevoir lorsqu'il tomberoit, & le dernier des quatre se plaça en face à la distance d'environ douze pieds.

Ces dispositions étant faites, le Chef

qui étoit au - devant du Candidat agenouillé, commença à lui parler d'une voix fort intelligible. Il lui dit qu'il alloit être agité par le même Esprit qui bientôt se communiqueroit à lui; qu'il le frapperoit à mort, mais qu'aussi-tôt après, la vie lui seroit rendue: à quoi il ajouta que cette communication, quoique accompagnée d'effets si terribles, étoit un acheminement nécessaire aux avantages de la Société dans laquelle il alloit être admis.

Aussi-tôt après avoir proféré ces paroles, l'Orateur parut tomber dans une grande agitation, qui, s'augmentant par degrés, devint si violente que toute sa figure en étoit devenue difforme & tout son corps en convulsion. Dans ce moment, il jeta dans la bouche du jeune homme quelque chose qui, par la couleur & par la forme, ressembloit à une petite fève; & dans l'instant, celui-ci tomba sans mouvement, comme s'il avoit reçu un coup de pistolet. Le Chef qui étoit placé derrière lui, le reçut dans ses bras; & avec le secours des deux autres, ils l'étendirent à terre; dans un état tout-à-fait semblable à celui d'un homme privé de la vie.

Après cela, ils commencèrent à lui frotter les membres, & à le frapper sur le dos de coups plus propres à affommer un vivant qu'à réveiller un mort. Pendant cette singulière opération, l'Orateur continuoit sa harangue, & exhortoit les spectateurs à ne point être surpris, & à ne point déses-

pérer du retour du jeune homme à la vie ; ajoutant que son état étoit l'effet de l'opération violente de l'Esprit, sur des facultés qui n'avoient jamais ressenti rien de semblable.

Le Candidat resta en effet plusieurs minutes sans sentiment & sans mouvement ; mais enfin, après avoir reçu un grand nombre de coups, il commença à donner quelques symptômes de vie, qui furent suivis de violentes convulsions, & d'une espece d'obstruction dans la gorge. Mais cela ne fut pas de longue durée ; car ayant rejeté de sa bouche la féve ou le je ne sçais quoi que le premier Chef lui avoit jetté, il parut assez bien rétabli.

Cette partie de la cérémonie étant achevée, les Chefs qui en étoient les ministres, ôterent au Candidat les habits qu'il avoit portés jusques-là, & lui en mirent de neufs. Quand il fut habillé, l'Orateur le prit par la main, & le présenta à la Société, comme un Membre régulièrement initié, en exhortant les anciens à donner à leur nouveau Confrere les instructions & les secours dont il pourroit avoir besoin à cause de sa jeunesse. Il exhorta aussi le nouvel Associé à recevoir & à suivre avec docilité les avis des anciens membres de la société où il entroit.

Tous ceux qui avoient été admis dans l'enceinte formerent ensuite un cercle à l'entour de lui, & la musique commençant, le grand Chef chanta une chanson où il célé-

broit, suivant l'usage, leurs exploits militaires.

Le seul instrument de musique dont les Indiens se servent en cette circonstance est un tambour. C'est une piece de bois creux curieusement travaillé, & sur un bout duquel est étendue une peau, qu'ils frappent avec une simple baguette. Le son qui en sort est loin d'être harmonieux, mais il sert à battre la mesure; quelquefois ils y ajoutent le *chichicou*, & dans leurs danses guerrières, ils y joignent encore une espece de fifre formé d'un roseau qui produit un bruit aigre & perçant.

Toute la troupe se réunit alors, & la danse commença. Plusieurs chanteurs joignirent leurs voix au son des instrumens, & les femmes faisant chœur à certains intervalles, il en résulta une harmonie un peu sauvage, mais qui n'étoit cependant pas sans agrément. Ce fut un des plus agréables amusemens dont je fus témoin pendant le tems que j'habitai avec eux.

Je ne pus pas voir sans rire une sorte de jeu singulier & enfantin qu'ils entremêlerent à cette danse, & qui est la seule qui eut quelque apparence d'une conjuration magique. Plusieurs des danseurs portoient en main une peau de loutre ou de martre, qui, ayant été tirée de dessus le corps de l'animal sans être entamée, & étant remplie de vent, rendoit, au moyen de la compression, un son aigu par une piece de bois fixée à la gueule. Lorsqu'on présentoit cet

instrument au visage de quelqu'un de la compagnie, & qu'on produisoit le son, il tomboit aussi-tôt comme roide mort. Quelquefois on voyoit ainsi à terre deux ou trois personnes, hommes ou femmes, qui sembloient bientôt après revenir à la vie, se levoient & se joignoient de nouveau aux danseurs. Cet exercice paroissoit leur faire un plaisir infini, même aux Chefs. J'appris dans la suite que ces peaux enflées étoient leurs Dieux Pénates, ou *Manitous*.

Lorsque quelques heures se furent passées de cette manière, le repas commença. Les plats ayant été apportés près de moi, je reconnus qu'ils consistoient en chair de chiens; & j'ai été depuis informé que dans leurs grandes fêtes, ils ne mangent jamais aucune autre sorte de viande: pour cet effet, lorsqu'il est question d'une fête comme celle que je décris, le Candidat fait provision de chiens gras, s'il peut s'en procurer, à quelque prix que ce soit.

Cette coutume de manger du chien dans des cas particuliers, donne aux Indiens une grande ressemblance avec les Habitans de quelques côtes au Nord-Est du Kamshatka: car suivant l'Auteur de la Relation de ce pays, publiée par ordre de la Czarine, & dont j'ai déjà parlé, les Koreckis qui habitent au Nord du Kamshatka, & qui errent en hordes comme les Arabes, tuent un renne ou un chien, lorsqu'ils veulent honorer & calmer le méchant Esprit; ils en mangent la chair, & laissent la tête & la lan-

gue, en les fixant sur une perche, le front tourné à l'Est. Lorsqu'ils sont alarmés par quelque maladie contagieuse, ils tuent un chien; & après avoir entortillé deux perches de ses boyaux, ils les fixent en terre, & passent entre-deux: ce qui est pour eux une expiation. Ces coutumes, dans lesquelles ils sont si bien imités par les Indiens, semblent ajouter de force à l'hypothèse qui fait venir ces derniers du Nord-Est de l'Asie pour peupler l'Amérique.

Je ne sçais dans quelle classe de danses je dois ranger celle que les Indiens exécuterent pour moi, lorsque je m'arrêtai avec eux près du lac Pepin sur le bord du Mississipi. J'ai déjà raconté, dans mon Journal que, réveillé par mon Domestique alarmé, je regardai hors de ma tente. J'apperçus environ vingt jeunes Indiens tout nuds, & de la plus belle forme que j'aie jamais vue; je les apperçus, dis-je, s'approchant de moi, & dansant au son de leurs tambours. A chaque dix ou douze pas, ils s'arrêtoient, & jettoient leurs cris de guerre.

Lorsqu'ils eurent atteint ma tente, je les invitai à y entrer; ce qu'ils firent sans daigner me dire un seul mot. Comme je remarquai qu'ils étoient peints en rouge & noir, comme ils le sont lorsqu'ils marchent à l'ennemi, & que je vis leur danse guerrière de tems en tems interrompue par d'autres mouvemens, je ne doutai presque plus qu'ils ne fussent envoyés par le Chef ennemi dont j'ai parlé; c'est pourquoi je me dé-

terminai à vendre ma vie le plus cher possible. A cet effet , je les reçus assis sur ma cassette, avec mon fusil & mes pistolets à mes côtés; & j'ordonnai à mes gens d'avoir un œil très-attentif sur eux , & d'être sur leurs gardes.

Les Indiens étant entrés continuèrent alternativement leur danse, en chantant leurs exploits héroïques, & la supériorité de leur Nation sur toutes les autres. Pour donner plus de force à leur langage, quoiqu'il fut déjà extraordinairement nerveux & expressif, tel enfin qu'il eût pu jeter la terreur dans l'ame la plus intrépide, ils frappoient de leurs massues, à la fin de chaque période, sur les pieux de ma tente, avec tant de violence que je craignois à chaque moment qu'elle ne fût renversée sur nous. Comme chacun d'eux, en dansant en rond, passoit auprès de moi, il s'arrêtoit tout près; & mettant sa main droite au-dessus des yeux, il me regardoit fixement en face; chose qu'il m'étoit difficile de regarder comme un signe d'amitié. Mes gens se crurent perdus, & j'avoue qu'en mon particulier, je n'éprouvai jamais des sentimens tumultueux de crainte semblables à ceux qui m'agitèrent alors.

Lorsqu'ils eurent à-peu-près achevé leur danse, je leur présentai le calumet, qu'ils ne voulurent point recevoir. Je crus devoir alors essayer pour dernière ressource ce que pourroient des présens. En conséquence, je tirai de ma cassette quelques rubans &

quelques colifichets que je mis devant eux. Cela sembla modérer leurs résolutions, & détourner leur colere : car après une petite consultation entr'eux, ils s'affirent à terre ; ce que je regardai comme un augure favorable.

Je ne me trompai pas ; car bientôt après, ils acceptèrent le calumet : & l'ayant allumé, ils me le présentèrent, & ensuite ils fumerent. Peu après, ils prirent les présens que jusques-là ils sembloient avoir méprisés, & en me témoignant qu'ils en étoient fort contens, ils prirent congé de moi d'une maniere amicale. De ma vie je ne me suis trouvé plus à mon aise que lorsque je me vis débarrassé de ces étranges hôtes.

Je n'ai jamais pu acquérir une connoissance certaine de l'objet de cette visite. J'avois d'assez bonnes raisons de penser qu'elle n'étoit rien moins qu'amicale, vu l'heure à laquelle on me la faisoit, & ayant lieu de croire que c'étoit à l'instigation du *Grand-Sautcur*. J'ai cependant sçu depuis, qu'il pouvoit se faire que ce fût une honnêteté semblable à celles que ces Indiens font aux Chefs de toute autre Nation, lorsqu'il arrive à quelqu'un d'eux de les rencontrer, & que toutes les circonstances qui m'inquiétoient tant, n'étoient qu'un effet de leur vanité, qui a pour objet d'imprimer dans l'ame de celui qu'ils visitent ainsi, une haute idée de leur valeur. Quoi qu'il en soit, le matin suivant je reçus une visite

moins désagréable de leurs femmes, qui m'apportèrent en présent une petite quantité de sucre; ce qui me coûta encore quelques aunes de rubans.

La danse du sacrifice n'est pas ainsi nommée, à raison de quelque sacrifice qu'ils fassent en même tems à un Esprit bon ou mauvais; mais les *Nadoessis* lui donnent ce nom, parce qu'ils la pratiquent pour célébrer un événement heureux arrivé à leur Nation. Pendant que j'étois avec eux, un superbe cerf ayant par hasard donné au milieu de leur camp, fut presque aussitôt mis à mort. Comme cela arriva justement à la nouvelle lune, ils regarderent cet événement comme d'un heureux augure; & ayant rôti le cerf tout entier, chacun de ceux qui étoient au camp en eut sa part. Après ce repas, ils se réunirent tous, & danserent la danse du sacrifice, qu'ils nomment ainsi seulement parce qu'elle est d'une nature à certains égards religieuse. Ils ont probablement pour objet de remercier le bon Esprit de l'événement heureux qui vient d'arriver.



CHAPITRE VIII.

De la chasse des Indiens.

LA chasse est la principale occupation des Indiens ; ils y sont dressés dès leur plus jeune âge ; & c'est un exercice réputé chez eux aussi honorable, que nécessaire à leur subsistance. Un Chasseur habile & résolu est presque aussi estimé qu'un Guerrier de distinction. Il n'est presque point d'artifice inventé par la sagacité humaine pour prendre les animaux, qui ne leur soit connu ; & qu'ils n'emploient, soit contre ceux qui leur fournissent leur subsistance, soit contre ceux dont ils tirent les fourrures.

C'est sur-tout lorsqu'ils sont engagés dans cet exercice, qu'ils secouent leur indolence naturelle, & qu'ils deviennent actifs, constants & infatigables. Ils ne déploient pas moins de sagacité à découvrir leur proie, qu'à s'en emparer. Ils distinguent les pas des animaux qu'ils poursuivent, à des signes qui échappent à tous les autres yeux, & peuvent les suivre avec certitude à travers la forêt la plus épaisse.

Les animaux que les Indiens chassent, soit pour leur subsistance, soit pour les fourrures qu'ils emploient à leur habillement, ou à commercer avec les Européens, sont le buffle, l'élan, le daim, le renne, le caribou, l'ours, le castor, la loutre, la mar-

tre, &c. Je donnerai ailleurs une description de ces divers animaux; je me borne à parler ici de la chasse des Indiens.

La route qu'ils doivent tenir pour cet effet, & la composition des troupes qui doivent partir pour leurs différentes expéditions, sont fixées dans les assemblées générales qu'ils tiennent pendant l'été, & où toutes les opérations de l'hiver suivant sont arrêtées. Le chef des guerriers, dont le soin est de régler leur marche dans cette occasion, invite en grande solemnité tous ceux qui ont choisi de l'accompagner: car les Indiens, comme nous l'avons observé, ne reconnoissent aucune supériorité, & n'ont aucune idée de contrainte; chacun de ceux qui acceptent l'invitation se prépare à son départ par un jeûne de plusieurs jours.

Le jeûne des Indiens n'est pas, comme celui des autres nations, une simple abstinence de quelques mets choisis & des plus nourrissans; ils s'abstiennent absolument de toute nourriture & de toute boisson: leur patience est telle, que quelle que soit leur soif, ils ne prennent pas même une goutte d'eau; & au milieu de cette abstinence cruelle, ils paroissent gais & contents.

Les raisons qu'ils alleguent pour ce singulier jeûne, sont qu'il les dispose à rêver; & que dans les rêves qu'ils font, ils sont informés du lieu où ils trouveront la plus grande quantité de gibier: à quoi ils ajoutent l'avantage d'écarter la mauvaise humeur des esprits, & de les disposer à leur être

propices. Dans ces occasions, ils peignent en noir les parties de leur corps qui sont découvertes.

Ce jeûne étant fini, & le lieu de la chasse étant connu, le chef qui doit conduire les chasseurs donne une grande fête à ceux qui doivent former les différens partis, mais aucun n'ose y prendre part, avant que de s'être baigné. A cette fête, quoiqu'ils aient rigoureusement jeûné pendant long-tems, ils ne mangent qu'avec modération, & le chef qui y préside prend soin de rappeler les actions de ceux qui ont été plus heureux dans l'exercice qui va les occuper. Aussi-tôt après ils se mettent en marche vers le lieu convenu, peints ou plutôt barbouillés de noir, & au milieu des acclamations de tout le peuple.

On ne peut décrire leur agilité, & la persévérance avec laquelle ils poursuivent leur proie. Ni buissons, ni fossés, ni torrens, marais ou rivieres ne les empêchent de marcher par la ligne la plus directe qu'ils peuvent, & il n'y a que peu des habitans sauvages des bois qu'ils n'atteignent enfin par cette persévérance à les poursuivre.

Lorsqu'ils chassent à l'ours, ils s'efforcent de découvrir sa retraite; car, pendant l'hiver, ces animaux se cachent dans les troncs creux des arbres, ou se font des trous en terre, dans lesquels ils passent sans nourriture, le tems de la plus grande rigueur du froid.

Lorsque les Indiens pensent être arrivés au lieu que ces animaux fréquentent habituellement, ils forment un cercle propor-

tionné à leur nombre ; & se mettant en mouvement , ils tâchent à mesure qu'ils avancent vers le centre , de découvrir la retraite de leur proie. Par ce moyen , s'il y a quelque ours dans cet espace , ils sont sûrs de le faire lever & de le tuer avec leurs fleches ou leurs armes à feu. Ces animaux fuient ordinairement à la vue d'un homme ou d'un chien , & ne font résistance que quand ils sont très-affamés ou qu'ils ont été blessés.

La maniere dont les Indiens chassent au buffle , consiste à former un cercle ou un quarré à peu près de la même maniere que lorsqu'ils recherchent les ours. Ayant donc pris leurs stations , ils mettent le feu à l'herbe qui est alors seche ; & les buffles qui craignent extrêmement le feu , fuient avec précipitation devant lui ; un grand nombre se rassemble dans un même espace , & rarement en échappe-t-il un seul.

Les Indiens ont encore différentes manieres de chasser l'élan , le caribou & le daim. Tantôt ils les recherchent dans les bois où ils se retirent pendant la rigueur de l'hiver , & ils les tirent facilement de derriere les arbres. Dans les pays plus septentrionaux , on profite de la circonstance du tems pour tuer l'élan. Lorsque le soleil commence à avoir assez de force pour fondre la neige , & que la gelée de la nuit forme sur sa surface une espece de croûte , cet animal qui est fort lourd la brise avec son pied fourchu , & s'en débarrasse difficilement ; ce qui permet de l'atteindre & de le tuer avec facilité.

Quelques nations ont une maniere de chasser le même animal, qui est plus aisée & sans danger. Le parti de chasseurs se divise en deux bandes; & choisissant un lieu proche du bord de quelque riviere, les uns s'embarquent dans leurs canots, pendant que les autres forment sur la terre un demi-cercle, dont les flancs s'appuient sur les bords. Ils lâchent alors leurs chiens; & par ce moyen, ils font lever le gibier renfermé entre ces limites. Ils le chassent ensuite du côté de la riviere, dans laquelle il n'est pas plutôt entré, qu'il est facilement tué par ceux qui sont dans les canots.

L'élan & le buffle deviennent furieux, lorsqu'ils ont été blessés; ils retournent alors avec fureur sur celui qui les poursuit, & ils le renversent & le foulent aux pieds, s'il ne trouve le moyen de les prévenir en les achevant, ou s'il ne cherche sa sûreté en montant sur un arbre. Par ce moyen, on les évite le plus souvent; & l'animal, lassé de la poursuite, s'éloigne volontairement.

Mais la chasse dans laquelle les Indiens, sur-tout ceux qui habitent les parties les plus septentrionales, s'occupent le plus, & dont ils retirent le plus d'avantage, est celle du castor. La saison la plus favorable pour cette chasse est l'hiver, depuis le mois de Novembre jusqu'en Avril; car c'est pendant ce tems que les fourures sont le plus garnies. Je donnerai ailleurs une description de cet animal remarquable, de la construction de ses cabanes, & des loix pour ainsi

dire, de la communauté dans laquelle il vit, & où l'on apperçoit des étincelles de raison.

Les chasseurs emploient différentes méthodes pour prendre les castors. Les plus généralement pratiquées sont de les prendre au piège, après avoir coupé la glace, ou d'ouvrir leurs chauffées.

Comme la vue de cet animal est extrêmement perçante, & son ouïe très-délicate, il faut user de beaucoup de précautions pour s'approcher de leurs demeures; car comme ils s'éloignent rarement beaucoup de l'eau, & que leurs cabanes sont construites sur le bord de quelque large lac ou rivière, ou de quelque chauffée de leur propre construction; à la moindre alarme qu'ils prennent, ils se jettent dans l'eau la plus profonde, & plongent tout de suite jusqu'au fond. En même tems, ils font un grand bruit en frappant l'eau avec leurs queues, afin d'avertir toute la communauté d'être sur ses gardes.

On les prend aussi au piège de la manière suivante. Quoique les castors fassent pour l'hiver une provision suffisante de subsistance, ils ne laissent pas de faire de tems à autre quelques excursions dans les bois voisins, pour s'en procurer une plus grande abondance. Les chasseurs ayant donc trouvé le lieu qu'ils fréquentent de préférence, ils placent une trappe sur leurs chemins; ils l'amorcent avec de petites pieces d'écorce ou de jeunes pousses d'arbres, auxquelles l'animal n'a pas plutôt touché, qu'un gros bloc de bois lui tombe dessus, & lui rompt l'épine

pine du dos. Son ennemi qui est aux aguêts paroît aussi-tôt, & en un instant il dépêche le malheureux castor qui est sans défense.

D'autres fois, lorsque la glace des rivières & des lacs a un demi-pied environ d'épaisseur, ils y font avec la hache un trou, auquel les castors, ayant été forcés d'abandonner leurs cabanes, ne manquent pas d'accourir pour y respirer. Comme leur respiration occasionne un grand mouvement dans l'eau, le chasseur est informé par-là de leur approche, & a la commodité de les tirer au moment où il mettent la tête hors de l'eau.

Quand les cabanes des castors sont voisines d'un petit ruisseau, on les tue avec encore plus de facilité. On coupe la glace, & l'on étend un filet au dessous; on brise ensuite la cabane des castors, qui ne manquent pas de se retirer au plus profond de l'eau, où ils s'embarassent & sont pris. Mais il ne faut pas les y laisser long-tems; car ils se débarrasseroient assez promptement, au moyen de leurs dents que tout le monde fait être extrêmement longues & tranchantes.

Les Indiens ont grand soin d'empêcher leurs chiens de toucher aux os des castors. Ils en donnent deux raisons; la première est que ces os sont d'une dureté extrême, & dépouillent les dents de leurs chiens de leur émail: la seconde est qu'ils craignent d'irriter par-là les Esprits des castors; ce qui feroit que leur chasse suivante ne seroit pas heureuse.

Les peaux de ces animaux sont employées

par les chasseurs à faire des échanges avec les Européens ; & comme cette fourrure est celle dont les derniers font le plus de cas , les Indiens donnent la plus grande attention à cette chasse.

Lorsque les Indiens ont tué des élans , des buffles ou des daims , &c. ils en partagent la chair entre ceux de la tribu à laquelle ils appartiennent. Mais lorsqu'ils chassent le castor , un petit nombre de familles se réunissent pour partager la prise. Dans le premier cas cependant , ils font quelque attention à leur propre famille ; mais cela n'excite jamais aucune jalousie ou aucun murmure , sous prétexte de partialité.

Lorsque parmi les *Nadoeffis* , un chasseur tire un cerf , un buffle , &c. & que l'animal blessé seulement s'enfuit à une distance considérable avant que de tomber , si un chasseur d'une autre tribu y enfonce le premier son couteau , la proie est censée lui appartenir , quoique le premier l'ait blessée mortellement. Malgré ce que cet usage paroît avoir d'arbitraire & d'injuste , ils s'y soumettent sans difficulté. L'usage est tout différent chez les nations sises sur les derrières de nos colonies. La proie appartient à celui qui lui a porté le premier coup.



CHAPITRE IX.

De la maniere dont les Indiens font la guerre.

LES Indiens commencent à porter les armes à l'âge de quinze ans, & ils les quittent à celui de soixante. J'ai appris néanmoins que chez les nations méridionales, ils ne continuent pas leurs exercices militaires au delà de cinquante ans.

Dans chaque nation, & dans chaque tribu, il y a un nombre d'Indiens choisis, appelés guerriers, & qui sont toujours prêts à agir offensivement ou défensivement selon l'occasion. Ils sont toujours bien équipés, & portent les armes en usage parmi eux; ce qui varie selon les pays habités par leurs nations. Ceux qui ont commerce avec les Européens font usage de *tomahâks*, ou casse-têtes, ou couteaux & d'armes à feu. Mais ceux qui habitent à l'Ouest du Mississipi, & qui n'ont pas la commodité d'acheter des Européens ces especes d'armes, se servent d'arcs & de fleches, ainsi que du casse-tête, ou massue de guerre.

Les Indiens qui sont encore plus à l'Ouest, & qui habitent le pays qui s'étend jusqu'à la mer du Sud, se servent en se battant d'une arme fort extraordinaire. Comme ils ont beaucoup de chevaux, ils ne combattent que bien montés, & n'attaquent leur enne-

mi qu'avec une pierre d'une grosseur médiocre, joliment travaillée, & attachée par une corde de quatre à cinq pieds, à leur bras droit, un peu au dessus du coude. Ils portent ces pierres dans leur main, jusqu'à ce qu'ils aient atteint leur ennemi; & alors les lançant avec dextérité en même tems qu'ils courent à toute bride, ils ne manquent guere de frapper un coup mortel. Le pays que ces nations habitent étant presque en entier une vaste plaine, ceux qui ont affaire avec elles en reviennent rarement; car la vitesse des chevaux dont elles usent, les met à portée d'atteindre les plus lestes de leurs assaillans.

Les *Nadoeffis*, qui ont été en guerre avec ce peuple, m'ont dit, qu'à moins qu'on ne trouve des endroits marécageux ou des bouquets de bois où l'on puisse se retirer, on est sûr d'être mis en pieces. Pour prévenir ce malheur, ils prenoient toujours grand soin, toutes les fois qu'ils changeoient de poste, de le prendre près de ces lieux impénétrables à la cavalerie; alors ils avoient un grand avantage sur leurs ennemis, dont les armes ne pouvoient les atteindre de loin.

Quelques nations font usage d'especes de javelines garnies de pointe d'or travaillées de différentes manieres; mais leurs armes propres sont en général des arcs & des fleches, avec la courte massue dont j'ai déjà parlé. Cette dernière est fabriquée d'un bois fort dur, dont la tête est faite en forme de boule d'environ trois pouces & demi de dia-

metre. Dans cette partie ronde est fixée une espece de tranchant ou de hachete ressemblant à celle du tomahâk, soit de fer, soit de caillou, suivant la commodité de se procurer l'un ou l'autre.

Les *Nadoessis* se servent aussi d'une espece de dague qui leur est particuliere. Sa forme est ancienne selon eux ; mais ils ne peuvent dire quand ils ont commencé à en faire usage. On la faisoit originaiement de caillou ou d'os ; mais depuis qu'ils ont eu commerce avec les Européens, ils y emploient le fer. Sa longueur est d'environ dix pouces , & sa largeur près de la poignée est d'environ trois. Ses tranchans sont affilés & s'amincissent graduellement en une pointe. Ils la portent dans une gaine faite de cuir de daim, proprement ornée de pointes de porc-épic, cette gaine est attachée à une courroie ornée de la même maniere, qui ne descend pas plus bas que la poitrine. Il n'y a qu'un petit nombre de chefs qui portent cette arme remarquable ; car elle est à la fois un instrument utile , & un signe de supériorité.

J'ai remarqué parmi les *Nadoessis* quelques boucliers, faits de cuir de buffle cru, & de la forme de ceux des anciens. Mais le nombre en est petit, & je n'ai pu apprendre l'époque à laquelle ils ont été introduits chez cette nation ; je pense que ceux que j'ai vus étoient venus de pere en fils depuis plusieurs générations.

Les raisons que les Indiens donnent pour justifier les guerres qu'ils se font les uns aux

autres, sont les mêmes que celles qui engagent les nations plus civilisées à troubler la tranquillité de leurs voisins. L'avantage est même en faveur des Indiens, dont les raisons sont en général plus justes & mieux fondées que celles qu'alleguent les Européens pour justifier leurs procédés (1).

La manie d'étendre sa domination, ou de vouloir être la seule nation commerçante de l'univers, ne fut jamais pour les Indiens un motif de porter la désolation sur un territoire voisin. Assurer ses droits de chasse dans ses limites propres, maintenir la faculté de passer par des chemins accoutumés pour se rendre aux pays de chasse, enfin conserver la possession de certaines terres dont ils se regardent comme propriétaires, d'après un usage immémorial; tels sont les sujets qui mettent aux mains les Indiens de différentes nations, & qui excitent entr'eux des guerres qui sont poussées avec la dernière animosité. En effet, quoiqu'ils n'aient aucune idée de propriétés particulières, toutefois les plus grossiers d'entr'eux connoissent parfaitement les droits de leurs sociétés sur certains domaines possédés en commun, &

(1) *Note du traducteur.* Sans vouloir justifier les fureurs de l'ambition Européenne, je dirai que cela n'est pas trop exact, car l'auteur nous apprend ailleurs que souvent les Indiens font la guerre à leurs voisins par un pur caprice & par une inquiétude naturelle à leurs guerriers qui rappellent d'anciennes querelles.

ils s'opposent avec toute la vigueur imaginable à la moindre usurpation sur eux.

Quoique l'on pense généralement que leurs territoires étant si étendus, leurs limites doivent être fort incertaines, je me suis bien assuré que les limites de chaque nation sont marquées avec exactitude dans leurs cartes, toutes grossières qu'elles sont. Ces cartes m'ont été fort utiles & après beaucoup d'observations & de recherches, je n'y ai trouvé que peu d'erreurs à relever.

Difons toutefois que ce vif intérêt, fondé sur la nécessité des subsistances, n'est pas le motif le plus puissant & le plus fréquent de leurs guerres cruelles. La passion de la vengeance, qui est le caractère le plus distinctif de ces peuples, en est le motif le plus ordinaire. Ils ressentent les injures avec une sensibilité inexprimable, & ils en poursuivent la vengeance avec une ardeur sans relâche. On peut joindre à cela, cette émulation naturelle qui porte les Indiens, si-tôt qu'ils approchent de l'état adulte, à donner des preuves de leur valeur.

En effet, ils sont préoccupés de bonne heure de l'idée que la guerre doit être l'occupation principale de leur vie; que rien n'est à désirer comme la réputation d'être un grand guerrier, & que la seule chose précieuse est la quantité des chevelures arrachées à leurs ennemis, ou celle des prisonniers faits sur eux. Ainsi l'on ne doit pas s'étonner que les jeunes Indiens soient inquiets & mal à leur aise, lorsque cette ar-

deur est réprimée, & que la paix suspend leur activité. L'une ou l'autre de ces inclinations les porte fréquemment à commettre des hostilités sur les territoires de leurs voisins.

Lorsque des chefs trouvent quelque occasion de faire la guerre, ils s'efforcent de réveiller ces passions; & par ce moyen, ils excitent bientôt les guerriers à prendre les armes. Ils font usage pour cela de leur éloquence martiale, & leur tiennent des discours à peu près en ces termes : „ Freres, „ les os de nos compatriotes morts restent „ à découvert; ils nous appellent pour venger leurs insultes, & nous devons les satisfaire. Les esprits sont irrités contre „ nous; il faut les apaiser. Les génies gardiens de notre honneur nous inspirent „ la résolution d'aller chercher les ennemis „ de nos freres mis à mort. Allons, & dévorons ceux qui les ont tués. Ne restez „ pas plus long-tems dans l'inaction, livrez-vous à l'impulsion de votre valeur naturelle; oignez vos cheveux; peignez vos „ faces, remplissez vos carquois, & faites „ retentir les forêts de vos chansons guerrières, pour consoler les esprits des morts, „ & leur apprendre qu'ils vont être vengés”.

Animés par des exhortations semblables, les guerriers se saisissent de leurs armes dans un transport de fureur, chantent la chanson de guerre, & brûlent d'impatience de tremper leurs mains dans le sang de leurs ennemis.

Quelquefois des chefs particuliers assemblent de petits partis, & font des excursions contre ceux avec lesquels ils sont en guerre, ou qui les ont insultés. Ainsi, un simple guerrier, animé par le desir de la vengeance, ou par celui de faire montre de sa valeur, marche sans être suivi pendant plusieurs centaines de milles, pour surprendre un parti errant des ennemis, & en scarper quelques-uns.

Ces sorties irrégulières ne sont cependant pas toujours approuvées des chefs âgés ; mais ils sont souvent obligés d'y conniver. J'en ai donné un exemple, lorsque j'ai parlé de la rencontre des *Nadoessis* avec les *Chippeways*.

Mais lorsqu'une guerre est absolument nationale, & entreprise par la communauté, leurs délibérations sont expressees & tranquilles. Les plus âgés tiennent un conseil, auquel tous les chefs guerriers & les jeunes gens sont admis. Ils y proposent leurs opinions, en pesant avec maturité la nature de l'entreprise dans laquelle il s'agit de s'engager, & balançant avec sagacité les avantages ou les inconvéniens qui peuvent en résulter. Leurs prêtres sont aussi consultés sur ce sujet, & même quelquefois on demande aux femmes les plus intelligentes, leur avis.

Si, après toutes ces délibérations, la guerre est résolue ; on s'y prépare avec beaucoup de cérémonies.

Le chef des guerriers d'une nation ne commande pas toujours le parti qui va en

guerre. Souvent il députe un guerrier de la valeur ou de la prudence duquel il a une bonne opinion. La personne ainsi désignée, s'étant d'abord barbouillée de noir, observe un jeûne plusieurs jours, pendant lesquels elle invoque le *Grand-Esprit*, ou tâche de fléchir la colere des mauvais génies, en observant durant tout ce jeûne, de n'avoir commerce avec personne de sa tribu.

Ce chef a aussi le plus grand soin de faire attention à ses rêves; car les Indiens sont persuadés que leur succès en dépend en grande partie; & comme chacun d'eux, d'après sa présomption, se flatte toujours de marcher à la victoire, il est rare que ces rêves ne la promettent pas.

Après qu'il a jeûné le tems prescrit par l'usage, il assemble ses guerriers; & tenant un collier de *Ouampuns*, dans sa main, il leur parle à peu près ainsi :

„ Freres, je vous parle aujourd'hui par
 „ l'inspiration du *Grand-Esprit*; & c'est lui
 „ qui me suggere de mettre à exécution les
 „ projets que je vais vous exposer. Le sang
 „ de nos freres morts n'est pas encore lavé.
 „ Leurs corps ne sont pas encore couverts, &
 „ je vais remplir ce devoir envers eux”.

Après leur avoir fait connoître les motifs qui l'engagent à prendre les armes contre la nation avec laquelle ils ont à combattre, il continue ainsi : „ J'ai donc résolu de mar-
 „ cher par le sentier de guerre pour les sur-
 „ prendre. Nous mangerons leur chair &
 „ nous boirons leur sang; nous leur enle-

verons la chevelure, & nous les ferons prisonniers; & si nous périssons dans cette noble entreprise, nous ne serons pas pour toujours étendus dans la poussière: car ce collier sera la récompense de celui qui enterrera les morts". Ayant dit ces mots, ils jetta à terre le collier; celui qui le relève se déclare par-là son lieutenant, & est regardé comme son second dans le commandement. Mais ce n'est jamais qu'un guerrier distingué par l'enlèvement d'un grand nombre de chevelures, qui puisse avoir droit à ce poste.

Quoique dans leurs harangues, les Indiens disent qu'ils mangeront la chair & boiront le sang de leurs ennemis, ce n'est-là qu'une expression figurée. Il est vrai que quelquefois dans leur fureur, il leur arrive de manger le cœur de ceux qu'ils ont tués, & de boire leur sang; mais c'est une sorte de bravade & une manière de satisfaire plus complètement leur vengeance: ils ne sont pas anthropophages, & ils ne mangent pas la chair humaine.

Après ces discours, le chef est nettoyé de sa peinture noire; on l'oint avec de la graisse d'ours, & on le peint en rouge, en formant sur son corps des figures capables d'épouvanter l'ennemi: il chante alors sa chanson de guerre, & fait l'énumération de ses actions guerrières. Après cela, il fixe les yeux sur le soleil, & adore le Grand-Esprit, en quoi il est imité par ses guerriers. Enfin, la cérémonie est suivie des danses décrites ci-

dessus, & le tout est terminé par un grand repas consistant pour l'ordinaire en chair de chiens.

Ce repas ou cette fête est donnée dans la tente ou cabane du chef guerrier, auquel tous ceux qui se proposent de l'accompagner envoient leur plat pour être rempli; & pendant ce tems-là, le guerrier, malgré le long jeûne qu'il vient d'éprouver, doit être tranquillement assis, sa pipe à la bouche, & chantant de tems à autre les actions valeureuses de ses ancêtres.

Pour que les blessures qu'ils peuvent recevoir soient traitées convenablement & guéries promptement, & que cette espérance soit un encouragement pour les guerriers à s'exposer au danger, leurs prêtres, qui sont aussi leurs médecins, préparent des remèdes dont ils ont éprouvé l'efficacité. Ils rassemblent avec beaucoup de cérémonies différentes plantes & racines, prétendant que ces cérémonies leur communiquent la propriété de guérir.

Malgré ces procédés superstitieux, il est certain qu'ils ont acquis la connoissance de plusieurs plantes & herbes vraiment médicinales, & qu'ils ont une grande habileté à les employer.

Depuis le moment où la guerre a été résolue, jusqu'au départ des guerriers, les nuits se passent en fêtes, & le jour à faire les préparatifs nécessaires.

S'il est important pour la nation qui va en guerre de solliciter l'alliance de quelque na-

tion voisine, on choisit un des chefs qui parle sa langue, & qui est un bon orateur; & on le charge de lui porter un collier de *Ouampuns*, sur lequel est spécifié l'objet de l'ambassade par des figures que chaque nation connoît fort bien; en même tems, il porte une petite hache peinte en rouge.

Aussi-tôt que ce chef est arrivé au camp ou au village de la nation vers laquelle il est député, il informe son chef de l'objet général de sa mission; & celui-ci convoque aussitôt une assemblée à laquelle l'ambassadeur est invité. Là, ayant posé à terre la hache, il tient à la main le collier, & entre dans les détails de l'objet de son ambassade. Dans la harangue, il invite les assistans à prendre la hache, & après qu'il a fini, il propose le collier.

Si les auditeurs ont de la disposition à entrer en alliance avec sa nation, un des chefs s'avance, & prend la hache; c'est un signe qu'il épouse la querelle avec chaleur. Mais si le collier ni la hache ne sont acceptés, l'ambassadeur en conclut que le peuple dont il sollicite le secours est déjà entré en alliance avec l'ennemi de sa nation; & il retourne promptement chez lui rendre compte du peu de succès de sa mission.

La manière dont les Indiens déclarent la guerre à leurs ennemis, consiste à envoyer par un esclave une hache dont la poignée est peinte en rouge, à la nation avec laquelle ils veulent rompre; le messager, malgré le danger qu'il court d'être mis en pièces par

un effet de la fureur soudaine de ceux vers lesquels il est envoyé, ne manque gueres d'exécuter sa mission avec fidélité.

Quelquefois ce défi produit un effet si prompt sur ceux à qui il est adressé, que dans le premier transport de leur fureur, un petit parti se met en campagne, sans attendre la mission des anciens chefs, & massacrant le premier homme qu'il rencontre de la nation qui les a défiés, ils ouvrent son corps, & enfoncent dans son cœur une hache semblable à celle qu'ils ont reçue. Parmi les nations les plus éloignées, cela se fait avec une fleche ou un épieu, dont le bout est peint en rouge; & pour mieux irriter leur ennemi, ils démembrent le corps, afin de montrer qu'ils ne les regardent pas comme des hommes, mais comme de vieilles femmes.

Les Indiens tiennent rarement la campagne en grand corps de troupes, parce qu'il seroit trop difficile de pourvoir à sa subsistance pendant une longue marche à travers des forêts épaisses, ou pendant une longue navigation sur des lacs & des rivières. Cela est au dessus de leur industrie. Aussi leurs armées ne sont jamais encombrées de bagage ou de provisions militaires; chaque guerrier, outre ses armes, porte seulement avec lui une natte, & pendant qu'il est encore éloigné du pays ennemi, il ne se nourrit que du gibier qu'il tue, ou du poisson qu'il prend.

Lorsqu'ils traversent un pays où il n'y a nul danger de rencontrer l'ennemi, ils mar-

chent avec fort peu de précautions. Souvent à peine y a-t-il douze guerriers ensemble, pendant que les autres sont dispersés pour chasser; mais quoiqu'ils se soient quelquefois fort écartés du chemin de leurs camarades, ils ne manquent point de se trouver au rendez-vous à l'heure convenue.

Ils dressent toujours leurs tentes avant le coucher du soleil; & comme ils sont naturellement présomptueux, ils ne prennent presque aucune précaution contre la surprise. Ils mettent une grande confiance dans leurs *Manitous* ou Dieux domestiques; & persuadés qu'ils font pour eux l'office de sentinelles, ils dorment avec sécurité sous leur protection.

Ces *Manitous*, comme les nomment certaines nations, que d'autres, comme les *Nadocffis*, appellent *Ouakon*, ou *Esprit*, ne sont rien autre chose que des peaux de martres ou de loutres, comme je l'ai dit plus haut, ils ont pour elles la plus grande vénération.

Lorsqu'ils entrent dans le pays ennemi, c'est alors qu'ils prennent les plus grandes précautions. Ils n'allument plus de feux, parce que la fumée les décelerait; ils ne tirent plus, & ils ne poursuivent plus le gibier. Il n'est pas même permis de parler; mais ils se communiquent leurs pensées par des signes.

Le stratagème, l'embuscade ou la surprise sont les seuls moyens qu'ils emploient. Lorsqu'ils ont découvert leurs ennemis, ils envoient l'un d'eux le reconnoître; & à son

retour, ils tiennent conseil, pendant lequel ils ne délibèrent qu'à voix basse sur le rapport que leur a fait leur espion.

Ils n'attaquent guères que la nuit, peu de tems avant la pointe du jour, moment auquel ils supposent leur ennemi plongé dans le plus profond sommeil. Pendant toute la nuit qui précède l'attaque, ils se tiennent à plat-ventre sans mouvement, & font leurs approches en rampant de cette maniere sur leurs mains & sur leurs pieds, jusqu'à ce qu'ils soient à moins que la portée de l'arc, de ceux qu'ils veulent surprendre. Alors, au signal donné par le guerrier qui les conduit, & auquel ils répondent par les hurlemens les plus affreux, ils se levent tout-à-coup, & faisant une décharge générale de leurs fleches, sans donner à leurs ennemis le tems de revenir de leur étonnement & de leur terreur, ils courent à eux le *tomahák* ou le casse-tête à la main.

C'est une opinion chez les Indiens, qu'il y a peu d'honneur à attaquer leur ennemi ouvertement & en plein champ. Leur grande gloire est de surprendre & assommer; aussi s'engagent-ils rarement dans un combat où il n'y a pas une apparence manifeste d'avantage. Si leur ennemi est sur ses gardes, trop fortement retranché, ou supérieur en nombre, ils se retirent, supposé qu'ils en aient le moyen; enfin, la qualité dont ils font le plus de cas dans un chef guerrier, c'est d'être capable de conduire une attaque, de maniere qu'en tuant beaucoup d'hommes à l'en-
nemi,

nemi, ils ne perdent que le moins possible des leurs.

Quelquefois ils se mettent à l'abri derrière des arbres, des buissons ou des rochers; & ayant fait de là une ou deux décharges, ils se retirent avant que d'être découverts. Les Européens, qui ne connoissoient point cette maniere de combattre, n'ont appris que trop souvent à leurs dépens combien elle est destructive.

Le général Braddock est un de ceux qui en ont été les victimes. En 1755, tandis qu'il marchoit pour attaquer le fort Duquesne, il fut intercepté par un corps de François & d'Indiens leurs amis, qui, par cette maniere de combattre, défirent entierement son armée, composée d'environ deux mille hommes braves & bien disciplinés. Les Indiens s'étoient postés d'une maniere si sûre, qu'à peine les Anglois pouvoient savoir d'où & de qui venoient les coups qu'ils recevoient. Pendant tout le combat, à peine eurent-ils la vue d'un seul des ennemis; & ils furent obligés de se retirer, sans avoir même la satisfaction de prendre la moindre vengeance du mal qu'ils effuyoient. Le général paya sa témérité de sa propre vie, & sa mort fut suivie de celle d'un grand nombre de ses braves compagnons, pendant que leurs ennemis eurent à peine un ou deux hommes tués.

Lorsque les Indiens réussissent dans leurs approches silencieuses, & parviennent à forcer le camp ennemi, rien ne peut égaler la scene d'horreurs qui en est la suite. La cruau-

té sauvage des vainqueurs & le désespoir des vaincus, qui connoissent ce qu'ils ont à attendre, s'ils tombent vivans entre les mains de ces féroces ennemis, donnent lieu de part & d'autre aux efforts les plus extraordinaires. La figure des combattans, tous défigurés de noir & de rouge, & couverts du sang des morts; leurs cris affreux & leur fureur sans frein ne peuvent être imaginés par ceux qui n'ont jamais passé la mer Atlantique.

J'ai été plus d'une fois spectateur de ces horribles scènes, & une fois j'y ai joué un rôle. Mais ce qui ajoutoit à l'horreur de ma situation, c'est que je n'avois pas même la consolation de pouvoir faire quelque résistance. Je regarde aussi comme un miracle que j'en aie échappé. Chaque circonstance de cette affreuse aventure est si profondément gravée dans ma mémoire, que je puis encore tracer le tableau le plus exact de la brutale férocité avec laquelle les Indiens se comportent dans ces occasions où ils ont surpris leurs ennemis, & s'en sont rendus maîtres.

Comme les détails du massacre de la garnison du fort *Guillaume-Henri* en l'année 1757, qui est la scène affreuse dont j'ai été à la fois spectateur & partie, ne sauroient être étrangers à mon sujet, & sont propres à donner une idée de la férocité indienne, je vais les insérer ici. Je demande au lecteur pardon pour la longueur de cette digression, & pour

les particularités qui me font personnelles (1).

Le général Webb commandoit l'armée Angloise en Amérique, & étoit campé au fort Edward. Ayant appris que les François, aux ordres de M. de Montcalm, faisoient quelques mouvemens qui menaçoient le fort *Guillaume-Henri*, il détacha un corps d'environ deux mille cinq cents hommes, consistant en troupes angloises & provinciales, pour en renforcer la garnison. J'y allai comme volontaire parmi les dernières.

La crainte du général Anglois n'étoit pas sans fondement; car le lendemain de notre arrivée, nous vîmes le lac George (autrefois le lac Saint-Sacrement) qui est voisin du fort, couvert d'un nombre infini de bateaux; & en peu d'heures, nos lignes furent

(1) *Note du traducteur.* On va voir ici M. de Montcalm extrêmement inculpé relativement à ce massacre. Nous n'avons pas une connoissance suffisante des faits pour le justifier. Mais nous avons peine à croire que les choses se soient passées précisément comme M. Carver les raconte, & sur-tout que la capitulation promit une escorte; le capitaine Carver a pu être mal informé sur ce point; peut-être M. de Montcalm craignit-il de s'aliéner les Sauvages, dont il avoit grand besoin, s'il employoit pour les réprimer une force que leur fureur rendoit nécessaire. Enfin, il ne nous semble pas que les Anglois, après la bataille de Québec où M. de Montcalm périt, eussent traité honorablement le corps de ce général comme ils firent, s'ils eussent été fondés à lui reprocher une violation aussi atroce du droit des gens.

attaquées par le général François, qui avoit mis à terre onze mille hommes de troupes, tant réglées que canadiennes, avec deux mille Indiens. Le colonel Munro, brave officier, commandoit dans le fort, & n'avoit pas plus de deux mille trois cents hommes, notre détachement compris.

Malgré cette infériorité de forces, le colonel Munro se défendit avec vigueur; & probablement il auroit conservé le fort, s'il eût été secouru, ou s'il eût été libre de continuer sa défense. A chaque sommation de se rendre que lui faisoit le général François, en lui offrant des conditions honorables, il ne répondit autre chose, sinon qu'il se sentoit capable de repousser ses attaques les plus vives; & que s'il se trouvoit hors d'état de le faire, il seroit bientôt secouru par une partie de l'armée Angloise qui étoit dans le voisinage.

Le colonel ayant cependant informé le général Webb de la situation où il se trouvoit, & lui ayant demandé quelque renfort de troupes fraîches, celui-ci lui dépêcha un messager, avec une lettre par laquelle il l'informoit qu'il ne pouvoit le secourir, & lui donnoit ordre de se rendre, aux conditions les plus avantageuses qu'il pourroit obtenir. Ce paquet tomba entre les mains du général François, qui envoya aussitôt un pavillon de trêve pour demander une conférence avec le gouverneur.

Ils s'abouchèrent donc suivis de très-peu de personnes, à mi-chemin entre les lignes,

M. de Montcalm dit, au colonel, qu'il étoit venu en personne, lui demander la possession du fort, comme appartenant au roi son maître. Le colonel ne manqua pas de répondre qu'il ne concevoit pas comment cela pouvoit être, & qu'il ne rendroit pas le fort tant qu'il seroit en son pouvoir de le défendre.

Le général François répliqua en lui délivrant le paquet du général Webb, „ & lui „ disant: *c'est en vertu de cette autorité que „ je vous somme de me rendre la place*”. Le brave gouverneur n'eut pas plutôt lu le paquet & vu que tel étoit l'ordre du général en chef, auquel il ne pouvoit désobéir, qu'il pencha la tête d'étonnement & de douleur, & entra, quoique avec répugnance, en pour parler de capitulation.

La reddition du fort fut convenue, & en considération de la vigoureuse défense de la garnison, il fut stipulé qu'elle sortiroit avec tous les honneurs de la guerre; qu'il lui seroit accordé des chariots couverts pour transporter les bagages & les malades au fort Edouard; & une garde pour la protéger contre la fureur des Sauvages.

Le matin qui suivit la signature de cette capitulation, à la première pointe du jour, toute la garnison consistant encore en deux mille hommes, sans compter les femmes & les enfans, marcha hors des lignes, & en étoit à peine sortie, qu'un grand nombre d'Indiens s'assemblerent à l'entour & se mirent à piller. Nous espérâmes d'abord que

c'étoit là leur unique objet, & nous les laif-
fâmes faire fans opposition. A la vérité, il
n'étoit pas en notre pouvoir de les en em-
pêcher, parce que quoiqu'on nous eût laiffé
nos armes, on ne nous avoit pas permis d'em-
porter une feule charge de poudre. Mais
nous reconnûmes bientôt le peu de fonde-
ment de notre efpérance, car peu après plu-
fieurs des Sauvages commencerent à atta-
quer les malades & les bleffés; & ceux qui
n'étoient pas en état de marcher dans les rangs
furent bientôt affommés, malgré leurs efforts,
pour détourner la fureur de leurs ennemis
par leurs cris & leurs gémiffemens.

Nous étions encore dans l'attente que le
désordre fe borneroit à cela, & notre peti-
te armée fe mit en mouvement; bientôt
nous vîmes la divifion du front rebrouffer
vers nous avec précipitation, & nous apper-
çûmes que nous étions entierement envi-
ronnés de Sauvages. Nous attendions à cha-
que moment que l'efcorte françoife qui avoit
été promise par un des articles de la capita-
lation arrivât, & mit fin à notre crainte:
rien ne parut, & les Indiens commencerent
alors à nous dépouiller de nos habits, ainfi
que de nos armes: ceux qui voulurent fai-
re réfiftance furent fur le champ de triftes
victimes du caiffe-tête.

J'étois dans l'arriere-garde qui partagea
bientôt le fort de l'avant-garde. En mon
particulier, je fus faifi par trois ou quatre
Sauvages; & pendant que les uns tenoient
leur caiffe-tête fuspendu fur moi, les autres

m'enleverent mon habit, ma veste, mon chapeau & mes boucles, sans oublier l'argent que j'avois sur moi. Comme tout cela se passoit fort près de la sortie des lignes dans la plaine, & à peu de distance d'une sentinelle françoise, j'y courut aussi-tôt que je fus libre, j'invoquai sa protection; mais elle me traita de chien d'Anglois, & me rejetta avec violence au milieu des Sauvages.

Je me vis ainsi réduit à tâcher de joindre un corps de nos troupes qui s'étoit rassemblé à quelque distance; & je n'y parvins qu'après avoir reçu un grand nombre de coups de différentes armes. Heureusement pour moi les Sauvages étoient en trop grand nombre, & trop près les uns des autres, pour pouvoir m'affener un coup mortel, sans courir risque de blesser leurs compagnons. Cependant un d'eux trouva moyen de me porter un coup d'épieu qui m'effleura le côté, & un autre m'en porta un qui me blessa à la cheville. Enfin, je gagnai le lieu où mes compatriotes étoient rassemblés, & me jetai de force au milieu d'eux. Mais avant que de m'échapper des mains des Indiens, le col & les poignets de ma chemise étoient tout ce qui en restoit, & ma peau étoit entamée & déchirée en vingt endroits.

Dans ce moment, les Indiens poussèrent leur cri de guerre; & aussi-tôt ils commencèrent à massacrer impitoyablement & sans distinction tous ceux qui étoient à leur proximité. Il n'est pas possible d'exprimer l'horreur de cette scène. Hommes, femmes, en-

fans étoient égorgés de la plus cruelle manière, & scalpés immédiatement après en notre présence. Plusieurs des Sauvages burent du sang de leurs malheureuses victimes, pendant qu'il couloit chaud de leurs blessures mortelles.

Nous nous aperçûmes alors, quoique trop tard, que nous ne devons point espérer de secours des François; & que, malgré la capitulation qui venoit d'être signée, & par laquelle nous devons avoir une garde suffisante pour nous protéger contre les insultes des Sauvages, nous étions livrés à leur fureur; car je vis clairement des officiers François se promenant tranquillement, & causant entr'eux, à peu de distance de ce théâtre d'horreur & de sang. Pour l'honneur de la nature humaine, je suis porté à penser que cette horrible infraction des loix les plus sacrées fut moins l'ouvrage du commandant François que l'effet des dispositions sauvages des Indiens, & de leur fureur, montée subitement à un degré excessif; car je conviens que, dans ces circonstances, il est bien difficile, pour ne pas dire absolument impossible, d'y mettre un frein. Tout lecteur impartial peut néanmoins juger si un corps de dix mille hommes de troupes réglées, n'avoit pas le pouvoir d'arrêter au moins un cours d'un pareil massacre. Mais quelle que soit la cause qui s'y opposa, les conséquences en furent horribles, & sont, je crois, sans exemple dans notre histoire moderne.

Je reviens à moi. Comme le cercle dans lequel j'étois enfermé se rétrécissoit de plus en plus, & que la mort s'approchoit de nous à grands pas, quelques-uns des plus résolus proposèrent de faire un effort vigoureux pour s'ouvrir un passage au travers de nos barbares ennemis; seul moyen qui nous restoit de sauver notre vie. Cet expédient désespéré fut résolu, & tout-à-la-fois vingt d'entre nous s'élançerent à travers les Sauvages.

Nous fûmes dans un instant séparés, & ce ne fut que quelques mois après que j'appris le sort d'une partie de mes compagnons, dont six ou sept seulement eurent le bonheur de réussir comme moi. Uniquement attentif à ce qui me concernoit, je fis mes efforts pour me frayer un passage à travers les Sauvages; & je m'étonne toutes les fois que je me rappelle cette affreuse circonstance de ma vie, avec quel sang-froid, je pris toutes les mesures nécessaires pour ma conservation. En effet, dans l'impétuosité de ma course, je renversai plusieurs d'entr'eux; car j'étois alors jeune & d'une grande force, & je passai tout près de divers autres, esquivant adroitement leurs coups, jusqu'à ce qu'à la fin deux chefs des plus puissans, & de quelque une des nations les plus reculées, à en juger par leur ajustement, se saisirent de moi par les bras, & commencerent à me ramener par force vers la troupe.

Je me résignai à ma destinée, ne doutant point que leur intention ne fût de m'affommer & d'affouvir leur vengeance par mon

fang, car ils me traînoient vers un maréca-
ge solitaire qui étoit à quelque distance. Mais
à peine avions nous fait quelques pas, qu'un
officier Anglois de distinction, ce que je con-
jecture d'après sa culotte de velours écar-
late, qui étoit tout son habillement, passa
près de nous. Un de ceux qui me tenoient,
alleché par cette nouvelle proye, m'aban-
donna pour s'en saisir; mais l'officier qui
étoit vigoureux, le porta par terre, & se fe-
roit probablement échappé, si le Sauvage
qui me tenoit encore par un bras, ne m'eût
quitté pour secourir son compagnon. Je
saisis ce moment favorable, & je m'échap-
pai avec la plus grande vitesse pour joindre
un autre parti de troupes angloises qui étoit
encore en bon ordre & en corps à quelque
distance. Cependant avant de m'être fort
éloigné, je ne pus résister à l'envie de jeter
les yeux derriere moi; je vis le redoutable
casse-tête fondre sur le malheureux officier,
& je l'entendis pousser son dernier cri; ce
qui ne contribua pas peu à hâter ma fuite
en ajoutant à mon désespoir.

J'étois à peine à quelque distance du lieu
de cette horrible scene, que je rencontraï
un joli jeune homme d'environ douze ans,
qui s'étoit échappé jusque-là, & qui me pria
de lui permettre de s'attacher à moi pour
l'aider à profiter de quelque moyen de fuir
des mains des Sauvages. Je lui dis que je lui
donnerois tout le secours qui seroit en mon
pouvoir, & qu'il n'eût qu'à se tenir ferme-
ment à moi; mais peu de minutes après il

fut arraché de mes côtés, & je jugeai à ses cris lamentables qu'il étoit massacré. Je ne perdis pas mon tems à déplorer le sort de cette jeune victime. Il m'avoit été absolument impossible de le sauver.

Je gagnai enfin le gros de mes compatriotes; mais nous étions tous hors d'état de nous prêter mutuellement secours. Comme ce corps formoit la division qui s'étoit le plus éloignée du fort, je pensai qu'il n'étoit pas impossible de m'ouvrir un chemin à travers les derniers rangs des Indiens. & de gagner un bois que j'appercevois à quelque distance. Cette espérance fut relevée dans moi par l'idée de la conservation presque miraculeuse que je venois d'éprouver.

Mon espoir ne fut pas trompé. Il me suffira de dire que j'atteignis le bois; mais à peine y eus-je un peu pénétré que je sentis ma respiration tellement fatiguée, que je me jettai dans un buisson de fougere; & que je restai pendant quelques minutes comme un homme qui en est à son dernier soupir. Enfin, je recouvrai mes esprits avec la faculté de respirer; mais mes appréhensions recommencerent, lorsque je vis plusieurs Sauvages passer près de ma retraite, & probablement à ma poursuite. Dans cette situation je ne favois lequel valoit mieux, ou d'avancer ou de continuer à me tenir caché; jusqu'au retour de la nuit. Craignant cependant qu'ils ne revinssent par le même chemin, je crus qu'il étoit plus prudent de s'éloigner davantage de ce théâtre de mes malheurs. C'est

pourquoi je me jettai dans une autre partie du bois, & je me hâtai de m'éloigner autant que me le permirent les ronces & la perte d'un de mes souliers. Enfin au bout de quelques heures je gagnai une colline qui dominoit la plaine, & d'où je vis que cet horrible massacre continuoit avec la même fureur.

Mais pour ne pas fatiguer mes lecteurs, j'ajouterai seulement qu'après avoir passé trois jours sans manger, & après avoir enduré presque nud la rigueur d'un brouillard glacial pendant trois nuits, j'atteignis enfin le fort Edouard. Les soins qu'on y prit de moi me rétablirent promptement dans ma force primitive, & mon ame reprit son affiète ordinaire, autant que le permettoit le souvenir des événemens funestes dont j'avois été témoin.

On a calculé que, dans ce jour fatal, environ quinze cents hommes furent les victimes de la fureur des Sauvages, ou faits prisonniers. Un grand nombre de ces derniers furent emmenés par les vainqueurs, & l'on n'en a plus eu de nouvelles. Il y en eut très-peu qui, favorisés par d'heureuses circonstances, trouverent le moyen de regagner leur patrie, après avoir éprouvé une longue & cruelle captivité.

Le brave colonel Munro s'étoit hâté, aussitôt que le désordre commença, de se rendre au camp François, pour obtenir l'escorte convenue par la capitulation; sa requisition ayant été sans effet, il y resta, jusqu'à ce que le général Webb envoyât un corps de trou-

pes pour le demander, & l'escorter jusqu'au fort Edouard. Mais ce malheureux événement, qui n'auroit pas eu lieu si on lui eût laissé suivre un plan de défense, & la mort de tant de braves gens massacrés de sang froid, laissèrent dans son ame une impression douloureuse qui ne lui permit pas d'y survivre long-tems. Il mourut, trois mois après, le cœur navré; & je puis dire avec vérité que c'étoit un homme qui, par ses qualités militaires & sociales, faisoit honneur à sa patrie.

Je ne veux point donner les faits suivans, comme un jugement du ciel & une punition de cette inhumanité. Mais je ne puis omettre ici que peu de ses barbares meurtriers revirent leur pays. La communication des Indiens avec les Européens ayant porté chez les premiers la petite vérole, le ravage que ce fléau fit sur eux égala celui que nous avons éprouvé de leur fureur; car comme ils ont la coutume de se plonger dans l'eau froide dès qu'ils se sentent attaqués de la fièvre, & même au milieu de l'éruption de la petite vérole, ils moururent par centaines; & ceux qui en réchappèrent portèrent toute leur vie les marques affreuses de ce fléau.

M. de Montcalm ne tarda pas non plus à trouver la mort dans les champs de Québec.

Cette cruauté sans exemple & sans motif ne fut pas approuvée du plus grand nombre de ses compatriotes. J'ai eu plusieurs preuves, dont je donnerai une seule que je tiens d'une personne qui en avoit été témoin. Un

négociant Canadien ayant appris la nouvelle de la prise du fort Anglois, célébroit cet événement heureux par une grande fête, suivant la coutume du pays; mais la nouvelle du massacre ne lui fut pas plutôt parvenue, qu'il mit fin à sa fête, & qu'il déclama dans les termes les plus vifs contre cette scène inhumaine.

Mais je reviens à mon sujet; je veux dire à la manière dont les Indiens font la guerre.

Quoiqu'ils soient fort négligens pour se garantir des surprises, ils sont extrêmement alertes & adroits à surprendre leurs ennemis. A cette précaution & à cette patience pour se cacher au parti ennemi qu'ils se proposent d'attaquer, ils joignent un talent admirable ou plutôt cet instinct particulier que j'ai décrit pour suivre & découvrir ceux qu'ils poursuivent. Sur le gazon le plus uni, sur la terre la plus dure, ils savent distinguer les traces d'un ennemi, & par la forme des empreintes, ainsi que par leur distance, ils distinguent non-seulement si c'est un homme ou une femme qui a passé, mais même quelle est la nation à laquelle ils appartiennent. Quelque incroyable que cela paroisse, le grand nombre des preuves que j'ai recueillies pendant que j'habitois avec eux, de leur extrême sagacité à cet égard, ne doit laisser aucun doute sur les traits que je viens de citer.

Lorsqu'ils on le dessus sur l'ennemi; & que la victoire n'est plus douteuse, ils commencent par dépêcher tous ceux qu'ils ne

pourroient emmener avec eux sans grand embarras, & ils s'attachent à faire autant de prisonniers, qu'il est possible. Ils retournent ensuite sur le champ de bataille pour scalper ceux qui sont ou morts ou trop blessés pour être emmenés.

Ils sont singulièrement adroits & experts dans cette opération cruelle. Ils saisissent la tête de leur ennemi mort ou sans connoissance ; & plaçant un de leurs pieds sur le cou, ils entortillent leur main gauche dans les cheveux. Par ce moyen, ayant étendu la peau qui couvre le sommet de la tête, ils tirent de la main droite leur couteau à scalper qu'ils ont soin de tenir toujours en état ; & en peu de coups de cet instrument, ils cernent la peau, & l'enlèvent avec la chevelure. Ils sont si expéditifs, que l'opération dure à peine un peu plus d'une minute. Ces chevelures sont gardées par eux, comme des monumens de leur valeur & de leur vengeance à la fois.

Si deux Indiens saisissent à la fois un prisonnier, & semblent y avoir un droit égal, la contestation est ordinairement fort vite décidée ; car, pour prévenir la dispute, celui qui craint de perdre cette récompense de sa valeur, a recours à son casse-tête, & assomme tout de suite le malheureux sujet de la querelle.

Lorsqu'ils ont ainsi rempli leur objet, & fait autant de ravage qu'il est possible, ils se retirent avec précipitation vers leur pays avec le butin & les prisonniers qu'ils ont

faits, de crainte d'être poursuivis. S'il en est besoin, ils emploient divers stratagèmes pour éluder la recherche de ceux qui pourroient être à leur suite. Quelquefois ils répandent du sable, des feuilles ou de la boue sur les traces de leurs pieds; quelquefois ils marchent dans les mêmes traces les uns des autres, & d'autres fois ils élevent leurs pieds si haut & marchent si légèrement, qu'ils ne laissent sur le terrain aucune impression. Enfin, s'ils trouvent que ces précautions ne suffisent pas, & qu'ils se croient poursuivis de trop près pour échapper, ils assomment leurs prisonniers, les scalpent; & se séparant les uns des autres, chacun tâche de regagner son pays par une route différente. Cela met ordinairement fin à la poursuite ennemie; car les poursuivans, désespérant alors, soit de satisfaire leur vengeance, soit de recouvrer leurs amis, prennent le parti de retourner chez eux.

Si les vainqueurs sont assez heureux pour faire leur retraite sans être inquiétés, ils se hâtent de gagner un pays où il n'y ait rien à craindre; & pour que leurs compagnons blessés ne les retardent point, on les porte tour-à-tour sur des especes de civieres, ou, si c'est en hiver, on les tire sur des traîneaux.

Ces civieres sont faites fort grossièrement de branches d'arbres. Leurs traîneaux consistent en deux petites planches minces d'un pied de largeur, lorsqu'elles sont réunies, & d'environ six pieds de longueur, dont le
devant

devant est replié en haut , & dont les côtés sont garnis de petits rebords. Les Indiens tirent ces petites voitures, quelque chargées qu'elles soient, avec beaucoup de facilité, au moyen d'une corde qui leur passe à l'entour de la poitrine. Ce collier est appelé *Metump*, & est en usage par toute l'Amérique, soit dans les parties voisines de nos établissemens, soit dans celles de l'intérieur. Dans ces dernières, il est de cuir, & quelquefois travaillé avec beaucoup de propreté.

Les prisonniers sont gardés pendant la marche avec beaucoup de soin. Pendant le jour, si le voyage se fait par terre, ils sont toujours tenus par quelques-uns des vainqueurs; si c'est par eau, ils sont attachés au canot. Pendant la nuit, ils sont étendus à terre entièrement nus, & attachés par les pieds, les bras, le cou, à des crochets fixés en terre. Indépendamment de cela, il y a des cordes attachées à leurs bras & à leurs pieds, qui tient un Indien de manière à s'éveiller au moindre mouvement du prisonnier.

Malgré ces précautions, on a vu quelquefois des prisonniers s'échapper, & même tuer ceux qui les gardoient. On raconte dans les annales de la Nouvelle-Angleterre un fait fort extraordinaire de ce genre. Le héros de cette histoire est même une femme qui, seule & sans être assistée, trouva moyen non-seulement d'é luder la vigilance du parti qui l'avoit fait prisonnière, mais même de venger sur eux le sang de ses compatriotes.

Il y a quelques années qu'un petit parti

de Sauvages Canadiens, consistant en dix guerriers avec deux de leurs femmes, fit une incursion sur les établissemens des derrieres de la Nouvelle-Angleterre. Ils se tinrent cachés pendant quelque tems dans le voisinage d'une des petites villes les plus écartées ; & enfin ayant trouvé le moment favorable, ils tuerent & escalperent plusieurs personnes, & firent une femme prisonniere avec son enfant d'environ douze ans. Contens de cette expédition, ils se hâterent de retourner dans leur pays qui étoit à trois cents milles de distance, emmenant leurs deux prisonniers.

La seconde nuit de leur marche, cette femme, dont le nom, si je ne me trompe, étoit *Rowe*, forma une résolution digne du héros le plus intrépide. Elle pensa qu'il n'étoit pas impossible de se débarrasser les mains des liens qui les retenoient, & résolut, si elle en venoit à bout, de faire un effort de désespéré pour recouvrer sa liberté. A cet effet, lorsqu'elle jugea que ses conducteurs étoient ensevelis dans le sommeil le plus profond ; elle essaya de faire glisser de ses mains les cordes qui les lioient. Elle y réussit ; & ayant prévenu tout bas son fils, qu'ils n'avoient pas cru devoir attacher, de ne point s'étonner de ce qu'elle alloit faire, elle prit d'abord la précaution d'éloigner les armes des Indiens qui les avoient à leurs côtés.

Cela fait, elle mit entre les mains de l'enfant un des casse-têtes, en lui disant de l'imiter ; & en prenant un autre, elle expédia

en un moment plusieurs Indiens dans le sommeil. Mais la foiblesse & le peu de résolution de son enfant faillit à faire échouer son projet, car il ne frappa qu'un foible coup sur un des guerriers, ce qui ne fit que l'éveiller; mais elle courut à lui, & avant qu'il eût pu crier & courir à ses armes elle l'acheva, tout le reste de la bande tomba ainsi sous les coups, à l'exception d'une des femmes qui, s'étant éveillée à propos, prit la fuite.

Notre héroïne enleva ensuite les chevelures de ses ennemis morts, & prenant aussi celles qu'ils remportoient de leur expédition, comme des preuves de leur victoire, elle revint en triomphe dans la ville d'où elle avoit été enlevée, au grand étonnement de ses compatriotes qui pouvoient à peine en croire leurs yeux & les témoignages de son courage.

Pendant la marche les Indiens obligent leur prisonniers de chanter leur chanson de mort qui consiste d'ordinaire en des sentences comme celles-ci: *je vais mourir; je vais souffrir, mais je brave les tortures les plus cruelles de mes ennemis. Je mourrai en brave & j'irai joindre les chefs de ma nation qui ont souffert avant moi.* Ces chansons se continuent d'intervalle en intervalle jusqu'à ce qu'ils soient arrivés au village ou au camp.

Lorsque les guerriers sont assez près pour se faire entendre, ils poussent différens cris qui apprennent à leurs amis le succès de l'expédition. Le nombre des cris de mort qu'ils poussent annonce celui des leurs qui a péri.

Le nombre des cris de guerre, désigne celui des prisonniers qu'ils ont faits.

Il est difficile de décrire ces cris ; la meilleure idée qu'on puisse en donner, est que le premier consiste dans des sons analogues à ceux-ci, *ou, où oup*, lesquels sont continués sur un ton aigre, jusqu'à ce que la respiration soit presque épuisée, & alors rompus par une élévation soudaine de la voix. Le dernier est un cri grave à peu près de la même espèce, lequel est modulé en espèces de notes, par la main placée d'une certaine manière devant la bouche. Tous les deux se font entendre à une distance très-considérable.

Pendant que les guerriers de retour poussent ces cris, les personnes à qui ils doivent servir de premier avis se tiennent sans mouvement, & avec la plus grande attention. Cette première formalité remplie, tout le village sort au devant des guerriers, pour apprendre les détails de l'expédition dont ils ont donné une idée générale ; & suivant que ces détails sont malheureux ou avantageux, on leur répond par des acclamations ou par des cris de lamentation.

Les guerriers étant enfin arrivés au camp ou au village, les femmes & les enfans s'arment de bâtons, & forment deux rangs entre lesquels les prisonniers sont obligés de passer. Le traitement qu'ils reçoivent avant que d'arriver à l'extrémité de la ligne, est extrêmement cruel. Ils sont quelquefois tellement frappés sur la tête & le visage, qu'ils

ont à peine quelque reste de vie ; heureux encore celui qui termine ses malheureux jours de cette manière ! Mais leurs cruels bourreaux ont ordinairement soin qu'aucun coup ne soit mortel , attendu qu'ils desirent réserver leurs malheureuses victimes à de plus grands tourmens.

Après avoir subi ce traitement préparatoire , ils sont liés pieds & mains ensemble , pendant que les chefs tiennent une assemblée dans laquelle ils délibèrent sur le sort des prisonniers ; ceux qu'ils ont résolu de faire périr dans les tourmens , sont livrés au chef des guerriers : ceux à qui l'on fait grace sont remis au chef de la nation , en sorte que bientôt les prisonniers savent à quoi ils doivent s'attendre ; car cette sentence est irrévocable. Les premiers sont mis dans la maison de mort , & les autres dans la maison de grace.

Les prisonniers qui sont avancés en âge , & qui ont acquis beaucoup de gloire par leurs actions militaires , expient toujours par le tourment du feu le sang qu'ils ont versé. Leurs succès guerriers sont facilement connus par les marques bleues qu'ils portent sur le bras & la poitrine. Ces marques sont aussi intelligibles pour des Indiens , que l'écriture pour les Européens.

La manière dont ces espèces d'hiéroglyphes s'impriment sur la peau consiste à l'ouvrir , soit avec les dents aigues d'un poisson , soit avec une pierre tranchante , teinte dans une espèce d'encre faite avec la suie du pin.

C'est parmi eux, comme parmi les anciens Pictes, un grand ornement & une grande distinction; car ce sont, pour ainsi dire, des fastes écrits sur leur peau, qui attestent les grandes actions du guerrier. Ces fastes sont indélébiles, & l'accompagnent par-tout.

Les prisonniers destinés à la mort ne tardent pas d'être conduits au milieu de l'exécution, qui est ordinairement le centre du camp ou du village, où étant dépouillés & tout le corps barbouillé de noir, on leur met sur la tête une peau de corbeau ou de corneille. On les attache à un pieu avec des fagots à l'entour & on les oblige de chanter pour la dernière fois leur chanson de mort.

Les guerriers, car ce ne sont ordinairement qu'eux qui subissent un pareil traitement, remplissent cette triste cérémonie avec beaucoup de prolixité. Ils racontent fort haut toutes les actions de bravoure qu'ils ont faites, & se font gloire du nombre des ennemis qu'ils ont mis à mort. Dans cette narration ils n'épargnent pas leurs bourreaux; au contraire, ils n'omettent rien de ce qui est capable de les insulter & de les irriter. Quelquefois cela produit un effet heureux pour le prisonnier, qui est dépêché beaucoup plutôt qu'il ne l'auroit été sans cela.

Il y a plusieurs autres manières en usage parmi les Indiens, pour tourmenter & mettre à mort leurs prisonniers. Mais le supplice du feu est le plus ordinaire.

Pendant que j'étois dans la ville principale des *Ottagamis*, un Indien Illinois fut ame-

né, ayant été fait prisonnier par un de leurs partis guerriers. J'eus l'occasion d'y voir les cruautés d'usage exercées par ce peuple.

Après les formalités préliminaires à sa condamnation, le prisonnier fut conduit un matin de bonne heure à un peu de distance du village, où il fut lié à un arbre. Cela fait, tous les jeunes enfans du village qui étoient en grand nombre, car ce village est fort peuplé, eurent la permission de s'amuser à tirer de l'arc sur la malheureuse victime. Comme il n'y en avoit aucun qui eût plus de douze ans, & qu'ils étoient placés à une distance considérable, leurs fleches n'avoient pas la force de pénétrer jusqu'aux parties vitales, en sorte que le pauvre malheureux resta percé de fleches, & souffrant mille tourmens pendant plus de deux jours.

Pendant ce tems-là, il ne fit que chanter ses exploits guerriers. Il récapitula les différens stratagèmes qu'il avoit employés pour surprendre les ennemis; il se fit gloire de la quantité de chevelures qu'il avoit enlevées, & du nombre des prisonniers qu'il avoit faits. Il décrivit les traitemens barbares qu'il avoit fait essuyer à ces derniers, & il sembloit goûter un plaisir singulier à cette horrible énumération.

Mais il s'arrêta principalement sur les cruautés qu'il avoit exercées contre les proches de ceux qui le tourmentoient, comme s'il eût voulu par-là les engager à aggraver les tourmens, afin de donner une plus grande preuve de son courage. Enfin, dans les

derniers momens de sa vie, où il ne pouvoit plus proférer une parole, il sembloit insulter à ses bourreaux par un visage riant sur lequel éclatoit le mépris.

Cette coutume de tourmenter les prisonniers a, dans les Indiens, un double avantage. Elle rassasie d'abord ce plaisir diabolique qu'ils goûtent dans la vengeance, & qui est leur passion prédominante; d'un autre côté, elle sert à faire naître dans leurs jeunes guerriers ce penchant à la cruauté & cette soif du sang, qui, dans leurs idées, sont inséparables de la qualité d'un guerrier accompli.

J'ai ouï dire qu'un Indien qui étoit entre les mains de ses bourreaux, eut l'audace de leur dire qu'ils n'étoient que d'ignorantes vieilles femmes qui ne savoient pas l'art de mettre à mort un brave prisonnier. Il leur ajouta qu'il avoit pris plusieurs fois de leurs guerriers; & qu'au lieu de leur infliger des tourmens ordinaires comme les leurs, il en avoit imaginé de plus recherchés: que les ayant attachés à un pieu, il les avoit lardés de petits éclats pointus de pin résineux, auxquels il avoit mis le feu; après quoi, il avoit, avec ses compagnons, dansé en rond autour de ces victimes, jouissant délicieusement de leurs cris & de leurs tourmens.

Cette bravade, qui portoit avec elle un genre d'insulte tout-à fait nouveau pour un Indien, mit hors de mesure les bourreaux de ce malheureux, & abrégea la durée de son supplice; car un des chefs se jetta sur

lui avec fureur, & lui arrachant le cœur, s'en servit à lui clore la bouche qui avoit proféré un langage aussi insultant.

On pourroit raconter mille histoires du courage & de la résolution de ces Indiens prisonniers. J'en ai entendu quelques unes qui sont si étonnantes, qu'elles passent les bornes les plus étendues de la croyance. Mais il est certain que les hommes sauvages sont doués de plusieurs qualités héroïques, & qu'ils soutiennent toute sorte de malheurs & de tourmens avec un courage auquel on ne sauroit, même de bien loin, comparer celui des anciens héros de la Grece & de Rome.

Malgré ces actes de cruauté exercés par les Indiens sur ceux de leurs ennemis qui ont le malheur de tomber entre leurs mains, il y a cependant certaines nations qui se sont fait remarquer par leur modération envers des femmes des colonies Angloises qu'ils avoient fait prisonnières. Il est arrivé fréquemment que des femmes d'une grande beauté ont été prises & emmenées, sans que durant une marche de trois & quatre cents milles, à travers des forêts désertes, elles aient reçu aucune insulte, & que leur honneur ait été violé. On a même vu des femmes qui, lors de leur enlèvement, se trouvoient enceintes, être prises des douleurs de l'enfantement, au milieu des bois & des Sauvages qui les emmenoient, elles ont dans ces circonstances, reçu d'eux toute l'assistance qu'il étoit en leur pouvoir, & elles ont

été traitées avec une attention & une humanité auxquelles elles ne s'attendoient point.

Il faut cependant avouer que cet adoucissement n'est pas l'effet de leurs dispositions naturelles, mais qu'il est particulier aux nations qui ont eu quelque commerce avec les missionnaires François. Sans avoir pour objet de faire jouir les Anglois, leurs ennemis naturels, de l'avantage de ce changement, ces Peres ont pris beaucoup de peine à inculquer dans l'ame des Indiens des principes d'humanité qui peu-à-peu ont influé sur leurs mœurs, & ont été d'une utilité générale (1). Mais revenons au sort des prisonniers Indiens.

Ceux d'entr'eux qui ont été mis dans la maison de grace, & ce sont ordinairement les jeunes gens, les femmes & les enfans, y attendent l'arrêt des chefs, qui, après l'exécution de ceux qui ont été condamnés à mort, tiennent un conseil sur les premiers.

On envoie une espece de Héraut tout-à-l'entour du camp ou du village donner avis, pour que tous ceux qui ont perdu quelqu'un de leurs parens dans l'expédition, se présentent à la distribution qui va être faite des prisonniers. Les femmes qui ont perdu leurs

(1) *Note du traducteur.* C'est encore ici un hommage que M. Carver rend au zele des missionnaires catholiques; leurs travaux n'eussent-ils produit que ce bien, ils seroient plus louables qu'ils ne paroissent l'être aux yeux de la plupart de ses compatriotes & des leurs.

maris ou leurs enfans y ont la première part. Après elles viennent ceux qui ont perdu des amis ou parens moins proches, ou qui se déterminent à adopter quelques-uns des jeunes gens.

Le partage étant achevé, ce qui se fait toujours sans contestations, ceux qui y ont eu part emmènent avec eux leurs prisonniers à leur tente ou à leur cabane. Là, ils les délient, les lavent ou pansent leurs plaies, s'ils en ont quelqu'une; ils les habillent enfin, & leur donnent la nourriture la plus propre à les rétablir, que leur permettent leurs facultés.

Pendant que ces nouveaux domestiques mangent, leurs maîtres tâchent de les consoler. Ils leur disent qu'étant rachetés de la mort, ils doivent se livrer à la joie, & goûter leur bonheur; que s'ils les servent avec fidélité & sans murmurer, ils ne manqueront de rien de ce qui peut les dédommager de la perte de leurs amis & de leurs parens.

Les hommes qui sont épargnés sont ordinairement donnés à des femmes qui ont été privées de leurs maris par les mains de l'ennemi; & si le prisonnier est tel, qu'il puisse ou qu'il ait l'art de plaire à sa maîtresse, ils sont bientôt mariés. Mais dans le cas contraire, ou si la femme à quelque autre engagement, la vie du prisonnier est en grand danger; sur-tout si la bonne femme se met dans la tête que son feu mari a besoin d'un esclave dans le pays des Esprits. Elle le livre à quelques jeunes guerriers qui le dépè-

chent sans cérémonie ; car c'est un usage que lorsqu'un prisonnier a été épargné par l'assemblée des guerriers, son sang est réputé en quelque sorte trop vil, pour valoir la peine d'une exécution comme celle des guerriers qui ont mérité cette distinction par leur bravoure & leurs expéditions militaires.

Les femmes sont ordinairement données à des hommes, desquels elles ne manquent gueres d'être bien reçues. Les petits garçons & les filles sont reçus dans des familles qui en ont besoin, & y sont sur le pied d'esclaves. Il arrive assez souvent qu'ils sont vendus à des marchands Européens.

Les Indiens n'ont jamais eu l'idée de modérer les ravages de la guerre, en épargnant leurs prisonniers, afin de les échanger contre ceux des leurs qui auroient le malheur d'être pris. De part & d'autre, les prisonniers sont ou mis à mort, ou adoptés, ou faits esclaves. Cet usage est tellement établi, que si quelqu'un d'une nation, même un guerrier, est pris prisonnier ; que, par hasard, il lui ait été fait grace pour être ou adopté ou esclave, & qu'il puisse s'échapper pour retourner chez les siens, ceux-ci ne le recevront point, & ne le reconnoîtront plus pour un des leurs.

L'état de ceux qui ont été adoptés ne differe en quoi que ce soit de celui des enfans de la nation dans laquelle ils entrent. Ils prennent tous les droits & les sentimens de ceux qu'ils remplacent, & ne sont ordinairement aucune difficulté d'aller en guerre

contre ceux de la nation dont ils ont fait partie: mais si, par hasard, un de ces prisonniers adoptés s'enfuit, & est repris en guerre, il est réputé un enfant dénaturé & ingrat, qui a abandonné ses parens & ses bienfaiteurs, pour leur faire la guerre, & il est traité en conséquence avec une cruauté extraordinaire.

Cette partie des prisonniers qui est regardée comme esclave, est ordinairement distribuée aux chefs, qui s'en servent fréquemment à faire des présens aux gouverneurs des postes les plus avancés, ou aux commissaires des affaires des Indiens. J'ai ouï dire que ce sont les missionnaires François, & sur-tout les jésuites, qui ont les premiers occasionné l'introduction de ces esclaves dans les établissemens Européens, & qui ont appris par-là aux Indiens que ces prisonniers étoient de quelque valeur.

Leurs vues sont sans doute louables; car ils ont imaginé que ce seroit un moyen, non-seulement de prévenir les barbaries atroces & l'effusion de sang qui régnoient parmi ces peuples, mais encore d'introduire chez eux leur religion; c'est pourquoi ils engageoient les traiteurs à acheter autant d'esclaves qu'ils en rencontreroient.

Mais les effets n'ont pas répondu à l'attente de ces religieux. Au lieu de prévenir les cruautés & l'effusion du sang parmi les Indiens, cela ne fait qu'augmenter les querelles qui regnent entr'eux, & leur donner plus d'activité & de continuité. L'objet de



leurs guerres n'étant plus ou la vengeance ou l'amour de la gloire, mais l'acquisition des liqueurs spiritueuses pour lesquelles ils échangent leurs prisonniers & qu'ils aiment presque tous excessivement; ils sont devenus beaucoup plus actifs à inquiéter leurs ennemis, & toujours aux guêts pour les surprendre & faire des prisonniers.

On pourroit peut-être dire que cela a diminué le nombre de ceux qu'ils font périr dans les tourmens, vu l'espérance d'en tirer un parti aussi avantageux, mais on se tromperoit encore. Il ne paroît pas que la barbarie avec laquelle ils en usent envers leurs prisonniers, soit devenue moindre. Ils continuent de satisfaire leur penchant à la vengeance, le premier de tous, & ils sont seulement devenus plus attentifs à mettre à part un grand nombre de jeunes gens, pour les vendre comme esclaves, pendant qu'ils mettent à mort dans les tourmens, & suivant leurs anciens usages, ceux qu'ils ont pris les armes à la main.

Les missionnaires donc trouvant que tout au contraire de leurs vues, leur zele n'avoit servi qu'à augmenter la vente des liqueurs spiritueuses, s'adresserent en 1693 au gouverneur du Canada, pour faire prohiber entièrement ce commerce funeste. La prohibition fut prononcée; mais elle n'a pu l'empêcher totalement. Les coureurs de bois François ont été assez hardis pour le continuer clandestinement, quoique la peine prononcée contre la contravention fût non-

seulement une amende considérable, mais encore l'emprisonnement.

Quelques-uns d'eux ayant été pris en contravention, se sont sauvés chez les Indiens. Ils ont subi un bannissement volontaire, & se sont alliés avec eux. Mais comme c'étoit une race de gens débauchés & sans mœurs, il est aisé de sentir qu'ils n'ont pu contribuer que bien peu à réformer leurs usages, & à leur inspirer quelque estime pour la religion qu'ils professoient & déshonoroient. Il en est résulté un nouvel obstacle aux vues de ces honnêtes & infatigables religieux.

Cette émigration toutefois a produit un effet avantageux à leur nation; car les liaisons de ces réfugiés avec les *Iroquois*, les *Missisâges*, les *Hurons*, les *Miamis*, les *Pontowatimis*, les *Puants*, les *Algonquins*, les *Menomonies*, &c. & leurs continuels récits de la puissance des François & de leur roi, auquel malgré leur bannissement, ils tenoient toujours par inclination; ces récits, dis-je, avoient inspiré à tous les Indiens des sentimens extrêmement favorables à la nation françoise, & je suis persuadé qu'ils seroient encore prêts à saisir la première occasion de lui montrer leur attachement, malgré le discrédit où elle devoit être tombée dans leur esprit, depuis qu'elle a perdu le Canada; car les Indiens sont dans la persuasion que tout peuple conquis est dans un état d'esclavage à l'égard du vainqueur. Ainsi lorsque parmi eux une nation en a finalement subjugué une autre, & lui a accordé la paix,

sous la condition de lui être sujette, il est d'usage que les chefs de la nation vaincue n'assistent à l'assemblée des vainqueurs qu'en portant des jupons, comme un témoignage qu'ils sont dans un état de sujettion, & devroient être rangés parmi les femmes. Mais leur partialité pour les François avoit jeté de trop profondes racines, pour pouvoir être si-tôt déracinées.

C H A P I T R E X.

De la maniere dont les Indiens font la paix & leurs autres traités.

LES guerres qui regnent entre les nations indiennes sont communément héréditaires, & continuent d'âge en âge presque sans interruption. Lorsque l'épuisement mutuel rend la paix nécessaire, le principal soin des parties belligérantes est d'éviter l'apparence de faire les premières avances.

Quand une nation Indienne se détermine à traiter avec son ennemi pour une suspension d'hostilité; si ce n'est pas quelque nation voisine qui interpose sa médiation, le chef qui est chargé de porter des paroles de paix, ne rabat rien de sa fierté naturelle; & quelque persuadé qu'il soit que les affaires de son pays sont dans une très-mauvaise situation, il ne propose point de rien céder; mais il fait ses efforts pour persuader

der à son ennemi qu'il est de son intérêt de terminer la guerre.

Des accidens particuliers contribuent quelquefois à ramener la paix entre les nations qui autrement n'auroient jamais été amenées à des termes de conciliation. Je vais en rapporter un exemple qui m'a été raconté chez presque toutes les nations parmi lesquelles j'ai habité.

Il y a environ quatre-vingts ans que les *Iroquois* & les *Chippeways*, deux nations puissantes, étoient en guerre avec les *Ottagamis* & les *Sâkis*, qui ensemble leur étoient fort inférieurs en force & en nombre. Un parti des premiers, d'environ mille hommes, projeta, pendant un hiver, une excursion du lac Ontario, par le chemin de Toronto, dans le territoire de leurs ennemis. Ils côtoyerent le lac Huron, par ses bords Est & Nord, jusqu'à ce qu'ils arrivassent à l'isle Saint-Joseph, qui est dans le détroit Sainte-Marie. Là, ils traverserent le détroit sur la glace, environ quinze milles à l'Ouest. Comme la terre étoit couverte de neige, afin qu'on ne découvrit point leur nombre, ils eurent l'attention de ne marcher qu'en une file, & dans les pas les uns des autres.

Quatre Indiens *Chippeways*, qui passaient par hasard dans le voisinage, observerent cette armée, & devinerent aussi-tôt, tant par la direction de la marche que par les précautions qu'on prenoit, quel étoit son objet, & vers quel pays elle se dirigeoit. Quoique la nation dont étoient ces Indiens fût en

guerre avec les *Ottagamis*, & alliée des affairans, on ne fait pas quel motif ils résolurent aussi-tôt d'apprendre aux premiers le danger qu'ils couroient. A cet effet, ils marcherent avec la vitesse qui leur est accoutumée; & quoiqu'ils fissent un grand circuit, ils devancerent facilement une armée qui étoit obligée de marcher avec autant de précautions qu'on l'a vu. Arrivés dans le pays des *Ottagamis*, ils y trouverent un parti d'environ quatre cents guerriers, parmi lesquels étoient plusieurs *Sâkis*, & ils les informèrent de l'arrivée prochaine de leurs ennemis.

Les chefs rassemblèrent aussi-tôt toutes leurs forces, & tinrent conseil sur ce qu'ils avoient à faire. Comme ils avoient avec eux leurs familles, il leur étoit impossible de se retirer à tems; c'est pourquoi ils résolurent de choisir le poste le plus avantageux qu'il se pourroit, & d'y attendre les *Iroquois* de pied ferme.

Près du lieu où ils se trouvoient, étoient deux petits lacs, séparés par une petite langue de terre d'un mille environ de longueur, & d'environ trente verges de largeur seulement. Présument que les *Iroquois* ne manqueroient pas de diriger leur route par ce défilé, leur petit parti se divisa en deux corps de deux cents hommes chacun, dont l'un prit poste à l'extrémité du défilé, voisine de leur pays de chasse, où ils se fortifierent par un parapet de palissade. Pendant ce tems, l'autre corps fit un circuit à l'entour d'un des lacs, se proposant d'enfermer leur en-

nemi dans le défilé, quand il y feroit entré.

Leur stratagème réussit; car le corps Iroquois ne fut pas plutôt engagé dans le défilé, que les *Ottagamis*, déjà pourvus du bois nécessaire à leur dessein, prirent poste à l'entrée, & le barrerent par une palissade, au moyen de laquelle leur ennemi se trouva renfermé.

Les *Iroquois* reconnurent aussi-tôt leur situation, & tinrent conseil sur ce qu'il y avoit à faire pour se tirer de l'embarras où ils se trouvoient. Par malheur pour eux, un léger dégel avoit fondu la glace tout juste de maniere à la rendre impossible à passer, & cependant elle étoit encore assez forte pour interdire le passage des lacs, soit par radeaux, soit à la nage. Dans cette alternative, il fut convenu entr'eux de tâcher de forcer un des retranchemens; mais ils les trouverent si bien défendus, qu'ils furent forcés d'y renoncer.

Malgré cet échec, les *Iroquois* se comportant avec ce flegme & cette insouciance qui caractérisent les Indiens, s'amuserent pendant trois ou quatre jours à pêcher. Pendant ce tems-là, la glace se fondit entierement. Alors, ils firent des radeaux, au moyen de quelques arbres qui heureusement croissoient sur le lieu, & ils tenterent de traverser ainsi l'un des deux lacs.

C'est ce qu'ils firent un matin, peu avant le point du jour. Mais les *Ottagamis*, qui étoient attentifs à tous les mouvemens, s'étant apperçus de leur dessein, détacherent

cent cinquante hommes de chacun de leurs partis, pour s'opposer à leur débarquement. Ces trois cents hommes marcherent avec tant de célérité de l'autre côté du lac, que malgré le circuit qu'ils avoient été obligés de faire, ils atteignirent leurs ennemis, avant qu'ils eussent gagné le rivage; car la navigation de ceux-ci avoit été fort retardée, parce que les perches dont ils se servoient pour faire avancer leurs radeaux s'enfonçoient & s'engageoient dans la boue.

Les deux partis *Ottagamis* ne furent pas plutôt en présence, qu'ils firent sur les *Iroquois* un feu très-vif qui les déconcerta beaucoup; ceux-ci ne virent de moyen d'échapper à une destruction totale, que de sauter à l'eau, & de tâcher de se faire jour au travers de leurs ennemis; ce qu'ils ne firent qu'en perdant plus de la moitié de leurs gens.

Après que les *Iroquois* eurent atteint le rivage, ils firent retraite en bon ordre; mais ils furent obligés de laisser leurs ennemis maîtres du champ de bataille, & en possession de toutes les fourrures qu'ils avoient prises pendant l'hiver.

Les deux nations victorieuses récompensèrent les *Chippeways* qui leur avoient procuré ce succès, en leur partageant le butin. Ils les pressèrent d'accepter la quantité qu'ils voudroient de leurs riches fourrures: les *Chippeways* généreux, comme le sont ordinairement les Indiens qui sont rarement guidés par des motifs intéressés, refusèrent longtemps leurs présents; mais enfin ils les accep-

terent, & furent reconduits dans leur pays par un parti de cinquante *Ottagamis*.

Cette résistance brave & bien conduite des *Ottagamis* & des *Sâkis*, jointe à la médiation des *Chippeways*, qui, mettant à part leurs anciens ressentimens, approuverent la conduite de leurs quatre chefs, effectuèrent enfin une réconciliation entre ces différentes nations, qui, dans la fuite, s'unirent entr'elles par les liens d'une étroite amitié.

Je crois que maintenant tous les Indiens qui habitent cet immense pays situé entre Québec, les bords du Mississipi au Nord de l'Ouisconsin, & les établissemens de la compagnie de la baye de Hudson, vivent dans une profonde paix. Lorsque leurs dispositions inquietes les portent à quelques incursions, ces Indiens du Nord ne s'attaquent guere plus les uns les autres, mais ils portent la guerre au sud, contre les *Cherokis*, les *Chaktâs*, les *Chickasâs*, ou les *Illinois*.

Quelquefois les Indiens, las enfin d'une longue guerre où ils n'ont eu que de foibles succès, emploient des médiateurs pour y mettre fin. Dans ce cas, voici comment cette négociation est conduite.

Un certain nombre de chefs de la nation qui desire la paix, joint à ceux qui ont accepté l'emploi de médiateurs, se rendent ensemble au pays ennemi de la première. Ceux qu'on choisit pour cette commission sont toujours des chefs doués d'une grande capacité & d'une grande intégrité. Ils portent devant eux la pipe ou le calumet de paix. Il n'est

pas nécessaire que j'informe mes lecteurs que cet instrument est de la même nature que le pavillon de trêve chez les Européens ; & que les nations les plus barbares ont pour ce gage de paix le plus grand respect. Je n'ai jamais ouï rapporter un seul exemple d'infraction de ce droit sacré. Les Indiens sont persuadés que le *grand-esprit* ne la laisseroit pas impunie.

La pipe de paix que les François ont, je ne fais pourquoi, appelé le calumet de paix (1), est d'environ quatre pieds de long. La boule ou le foyer est de marbre rouge, & la tige ou tuyau est d'un bois léger, peint avec soin d'hiéroglyphes en différentes couleurs ; le tout relevé par un ornement de plumes des plus beaux oiseaux. Il n'est pas possible de donner une idée des différens ornemens & des couleurs variées de ce meuble précieux des Indiens.

Chaque nation a sa maniere de décorer cette pipe précieuse, & l'on peut reconnoître à la première vue de quelle nation est celui qui la porte. C'est une introduction essentielle à toute négociation, & l'on en fait usage avec beaucoup de cérémonie.

Lorsque les chefs se sont assemblés, l'assistant ou l'aide-de-camp du grand-guerrier député pour la paix, remplit le calumet de

(1) *Note du traducteur.* Le mot calumet vient du *calamus*, *chalumeau*, une pipe est en effet un chalumeau avec lequel on aspire la fumée d'une herbe.

tabac mélangé avec des herbes dont on a parlé ailleurs ; & en prenant le plus grand soin pour qu'aucune partie en tombe à terre. Quand il est rempli , il prend un petit charbon entierement allumé dans un feu qui brûle ordinairement au milieu de la salle d'assemblée , & il le met sur le tabac. Enfin , lorsque le tabac est suffisamment allumé , il jette le charbon.

Alors il tourne la tige du calumet vers le ciel , ensuite vers la terre , après quoi il la tourne horizontalement en rond , jusqu'à ce qu'il ait complété le cercle. Par la première action , il est censé rendre hommage & faire une supplication au *grand esprit* ; par la seconde , il conjure les mauvais esprits ; & par la troisième , il demande la protection & la bienveillance de tous les esprits qui habitent l'air , la terre & les eaux. S'étant ainsi rendu favorables tous ces invisibles agens , dans le pouvoir desquels est , selon eux , la bonne ou la mauvaise réussite de la négociation , il présente le calumet au chef héréditaire de la nation , qui , ayant pris deux ou trois gorgées de fumée , la jette hors de sa bouche , d'abord vers le ciel , & ensuite vers la terre à l'entour de lui.

Le calumet passé ensuite de la même manière entre les mains des ambassadeurs & des étrangers , s'il y en a , & ils observent la même cérémonie. Après cela , il est remis au chef des guerriers & aux autres chefs , chacun à son tour , selon son grade. Observons que celui qui remplit cette honorable commission

de présenter le calumet, en tient la tige légèrement entre ses doigts, comme s'il craignoit de presser cet instrument sacré, & personne n'y touche qu'avec les levres.

J'oubliais de dire que lorsque les chefs chargés de la commission de faire la paix approchent du camp ou du village de la nation vers laquelle ils sont députés, ils commencent à chanter & à danser, les chansons & les danses appropriées à cette circonstance. Pendant ce tems, la nation ennemie est informée de leur arrivée; & dépouillant ses sentimens d'inimitié à la vue du calumet, elle les invite d'entrer dans l'habitation du grand chef, & leur fournit tout ce dont ils ont besoin pendant la négociation.

Lorsque les cérémonies décrites plus haut sont finies, les députés font leur discours & leurs propositions. On les discute; & s'il ne survient pas d'obstacle à la conclusion du traité, on enterre une hachette teinte en rouge, comme un symbole que toute animosité entre les deux nations est cessée, & que la paix regne entr'elles. Parmi des nations plus grossières, comme celles qui n'ont jamais eu de communication avec les Européens, on enterre un casse-tête teint en rouge, au lieu d'une petite hache.

On donne aussi dans pareille occasion un collier de *Ouampuns*, qui sert comme de ratification du traité de paix, & qui est destiné à rappeler à la dernière postérité, par les signes hiéroglyphiques de ses grains, tous les articles du traité.

Ces colliers sont faits de coquilles qu'on trouve sur les côtes de la Virginie & de la Nouvelle-Angleterre, où on les scie en forme de grains oblongs, d'environ un quart de pouce de longueur, & ronds comme les autres grains. On les enfile par des cordons de cuir, & plusieurs de ces rangs étant cousus ensemble avec de beau fils de fers d'animaux, ils composent ce qu'on appelle un collier de *Quampun*.

Ces coquilles sont ordinairement de deux couleurs; les unes sont blanches, les autres violettes: mais ces dernières sont beaucoup plus estimées que les premières. Les Indiens en font le même cas, que les Européens de l'or, & de l'argent & des métaux précieux.

Les colliers sont composés de dix, douze ou davantage de rangs, suivant l'importance de l'affaire à traiter, ou la dignité des personnes auxquelles on les présente. Dans d'autres occasions communes & sans importance, les chefs s'en présentent des rangs les uns aux autres, & en portent fréquemment à leur cou, comme un ornement précieux.



CHAPITRE XI.

Des jeux des Indiens.

J'Ai déjà remarqué que les Indiens sont très-adonnés au jeu, & qu'ils sont capables d'y risquer ou de perdre tout ce qu'ils possèdent avec une tranquillité dont on n'a pas d'exemple. Ils s'amuse à différentes sortes de jeux; mais le principal & le plus estimé parmi eux est celui de la balle, qui ressemble assez à celui que les Européens appellent la longue paulme.

Les balles dont ils se servent sont un peu plus grosses que celle de ce jeu européen; elles sont faites d'un morceau de peau de daim, qui, après avoir été mouillé pour être rendu souple, est bourré du poil du même animal, & ensuite cousu avec du fil fait de ses tendons. Les raquettes ont environ trois pieds de longueur; & à leur extrémité est fixée une espece d'empauvre de la largeur de la main, façonnée avec des lanieres tirées de la peau du daim. C'est avec ces raquettes qu'ils reçoivent la balle, & qu'ils la renvoient à une grande distance, s'ils ne sont pas prévenus par quelques-uns du parti contraire qui accourent pour l'intercepter.

Ce jeu se joue d'ordinaire par de nombreuses compagnies, qui quelquefois vont chacune à trois cents joueurs; il n'est pas rare de voir jouer une nation entiere contre une autre.

On commence par fixer deux perches en terre à environ six cents verges (trois cents toises) de distance l'une de l'autre, & chacune appartient à un des partis des joueurs. La balle est jettée en l'air au centre de l'intervalle & en ligne droite entre les perches, vers lesquelles chacun des partis tâche de l'envoyer pour les toucher, & celui des partis qui parvient à toucher sa perche compte un jeu.

Leur dextérité à ce jeu est telle que la balle est le plus souvent maintenue en l'air, & renvoyée dans différentes directions, sans toucher à terre pendant tout le jeu. Ils courent avec une prodigieuse vitesse les uns après les autres; & pendant que l'un est sur le point de renvoyer la balle à une grande distance vers sa perche, un autre survient qui la saisit à l'improviste, & d'un coup de raquette la renvoie du côté opposé; & ce qui est extrêmement amusant pour les spectateurs, & incomparablement plus que notre longue paulme où la balle n'est pas une demi-minute sans toucher terre.

Ils jouent avec tant de véhémence, que souvent ils se blessent les uns les autres au point de se fracturer quelques os. Mais ces accidens sont réputés de malheureux effets du hasard, & il n'en résulte jamais aucune querelle ou rancune entre les parties.

Il y a aussi parmi eux un jeu digne de remarque; on le nomme le jeu du *Bowl* ou du plat. Ce jeu ne se joue qu'entre deux personnes. Chacune a six ou huit petits os assez

resemblans à des noyaux de pêche, soit en grandeur, soit en figure, si ce n'est qu'ils sont quadrangulaires, & que deux des faces sont colorées en noir, & les deux autres en blanc. On les jette en l'air, & ils retombent dans un plat mis au dessous, & qu'on fait tourner en rond.

Suivant que ces os présentent le côté noir ou le côté blanc en dessus, on gagne ou l'on perd. Celui dont les osselets présentent le plus grand nombre de côtés marqués de la même couleur, gagne cinq points, & la partie est en quarante.

Celui qui a gagné continue de tenir le jeu, & celui qui a perdu cede la place à un autre choisi par les parieurs; car souvent tout un village est intéressé dans la partie contre un autre village, & même quelquefois deux nations jouent l'une contre l'autre (1).

Pendant ce jeu, les Indiens paroissent vivement agités, & poussent un cri terrible à chaque coup. Ils font mille contorsions, s'adressant aux osselets, & chargeant d'imprécations les méchants esprits qui assis-

(1) *Note du traducteur.* M. de Montmort a parlé de ce jeu Indien, d'après le Baron de la Hontan; mais il le décrit un peu différemment. Suivant le Baron voyageur, ce jeu se joue avec des noyaux, au nombre de huit, noir d'un côté, & blancs de l'autre. On jette ces noyaux en l'air, & alors si les noirs sont impairs, celui qui les a jetés a gagné, à moins qu'ils ne soient tous blancs ou tous noirs (dans lequel cas il gagne double).

tent leurs antagonistes. Quelques-uns perdent à ce jeu tout ce qu'ils possèdent, & jusqu'à leur liberté; quoiqu'il n'y ait sur la surface de la terre, aucun peuple aussi jaloux de ce bien que le sont les Indiens.

CHAPITRE XII.

Des mariages des Indiens, de leurs cérémonies, de leur manière de faire l'amour, & des noms qu'ils portent.

LES Indiens ont adopté la polygamie, & chacun en use à cet égard comme il lui plaît. Les chefs en particulier ont ordinairement un ferrail consistant en un certain nombre indéterminé de femmes, depuis six jusqu'à douze ou quatorze. Ceux d'un rang inférieur peuvent en avoir autant que le leur permettent leurs facultés. Il arrive quelquefois qu'un Indien épouse les deux sœurs, & même toutes, s'il y en a plus de deux; &

Autrement, c'est-à-dire, si les noirs sont pairs, il a perdu. L'académicien nommé ci-dessus, calculant ce jeu, a trouvé que la chance de celui qui jette est à son adversaire comme 22 à 21. *Essai d'Analyse sur les jeux de hasard*; troisième partie. Cette inégalité qui seroit fort grande pour nous, n'est pour les Indiens qu'une bagatelle.

Le jeu décrit par M. Carver est plus égal, mais plus simple.

malgré cette union, réputée par les nations civilisées, contraire à la nature, elles vivent toutes dans une grande union.

Les femmes les plus jeunes sont soumises aux plus âgées, & celles qui n'ont point d'enfans, rendent à celles qui en ont, des services domestiques, tels que leur état diffère de celui de servitude. Cependant elles exécutent avec gaieté & bonne grace tout ce qui leur est prescrit, espérant gagner par là l'affection de leur mari, & obtenir à leur tour le respect & les égards accordés à l'état de mere.

Il n'est pas rare de voir un Indien, quoiqu'il ait ainsi un grand nombre de femmes, vivre pendant plusieurs années en continence avec plusieurs d'elles. Quelquefois celles qui ne sont pas assez heureuses pour obtenir par leur soumission & leur bonne conduite les bonnes graces de leur mari, & par ce moyen d'avoir part à ses embrassemens, continuent pendant toute leur vie dans l'état de virginité, à moins qu'elles ne soient présentées par leur mari à quelque chef étranger. Dans ce cas, elles se soumettent sans murmure à sa volonté, & se contentent de cette union passagere. Mais s'il est reconnu qu'elles aient pris cette liberté sans son consentement, elles sont punies comme coupables d'adultere.

Cet usage est plus en vigueur parmi les Indiens de l'intérieur des terres, que parmi ceux qui sont voisins des établissemens Européens; car le commerce que ceux-ci ont sans

teffe avec les Européens, a rapproché leurs usages de ceux de ces derniers.

Les nations Indiennes ne diffèrent que peu dans les cérémonies de leurs mariages, & moins encore en ce qui concerne les divorces. Celles qui habitent les limites du Canada pratiquent celles qui suivent.

Lorsqu'un jeune Indien a conçu de l'inclination pour une fille, il cherche à obtenir son consentement; & s'il y réussit, il n'y a pas d'exemple que les parens de cette fille mettent obstacle à son union avec son amant.

Lors donc que les préliminaires sont convenus, & que le jour est marqué, les parens & les connoissances des deux contractans s'assemblent dans la maison ou la tente du plus vieux parent du futur, où l'on prépare une fête à cette occasion.

La compagnie qui assiste à cette fête est quelquefois très-nombreuse. On y danse; on y chante, & l'on y prend les autres amusemens usités dans les fêtes publiques. Lorsque la fête est finie tous les invités se retirent, & laissent le futur & la future seuls avec trois ou quatre de leurs plus proches & plus anciens parens; ceux du futur doivent être des hommes, & ceux de la future, des femmes.

Alors la future accompagnée de ce petit nombre de parens ou amis, s'étant retirée à cet effet, paroît à l'une des portes de la cabane, & est conduite au futur qui est préparé pour la recevoir. Ils se placent ensuite sur une natte mise au centre de la cabane, & prennent chacun une des extrémités d'une

baguette de quatre pieds de long , par laquelle ils font séparés , pendant que les vieillards prononcent quelques courtés harangues relatives à la solemnité.

Le couple marié fait après cela une déclaration publique de son inclination mutuelle , danse & chante , tenant toujours la baguette entre l'un & l'autre ; après quoi , ils la brisent en autant de parties qu'il y a de témoins présens ; chacun d'eux en prend une piece , & la conserve soigneusement.

La mariée est alors reconduite hors de la porte par laquelle elle étoit entrée , & ramenée par ses jeunes compagnes à la maison de son pere , où son mari est obligé de l'aller voir , & c'est-là que le mariage est consommé. Il arrive souvent que la femme reste dans la maison de son pere jusqu'à ce qu'elle ait un enfant , & alors elle fait un paquet de ses hardes en quoi consiste toute sa fortune , & accompagne son mari dans sa demeure.

Lorsque quelque dégoût occasionne une séparation , car il est fort rare que ce soit l'effet d'une querelle , ils donnent quelques jours auparavant , à leurs amis , connoissance de leur dessein , & quelquefois des raisons qui peuvent le justifier. Les témoins qui ont assisté au mariage , se rendent le jour assigné à la maison du couple qui va se séparer ; & portant avec eux les pieces de la baguette qu'ils ont reçues lors du mariage , ils les jettent au feu en présence des parties.

C'est-là toute la cérémonie de la séparation , qui s'opere sans murmure & sans ressentiment ,

sentiment, soit entre les ci-devant époux, soit entre leurs parens ou amis; & après quelques mois, ils sont libres l'un & l'autre de se remarier à leur gré.

Lorsqu'un mariage est dissous de cette manière, les enfans qui en sont provenus sont partagés également; & comme les enfans sont estimés par les Indiens un grand trésor, si le nombre est impair, la femme a droit de prendre la plus forte moitié.

Quoique cet usage semble propre à encourager l'inconstance, & à multiplier les séparations, les exemples en sont rares; il y a même beaucoup d'Indiens qui n'ont qu'une femme, & qui jouissent avec elle d'un bonheur conjugal qui ne le cede point à celui qu'on peut goûter dans les sociétés les plus policées. Il y a aussi un grand nombre d'exemples de femmes qui gardent un attachement inviolable pour leur époux, excepté dans les cas dont on a parlé ci-dessus; ce qui n'est point regardé comme une violation de la chasteté & de la foi conjugale.

Quoique j'aie dit que les nations Indiennes différent fort peu les unes des autres en ce qui concerne les cérémonies de leurs mariages, cela n'est cependant pas sans exception. Les *Nadoessis* ont, à cet égard, un usage particulier, & qui ne ressemble à aucun de ceux des autres nations que j'ai visitées.

Lorsqu'un jeune homme a jetté les yeux sur une fille pour l'épouser, il en fait part à ses parens, qui, lorsque la recherche leur agréé, l'invitent à venir habiter avec eux.

Il accepte l'invitation ; & par-là il s'engage à résider avec eux pendant un an entier comme domestique. Pendant ce tems , il chasse , & porte à la famille de sa future tout le gibier qu'il tue. Ainsi le pere a l'occasion de voir s'il a la capacité de pourvoir à la subsistance de sa fille & des enfans qui en proviendroient. Mais cela ne se pratique qu'à l'égard des jeunes gens , ou pour un premier mariage ; & ne se répète pas , comme il arriva à Jacob à l'égard de Laban.

A l'expiration du terme , si le jeune homme convient , le mariage se célèbre de cette manière. Trois ou quatre des parens mâles du prétendu , & autant de ceux de la prétendue , accompagnent le jeune couple de leurs maisons dans un lieu découvert au centre du camp.

Les chefs & les guerriers s'y trouvent rassemblés pour les recevoir , & les guerriers se divisent en deux bandes , l'une du côté du prétendu , l'autre de celui de la prétendue. Alors le principal chef informe l'assemblée de l'objet qui l'occasionne , & lui dit que les personnes présentes , & qu'il nomme , sont venues pour annoncer publiquement leur intention de vivre ensemble comme mari & femme. Il demande à l'un & à l'autre s'ils desireront contracter cette union ; lorsqu'ils ont déclaré à haute & intelligible voix que c'est là leur résolution , les guerriers mettent leurs fleches sur leurs arcs , & les déchargent par-dessus les prétendus ; après qu'il le grand chef les déclare mari & femme.

Le nouveau marié tourne alors en rond autour de sa femme ; & pliant le corps , il la prend sur son dos & l'emporte ainsi dans sa tente , aux acclamations des spectateurs. La cérémonie se termine par un repas aussi splendide que le comporte l'état des mariés , & à ce repas succèdent des chansons & des danses suivant l'usage des Indiens.

Le divorce , quoique permis parmi les *Nadoeffis* , a si rarement lieu , que je n'ai point eu occasion d'apprendre avec quelles cérémonies il se fait.

L'adultère est regardé chez eux comme un crime odieux , & puni avec grande sévérité. Dans pareil cas , le mari mord sa femme au nez , & la séparation s'ensuit. J'ai vu pendant mon séjour parmi les *Nadoeffis* , un exemple de cette punition. Les enfans , lorsqu'il y en a , sont partagés conformément à l'usage des autres nations , c'est - à - dire , par portions égales.

Parmi les Indiens , comme parmi les Européens , il y a des gens qui s'adonnent aux plaisirs ; & malgré ce qu'on rapporte de la froideur du tempérament Indien , il y en a qui sont de zélés sectateurs de Vénus. Les jeunes guerriers qui ont cette disposition aux plaisirs amoureux , ne manquent pas d'occasions de la satisfaire ; & comme la manière dont se font leurs entrevues amoureuses est fort singulière , je vais la décrire (1).

(1) *Note du traducteur.* Le baron de la Hontan nous avoit déjà instruit de cette façon de faire

Lorsqu'un de ces jeunes débauchés imagine, d'après la conduite de celle dont il desire les faveurs, qu'il n'y trouvera pas une grande difficulté, il s'y prend de la manière suivante.

On a déjà observé que les Indiens ne reconnoissent aucune supériorité, & n'ont aucune idée de subordination, excepté dans les circonstances de la guerre ou de la chasse; ils vivent conséquemment presque dans un état d'égalité parfaite, selon les loix de la nature. L'amant ne craint point de rencontrer aucun obstacle dans l'accomplissement de ses vœux, s'il trouve le moyen & l'occasion de les remplir.

D'un autre côté, comme les Indiens ne craignent point les voleurs ou des ennemis secrets, ils laissent les portes de leurs tentes ou de leurs cabanes ouvertes pendant la nuit comme pendant le jour. Deux ou trois heures après le coucher du soleil, les esclaves ou les vieillards couvrent avec des cendres le feu, qui d'ordinaire brûle au milieu de la cabane, & se retirent pour reposer.

L'obscurité étant ainsi répandue, & tout étant tranquille, un de ces enfans de plaisir, enveloppé de sa couverture pour ne point être connu, entre quelquefois dans la cabane de sa maîtresse. Il allume au feu recouvert un petit brin de bois; ce qui équivaut à une me-

l'amour, & la chose avoit paru si singulière, qu'on avoit soupçonné sa véracité. Elle est confirmée ici par M. Carver.

che. Il approche du lieu où sa maîtresse repose; & écartant la couverture de sa tête, il la secoue doucement jusqu'à ce qu'elle s'éveille. Si elle se leve alors, & éteint la lumière, il n'en faut pas davantage pour annoncer à son amant que sa compagnie ne lui est pas désagréable; mais si, après qu'il s'est découvert, elle se recouvre la tête, & ne fait pas attention à lui, cela signifie que l'heure du berger n'est pas encore sonnée, & qu'il n'a d'autre parti à prendre que de se retirer.

Pendant ce tems, l'amoureux tient sa lumière aussi cachée qu'il est possible dans le creux de ses mains; & comme les tentes ou chambres des Indiens sont fort vastes, il n'est point reconnu. On dit que les jeunes femmes qui reçoivent ces visites amoureuses ont grand soin d'en prévenir les effets par une application immédiate de certaines herbes dont elles connoissent l'efficacité; car si les conséquences naturelles de ces entrevues se manifestent, elles ne se marieront jamais.

Les enfans des Indiens portent toujours le nom de leurs meres; & si une femme ayant eu plusieurs maris, a eu des enfans de chacun, ils sont tous nommés de même d'après elle. La raison qu'ils donnent de cet usage est que les enfans sont l'ouvrage du pere quant à l'ame, & de la mere quant au corps; à quoi ils ajoutent qu'il est plus naturel de les dénommer par le nom de la dernière, parce que leur origine de la mere est toujours certaine, tandis qu'il y a quelquefois des doutes si le pere putatif l'est réellement.

On pratique plusieurs cérémonies chez les Indiens lors de l'imposition du nom, & c'est chez eux un objet de grande importance; mais je n'ai pu être témoin de ces cérémonies, à cause du secret qu'on y observe. Je fais seulement que ce nom est donné après l'âge de l'enfance.

Il n'est rien qui égale la tendresse que les Indiens témoignent à leur progéniture, & l'on ne peut se concilier leur bienveillance d'une manière plus certaine, qu'en ayant beaucoup d'égards pour leurs plus jeunes enfans. Je dois attribuer à certains égards, la bonne réception que j'ai éprouvée des *Nadoeffis*, aux petits présens que je fis aux enfans de leurs principaux chefs.

Il y a quelque difficulté à expliquer la manière dont les Indiens se distinguent les uns des autres. Indépendamment du nom de l'animal que porte chaque nation ou tribu, il y a d'autres noms qui sont personnels, & que les enfans reçoivent de leur mere.

Les chefs sont aussi distingués par un nom qui a quelque rapport à leur talent particulier ou à l'hiéroglyphe de leur famille, & ils ne reçoivent ces derniers que quand ils ont atteint l'âge viril. Ceux qui se sont signalés, soit dans la guerre, soit dans la chasse, ou qui ont quelque industrie ou qualité éminente, reçoivent un nom qui sert à perpétuer la renommée de leurs actions ou de leur talent.

Ainsi le grand guerrier des *Nadoeffis* se nommoit *Ottah-Tongoum-Lishcah*; ce qui signifie le *Grand-Pere des Serpens*; le mot

Ottah signifiant pere; *Tongoum*, grand, & *Lishcah*, serpent. Un autre chef s'appelloit *Honah - Pajatin*; ce qui signifie le *Coureur leste des montagnes*. Lorsqu'ils me décorerent de la qualité de chef parmi eux, ils me nommerent *Sche - Baygo*; ce qui signifie l'Écrivain ou celui qui est curieux de faire des caracteres, attendu qu'ils me voyoient souvent écrire.

CHAPITRE XIII.

De la religion des Indiens.

IL est fort difficile d'acquérir quelque connoissance des principes religieux des Indiens. Comme ils ont vu leurs cérémonies & leur doctrine ridiculisées par les Européens, ils font tous leurs efforts pour les leur cacher; & si après une longue intimité avec eux, vous pouvez en obtenir qu'ils vous dévoilent leur système religieux, ils y mêlent, de crainte du ridicule, différens articles de croyance qu'ils ont reçus des missionnaires François, enforte qu'il n'en résulte qu'un jargon intelligible & sur lequel on ne peut faire aucun fonds.

Je vais exposer ce que j'ai pu découvrir de ces principes religieux parmi les *Nadoessis*; car ils sont aussi fort réservés sur ce point. Comme la religion de cette nation paroît, attendu sa situation dans l'intérieur des ter-

res , entièrement affranchie des superstitions romaines (1), ses usages religieux paroissent propres à donner une idée plus juste de la croyance & des cérémonies des Indiens en général , que ceux d'aucune autre nation plus voisine des établissemens Européens.

Il est certain que les Indiens reconnoissent un Être suprême , auteur de la vie de tous les êtres , & qui préside sur tout l'univers. Les *Chippeways* , appellent cet Être *Manitou* , l'Esprit , ou *Kitchi Manitou* , le Grand-Esprit. Les *Nadoessis* l'appellent *Ouaicon* , ou *Tonoo-Ouaicon* ; ce qui signifie la même chose. Ils le regardent comme la source de tout bien , & ils sont persuadés qu'il ne peut être l'auteur d'aucun mal. Ils croient aussi qu'il ya un méchant esprit , auquel ils attribuent beaucoup de pouvoir , & ils pensent que c'est de lui que provient tout le mal qui infecte le monde. C'est pourquoi ils lui adressent des prieres dans leurs malheurs , soit pour qu'il fasse cesser les maux qu'ils éprouvent , soit pour qu'il les modere au moins , s'ils ne peuvent les éviter entièrement.

Ils ajoutent que le *Grand-Esprit* étant infiniment bon de sa nature , ne peut desirer ni faire aucun mal aux hommes , mais qu'au contraire il verse sur eux tous les biens qu'ils méritent : tandis que le méchant esprit est continuellement occupé des moyens d'affliger le genre humain ; ce dont il a non-seu-

(1) On sent aisément ici que c'est M. Carver qui parle.

lement la volonté, mais encoré le pouvoir.

C'est encore un article de croyance parmi les Indiens, qu'il y a de *bons Esprits* d'un degré inférieur, & qui ont chacun leur département, dans lequel ils s'occupent continuellement du bien des humains. Ils pensent qu'ils président principalement sur toutes les productions extraordinaires de la nature, comme les grands lacs, les grandes rivières, les grandes montagnes, & jusques sur les quadrupèdes, les oiseaux, les poissons, & même les végétaux ou minéraux qui surpassent les autres en grandeur ou en propriétés particulières. C'est pour cette raison qu'ils leur rendent un culte qui tient de l'adoration. Ainsi lorsqu'ils arrivent sur les bords du lac supérieur ou du Mississipi, ou de quelque autre immense amas d'eau, ils présentent à l'esprit qui y préside quelques offrandes. J'en ai donné un exemple en parlant de la visite que je fis au faux Saint-Antoine avec le prince des *Ouinébegos*.

Mais en même tems, j'ai lieu de croire que les idées qu'ils attachent au mot *Esprit* sont fort différentes des nôtres. Il paroît qu'ils se font une représentation corporelle de ces especes de Divinités, & qu'ils leur attribuent une forme humaine, quoique d'une nature supérieure à l'homme.

Il en est de même de leurs idées sur une existence à venir. Ils ne doutent point qu'après leur mort, ils ne doivent exister; & ils imaginent que leurs occupations seront alors les mêmes que celles de cette vie, mais qu'ils

feront affranchis des peines & des difficultés qu'ils éprouvent dans cette période de leur existence. Ils doivent, selon leurs idées, être transportés dans une contrée délicieuse, où ils jouiront toujours d'un ciel ferein & d'un printems non interrompu ; où les forêts abonderont en gibier & les lacs en poissons, lesquels se laisseront prendre sans beaucoup de peine ou d'industrie ; enfin, qu'ils vivront éternellement dans des régions abondantes, où ils jouiront dans un degré supérieur de tout ce qui fait les douceurs de la vie.

Les plaisirs intellectuels n'entrent pour rien dans ce système de bonheur à venir. Mais les Indiens se figurent que les plaisirs purement corporels seront proportionnés & distribués suivant leur mérite. L'habile chasseur, l'intrépide guerrier y auront une plus grande part que ceux qui, par indolence ou manque de talent, ne se font point distingués par - dessus la multitude.

Les prêtres des Indiens sont en même tems leurs médecins & leurs magiciens (1). Ils guérissent à la fois leurs blessures ; ils interprètent leurs songes ; ils leur donnent des

(1) *Note du Traducteur.* Ceci paroît venir à l'appui de l'opinion de ceux qui font peupler l'Amérique par le Nord - Est de l'Asie ; car qui ne fait que tous ces peuples demi - sauvages qui habitent cette partie de l'univers, ont leurs *Schamans* ou Sorciers, qui sont à la fois leurs prêtres & leurs médecins, & qu'ils exécutent leurs divinations en faisant un bruit diabolique ?

charmes protecteurs, & enfin ils satisfont le desir puissant qu'ils ont de connoître d'avance l'avenir.

J'ai déjà raconté de quelle maniere ils s'y prennent pour remplir ce dernier point de leurs fonctions, lorsque j'ai parlé de la prédiction du grand-prêtre des *Killifines* & de son issue. Ils réussissent aussi souvent très-bien dans l'application des herbes dont ils ont la connoissance; mais je ne saurois dire si les cérémonies dont ils usent dans cette application contribuent à ce succès.

Lorsque quelqu'un est malade, celui qui est revêtu de cette triple qualité de docteur, de prêtre & de magicien, se tient près du malade nuit & jour, secourant à ses oreilles une conque remplie de fèves desséchées, appelées un *chichicou*, & faisant un bruit désagréable qu'on ne peut décrire.

Il est naturel de penser que cette harmonie barbare seroit plus propre à nuire au malade qu'à le soulager; mais ils sont dans l'opinion contraire, & sont persuadés que ce bruit contribue à sa guérison en écartant le malin esprit, & en l'empêchant d'exécuter ses méchantes intentions; ou tout au moins, qu'en occupant son attention, cela l'empêche d'augmenter le mal: car ils sont assez crédules pour imaginer qu'il est toujours aux aguêts pour faire du mal, & le porter au plus haut point, si l'on ne le charmoit par ce moyen.

J'en'ai pu découvrir qu'ils pratiquent aucune autre cérémonie que celles que je viens

de décrire. A la vérité, lorsque la nouvelle lune commence à se montrer, ils chantent & ils dansent; mais il n'est pas évident que par-là ils rendent aucun culte à cette planète. Ils se réjouissent seulement, à ce qu'il m'a semblé, du retour de cet astre, qui leur rend la nuit agréable, & qui leur fournit sa lumière lorsqu'ils voyagent, comme ils le font souvent dans l'absence du soleil.

Quoique M. Adair ait assuré que les nations parmi lesquelles il a résidé, observent, à bien peu de chose près, tous les rites de la loi Mosaique, j'avoue que je n'ai pu trouver rien de semblable parmi les nations situées quelques degrés plus au Nord - Ouest, à moins qu'on n'admette qu'une coutume particulière aux femmes (celle de leur espèce de purification), & leur division en tribus ou castes, sont des preuves suffisantes de cette assertion.

Les missionnaires François jésuites ont aussi prétendu que lorsqu'ils pénétrèrent pour la première fois en Amérique, les Indiens avoient quelque idée confuse & obscure des dogmes du christianisme; qu'ils furent vivement affectés à la vue d'une croix, & qu'ils donnerent, par les impressions qu'ils manifesterent, des preuves qu'ils n'étoient pas dans une ignorance entière des mystères de la religion chrétienne. Cela a bien l'air de fables qui ne doivent leur existence qu'au zèle peu éclairé de ces bons peres, qui vouloient à la fois donner au public une opinion avantageuse de leurs succès, & un appui

fort inutile aux dogmes qu'ils professoient.

Les Indiens n'ont que des principes de religion grossiers en petit nombre, & tels qu'ils paroissent avoir été imprimés d'une manière quelconque dans l'ame humaine pendant les siècles de la plus grossière ignorance. On leur doit cependant cette justice de reconnoître qu'ils ne se sont point égarés, comme tant d'autres nations non civilisées, & même comme un trop grand nombre de nations instruites dans l'idolâtrie. Ils ont, à la vérité, de la vénération pour les objets les plus admirables de la création, & ils leur présentent des offrandes, comme je l'ai déjà remarqué. Mais je ne saurois précisément dire s'ils pratiquent ces cérémonies par une suite de l'impression extraordinaire que ces objets font sur eux, ou s'ils les regardent comme la résidence habituelle des esprits invisibles dont ils croient l'existence.

L'esprit humain, dans son état d'ignorance, est disposé à attribuer tous les phénomènes extraordinaires de la nature; comme les tremblemens de terre, le tonnerre & les ouragans, à des esprits invisibles. L'Indien, par la même raison, est porté à imaginer que ce sont les méchants esprits qui sont les auteurs des travaux & des maux qui accompagnent d'ordinaire une vie sauvage, des inquiétudes inséparables d'une subsistance précaire, & enfin de cette multitude d'incommodités que l'homme civilisé a trouvé le moyen de prévenir. Le Sauvage vit, par cette raison, dans l'apprehen-

sion continuelle de leurs attaques cruelles; & pour les détourner, il a recours aux charmes & aux ridicules cérémonies de ses prêtres, ou bien à la prétendue influence de ses *Manitous*. La peur a aussi plus de part à ces cérémonies que la reconnoissance, & il songe davantage à conjurer la colere des malins esprits, qu'à solliciter la faveur des bons. Mais les Indiens, en adoptant ces absurdités, ne font rien de plus que toutes les autres nations qui n'ont point été éclairées par cette religion seule capable de dissiper les nuages de la superstition & de l'ignorance; & ils sont aussi affranchis d'erreurs que le peut être un peuple qui n'a pas été favorisé de la connoissance de cette sainte & lumineuse doctrine.

C H A P I T R E X I V .

*Des maladies des Indiens, & de leur médecine
& chirurgie.*

LES Indiens sont, en général, doués d'une forte santé, & ne sont sujets qu'à peu de maladies. La plupart de celles qui affligent les nations policées, & qui sont des suites de la paresse, du luxe, ou de la gourmandise, ne leur sont pas même connues. Cependant les fatigues violentes qu'ils essuient quelquefois en guerre ou à la chasse, l'inclémence des saisons à laquelle ils sont

continuellement en butte, & par-dessus tout, les extrêmes de la faim qu'ils éprouvent quelquefois, & de la voracité à laquelle ils se livrent ensuite dans leurs longues excursions, ne peuvent manquer de porter une grande atteinte à leur constitution, & de leur donner bien des maladies.

Dés douleurs & des foiblesses dans l'estomac & dans la poitrine sont quelquefois le résultat de leurs jeûnes excessifs, & la consommation celui des fatigues extraordinaires & des exercices violens auxquels ils se livrent dès leur enfance, & avant que leur tempérament soit assez formé. La maladie cependant à laquelle ils sont le plus sujets est la pleurésie; & le remède qu'ils y appliquent, comme à presque toutes les autres, consiste à se faire suer.

La maniere dont ils construisent leurs étuves est simple: ils placent en rond six petites perches qu'ils lient par le sommet, de maniere à former une espece de rotonde, & ils les recouvrent de fourrures ou de couvertures de telle maniere qu'il n'y ait aucun accès à l'air extérieur. On ne laisse qu'une petite ouverture à pouvoir se glisser dedans. Au centre de cette construction, l'on place des pierres rougies au feu, sur lesquelles on jette de l'eau; il s'en élève une vapeur qui produit aussi tôt un très-grand degré de chaleur.

Ils se procurent par-là une transpiration abondante, qu'ils poussent au degré qu'ils veulent. Après avoir resté quelque tems dans ce bain de vapeurs, ils en sortent, & se

rendent en hâte vers la riviere ou le ruiffeau le plus voisin; ils s'y plongent, & après s'y être baignés une demi-minute, ils se rhabillent, s'asseoient & fument avec une grande tranquillité, persuadés que le remede ne peut manquer de produire son effet. Ils font aussi usage de ce sudorifique pour se rafraîchir, ou pour préparer leur esprit à traiter des affaires qui demandent un grand degré d'attention & de sagacité.

Ils font aussi quelquefois attaqués, quoique rarement, de paralysies & d'hydropisies. Les remedes qu'ils y opposent, ainsi qu'aux fievres, sont des lotions & des décoctions composées d'herbes, que leurs Médecins connoissent fort bien, & savent appliquer. Mais ils ne mettent jamais leur confiance entiere dans les remedes; ils ont toujours recours à quelques cérémonies superstitieuses, sans lesquelles ils sont persuadés que les remedes naturels ne seroient jamais suffisans.

Ils font également usage de simples pour la guérison des blessures & des fractures, & ils sont assez habiles pour tirer par leur moyen & sans incision, les éclats de bois, le fer & les autres matieres qui ont causé la blessure. Dans les cures de cette espece, ils déploient beaucoup de dextérité, & les terminent en moins de tems qu'on ne l'attendroit.

Avec une de ces peaux que les serpens quittent chaque année, ils ôtent des blessures les éclats de bois. C'est une chose surprenante

nante que l'efficacité soudaine de cette application, quoique ces peaux ne paroissent conserver aucune humidité.

C'est un sujet de discussion, si la maladie vénérienne a pris son origine dans ce continent. On pense communément que cette terrible maladie est originaire de l'Amérique; mais cette discussion littéraire n'est pas encore absolument décidée. Je remarquerai seulement pour l'éclaircir, que je n'ai pas trouvé la moindre trace de ce fléau chez les *Nadoissis* avec lesquels j'ai demeuré long-tems, & que j'ai sçu d'eux qu'on ne le connoissoit point chez les nations plus reculées à l'Ouest, en forte que je crois pouvoir assurer qu'elle ne doit pas sa naissance au continent de l'Amérique Septentrionale. Les nations du Sud qui communiquent avec les Européens, en sont, à la vérité, infectées. Mais on y a la connoissance de certains remèdes sûrs, & si expéditifs, que la communication de ce mal n'est suivie d'aucune conséquence fâcheuse. En voici un exemple.

Aussi-tôt que je me fus mis en route pour le voyage que j'ai décrit, un des traiteurs que j'accompagnois se plaignit d'une forte gonorrhée, accompagnée de ses plus violens symptômes. Ses progrès furent tels, que lorsque nous fûmes arrivés au village des *Ouinébagos*, il lui fut impossible d'aller plus avant. Nous en informâmes un chef de la nation, qui lui dit de n'être point inquiet, & qu'il lui donnoit sa parole que pourvu qu'il voulût suivre ses avis, il pourroit en peu de

jours se remettre en route, & que bientôt après, il seroit entièrement guéri.

Ce chef n'eut pas plutôt dit cela, qu'il prépara une décoction de l'écorce des racines du frêne épineux; arbre peu connu en Europe, mais qui est fort commun en Amérique, L'usage de cette décoction le rétablit en peu de jours, de telle maniere qu'il fut en état de se remettre en route; & ayant reçu de ce chef la maniere de préparer le remede, quinze jours après son départ il fut radicalement guéri.

Lorsque par un exercice trop violent ou la trop grande chaleur, ou l'excès du froid, ils ressentent des douleurs dans les membres ou les jointures, ils les scarifient. Les nations qui n'ont point de commerce avec les Européens, le pratiquent avec un caillou aiguisé; c'est une chose surprenante à voir, que la finesse de la pointe qu'ils donnent à cet instrument; une lancette peut à peine surpasser en tranchant, les instrumens qu'ils font d'une substance aussi fragile.

On ne sauroit leur persuader qu'une personne soit malade, quand elle a appétit. Mais quand elle rejette toute espece de nourriture, alors ils commencent à s'allarmer & à regarder la maladie comme dangereuse; d'après ce système, le Médecin donne à son malade la liberté de manger tout ce qui peut lui faire plaisir.

Quelquefois un malade s'imagine que sa maladie provient de quelque fort; dans ce cas, le Médecin ou Jongleur est consulté :

celui-ci, après les préparations ordinaires, donne son opinion sur l'état du mal, & trouve fréquemment quelque moyen de le guérir. Mais quoique les médecins Indiens joignent toujours leurs pratiques superstitieuses à leurs ordonnances, il n'en est pas moins certain qu'ils exercent leur art d'après des principes fondés sur la connoissance des plantes & sur une expérience qu'ils acquièrent par une attention très suivie à l'effet de leurs remèdes.

L'histoire suivante, que je tiens d'un homme digne de toute croyance, prouve même que les médecins Indiens ne raisonnent pas seulement assez bien sur les causes & les symptômes de la plupart des maladies, mais qu'ils savent quelquefois prendre habilement un parti dans des cas difficiles.

A Penobscot, établissement de la province de Main, au Nord-Est de la Nouvelle-Angleterre, la femme d'un Soldat fut prise du travail d'enfant; & malgré tous les secours qu'on lui administroit, elle ne pouvoit accoucher. Elle resta dans cette situation pendant deux ou trois jours, les personnes qui l'environnoient n'attendant que la mort des premières douleurs qu'elle ressentiroit.

Une femme Indienne, qui passoit par hasard dans le voisinage, entendit les cris de la malheureuse malade, & en demanda la cause. Ayant été informée des circonstances & de son état désespéré, elle dit que si on vouloit lui laisser voir la personne, elle ne doutoit point que sa visite ne lui fût très-utile.

Le chirurgien & la sage-femme qui avoient perdu toute espérance, lui permirent de faire usage du moyen qu'elle aviserait bon. En conséquence, elle prit un mouchoir, & le lia ferré sur la bouche & le nez de la femme en travail. Cela occasionna une suffocation; & les efforts que la patiente fit pour se débattre, lui procurerent en peu de secondes sa délivrance. Au moment où elle fut achevée, & pendant qu'il étoit encore tems de prévenir la suffocation complete, elle lui rendit la faculté de respirer en ôtant le mouchoir. La malade qui avoit si longtemps souffert, étant ainsi délivrée, se rétablit très-prompement, à la grande surprise de ceux qui avoient été témoins de son état désespéré & de cette étrange opération.

La raison que donna cette Indienne, d'une méthode si dangereuse, fut que des situations désespérées exigeoient des remèdes extrêmes; qu'elle avoit observé que les forces de la nature chez cette femme n'étoient plus coupables de produire sa délivrance; & que, par cette raison, elle avoit jugé nécessaire de les augmenter: ce qui ne pouvoit être fait que par ce moyen, dont la violence avoit pour objet de réveiller la nature, & de la porter aux plus grands efforts pour sa conservation.

CHAPITRE XV.

*Indien**De la maniere dont les Italiens traitent leurs morts.*

UN Indien voit approcher la mort dans sa cabane avec la même résolution qu'il l'a envisagée plusieurs fois sur le champ de bataille. Son indifférence sur un objet qui cause tant de terreurs à presque tous les autres hommes, est vraiment admirable. Lorsque son sort est prononcé par le médecin, & qu'il n'y a plus d'incertitude, il harangue avec une grande tranquillité ceux qui l'environnent & qui lui appartiennent.

Si c'est un chef, & qu'il ait une famille, il fait une espece d'oraison funebre, qu'il conclut en donnant à ses enfans & à ses proches les avis qu'il juge nécessaires sur leur conduite. Il prend alors congé de ses amis, & ordonne les préparatifs du repas qui doit être donné à ceux de sa tribu qui prononceront son éloge.

Lorsqu'il est expiré, on arrange son corps en le revêtant de ses habillemens ordinaires. On lui peint la face, & on le place en attitude d'un homme assis sur une natte ou sur une fourrure au milieu de sa hute, avec ses armes à côté de lui. Ses parens s'étant assis en rond à l'entour, chacun fait sa harangue au mort; & s'il a été un grand guerrier, on ne manque pas de rapporter ses

hauts faits, & de les exalter par une narration qui, dans le langage Indien, est extrêmement poétique & agréable.

„ Frere, lui dit-on, vous êtes encore af-
 „ sis parmi nous; votre personne conserve
 „ sa même apparence, & continue de nous
 „ ressembler extérieurement, si ce n'est qu'elle
 „ a perdu la faculté d'agir. Mais où est
 „ maintenant ce soufflé, qui, quelques heures
 „ auparavant, envoyoit sa fumée au
 „ grand esprit! Pourquoi ces lèvres qui pro-
 „ féroient, il y a peu, un langage si agréa-
 „ ble & si expressif, sont-elles immobiles!
 „ Pourquoi ces pieds qui, peu auparavant,
 „ surpassoient en vitesse les cerfs sur les mon-
 „ tagnes, sont-ils maintenant engourdis!
 „ Pourquoi ces bras, qui te servoient à monter
 „ sur les plus hauts arbres, ou à ban-
 „ der l'arc le plus roide, tombent-ils à tes
 „ côtés sans mouvement? Hélas! toutes
 „ les parties de ce corps que nous regardions,
 „ il y a peu, avec amour & admiration,
 „ sont maintenant inanimées, comme si trois
 „ cents hivers s'étoient accumulés sur lui.
 „ Cependant nous ne te regretterons pas,
 „ comme si tu étois perdu à jamais pour
 „ nous, ou que ton non fut enseveli dans
 „ l'oubli. Non: ton ame vit encore dans le
 „ pays des esprits, avec celles de ceux qui
 „ sont venus avant toi; & quoique nous
 „ ayions été laissés après toi pour perpétuer
 „ ta réputation, nous irons un jour te re-
 „ joindre. Animés par le respect que nous
 „ te portions pendant que tu vivois, nous

55 venons te rendre le dernier devoir de ten-
 55 dresse qui est en notre pouvoir. Afin que
 55 ton corps ne soit pas exposé dans la plai-
 55 ne , & en danger d'être la proie des ani-
 55 maux de la terre ou des airs , nous aurons
 55 soin de le porter au lieu où reposent ceux
 55 de tes ancêtres; nous espérons que ton esprit
 55 vivra avec les leurs , & que tu nous re-
 55 cevras , lorsque nous arriverons comme
 55 toi au grand pays des ames. ”

C'est par des discours à-peu-près sembla-
 bles que chaque chef témoigne ses regrets ,
 & fait l'éloge de son ami décédé. Lorsque
 cette cérémonie est terminée, si l'on se trou-
 ve à une grande distance du cimetière de la
 tribu du défunt, & qu'il soit mort pendant
 l'hiver, on enveloppe le corps dans des peaux,
 & on le place sur une espèce d'échafaut éle-
 vé pour cet effet, ou sur les branches d'un
 grand arbre, en attendant le retour du prin-
 tems. Alors on l'emporte, comme je l'ai dit
 ailleurs, au dépôt général des morts de la
 nation, & on l'enterre avec des cérémonies
 que je n'ai pas pu découvrir.

En effet, lorsque les *Nadoessis* avec les-
 quels j'avois vécu un hiver, porterent leurs
 morts à la grande caverne, je tentai inu-
 tilement d'y jeter un coup-d'œil, pour voir
 leurs cérémonies funebres. Je m'aperçus
 qu'ils regardoient ma curiosité comme dé-
 placée, & je me retirai sans insister.

Après l'enterrement, la tribu à laquelle
 appartient le mort, a soin de placer près
 de lui des marques hiéroglyphiques, propres

à montrer aux âges à venir son mérite & ses talens. Si quelqu'un meurt pendant l'été, & qu'on juge impossible de garder le corps à cause de la putréfaction, on brûle les chairs, & on conserve les os, qu'on enveloppe de même; & qu'on transporte au dépôt général avec les autres.

Comme les Indiens sont persuadés que les ames des morts ont dans l'autre monde les mêmes occupations que dans celui-ci; qu'elles seront obligées de se procurer leur subsistance par la chasse; qu'elles auront même à se défendre de leurs ennemis; ils ont soin de ne pas les envoyer au pays des esprits, sans être pourvues de tout ce qui est nécessaire pour ce double objet; c'est pourquoi ils enterrent avec le mort son arc, ses fleches & ses autres armes, tant de chasse que de guerre; & par la même raison, ils y ajoutent les autres ustensiles dont ils croient qu'il aura besoin, soit pour se parer, soit pour les besoins de la vie, comme ses ustensiles domestiques.

Les proches parens du mort déplorent sa perte avec toutes les apparences d'une grande douleur. Ils pleurent & hurlent, en faisant de grandes contorsions, assis autour de lui dans sa tente, pendant l'intervalle des harangues des chefs.

J'ai remarqué dans le deuil des *Nadoessis* un usage fort différent de celui de toutes les autres nations que j'ai visitées. Les hommes, pour montrer la grandeur de leur affliction, se percent avec des fleches les par-

ties charnues des bras ; j'en ai vu les cicatrices sur ceux des Indiens de cette nation de tous les rangs. A l'égard des femmes, elles se font aux cuisses des incisions avec des pierres tranchantes, jusqu'à ce que le sang en découle en abondance.

- Pendant que j'habitois parmi eux, un mari & une femme, dont la cabane étoit voisine de la mienne, perdirent un enfant de quatre ans. Ils furent si affligés de la mort de cet enfant chéri, & ils pratiquerent avec une telle rigueur tous les usages de leur deuil, tant en le pleurant qu'en se faisant des blessures, que le pere en mourut. Mais ce qui m'étonna beaucoup, c'est que la femme qui avoit été jusqu'alors inconsolable n'eut pas plutôt vu expirer son mari, qu'elle essuya ses larmes, & parut en quelque sorte consolée & résignée à cette double perte.

Comme je ne scavois de quelle maniere expliquer un pareil changement, je saisis une occasion favorable de lui en demander la raison ; je lui dis en même tems que j'avois pensé que la perte de son mari, loin de modérer sa douleur, auroit dû l'augmenter.

Elle me répondit que comme l'enfant qu'elle avoit perdu étoit trop jeune pour pouvoir se procurer sa subsistance dans le pays des esprits, elle & son mari craignoient que sa situation n'y fût fort malheureuse ; mais que son pere qui l'aimoit aussi tendrement qu'elle, & qui étoit un bon chasseur, étant parti pour le même pays, elle étoit désormais tranquille sur son sort ; qu'elle n'avoit par

conséquent plus aucune raison de verser des larmes, son fils devant être heureux sous la protection d'un père qui le chériffoit, & qu'il ne lui restoit plus que le desir de les rejoindre l'un & l'autre.

J'avoue que ces expressions d'une tendresse aussi naturelle, & ces sentimens qui auroient fait honneur à une Mâtrône Romaine, firent sur mon ame une impression bien favorable à ce peuple, & ne contribuerent pas peu à combattre dans moi les préjugés que j'avois contractés; préjugés d'après lesquels j'étois persuadé, comme tant d'autres voyageurs, que les Indiens étoient inaccessible à toute tendresse envers leurs proches.

La conduite subséquente de cette bonne Indienne me confirma dans mon opinion, & me convainquit que, malgré la suspension apparente de sa douleur, elle ne laissoit pas d'éprouver les effets de ce regret d'être séparé de ses proches, que la nature ou l'usage a imprimés dans le cœur humain; car j'observai qu'elle alloit presque tous les soirs au pied de l'arbre sur les branches duquel étoient exposés les restes de ces personnes chéries, & qu'après avoir coupé une boucle de ses cheveux qu'elle jettoit à terre, elle déplorait son malheur. Une récapitulation des actions que son fils auroit faites, s'il eût vécu, étoit le sujet le plus fréquent de sa plainte funebre; & pendant qu'elle prédisoit, en quelque sorte, la réputation à laquelle il seroit parvenu, à l'exem-

ple de son pere, sa douleur paroiffoit fufpendue.

„ Si tu avois continué de vivre avec nous,
 „ difoit-elle, cher enfant, combien un arc
 „ auroit été bien placé entre tes mains, &
 „ combien tes fleches auroient été funeftes
 „ aux ennemis de notre nation! Tu aurois
 „ fouvent bú leur fang & mangé leur chair,
 „ & un grand nombre d'efclaves auroit ré-
 „ compensé tes travaux. Avec tes bras ner-
 „ veux, tu aurois faifi le buffle bleffé, ou
 „ combattu l'ours furieux. Tes pieds légers
 „ t'auroient fait atteindre l'élan, ou rendu
 „ l'égal des daims à la courfe fur le fom-
 „ met des montagnes. Que de belles actions
 „ tu aurois exécutées, fi tu avois refté avec
 „ nous, jufqu'à ce que l'âge t'eût donné
 „ des forces, & que ton pere t'eût instruit
 „ dans tout ce qui rend un *Nadoeffis* ac-
 „ compli ”! C'est dans ces termes que cet-
 „ te bonne Indienne fans éducation déploroit
 „ la perte de fon fils, & fouvent elle paffoit
 „ une partie de la nuit dans cette trifte oc-
 „ cupation.

Les Indiens font, en général, très-rigou-
 reux dans l'obfervation des loix de leur
 deuil. Chez quelques nations, ils fe cou-
 pent les cheveux, ils fe noirciffent le vif-
 age, & reftent debout la tête couverte, fe
 privant de tout plaifir. Ce deuil fevere fe
 prolonge plusieurs mois, & l'apparence en
 dure même pendant plusieurs années, & feu-
 lement avec quelques adouciffemens. J'ai oui
 dire que lorsque les *Nadoeffis* rappelloient les

événemens de la vie de leurs parens décédés ; même dix ans après leur mort, ils pouffoient des hurlemens à se faire entendre assez loin. Ils continuent quelquefois pendant des heures entières cette cérémonie respectueuse envers leurs parens ; & s'il arrive qu'elle commence vers le soir, ceux de la même tribu qui sont à portée se joignent avec eux, & cette scene de douleur se prolonge pendant une partie de la nuit.

C H A P I T R E X V I.

Portrait abrégé du caractère du naturel Américain.

LE caractère des Indiens, ainsi que celui des autres nations non civilisées, est un mélange de férocité & de douceur. Ils sont à la fois guidés par des passions que rien ne modere, ainsi que leurs appétits naturels, & ils ont des vertus propres à faire honneur à la nature humaine.

Dans l'appréciation suivante du caractère des Indiens, je tâcherai de secouer d'un côté, les préjugés des Européens, qui ordinairement attachent au mot d'*Indien* les qualifications les plus capables de déshonorer la nature humaine, & qui ne les regardent que comme des sauvages & des canibales. D'un autre côté, j'éviterai avec un égal soin toute partialité envers eux, en me défiant des

sentimens que doit naturellement m'inspirer la bonne réception que j'ai éprouvée d'eux dans mon voyage. En même tems, je bornerai mes remarques aux nations occidentales à l'égard de nos établissemens, comme les *Nadoëssis*, les *Ottagamis*, les *Chippeways*, les *Quinebagos* & les *Sâkis*. Car, comme dans un pays aussi vaste, & de température aussi variée, il y a des peuples de différens caracteres & dispositions d'esprit, il n'entre pas dans mon plan, & il n'est pas possible d'en tracer un portrait qui convienne généralement à tous.

On ne peut disconvenir que l'Américain naturel ne soit vindicatif, cruel & inexorable; que cet esprit de vengeance ne le rende capable des efforts les plus soutenus pour la satisfaire, comme de passer des journées entières à guetter son ennemi; de traverser des forêts immenses par des chemins impraticables, en souffrant la faim & la soif, ou en ne se soutenant que de ce qu'il trouve dans son chemin; qu'il est sans pitié pour les cris du malheureux ennemi qui tombe entre ses mains, ou plutôt qu'il goûte un plaisir inexprimable & diabolique à lui faire souffrir les tourmens les plus affreux. Mais si nous le considérons sous un autre aspect, nous trouverons qu'il est également tempérant dans le manger & dans le boire (je parle, au reste, des nations qui ont peu de commerce avec les Européens); qu'il souffre avec une patience sans exemple les extrémités de la faim, & l'inclémence des fai-

sons; enfin, que la satisfaction de ses appétits naturels ne tient chez lui qu'un rang très-subordonné. Nous le trouverons socia- ble & humain, non-seulement envers ceux qu'il regarde comme ses amis, mais même envers ses ennemis, quand une fois il leur a fait grace, ou qu'il les a adoptés. Nous le verrons alors partager avec eux le dernier morceau de subsistance qu'il a, & risquer sa vie pour leur défense.

Je puis même assurer tout au contraire de plusieurs voyageurs guidés par leurs préjugés, que malgré l'indifférence apparente avec laquelle un Indien retrouve sa femme & les enfans après une longue absence, indifférence qui paroît procéder d'une affectation de force d'ame, il n'est rien moins qu'inaccessible aux sentimens de tendresse, soit conjugale, soit paternelle ou filiale. La petite histoire que j'ai racontée plus haut, explique cette apparence d'insensibilité, & donne à mon assertion plus de poids que ne pourroient faire tous les raisonnemens.

Accoutumés, dès leur plus tendre jeunesse, à une foule d'accidens, les Indiens deviennent bientôt supérieurs à tout sentiment de danger ou de crainte de la mort; & leur valeur, qui est l'ouvrage de la nature, fortifiée par l'exemple, par les préceptes & par l'occasion, n'éprouve jamais un instant d'obscureissement.

Insoucians & paresseux, tant que leurs provisions ne sont pas épuisées, ou que le danger est éloigné, ils sont infatigables,

quand il le faut, & constans dans la poursuite de leur gibier, ou dans la maniere d'attaquer, de surprendre ou de poursuivre leur ennemi.

Ils possèdent à la fois les qualités les plus opposées; artificieux, & prêts à saisir toute sorte d'avantages sur leurs ennemis; froids, & attentifs dans leurs assemblées; soigneux à voiler leurs sentimens, & à cacher un secret, ils peuvent aussi se vanter de qualités d'une nature plus active, de la sagacité du chien, de la vue perçante du lix, de la finesse du renard, de l'agilité du chien courant, & sur-tout de la fierté indomptable du tigre.

Si on les considère comme faisant partie d'une société, ils ont pour leur nation un attachement dont aucun autre peuple ne peut fournir d'exemple. On dirait qu'ils sont animés par la même ame, tant ils mettent d'ensemble dans l'exécution de leurs projets contre leurs ennemis. Dans ces circonstances, & toutes les fois qu'il s'agit d'un intérêt national, aucune considération particulière n'est écoutée, & il n'est pas au pouvoir de l'intrigue ou des présens de diminuer leur dévouement à l'intérêt commun.

L'honneur de leur tribu & la prospérité de leur nation sont la première & la plus puissante de leurs passions. Animés par cette passion prédominante, ils bravent toute sorte de danger, ils méprisent les tourmens les plus cruels, & expirent en triomphant. Le courage qu'ils déploient est moins une

qualité personnelle qu'un caractère national.

Mais de là naît aussi cet amour insatiable de la vengeance, qui donne naissance aux atrocités qui ternissent leur caractère. Leur ame étant sans culture, & sans principes propres à les rendre capables d'apprécier la qualité d'une action, ils ne savent mettre aucune mesure à leur fureur, & par là ce courage & cette fermeté d'ame qui leur feroient tant d'honneur dégèrent en une férocité sauvage.

Mais je me borne à ce court résumé; les limites de cet ouvrage ne me permettant pas de m'étendre davantage. Les observations que j'ai faites, & que j'ai appuyées de traits dont j'ai été témoin, sont plus propres à donner une idée de ces peuples que tous les raisonnemens.

C H A P I T R E XVII.

Des langues des Indiens, & des signes hiéroglyphiques qui leur tiennent lieu d'écriture.

LES principales langues des naturels de l'Amérique Septentrionale peuvent être réduites à quatre classes; scavoir, celle des *Iroquois* dans la partie de l'Est, celle des *Chippeways* ou des *Algonquins* dans le Nord-Ouest; des *Nadoeffis* à l'Ouest, & des *Cherokis*, *Chicassus*, &c. au Sud. C'est de l'une
ou

ou de l'autre de ces langues que font usage tous les Indiens qui habitent cette partie de l'Amérique qui est située entre la terre de Labrador au Nord, la Floride au Sud, l'Océan Atlantique à l'Est, & même, autant que nous pouvons en juger par les découvertes les plus récentes, jusqu'à la mer Pacifique, qui borde l'Amérique à l'Ouest.

Mais de tous ces Idiômes, celui des *Chippeways* paroît être le plus en usage. Il est dans une telle estime, que tous les chefs des diverses nations qui habitent les bords des grands lacs, ou à l'Est de ceux du Mississipi, ceux des nations plus méridionales jusqu'à l'Ohio, & enfin, ceux des plus septentrionales jusqu'à la baye de Hudson, ce qui forme plus de trente grandes nations, ne parlent pas d'autre langue dans leurs assemblées nationales, quoique chacune d'elle ait son langage particulier. Il est même probable que, dans la suite, cet Idiôme deviendra général parmi toutes les nations Indiennes; car il n'est aucun Indien qui ose s'écarter à une distance considérable, ou qui ait assez de considération pour être chargé d'une négociation auprès de quelque nation éloignée, s'il n'a commencé par apprendre la langue des *Chippeways*.

Au moment actuel, indépendamment de ces derniers, dont elle est la langue naturelle, elle est communément usitée par les *Otaouas*, les *Sâkis*, les *Ottagamis*, les *Nipogons*, les nations des environs du lac la Pluie, & le restant des *Algonquins* ou *Gen*

de terre. Toutes ces nations l'emploient avec légères variations de dialecte ; mais je n'ai pu découvrir si, à l'exception des premiers, elle leur est naturelle, ou s'ils l'ont apprise des *Chippeways*. Je suis au reste dans la persuasion que le langage barbare & grossier des *Quinebagos*, des *Menomonies* & de plusieurs autres nations, s'éteindra peu-à-peu, & fera place au premier.

La langue *Chippeway* n'est pas embarrassée d'une multitude de tons ou d'accens superflus ; & elle n'a aucuns mots qui ne soient nécessaires. Elle est facile à prononcer, & beaucoup plus abondante qu'aucune autre langue Indienne.

Les Indiens étant absolument ignorans dans les arts & dans les sciences, & connoissant aussi peu ce que nous appellons cérémonies ou complimens, ils n'ont nul besoin d'une infinité de mots, qui semblent n'avoir pour objet que d'embellir le discours. Simples & grossiers dans leurs usages, ils n'emploient que les termes nécessaires pour dénommer les choses nécessaires à la vie, ou pour exprimer leurs besoins, qui sont très-bornés, vu l'état de pure nature dont ils sont encore si peu écartés.

J'ai joint ici un court Dictionnaire de la langue *Chippeway*, & un autre de celle des *Nadoessis* ; mais j'avoue que je ne me suis pas senti la capacité de les réduire en regles grammaticales.

La dernière se parle d'un accent fort doux, & sans aucun son du gosier ; en sorte qu'on

peut l'apprendre fort aisément, & qu'on peut en prononcer les mots, ou les écrire sans difficulté. Elle est presque aussi abondante & expressive que celle des *Chippeways*. C'est le langage qui a le plus de cours à l'Ouest du Mississipi; & suivant le rapport des Indiens, chez les nations qui habitent au Nord du Missouri, & à l'Ouest, jusqu'aux bords de la mer Pacifique.

Comme les Indiens ne connoissent point les lettres, il est fort difficile de rendre avec précision le son exact de leurs mots; mais j'ai tâché de les écrire d'une manière aussi conforme à celle dont je les entendois prononcer, que le permettoient les petites variations qui sont en usage.

Quoique les Indiens ne puissent pas communiquer leurs idées par la voie de l'écriture, ils ont cependant un moyen d'y suppléer, par certaines peintures hiéroglyphiques, qui servent jusqu'à un certain point à transmettre la mémoire d'un fait ou d'un événement extraordinaire. Ainsi lorsqu'ils sont en courses, s'ils sont dans le dessein de former quelque entreprise remarquable, ils dépouillent de leur écorce les arbres qui se trouvent sur leurs chemins, & peignent sur le tronc certains signes pour informer leurs partis dispersés de la route qu'ils doivent prendre pour les rejoindre.

J'ai jugé l'exemple suivant fort propre à donner une idée de ces signes, & de la méthode que les Indiens emploient en pareille occasion.

Lorsque je quittai le Mississipi, & que je remontai la riviere des *Chippeways*, pour me rendre au lac Supérieur; ainsi que je l'ai raconté dans mon Journal, j'avois pour guide un chef de cette nation, dont la demeure étoit sur le lac *Ottawas*, près de la source de la riviere que je remontois. Cet Indien craignant que quelque parti de *Nadoessis* qui sont toujours en guerre avec les premiers, ne tombât sur nous, & ne le traitât en ennemi, avant que de savoir qu'il étoit en ma compagnie, il eut recours à l'expédient suivant.

Il dépouilla de son écorce un grand arbre vers l'embouchure de la riviere, & peignit sur cet arbre une figure grossiere, mais très-reconnoissable de la ville des *Ottagamis*; il se servit à cet effet de poussiere de charbon de bois, mêlée avec de la graisse d'ours: ce qui leur tient lieu d'encre. Il peignit ensuite à la gauche un homme habillé de peaux, par lequel il représenta un *Nadoessis*, avec une ligne tirée de sa bouche à celle d'un cerf, qui est le symbole des *Chippeways*. Enfin, il représenta, un peu plus loin à gauche, un canot comme remontant la riviere, dans lequel il mit un homme assis, ayant un chapeau sur la tête. Cette figure devoit servir à représenter un Anglois; c'est-à-dire moi: & mon domestique François étoit représenté avec un mouchoir lié à l'entour de la tête, & conduisant le canot; à quoi il ajouta d'autres emblèmes, parmi lesquels étoit le calumet de paix peint à la proue du canot.

Ce qu'il avoit dessein de faire entendre aux *Nadoeffis*, & ce que je ne doute nullement qu'ils n'aient parfaitement compris, étoit qu'un chef des *Nadoeffis* avoit prié dans la ville des *Ottagamis*, un chef *Chippeway* de conduire un Anglois qu'ils avoient avec eux au haut de leur riviere; & que, par ces signes, ils prioient leurs camarades de ne point maltraiter ce *Chippeway*, quoique leur ennemi, attendu qu'il avoit soin d'une personne qu'ils regardoient comme un homme de leur nation.

Quelques auteurs ont prétendu que les Indiens avoient des especes d'armoiries, qu'ils blazonnoient avec beaucoup d'exactitude, & qui servoient à distinguer une nation de l'autre. Mais je n'ai jamais pu découvrir parmi eux d'autres signes que les symboles que j'ai déjà décrits.



PETIT DICTIONNAIRE
FRANÇOIS-CHIPPEVAY.

A.

A LLER par eau.	<i>Pimmiscâ.</i>
Ami.	<i>Neconnis.</i>
Amour.	<i>Sakie.</i>
Anglois.	<i>Saiganosch.</i>
Appeller.	<i>Techenekâ.</i>
Après.	<i>Mipidach.</i>
Arriver.	<i>Taicotchin.</i>
Afféoir (S')	<i>Mintepin.</i>
Affez.	<i>Mimilic.</i>
Avoir.	<i>Tendâlâ.</i>

B.

Balle.	<i>Alleouin.</i>
Barbe.	<i>Michiton.</i>
Beau.	<i>Kainodginnin.</i>
Beaucoup.	<i>Nibbila.</i>
Bien.	<i>Takindâ.</i>
Blanc.	<i>Ouabi.</i>
Bled d'Inde.	<i>Millâmin.</i>
Boire.	<i>Minickouâ.</i>
Bois.	<i>Mittic.</i>
Bon.	<i>Calatsch.</i>

C.

Castor.	<i>Aimic.</i>
Castor (peau de).	<i>Apimnique.</i>

Canot.	<i>Tcheman.</i>
Chef.	<i>Okemâ.</i>
Chemin.	<i>Mickon.</i>
Cheveux.	<i>Liffis.</i>
Chien.	<i>Alim.</i>
Ciel, ou pays d'en- haut.	} <i>Spéminck-Akouin.</i>
Cœur.	<i>Mitcheoua.</i>
Corps.	<i>Yoc.</i>
Couteau.	<i>Mockoman.</i>
Couverture.	<i>Ouabiouou.</i>
Chaud.	<i>Akeschotâ.</i>
Ceci.	<i>Manda.</i>
Cela.	<i>Maba.</i>
Comment.	<i>Tané.</i>
Combien.	<i>Tane-Milick.</i>
Chasser.	<i>Kiouafsâ.</i>

D.

Danse.	<i>Nemeh.</i>
Diable, ou mauvais esprit.	} <i>Matcho-manitou.</i>
Dieu, ou le grand- esprit.	} <i>Kitchi-manitou.</i>
Déjà.	<i>Minneouatch.</i>
Demain.	<i>Ouabunck.</i>
Demain (après-).	<i>Of-ouabunck.</i>
Donner.	<i>Millâ.</i>
Dormir.	<i>Neppâ.</i>

E.

Eau.	<i>Nebbi.</i>
Enfant.	<i>Bobeloschin.</i>
Épée.	<i>Simagan.</i>

Esprit.
Esclave.
Etoile.
Etre.

Manitou.
Ouackan.
Alanck.
Tepaïé.

F.

Femme.
Fer.
Feu.
Fille (jeune).
François.
Frere, ou ami.
Froid.
Fort.
Fortement.
Fusil.

Ickoui.
Piouábick.
Scutta.
Djecouëssin.
Netchtegousch.
Neconnis.
Kekatch.
Matchkaouâ.
Meget.
Paskeësegan.

G.

Général, chef.
Guerre.
Guerrier.
Grand.
Geler.
Geler fort.

{ *Okemâ, ou kitchi-*
okemâ.
Nentâbâlâ.
Semagnainasch.
Kitchi.
Kissin.
Kissin meget.

H.

Habit.
Hache.
Hiver.
Herbe.
Homme.
Hier.

Kepotouian.
Agacouet.
Pepôn.
Mejask.
Allessenaïpe.
Petchelago.

I.

Jeu.	<i>Packeigo.</i>
Indien.	<i>Ischenabah.</i>
Ile.	<i>Menis.</i>
Jamais.	<i>Caouikkâ.</i>
Ici.	<i>Aconda.</i>

L.

Lac.	<i>Kitchi-gâming.</i>
Langue.	<i>Oton.</i>
Lievre.	<i>Ouapous.</i>
Loup.	<i>Mahingon.</i>
Loutre.	<i>Nickig.</i>
Lune.	<i>Debecot.</i>
Là.	<i>Ouatfadbé.</i>
Loin.	<i>Ouatsâ.</i>

M.

Maïson.	<i>Ouigouam.</i>
Maitresse.	<i>Neremofn.</i>
Mauvais.	<i>Matchô.</i>
Mer, ou très-grand lac.	<i>Agan-Kitchi-gâming.</i>
Marchandise.	<i>Alokotchegon.</i>
Manger.	<i>Oïssine.</i>
Marcher.	<i>Pinmossay.</i>
Mourir.	<i>Nip.</i>
Mort.	<i>Nipou.</i>

N.

Nation.	<i>Ireni.</i>
Né.	<i>Iotch.</i>
Nuit, ou lune.	<i>Debecot.</i>

Noir.
Non.

Merkâte.
Kâ.

O.

Ours.
Ourfin.

Meckouah.
Mekon.

P.

Pain.
Pays.
Pere.
Pipe.
Plat, ou affiete.
Pluie.
Poifson.
Poudre.
Peu.
Pas.
Pas du tout.
Pas encore.
Petit.
Parce que.
Prendre.
Porter.
Présentement.

Peboschegan.
Endâlakin.
Noufah.
Poagan.
Mackoan.
Kimmeouan.
Kickon.
Pingo.
Mendgis.
Kâ.
Kâgutsch.
Ka-mitchi.
Ouabeschin.
Miouintch.
Emandâ.
Petô.
Quebatch.

Q.

Qu'est cela?
Qui est-là?
Qu'y a-t-il?

Ouaouin?
Quagonie-maba?
Quagonie?

R.

Raifin.
Riviere.

Schoamin.
Sippim.

Roi, ou chef.	} Okemâ, ou Kitchi- Okemâ.
Rouge.	
Rien.	Miscô.
Rire.	Kakegô.
	Pâpé.

S.

Sang.	Miscô.
Soleil.	Kissis.
Soulier.	Mâkissin.
Semblable.	Tâbiscotch.
Sur.	Speminck.

T.

Tabac.	Semâ.
Terre, ou pays.	Akouin.
Tête.	Ostekouen.
Tous.	Kokenum.
Très.	Agan.
Trop.	Ossane.
Trop peu.	Ossan mendgis.
Tomber.	Ponkesin.

V.

Vaiffeau de mer, ou grand canot.	} Kitchi-Tchewan.
Vent.	
Vie.	Lôtin.
Vraiment.	Notchimohin.
Vieux.	Kikit.
Voir.	Kaoueschin.
Venir.	Oudbemo.
	Moppâ, ou pemotchâ.

Y.

Yeux.	Ouiskinkie.
-------	-------------

Noms numéraux.

Un.	<i>Paschik.</i>
Deux.	<i>Nintch.</i>
Trois.	<i>Nessô.</i>
Quatre.	<i>Neâ.</i>
Cinq.	<i>Nairan.</i>
Six.	<i>Ningot-ouaïssô.</i>
Sept.	<i>Nintcho-ouaïssô.</i>
Huit.	<i>Nessô-ouaïssô.</i>
Neuf.	<i>Schogaiïssô.</i>
Dix.	<i>Mittassô.</i>
Onze.	<i>Mittassô-paschik.</i>
Douze.	<i>Mittassô-nintch.</i>
&c, &c.	
Vingt.	<i>Nintchtanâ.</i>
Trente.	<i>Nessô-mittânâ.</i>
Quarante.	<i>Neâ-mittânâ.</i>
Cinquante.	<i>Neiran-mittânâ.</i>
Soixante.	} <i>Ningotonaiïssô - mittânâ.</i>
Soixante & dix.	} <i>Nintchoouaïssô-mittânâ.</i>
Quatre-vingt.	<i>Nïssô-ouaïssô-mittânâ.</i>
Quatre-vingt-dix.	<i>Schongaiïssô-mittânâ.</i>
Cent.	<i>Mittassô-mittânâ.</i>
Mille.	} <i>Mittassô-mittassô-mittânâ.</i>

Ce système de numération est absolument le même que le nôtre, & il y a apparence que *mittânâ* signifie dixaine, comme *mittassô* signifie dix.

PETIT DICTIONNAIRE
FRANÇOIS-NADOESSIS.

A.

A mi.	<i>Kitchiouâ.</i>
Amour.	<i>Ehouamé.</i>
Anneau, ou fer en } rond.	<i>Musan-tchuppa.</i>
Arbre.	<i>Otchá.</i>
Argent.	<i>Muzaham.</i>
Aller (s'en).	<i>Accouah.</i>

B.

Bœuf, ou buffle.	<i>Tatongo.</i>
Bon.	<i>Ouschta.</i>
Beaucoup.	<i>Otah.</i>
Broche.	<i>Muzah-outan.</i>
Bouche.	<i>Ih.</i>

C.

Canot.	<i>Ouatoh.</i>
Chien.	<i>Schungusch.</i>
Cheval.	<i>Schuitongo.</i>
Castor.	<i>Tchabâ</i>
Ciel, ou la bonne } maison.	<i>Ouschta Tabi.</i>

D.

Daim.	<i>Tohindjoh.</i>
-------	-------------------

Dieu, ou le Grand. } Tongo-Ouaikon.
 Esprit. }
 Donner. } Accouych.

E.

Eau. } Mench.
 Eau salée. } Menes-guth.
 Enfant mâle. } Ouetchoksch.
 ——— femelle. } Ouetchiksch.
 Esprit. } Ouaikon.
 Ecouter. } Noukischon.

F.

Femme. } Ouennokedjà.
 Fer. } Muzah.
 Feu. } Pâtah.
 François. } Nitigush.
 Froid. } Metchuetah.
 Fusil, ou esprit de }
 fer. } Muzah-Ouakon.

G.

Grand. } Tongo.

H.

Hache. } Eschpâ.

I.

Je. } Meoh.
 Jeune. } Hâpânâ.

L.

Lac, ou la grande }
 eau. } Tongo mench.

Lait.	<i>Elhsáboh.</i>
Long.	<i>Tongoum.</i>
Lune.	<i>Oih.</i>
Là.	<i>Datché.</i>

M.

Maison.	<i>Tibi.</i>
Maison (de la), ou } domestique.	<i>Schuah.</i>
Méchant.	<i>Schedjah.</i>
Mort.	<i>Negusch.</i>
Mourir (faire).	<i>Neguschtagâ.</i>
Moi.	<i>Meoh.</i>
Mon, ou ma.	<i>Meoh, ou meouah.</i>
Manger.	<i>Etchâmenâ.</i>

N.

Neige.	<i>Sinni.</i>
Non.	<i>Heyah.</i>

O.

Oh!	<i>Hopeneyahay.</i>
Or.	<i>Muzaham.</i>
Oreille.	<i>Noukah.</i>
Ours, ou méchant } esprit.	<i>Ouaikon-Schedja.</i>

P.

Pere.	<i>Otah.</i>
Petit.	<i>Djestin.</i>
Pipe.	<i>Schenuépâ.</i>
Pipe de paix, ou la } pipe de l'esprit.	<i>Schenuépâ-Ouaikon.</i>

Plus.	<i>Otenâ.</i>
Près.	<i>Djifinâ.</i>
Pluie, ou eau qui tombe.	} <i>Oah-Mené.</i>

Q.

Quoi, ou qui.	<i>Tâgo.</i>
Qui est là?	<i>Tâgo-datché.</i>

R.

Roi, chef.	<i>Otah.</i>
Rond.	<i>Tchupah.</i>

S.

Serpent.	<i>Omlifschâ.</i>
Soleil, ou feu.	<i>Pâtah.</i>
Sommeil.	<i>Efchtimo.</i>
Spiritueufes (Li- queurs), ou eau- d'esprit.	} <i>Mench-Ouaikoni.</i>

T.

Tabac.	<i>Shâseffâ.</i>
Tuer.	<i>Negufchtâgâ.</i>

V.

Venez-ici.	<i>Acconyoyere.</i>
Voir.	<i>Efchâ.</i>
Vous.	<i>Tchi.</i>
Vous êtes bon.	<i>Oufchtâ-Tchi.</i>
Vous avez de l'esprit.	<i>Ouaikon-Tchi.</i>
Vous êtes mon bon frere, ou mon ami.	} <i>Oufchtâ Kitchioua- Tchi.</i>

Y.

Yeux.

Eschteke.

A ce court dictionnaire de l'Idiome des *Nadoeffis*, je joindrai un petit échantillon de la maniere dont ils lient leurs mots ensemble. J'ai choisi pour cet objet une courte chanson qu'ils chantent avec une sorte de mélodie, quoiqu'il n'y ait aucune apparence de mesure poétique, lorsqu'ils vont se mettre en route pour leurs chasses ; j'en donne aussi la traduction aussi approchante de l'exactitude que le permet la différence des Idiomes.

Meoh accououah eschtâ patah neguschtâgâ schedjâ menâ. Tongo Ouaiikon, meoh ouschta, patah accououah. Hopeneyahay Ouh, accouyâ meoh, ouschta patah, otoh tohindjo meoh Tibt.

Cela signifie : *Je me verrai avant le soleil, & monterai la colline pour voir le soleil dissiper les vapeurs & disperfer les nuages. Que le grand-esprit me favorise ; & après le coucher du soleil, prête-moi, ô lune, une lumière suffisante, pour que je revienne à ma tente chargé de gibier de daim (1).*

(1) *Note du traducteur.* Cette traduction est une longue paraphrase de la chanson des *Nadoeffis*. En voici une traduction plus précise & littérale : *Je vais voir le soleil mettre à mort (dissiper) les mauvaises eaux. Grand-Esprit, sois moi bon. Le soleil parti, ô lune, donne-moi bonne lumière, & beaucoup de gibier de daim à ma maison.*

On voit au surplus par-là que cette langue en

est encore tout à fait dans l'enfance; qu'elle est privée de toutes liaisons, & inflexions différentes pour modifier le sens. Le mot *meob*, par exemple, signifie également *je*, *à moi*, & *mon* ou *ma*. On peut en tirer la conséquence que dans les beaux discours rapportés par M. Carver, il faut beaucoup aider à la lettre. La langue Galibi est incomparablement plus formée.

Fin de la seconde partie.



VOYAGE
DE M. CARVER,
DANS L'INTÉRIEUR
DE L'AMÉRIQUE
SEPTENTRIONALE.

TROISIÈME PARTIE.

*DES animaux, arbres & plantes de
l'Amérique Septentrionale.*

CHAPITRE PREMIER.

Des quadrupèdes.

JE commencerai cette division de la troisième partie de mon ouvrage, en donnant une sorte de catalogue des quadrupèdes que j'ai remarqués dans les pays que j'ai parcourus.

rus; après quoi je donnerai une description de ceux d'entr'eux seulement que je juge leur être particuliers, ou qui different en quelque chose de conséquence de ceux que l'on trouve dans d'autres régions.

Les quadrupedes donc que j'ai vus dans l'Amérique Septentrionale sont le tigre, l'ours, les loups, les renards, les chiens, le chat de montagne, le chat sauvage, le bœuf sauvage; le daim, l'élan, le caribou, le carcajou, l'écureuil puant, le porc-épic, le hérisson, le racoun ou coati, la martre, le rat musqué, l'écureuil, le lievre & le lapin; la taupe, la belette, la souris, le loir, le castor, la loutre, la chauve souris.

Le tigre (1). Le tigre de l'Amérique ressemble par sa forme à ceux de l'Afrique & de l'Asie; mais ils est beaucoup moindre; & il ne paroît pas non plus avoir la fierté & la rapacité de ces derniers. Sa couleur est d'un fauve brun, sans aucune tache. J'en ai vu dans une des isles de la riviere des *Chipeways*, que j'ai pu bien observer, vu que j'en approchai d'assez près. Il se tenoit assis sur son derriere comme un chien, & il ne me parut avoir ni crainte de mon approche, ni disposition à attaquer. Cet animal, au reste, est très-rare dans cette partie du monde.

L'ours. Il y a dans ce continent un grand

(1) *Note du traducteur*. Il est bon d'observer que cet animal n'est point de la nature du vrai tigre. C'est probablement le Cougouar de M. de Buffon.

nombre d'ours, sur-tout dans les parties du Nord, où ils fournissent aux habitans leur nourriture & leurs fourrures de lit. Mais les ours de l'Amérique different à plusieurs égards de ceux du Groenland ou du Nord de la Russie; les premiers sont non-seulement un peu plus petits, mais encore sont timides, & ne font aucun mal, à moins qu'ils ne soient excités par la faim, ou irrités par des blessures. La vue d'un homme leur fait peur, & un simple chien en met plusieurs en fuite. Ils aiment extrêmement le raisin, & vont le chercher jusqu'au sommet des arbres les plus hauts. Cette nourriture rend leur chair extrêmement grasse & de bon goût; ce qui la fait préférer à toute autre, soit par les Indiens, soit par les traiteurs. La graisse est extrêmement blanche, & indépendamment de sa douceur & de sa salubrité, elle ne donne jamais aucun dégoût. Les habitans du pays s'en oignent le corps, & doivent à ce liniment une grande partie de leur agilité. La saison propre à chasser l'ours est l'hiver; car pendant ce tems, il se creuse sous les racines de ceux qui ont été traversés, une tanière qu'il bouche avec des branches de sapin qu'il trouve répandues çà & là. On dit qu'il ne sort point de cette retraite tant que l'hiver dure; & comme l'on sait qu'il ne fait point de provision, on en conclut que la nature lui a donné des ressources pour subsister pendant plusieurs mois sans nourriture, & pour

continuer pendant ce tems dans son même embonpoint (1).

Le Loup. Les loups de l'Amérique Septentrionale font beaucoup moindres que ceux des autres parties du monde ; mais ils ont, comme les autres especes, un air sauvage & féroce dans le regard. Ils n'ont cependant pas la rapacité du loup d'Europe, & ils attaquent rarement l'homme, excepté ceux qui, par hasard, ont mangé des cadavres humains. Lorsqu'ils sont en troupe, comme cela arrive souvent en hiver, ils font un bruit terrible & effrayant. Il y en a de deux sortes, les uns de couleur fauve, les autres d'un brun tirant sur le noir (2).

Le Renard. Il y a dans le Nord de l'Amérique deux especes de renards qui different seulement en couleur ; l'un étant d'un brun rougeâtre, & l'autre gris. Ceux de cette dernière espece se trouvent sur les bords du Mississipi ; ils sont de la plus grande beauté, leur poil étant d'un beau gris argenté, & ils fournissent une belle fourrure.

Le Chien. Les chiens dont les Indiens se servent pour la chasse, paroissent être de la même espece que tous les autres. Ils portent

(1) *Note du Traducteur.* Il n'est rien moins que vrai que lours continue dans son même embonpoint. Il est certain, au contraire, qu'il sort de sa retraite fort exténué. Mais son épaisse fourrure ne permet pas de le voir.

(2) *Note du Traducteur.* Une de ces especes, savoir, la première, pourroit bien être le Chacal.

toujours leurs oreilles dressées, & ressemblent beaucoup au loup par la tête. Ils sont extrêmement utiles aux Indiens dans leurs chasses; car ils sont très-hardis, & attaquent la bête fauve la plus forte. Ils sont remarquables par leur fidélité envers leurs maîtres, mais étant très-mal nourris, ils sont d'une grande incommodité dans leurs habitations.

Le Chat de Montagne. Cet animal est d'une forme ressemblante au chat; mais il est beaucoup plus gros. Son poil ressemble aussi à celui de cet animal domestique; mais la couleur est différente: car celle du premier a un coup-d'œil rougeâtre ou orangé, qui s'éclaircit sous le ventre. La peau est variée par des taches noires de différentes figures, allongées sur le dos, & rondes sur les flancs. Il y a des raies noires sur les oreilles. Cet animal est presque aussi hardi que le léopard; mais cependant il est rare qu'il attaque un homme (1).

Le Buffle (2). Les buffles paissent en quantité innombrable dans ces parties de l'Amérique. Cet animal est plus grand que le bœuf; il a deux cornes noires & courtes, avec une longue barbe sous le menton, & la tête si

(1) *Note du Traducteur.* Cet animal ne seroit-il pas le Jaguar de M. de Buffon.

(2) *Note du Traducteur.* D'après la description de M. Carver, on peut dire avec fondement que l'animal qu'il appelle buffle n'est que le bœuf sauvage & à bosse, ou l'Aurochs.

couverte de longs poils, qu'ils lui tombent sur les yeux, & lui donnent un air extrêmement féroce. Son dos est couvert d'une bosse qui lui commence aux hanches, & qui, croissant graduellement jusqu'aux épaules, va jusques au cou. Cette excroissance, ainsi que tout le corps, est garnie de longs poils, ou plutôt d'une espece de laine d'une couleur de fouris brune, qui est très-précieuse, surtout celle de la partie antérieure du corps. Sa tête est plus large que celle du taurcau, & son cou très-court. Le poitrail est fort large, & le corps va en décroissant vers la croupe. Ces animaux, loin d'attaquer l'homme, fuient à sa vue, & un seul chien en met des troupeaux en fuite. La chair de cet animal est excellente, sa peau est très-utile, & son poil est propre à diverses manufactures.

Le Daim. Il n'y en a qu'une espece dans l'Amérique Septentrionale, & elle est plus élevée & plus élancée que celle d'Europe. La forme est d'ailleurs la même, la couleur est d'un fauve brun, & les cornes sont très-grandes & branchues. C'est l'animal le plus vite à la course, qu'il y ait dans les plaines Américaines, & ils se rassemblent en troupes comme dans les autres pays.

L'Elan. L'élan est beaucoup plus grand que le daim; car il ne cede pas au cheval pour la taille. Son corps est d'ailleurs de la forme de celui du daim, si ce n'est que sa queue est extrêmement courte, & n'a pas plus de trois pouces de longueur. Son poil ressemble fort pour la couleur à celui du chameau; mais il

est d'un gris plus rougeâtre : il a près de trois pouces de longueur, & il est rude comme celui du cheval. Les cornes de cet animal sont d'une grandeur prodigieuse, & sont quelquefois si étendues en largeur, que deux ou trois personnes peuvent s'asseoir à la fois dans leur intervalle. Elles ne sont pas branchues, comme celles du daim; mais jettent seulement leurs dentelures en dehors. Enfin, la forme n'est pas la même que dans le daim, celles de l'élan étant applaties & larges de huit à dix pouces; tandis que celles du daim sont rondes, & beaucoup plus étroites. Les élans perdent leurs cornes chaque année au mois de Février, & au mois d'Août, les nouvelles sont arrivées à leur grandeur. Cet animal, malgré sa taille, & les moyens de défense que la nature lui a donnés, est timide comme le daim. Sa peau est très-utile, & son élasticité la rend propre à habiller, aussi bien que celle du chevreuil. Les élans paissent en troupes l'herbe en été, & la mousse ou les bourgeons tendres d'arbrisseaux en hiver.

Le Caribou (1). Cet animal n'est pas tout-à-fait aussi grand que le précédent, quoiqu'il ait beaucoup de ressemblance avec lui. Il a seulement l'air un peu moins lesté, & se

(1) *Note du Traducteur.* Suivant M. de Buffon, le caribou n'est autre chose que le renne. Mais l'Indien n'a pas eu l'industrie du Lapon qui a su apprivoiser cet animal, s'en former des troupeaux, & le faire servir à tirer ses traîneaux.

rapproche de la forme de l'âne. Son bois n'est pas aplati comme celui de l'élan, mais rond; & il se rapproche davantage par ses extrémités, & faille beaucoup plus en avant de la tête. La vitesse de cet animal approche de celle de l'élan, & c'est avec peine qu'on l'atteint. Sa chair est excellente, & la langue est sur-tout un morceau estimé. Sa peau enfin est d'une flexibilité qui la rend propre aux mêmes ouvrages que celle du chamois.

Le Carcajou. Les especes précédentes d'animaux ont un cruel ennemi dans le carcajou; car cet animal, qui est d'une nature approchante de celle du chat, s'élançe sur eux de quelque retraite secrete, ou bien il monte sur un arbre, & se mettant en station sur quelque branche, il attend qu'un daim, un élan ou un caribou, pressé par la chaleur ou le froid, vienne y chercher un abri. Il s'élançe alors sur son cou; & lui ouvrant une veine avec les dents, il le porte bientôt par terre; ce à quoi il est aidé par sa longue queue dont il l'environne. Le seul moyen qu'ait le malheureux animal pour échapper à son ennemi, c'est de se jeter promptement à l'eau, s'il en rencontre à proximité; car le carcajou craignant beaucoup cet élément le quitte aussi-tôt.

Le Skunk ou Fouine puante (1). Cet animal est un des plus singuliers du continent Américain. Il est un peu moindre que le pu-

(1) *Note du Traducteur.* Cet animal est celui que M. de Buffon nomme Courparie.

tois, & de la même espece. On les prend souvent l'un pour l'autre; mais cependant il en differe en plusieurs points. Le poil de celui dont il est ici question est long & brillant, marqueté de larges taches blanches & noires, dont les premières sont sur les épaules & le croupion. Sa queue est fort touffue, comme celle du renard, en partie blanche & en partie noire; il vit enfin dans les bois & les haies. Mais ce qui le caractérise principalement est une propriété que la nature lui a donnée pour échapper à ceux qui le poursuivent; car aussi-tôt qu'il se voit en danger, il lance par derrière à une assez grande distance un jet de liqueur d'une odeur si détestable, que l'air en est empoisonné d'un demi-mille à la ronde, & que ceux qui le chassent, hommes ou animaux, sont forcés de renoncer à sa poursuite. Les François lui donnent par cette raison le nom d'*Enfant du Diable* ou de *Bête puante*. Il est presque impossible de décrire les effets désagréables de cette liqueur; si une goutte tombe sur vos habits, il est presque impossible de les porter davantage, & s'il en entre un peu dans l'œil, on éprouve une douleur presque intolérable pendant longtemps, quelquefois même on le perd. L'odeur dont il s'agit n'est cependant pas de nature cadavéreuse; mais d'une fétidité de musc, qui déplaît davantage par sa qualité pénétrante, que par une vraie puanteur. On la regarde comme propre à dégager la tête, & à relever les forces abbatues. On croit communément que cette liqueur singulière

est l'urine de l'animal ; mais je me suis assuré du contraire : car ayant disséqué quelques-uns de ces animaux que j'avois tirés, j'ai trouvé dans leur corps, près des vaisseaux sécrétaires de l'urine une vessie très-distincte de la vessie urinaire, & dont provient cette horrible odeur. Après avoir séparé avec soin ce réservoir d'eau empoisonnée, j'ai mangé l'animal qui m'a paru très-bon. Mais une seule goutte qui s'en échappe, infecte non-seulement l'animal, mais toute la maison, & jusqu'aux provisions qui s'y trouvent déjà ; enforte que c'est à juste titre que les François lui ont donné le nom ci-dessus.

Le Porc-épic. On connoît cet animal partout. Celui d'Amérique differe néanmoins de ceux déjà connus. On n'en parle ici que pour dire que leurs pointes, qui sont noires & pointillées de blanc pour peu qu'elles aient piqué, entrent comme d'elles-mêmes de plus en plus dans les chairs, enforte qu'on ne peut les en extraire sans incision. Les Indiens s'en servent à percer leur nez ou leurs oreilles pour y insérer leurs pendans, & ils les emploient aussi comme ornemens à leur chevelure, à leurs especes de guêtres ou bottines, &c.

Le Racoun ou Coati. Cet animal moindre que le castor, lui est ressemblant par les pieds & les jambes ; mais il est plus ramassé que lui, & se rapproche du bléreau, sur-tout par la forme de sa tête, à l'exception des oreilles qui sont nues, plus arrondies & plus courtes. Son poil est aussi ressemblant à celui de cet

animal, étant épais, long, doux & noir au bout. Sur le devant de la tête, il a une large tache qui le traverse & renferme ses yeux; son museau est noir, & arrondi à l'extrémité comme celui du chien, auquel il ressemble encore par le nombre & la forme des dents. La queue est longue & ronde, avec des bandes annulaires tout-à-l'entour, comme à celle du chat. Ses pieds sont armés de cinq griffes menues & aigues, au moyen desquelles il grimpe facilement sur les arbres comme un singe, & court jusqu'aux extrémités des branches. Il se sert de ses pattes de devant pour porter à la gueule sa nourriture. La chair du coati est très-bonne en Septembre & Octobre, où il trouve en abondance des fruits, & sur-tout des noix qu'il aime beaucoup.

La Martre. La martre est un peu plus grande que l'écureuil, & à-peu-près de la même forme; mais ses jambes & griffes sont beaucoup plus courtes. Ses oreilles sont applaties, courtes & arrondies, & ses yeux brillent comme ceux du chat dans l'obscurité. Tout son corps est couvert d'un poil fauve-brun; mais dans les climats plus septentrionaux, il y en a de noires, dont les peaux sont d'un beaucoup plus grand prix. La queue est recouverte de beaucoup de poil; ce qui la fait paroître plus grosse qu'elle n'est. Sa chair se mange quelquefois; mais on n'en fait pas grand cas.

Le Rat-musqué, est ainsi appelé, à cause du musc qu'il fournit. Il semble un dimину-

tif du castor ; car il a tous les talens de cet industrieux animal , & il ne lui manque que la taille & la force pour être son rival. Mais il n'est pas plus gros que le rat de Norwége. A l'exception de la queue , qui est la même que celle du rat d'Europe , la structure de son corps , & sur-tout celle de la tête , le feroient prendre pour un très-petit castor. A l'exemple de cet animal , le rat-musqué se bâtit une cabane , moins parfaite à la vérité , & y fixe son séjour pendant la belle saison , à côté d'une piece d'eau. Au printems , il quitte sa retraite , & vit en couple , de feuilles & de racines , jusqu'à l'été qu'il se nourrit de fraises , de framboises & d'autres fruits. A l'approche de l'hiver , le couple se sépare , & chacun prend son habitation à part dans le creux de quelque arbre , où il passe l'hiver sans provision ; ce qui donne lieu de croire qu'il vit sans nourriture jusqu'au retour du printems.

Les Ecoreuils. Il y a en Amérique cinq especes d'écoreuils ; le rouge , le gris , le noir , le bariolé & le volant. Les deux premières especes ne different pas de celles d'Europe , & la troisième ne le fait que par la couleur. La quatrième especes leur ressemble aussi beaucoup ; mais elle est beaucoup plus belle , étant élégamment vergetée de noir & de gris , & quelquefois de noir & de fauve.

Quant à l'écoreuil volant , il est beaucoup moindre que celui d'Europe , n'ayant que cinq pouces environ de longueur. Sa robe est d'un gris cendré sur le dos , & blanche sous

le ventre. Il a des yeux noirs & faillans, comme ceux de la fouris, avec une large queue aplatie. Une membrane fine, qui s'étend de ses jambes de derrière à celles de devant, & qui se plie & se déploie comme une voile, lui donne la facilité de sauter par une espèce de vol, d'un arbre à l'autre, quoique assez éloigné. Cette membrane est couverte d'un duvet très-fin. Il se nourrit des mêmes fruits que les autres écureuils, & s'approprie aisément (1).

Le Castor. Cet animal & sa singulière industrie ont été si souvent décrits, qu'il sembleroit inutile d'en parler ici. Néanmoins comme quelques-uns de mes lecteurs peuvent ne pas connoître suffisamment sa forme & les talens dont la nature l'a doué, j'ai cru devoir en donner une description.

Le castor est un quadrupède amphibie, qui ne peut pas vivre long-tems dans l'eau; mais qui, à ce qu'on dit, pourroit vivre toujours hors de l'eau, pourvu qu'il eût au moins la commodité de s'y baigner de tems à autre. Les plus grands animaux de cette espèce ont près de quatre pieds de longueur, & environ quatorze à quinze pouces de largeur au-dessus des hanches. Leur poids est d'environ soixante livres. La tête du castor est comme

(1) *Note du Traducteur.* Cet animal existe dans les parties septentrionales de l'Europe & de l'Asie, & même en Pologne, où il est connu sous le nom de Polatouche. On en fait des fourrures assez jolies.

celle de la loutre, mais plus large. Son museau est fort long, ses yeux petits, ses oreilles courtes, rondes, couvertes de poils en-dehors, mais nues en-dedans. Ses dents sont fort longues, les inférieures saillent en-dehors de la largeur de trois pouces, & celles de dessus d'un demi-pouce. Elles sont toutes larges, crochues, très-aigues & d'une grande force. Indépendamment de ces dents incisives, il y en a seize autres machelieres, profondément enfoncées dans la gueule; savoir, quatre à chaque côté de chaque mâchoire. Les premières lui servent à couper de fort gros arbres, & avec les dernières, il brise les corps les plus durs.

Ses jambes sont petites & courtes; celles de devant sont armées de griffes: mais celles de derrière ont une membrane entre les doigts, qui sert à l'animal pour nager avec autant de vitesse qu'aucun autre.

Sa queue est sur-tout singulière; car elle est couverte d'une peau garnie d'écailles jointes ensemble par une pellicule. Ces écailles ont l'épaisseur d'un parchemin, & sont d'une forme hexagonale. Sa longueur est de onze à douze pouces; elle va en s'élargissant & en s'aplatissant depuis sa racine jusqu'au milieu, d'où elle diminue en largeur jusqu'au bout. C'est avec cet instrument qu'il maçonne en quelque sorte son habitation.

La couleur du castor est différente, suivant les différens climats. Dans les parties les plus septentrionales, il est entièrement noir. Dans les parties tempérées, il est brun; &

cette

cette couleur s'éclaircit de plus en plus, à mesure qu'on approche du Sud.

Sa fourrure est formée de deux especes de poils, excepté sur les pieds, où il est fort court. La premiere espece est d'un pouce à un pouce & demi, & même de deux pouces sur le milieu du dos; d'où elle va en diminuant vers la tête & vers la queue. Ce poil qui est de peu d'usage, est rude, grossier & brillant: mais l'autre qui est de trois quarts de pouce, est une sorte de duvet fin, ferré & foyeux, qui est propre aux manufactures.

Le castoreum qui est employé en médecine, est produit dans le corps de cet animal; on a cru d'abord que c'étoient ses testicules: mais une expérience mieux suivie a appris que cette substance étoit contenue dans quatre vessies situées dans le bas-ventre. Les deux premieres qu'on appelle supérieures à cause de leur situation, sont remplies d'une matiere douce, semblable à de la résine, flexible sous les doigts, mêlée de petites fibres, grise en dehors, jaune en dedans, inflammable; enfin, d'une odeur forte, désagréable & pénétrante. C'est-là le vrai castoreum, qui devient à l'air, dur, fragile & friable. Les vessies inférieures ne contiennent qu'une liqueur onctueuse comme du miel, d'un jaune pâle, & dont l'odeur est différente de celle de l'autre, étant plus foible, mais plus désagréable. Elle s'épaissit à mesure que l'animal vieillit, & prend enfin la consistance du suif. On l'emploie aussi en médecine, quoiqu'elle ait moins de vertu.

Mais ce qui doit sur-tout exciter l'admiration , c'est l'industrie de cet animal à bâtir ses cabanes , & à se pourvoir de nourriture. En effet , lorsqu'ils sont sur le point de se choisir une habitation , ils s'assemblent trois ou quatre cents ; & après une sorte de délibération apparente , ils fixent la place de leur établissement dans un lieu abondant en subsistances. Leurs maisons sont toujours situées dans l'eau ; & quand ils ne rencontrent pas un lac ou un étang , ils y suppléent , en arrêtant le cours d'une petite rivière par une chaussée. Pour cet effet , ils se mettent à couper des arbres , en choisissant de préférence les plus voisins de leur habitation projetée , & qui peuvent y être amenés par le courant. Ayant choisi ceux qui y sont propres , trois ou quatre castors se mettent à l'entour du pied de chacun ; & avec leurs dents , ils l'ont bientôt coupé. Ils ont même l'adresse de faire en sorte qu'il tombe du côté de l'eau , pour avoir plus de facilité à l'amener sur la place. Après l'avoir coupé en troncs de longueur convenable , ils les tirent à l'eau , & les amènent où ils doivent être employés. Sans entrer dans de plus grands détails sur la manière dont ils construisent leurs chaussées , j'observerai seulement qu'ils préparent une espèce de mortier de terre glaisée en la pétrissant avec leurs pieds ; qu'ils l'apportent sur le lieu avec leur queue , & qu'ils l'emploient , ainsi que les bois qu'ils ont préparés avec autant de solidité & de régularité que le pourroit faire l'ouvrier le plus expé-

menté. La formation de leurs cabanes n'est pas moins étonnante. Elles sont toujours bâties sur des pieux, au milieu des petits lacs qu'ils ont formés, ou au bord d'une rivière, ou à l'extrémité de quelque pointe de terre saillante dans l'eau. Leur forme est toujours ronde ou ovale, & elles sont fabriquées avec une industrie égale à celle de leurs chauffées. Les deux tiers de l'édifice sont hors de l'eau, & cette partie est suffisamment vaste pour contenir huit ou dix habitans. Chaque castor a sa place marquée; le plancher est couvert de feuilles ou de petites branches de pins, en sorte qu'il présente un coucher propre & commode. Toutes les cabanes enfin, qui composent cette espece de petite ville, sont contigues les unes aux autres, de maniere à se pouvoir communiquer facilement. L'hiver ne surprend jamais ces industrieux animaux, avant que leur travail soit achevé. Il l'est toujours vers la fin de Septembre, & leurs provisions sont aussi faites & serrées à cette époque. Elles consistent en petites pieces de bois tendre, comme de peuplier, de tremble, de saule, &c. qu'ils amoncelent en piles, en les disposant de maniere à les préserver de l'humidité. Si j'entreprendois l'énumération de tous les exemples de sagacité de cet animal, j'en remplirois un volume qui seroit en même tems amusant & instructif; mais les limites de cet ouvrage ne me le permettent pas.

La Loure est aussi amphibie; & quoiqu'elle ressemble beaucoup au castor, elle en dif-

feré à plusieurs-égards. Son corps a presque la même longueur ; mais il est beaucoup plus effilé : le museau , les yeux & la forme de la tête sont presque les mêmes dans l'un & dans l'autre ; mais tandis que le castor a plusieurs fortes dents incisives , la loutre a les siennes entièrement ressemblantes à celles du chien ou du loup. Le poil du premier n'est pas de la moitié aussi long que celui du second , & la couleur est aussi un peu différente. Celle de la loutre , sous le cou , le ventre & la poitrine , est d'un ton plus gris , & elle en diffère à plusieurs autres égards. Cet animal , qui se trouve dans la plupart des pays de la terre , mais qui est sur-tout fort multiplié dans le Nord de l'Amérique est fort méchant ; & quand il est pressé , il attaque non-seulement les chiens , mais même les hommes. Il se nourrit principalement de poisson , sur-tout en été ; mais en hiver , il se contente d'écorce d'arbres , ou de ce qu'il trouve dans les champs. Sa chair a le goût & l'odeur du poisson , & n'est pas réputée une nourriture saine ; on n'en mange que par nécessité.

Le Mink , ou Loutre noire. Tel est le nom que les Anglo-Américains donnent à un animal fort approchant de la loutre , & qui vit de la même manière. Il ressemble par la forme & la grandeur au blaireau , étant de même allongé & effilé. Sa peau est plus noire que celle d'aucun autre animal , en sorte qu'on dit en Amérique : *Noir comme le mink*. Elle n'est pas non plus du même prix , quoique cela dépende de la saison. Sa queue est

ronde comme celle d'un serpent, & s'applatit vers l'extrémité; elle est entièrement dépourvue de poils. Son corps enfin exhale une agréable odeur musquée. Cet animal se trouve vers les sources des rivières, & vit ordinairement sur leurs bords.

CHAPITRE II.

Des Oiseaux.

L'AMÉRIQUE Septentrionale nourrit une foule d'oiseaux, qu'il seroit long de nommer. Plusieurs lui sont communs avec les parties septentrionales de l'Europe; d'autres m'ont paru lui être particuliers: ce sera seulement de ceux-ci que je parlerai.

Le Faucon de nuit. Cet oiseau est de l'espèce des faucons, son bec étant crochu, les ailes disposées pour un vol rapide, & sa forme enfin à bien peu près celle du faucon ordinaire; mais il est beaucoup moindre, & beaucoup plus brun en couleur. On ne le voit guere que le soir, où, à l'approche du crépuscule, il vole de côté & d'autre, & se jette en jouant dans l'air, à la tête du voyageur qui se trouve tard en route. Avant un orage, on voit ces oiseaux rassemblés à une hauteur prodigieuse, comme les Hirondelles en pareille occasion.

Le Ouiprouil. (1), ou, comme les Indiens

(1) *Note du Traducteur.* N'ayant pas à ma

le nomment, le *Muckaouiff*. Cet oiseau singulier a de la ressemblance avec le précédent en forme & en couleur; il a seulement de plus quelques raies blanches à travers les ailes, & on le voit aussi rarement jusqu'à près le coucher du soleil. On ne le rencontre non plus jamais avant le printems & les mois d'été. Aussi-tôt que son chant avertit les Indiens de son retour, ils en concluent que le froid est entièrement fini; en quoi cependant ils sont souvent trompés: & sur cette assurance, ils commencent à semer leur bled. Il a reçu son nom du bruit qu'il fait, & dans lequel les habitans des colonies croient reconnoître le son *Ouiprouil*. Mais une oreille Indienne y entend *Muckaouiff*. Ces mots, à la vérité, ne sont pas les mêmes; mais le chant de l'oiseau affecte de ces différentes manières les oreilles Angloises & Sauvages: ce qui prouve que tant que des sons ne sont pas fixés par les loix de l'orthographe & de l'écriture, il y reste une indétermination qui donne lieu à cette variété; & il y en a nombre d'autres exemples.

Quoi qu'il en soit, cet oiseau singulier, aussi-tôt que la nuit arrive, se répand dans les haies, sur les vieux troncs d'arbres, ou les pierres voisines des maisons, & répète son

portée des Ornithologistes pour découvrir ce que c'est que cet oiseau, j'ai cru ne pouvoir mieux faire que de lui donner le nom que lui donne M. Carver. Je l'ai en vain recherché dans l'Histoire Naturelle de M. de Buffon,

mélancolique chant jusqu'à minuit. Les Indiens, & même les habitans de nos établissemens les plus reculés, sont dans l'idée que lorsque cet oiseau se perche sur leurs maisons, c'est signe d'un malheur qui menace quelqu'un de ceux qui l'habitent.

Le Faucon pêcheur. Il ressemble beaucoup au précédent, & il prend son nom de sa nourriture habituelle. Il rase dans son vol la surface des lacs & des rivières, & quelquefois il semble se reposer sur l'eau, tant il en approche en planant sur elle. Il passe pour être doué de je ne sçais quoi qui attire les poissons, qu'il darde quand il est à leur portée. On croit que ce pouvoir attractif réside dans une huile que contient un petit sac qu'il a dans le corps, & dont la nature l'a pourvu pour cet objet; quoi qu'il en soit, il est certain que toute amorce touchée par une goutte de l'huile recueillie de cet oiseau, est un leurre comme irrésistible pour les poissons, & assure au pêcheur le plus grand succès.

Le Chat-huant. On ne trouve sur les bords du Mississipi qu'une seule espèce de chat-huant, qui a un plumage extrêmement beau; car il est d'une belle couleur jaune foncée ou dorée agréablement nuancée & tachetée.

La Grue. Il y a sur les bords du Mississipi, une espèce de grue, à laquelle le P. Hennepin donne le nom de Pélican. Elle est de la grandeur & de la forme de la grue d'Europe, d'une couleur grisâtre, & montée sur de longues jambes. Mais cette espèce diffère de toutes les autres par le bec, qui a douze



pouces de longueur, sur une largeur uniforme d'un pouce & demi. Il est coupé droit à son extrémité, qui est un peu arrondie, comme le bout d'une pagaie. Sa langue est de la même longueur. (1).

Les Canards. Parmi une quantité considérable de canards, au nombre de plus de vingt, qui peuplent les eaux de l'Amérique Septentrionale, je me bornerai à parler d'une seule espèce. C'est le canard de bois, auquel les François ont donné le nom de Canard branchu. Il fréquente en effet les forêts; & ce qui n'a lieu dans aucune autre espèce d'oiseau aquatique, il perche sur les arbres. Sa grosseur est à-peu-près celle des autres canards, & son plumage est d'une grande beauté. Comme il mange peu de poisson, sa chair a un goût supérieur à celui de tous les autres renards.

La Sarcelle. J'ai déjà remarqué que les sarcelles que l'on trouve sur les bords de la rivière du Renard, & sur les rivières qui forment le Mississipi, n'ont peut-être aucune autre part leurs égales pour la graisse & le bon goût; ce qui est dû au riz sauvage dont elles se nourrissent; d'ailleurs, elles ne diffèrent en rien de celles qu'on trouve dans tout autre pays.

Le Plongeon est un oiseau aquatique, quel que peu moindre que la sarcelle, & c'est une

(1) *Note du Traducteur.* D'après ce caractère, l'oiseau nommé Grue par M. Carver est plutôt la Spatule.

espece de foulque. Ses ailes sont courtes; mais ses jambes & pieds sont longs à proportion du corps. Sa couleur est d'un brun obscur fort approchant du noir, & comme il vit uniquement de poisson, sa chair est d'un fort mauvais gout. Ces oiseaux sont singulièrement agiles & prompts à plonger, en sorte qu'il est presque impossible à une personne seule de les tirer; car en voyant le feu, ils évitent le coup en plongeant avant d'en être atteints. Il faut être trois pour en tuer un; ce qui peut seulement réussir, lorsqu'après avoir évité le premier coup, il revient sur la surface de l'eau. Cette chasse, quoiqu'inutile, est divertissante, & compense par-là la peine qu'elle donne.

La Perdrix. Il y a, dans cette partie de l'Amérique, trois especes de perdrix, la brune, la rouge & la blanche; la première est la plus estimée. Elles sont toutes beaucoup plus grosses que les perdrix d'Europe, & ont presque la taille du faisan femelle, auquel elles ressemblent aussi par la tête & les yeux, ainsi que par leur longue queue, qu'elles déploient en éventail, mais non pas dressé, comme celui des coqs d'Inde, quand ils font la roue. Elles perchent enfin, ce que ne font point les perdrix des autres pays, sur les branches de peuplier ou de bouleau noir, dont les boutons leur servent de nourriture, de grand matin, & le soir pendant le crépuscule des mois d'hiver. On les tire alors facilement (1).

(1) *Note du Traducteur.* D'après cette descrip-

Le Pigeon ramier. C'est le même oiseau que celui d'Europe; mais sur les bords du haut Mississipi, il est en si prodigieuse quantité, que leurs troupes forment quelquefois des nuages qui cachent le soleil pendant plusieurs minutes.

Le Pivert, ou Pic de bois, C'est un très-bel oiseau. Il y en a une espèce, dont le plumage est mêlé de diverses couleurs, & une autre qui l'a noir par tout le corps, excepté la tête & le cou qui sont d'un beau rouge (1). Comme cet oiseau fait quelquefois un plus grand bruit que dans un autre tems, on conjecture que ses cris dénotent la pluie.

Le Geai bleu (2) est à-peu-près de la même forme que celui d'Europe; il a seulement une plus longue queue. Le sommet de sa tête est décoré d'une crête de plumes bleues qu'il dresse ou abaisse à volonté. La partie inférieure & postérieure du cou, ainsi que le dos, sont d'une couleur pourpre, & le dessus des ailes, ainsi que de la queue, &

tion, il paroît que cet oiseau n'est qu'improprement appelé Perdrix. Mais elle est trop incomplète, pour pouvoir dire dans quelle classe on doit le ranger, ou des Faisans, ou des Tetras, ou des Gelinotes, &c.

(1) *Note du Traducteur.* C'est le Pic à domino-rouge décrit par Edwards.

(2) *Note du Traducteur.* Ce Geai bleu est sans doute celui que M. de Buffon décrit dans le cinquième volume de son histoire des oiseaux. Mais il y a cependant quelques différences, si la description de M. Carver est exacte.

la partie inférieure du dos, avec le croupion, font d'un beau bleu. Les extrémités des ailes sont noirâtres, & colorées faiblement au bord d'un bleu foncé, pendant que les autres parties de l'aile sont barrées de lignes noires d'une manière très-élégante. En somme, cet oiseau ne peut que difficilement être surpassé en beauté par aucun autre habitant ailé de ces climats ou des autres. Il a la même allure qu'ont les geais en général ; mais son cri est beaucoup moins désagréable.

L'oiseau de l'Esprit (Ouaihon Bird). Cet oiseau, qui est une espèce d'oiseau de Paradis ou de *Manucodiata*, est ainsi appelé par les Indiens, à cause de la grande estime & de la grande vénération qu'ils ont pour lui. Il est à-peu-près de la grandeur d'une hirondelle, & d'une couleur brune, orné autour du col d'un verd éclatant. Ses ailes sont d'un brun plus foncé que le corps. Mais ce qui le rend remarquable, c'est que sa queue est composée de quatre ou de cinq longues plumes, trois fois aussi longues que son corps, & joliment ornées de verd & de pourpre. Il porte ces belles & longues plumes de la même manière que le paon ; mais l'on ne sçait pas si, comme ce dernier, il les dresse & les étale. Je n'ai jamais vu cet oiseau dans nos Colonies ; mais les *Nadoeffis* en prirent plusieurs pendant que j'étois dans leur pays, & ils me parurent les traiter comme s'ils étoient d'un rang supérieur à tout le reste de la race emplumée.

Le Merle. Il y a dans le nord de l'Amérique trois sortes d'oiseaux qui portent ce nom. La première est la commune, ou, comme on l'appelle, le Merle noir, qui est entièrement noir, & ressemble parfaitement aux merles d'Europe; mais il n'a pas la même mélodie dans son chant. Cet oiseau vole en nombreuses troupes au mois de Septembre, & fait grand mal au blé des Indiens, qui est précisément mûr alors.

La seconde espèce est celle qui est appelée *Aile-rouge*; elle est un peu plus petite que la première, & elle est, comme elle, noire par tout le corps, à l'exception des ailes, dont l'extrémité inférieure est colorée d'un beau pourpre éclatant. Elle construit ses nids, & vit principalement dans les petits bouquets de bois qu'on trouve dans les prés & les endroits bas & marécageux. Elle gazouille quelques sons; mais son chant n'égalé pas celui du merle d'Europe.

La troisième espèce est de la même taille que la seconde, & son noir semblable. Mais toute la partie supérieure de ses ailes, au-dessous du dos, est d'un beau blanc éclatant; comme si la nature avoit voulu diversifier les espèces de ses oiseaux, & compenser chez eux par un beau plumage le défaut d'un organe musical: car celle-ci est aussi mal traitée de la nature à cet égard. Le bec de ces trois sortes d'oiseaux est jaune, & les femelles sont, sans exception, d'un noir sale, comme en Europe.

L'oiseau rouge est de la taille d'un moineau,

mais avec une longue queue, & il est partout d'une belle couleur de vermillon. J'en ai vu beaucoup près des lacs des Ottaouas; mais je n'ai pu savoir s'ils chantoient. J'ai aussi vu quelque autre part un oiseau de la même forme, qui étoit entièrement d'un beau jaune.

Le Ouetsah, qu'on nomme ainsi à cause de son cri qui ressemble au bruit d'une scie qu'on aiguise, est de la grosseur d'un coucou, & , comme lui, un oiseau solitaire, & qu'on voit rarement. Dans les mois d'été, on l'entend quelquefois dans les bocages pousser son cri mélancolique & désagréable.

L'oiseau Royal (1) est semblable à une hirondelle, & paroît être de la même espèce que le Martinet. On l'appelle l'oiseau Royal, parcequ'il est capable de mettre en fuite presque tout autre oiseau. Je l'ai vu plusieurs fois forcer à terre même un épervier.

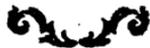
Le Bourdon (2). Ce joli oiseau, qui est le

(1) *Note du Traducteur.* C'est sûrement le Titiri ou Tyran de la Louisiane ou de la Caroline, décrit par Catesby, & M. de Buffon.

(2) *Note du Traducteur.* Je traduis ainsi le mot *Humming-Bird*, pour le rendre d'une manière à-peu-près littérale. Il est, au surplus, aisé de voir que c'est un oiseau monche, ou un Colibri; (car M. de Buffon les distingue par quelques caractères.) Il semble, par la description qu'en fait M. Carver, qu'il est entièrement différent de

plus petit des habitans de l'air, est environ le tiers du roitelet, & tout-à-fait de la même forme. Ses jambes, qui n'ont qu'un pouce de longueur, ressemblent à deux petites aiguilles, & son corps est en proportion. Mais cette petiteffe n'est point ce qu'il a de plus remarquable. Son plumage est d'une beauté qu'on ne peut décrire. Il porte sur la tête une petite touffe, qui est d'un noir brillant de jayet. Sa poitrine est rouge; son dos, ses ailes, sa queue sont du plus beau verd pâle, & tout son corps est couvert de petites taches dorées qui font un effet admirable; enfin, un petit duvet imperceptible adoucit toutes ces couleurs, & produit les plus agréables reflets. Son bec, qui est proportionné à sa taille, lui sert à extraire des fleurs une liqueur qui sert à sa nourriture; c'est tout ce qu'il en prend: pour cet effet, il vole au-dessus comme l'abeille, sans jamais s'y reposer, & ses ailes sont dans un mouvement si rapide qu'on ne peut l'appercevoir; ce qui produit le bourdonnement dont il a reçu son nom.

celui qu'Edwards décrit comme particulier à cette partie de l'Amérique, & que M. de Buffon croit être la seule espece qu'on y trouve.



CHAPITRE III.

Des Poissons.

IL y a, comme on l'a déjà vu, un grand nombre de poissons dans les eaux des fleuves & des lacs de l'Amérique; j'en ai déjà décrit succinctement quelques-uns, je me bornerai ici aux deux suivans.

L'Esturgeon est le premier. Celui d'eau douce ne ressemble à celui de mer que par la forme de la tête & celle de sa queue. Mais le corps n'est pas aussi anguleux, & il n'y a pas sur le premier une aussi grande quantité d'écaillés que sur le dernier. Sa longueur est en général de deux pieds à deux pieds & demi ou trois pieds. Mais son contour n'est pas proportionné à cette longueur; ce poisson étant d'une taille effilée. Sa chair est d'un goût extrêmement délicat, & j'en ai pris dans la riviere Sainte-Croix qui étoient beaucoup meilleurs que la truite. La maniere de les prendre est de les guetter pendant qu'ils sont sur les bords d'un ruisseau transparent, & de les darder avec un trident; car ils ne mordent jamais à l'hameçon.

Il y a aussi dans le Mississipi, & dans ce fleuve seul, une autre espece d'esturgeon que celle que je viens de décrire, & qui en differe seulement par la mâchoire supérieure qui s'étend quatorze ou quinze pouces au-delà de l'inférieure. Cette mâchoire avan-

cée, qui est d'une substance cartilagineuse, a une largeur de trois pouces & demi, qui continue uniformément jusqu'au bout où il est applati. Mais la chair de ce poisson ne peut point être comparée à celle du premier, & les Indiens même n'en font pas le même cas.

Le Poisson Chat. Ce poisson a environ dix-huit pouces de longueur. Il est de couleur brune, & dépourvu d'écaillés. Il prend son nom de la forme de sa tête, qui est grosse & ronde, & sur différentes parties de laquelle s'élevent trois ou quatre cornes longues, fermes & pointues de deux pouces de longueur. Ses nageoires sont osseuses, & garnies de pointes dures & aigües; en sorte que si l'on n'y faisoit attention, on se perceroit la main en tentant de le prendre. Il pese communément cinq ou six livres; sa chair, qui est extrêmement grasse & fâde, ressemble beaucoup à celle de l'anguille.

Je ne parlerai pas du brochet, de la carpe, du chabot & de divers autres, parce que je n'y ai pas remarqué de différence d'avec les mêmes poissons qu'on trouve en Angleterre.



C H A P I T R E I V .

Des Serpens, & autres Reptiles.

DANS un pays peu habité comme les immenses forêts de l'Amérique, où la nature, presque jamais gênée par l'homme, travaille à son aise, les animaux nuisibles ou inutiles se multiplient à l'égal des animaux utiles & innocens ; car ces qualités ne sont que relatives à l'homme, à qui ses facultés intellectuelles ont assuré un empire dont il abuse si souvent. Quoi qu'il en soit, le nombre des reptiles dangereux ou inutiles, & principalement des serpens, est fort multiplié dans ces parties intérieures de l'Amérique. Mais nous nous bornerons à quelques especes, dont la principale est celle du *Serpent jonnette*.

Il paroît qu'il y a deux especes de ce reptile, dont l'une est noire & l'autre jaune ; la dernière est réputée la plus grande. Ce serpent, parvenu à sa grandeur, a un peu plus de cinq pieds de long, & environ neuf pouces de tour dans l'endroit le plus gros, d'où il va en décroissant vers les deux extrémités. Le cou est fort étranglé, & la tête large & aplatie ; ce qui caractérise en général les serpens du genre des vipères & venimeux. La couleur de la tête & du cou est d'un brun pâle, & la couleur de l'iris est rouge. Le dessus du corps est en général de couleur brune, mais mêlée d'un jaune rougâtre, régulièrement bigarré de li-

gnes d'un noir foncé, & qui se fondent graduellement en une couleur d'or. Enfin ce dangereux reptile est de la plus grande beauté; & si on ne pouvoit le voir sans crainte, l'arrangement varié de ses couleurs seroit fort agréable à considérer. Mais on ne les voit dans leur perfection que lorsque l'animal est irrité; car alors toutes ses nuances sortent pour ainsi dire de dessous sa peau, & lui donnent une couleur plus foncée. Le ventre est d'un bleu pâle, qui devient plus décidé à mesure qu'il approche des flancs, & à la fin se fond avec les couleurs du dos. Sa queue est formée d'une substance sèche, dure ou calleuse, & semblable à de la corne d'un brun léger, qui est partagée en plusieurs cellules articulées lâchement les unes avec les autres; chaque année il s'en forme une nouvelle: ce qui permet de juger de l'âge de l'animal. Ces articulations étant fort lâches, les parties convexes peuvent frapper les parties concaves dans lesquelles elles sont renfermées; & c'est ainsi que s'exécute le bruit que fait le serpent en frappant de sa queue contre terre: ce qui lui a donné son nom. Il donne toujours cette alarme, lorsqu'il se croit en danger; & aussi-tôt il se forme en une spirale, au centre de laquelle on voit sa tête élevée, & respirant, pour ainsi dire, la vengeance contre l'homme ou l'animal quelconque qui en approchera. Il l'attend fermement dans cette attitude, secouant sa queue à mesure qu'il l'entend ou le voit s'approcher. Ce bruit, par lequel il semble que le Ciel a voulu prévenir le mal que seroit ce ve-

nimeux reptile, avertit à tems le voyageur inattentif, & lui fournit le moyen d'échapper au danger. Cet animal, au reste, n'agit point offensivement, & ne poursuit ni ne fuit jamais; mais il attend dans la situation qu'on vient de dire, frappant de sa queue comme pour indiquer que ce n'est qu'avec répugnance qu'il fait du mal.

Les dents avec lesquelles cet animal produit ses terribles effets, ne sont pas celles dont il se sert ordinairement. Elles ne sont qu'au nombre de deux très-petites & très-aigües, qui sont placées au-devant du bout antérieur de la mâchoire supérieure, comme les crochets du chat. A la racine de chacune de ces dents, qui peuvent être cachées, contractées ou portées en avant, suivant le besoin, sont deux petites vessies, construites de telle manière qu'au moment où l'incision est faite par la dent, une goutte d'une liqueur verdâtre est insinuée dans la blessure, & infecte sur-le-champ toute la masse du sang; car dans l'instant, la victime-malheureuse de cette morsure éprouve dans toute sa machine un tremblement accompagné de frisson. L'enflure survient aussi-tôt dans les environs de la blessure, & s'étend par degrés par tout le corps, où elle produit sur la peau des taches variées des mêmes couleurs que le serpent lui-même.

La morsure est plus ou moins vénimeuse, suivant la saison. Pendant les grandes chaleurs, elle produit souvent la mort presque sur-le-champ, sur-tout si l'on est mordu parmi les tendons situés dans la partie postérieure.

re & inférieure du pied au-dessus du talon. Mais dans le printems, l'automne & l'hiver, & même dans les jours froids d'été, ses mauvais effets peuvent être parvenus par l'application immédiate des remedes convenables. La Providence y a pourvu avec bonté, en faisant naître avec abondance dans les lieux qu'habite ce serpent, une espece de plantain, qu'on a éprouvé être un antidote certain contre sa morsure. On le nomme, par cette raison, *Plantain de Serpent sonnete* (1). Il y a encore quelques autres remedes pour la morsure de ce serpent. Telle est une décoction des boutons ou de l'écorce du frêne blanc. On a aussi découvert depuis peu, que le sel étoit un antidote de ce poison, & qu'on étoit assuré de guérir, en lavant promptement la partie blessée avec de la saumure. On a enfin observé que la graisse de ce reptile réussissoit fort bien, en en frottant la plaie.

Une chose digne de remarque, c'est que quoiqu'on ait été bien guéri de la morsure de ce serpent, on éprouve toutes les années, où l'on a été mordu, un ressentiment des symptômes terribles qui l'accompagnent.

Il est encore remarquable que malgré l'activité de ce venin sur tous les animaux, le cochon en est excepté, & que cet animal tue & dévore le serpent sonnete, sans rien éprouver

(1) *Note du Traducteur.* Ce nom est impropre. C'est très-probablement le *Senega*, qui est un *Poli-gala*, bien connu des naturalistes par sa propriété pour ce genre de morsure.

de son poison ; cette nourriture l'engraisse même beaucoup.

On a souvent observé, & je puis le confirmer par mon observation propre, que le serpent sonnete se plaît aux sons harmonieux, soit de la musique vocale, soit de la musique instrumentale. J'en ai vu plusieurs fois qui paroissent en fureur, se mettre dans une posture d'écouter, & rester immobiles avec l'apparence de plaisir, pendant tout le tems que duroit la musique.

J'aurois dû remarquer que quand le serpent sonnete mord, il abaisse sa mâchoire inférieure ; & tenant sa mâchoire supérieure élevée ; il s'élançe en ligne courbe, & avec la vitesse de l'éclair, sur l'objet de sa colere. Un moment après, il revient à sa première posture défensive, après avoir dégagé ses dents de la blessure, par la maniere dont sa tête étoit placée lorsqu'il a mordu. Il ne s'étend jamais à une distance qui excède la moitié de la longueur de son corps ; & quoique quelquefois il répète deux ou trois fois sa morsure, il reprend après chacune sa première situation.

Le serpent sonnete noir ne differe du jaune qu'en ce qu'il est un peu plus petit, & que la variété de ses couleurs est précisément l'inverse de celle du premier ; car où celui-ci est noir, l'autre est jaune, & au contraire. Ils sont, du reste, également venimeux.

On ne connoît point comment ils se propagent. J'ai souvent trouvé les œufs de certaines autres especes de serpent ; mais quoique personne n'ait jamais pris autant de peine que

moi pour parvenir à la connoissance de tout ce qui regarde cet animal, je n'ai jamais pu découvrir comment sa femelle met au jour ses petits.

Le fiel de ce serpent, mêlé avec de la chaux, sert à faire de petites balles, qu'on exporte par-tout dans l'Amérique pour des usages médicaux. Elles sont de la même nature que la poudre de *Gascoigne*, & c'est un excellent remède pour les maladies accidentelles des enfans. La chair du même serpent étant desséchée, sert à faire des bouillons encore plus nourrissans que ceux de vipere, & plus efficaces contre la consommation.

Le long Serpent noir. Il y en a aussi de deux sortes très-ressemblantes, en forme & en grandeur; mais dans l'une le ventre est d'un rouge foible, & dans l'autre d'un bleu clair. Le dessus du corps est noir & couvert d'écailles. Leur longueur est généralement de six à huit pieds, & lorsqu'ils rampent, ils portent leur tête droite & élevée de dessus terre d'environ un pied & demi. Ce serpent monte facilement sur les arbres pour y poursuivre les oiseaux & les écureuils dont il se nourrit, & que, suivant l'opinion vulgaire, il charme par ses regards, en sorte qu'ils ne peuvent s'échapper. Leur vue inspire la terreur à ceux qui ne savent pas qu'ils ne peuvent faire aucun mal, étant absolument dépourvus de venin.

Le Serpent d'eau. Nous en avons déjà parlé dans la relation de notre voyage. Il est multiplié dans le lac Erié, au point que lorsque le soleil luit, les feuilles de nymphéa, dont sa

surface est couverte, en sont tapissées. Il ressemble beaucoup au serpent sonnete; mais il n'est point venimeux.

Le Serpent siffleur. Celui-ci est extrêmement dangereux, comme on l'a dit dans la même relation.

Le Serpent verd a un pied & demi environ de longueur; & sa couleur approche tellement de celle de l'herbe des prairies, qu'on ne peut l'apercevoir à terre. Heureusement il n'est point venimeux, sans quoi il seroit un mal infini à ceux qui voyagent à-travers des prairies remplies d'herbes, où, ne pouvant l'apercevoir, ils ne pourroient l'éviter.

Le Serpent à queue épineuse. Ce reptile se trouve en différentes parties de l'Amérique; mais il y est très-rare. Il est d'une grandeur moyenne, & a reçu son nom d'une pointe en forme d'épine dont sa queue est armée, & avec laquelle il fait, dit-on, une blessure mortelle.

Le Serpent tacheté. C'est un serpent d'eau de deux pieds & demi de longueur environ. Il est sans venin. Sa peau est également tachetée de jaune sur un fond brun & blanc, & sert aux Américains à recouvrir le manche de leurs fouets; ce qui les rend fort jolis.

Le Serpent à collier n'a que la longueur d'environ un pied. Tout son corps est noir, à l'exception d'un anneau de couleur jaune à l'entour du cou, qui ressemble à un collier de ruban noué à l'entour. Ce serpent singulier se trouve fréquemment dans l'écorce des arbres, & parmi de vieux troncs.

Le Serpent à deux têtes. Ce serpent n'est pas

l'Amphysbene, qu'on dit avoir une tête à chaque extrémité du corps ; il a deux têtes unies au même cou. Le seul serpent semblable qui ait été vu dans l'Amérique, avoit été trouvé vers 1762, près du lac Champlain, par M. Parck, de la Nouvelle-Angleterre, & donné en présent au Lord Amherst. Il avoit environ un pied de longueur ; & ressembloit à un serpent ordinaire, excepté qu'il avoit deux têtes portées par le même cou. Etoit-ce une espece particuliere de serpent, capable de perpétuer cette forme, ou un monstre ? c'est ce que je ne fais pas. (Le dernier est sans doute le plus probable.)

La Tortue. La forme de cet animal est connue de tout le monde : il y en a sept ou huit especes en Amérique ; & quelques-unes sont tachetées d'une maniere si élégante, qu'il n'est pas possible de l'exprimer. La coquille de la plupart a des taches de rouge, de verd & de jaune, qui, répandues sur l'échiquier carré & régulier de leur dos, forment un très-joli effet. Les plus beaux de ces reptiles sont les plus petits, & on dit leur morsure venimeuse.

Le Lézard. Il y a grand nombre de lézards dans cette partie de l'Amérique ; mais je n'en décrirai que deux, qui sont appelés le Lézard prompt & le Lézard paresseux.

Le premier a environ six pouces de longueur, & n'a que quatre pieds. Son corps, qui est bleu, est joliment tacheté de lignes noires bordées de jaune ; mais l'extrémité de sa queue est bleue. Il est d'une agilité si remarquable, qu'il est dans un instant hors de

la vue, & la prestesse de son mouvement est telle, que l'œil le plus prompt peut à peine l'appercevoir, en sorte qu'il semble plutôt disparaître que s'échapper. On dit que ce lézard est venimeux, mais il n'est pas dangereux; car il n'attaque jamais, & l'agilité dont il est doué, lui fait prendre le parti de se retirer.

Le Lézard paresseux est de la même forme; mais il est tout brun. C'est l'opposé du premier; car il est aussi lent dans ses mouvemens, que l'autre est agile. Il est à remarquer que ces lézards sont singulièrement fragiles, & que leur queue se brise avec la plus grande facilité, & presque au seul contact. Il en est à peu-près de même des lézards d'Europe.

Parmi les reptiles de l'Amérique, il y a une espèce de crapaud, qu'on appelle le Crapaud d'arbre; cet animal est de la même forme que le crapaud commun; mais plus petit, & avec les mâchoires plus allongées. On le trouve ordinairement sur les arbres appliqué à l'écorce, ou tapi dans ses crevasses; mais à peine peut-on l'appercevoir, tant sa couleur ressemble à celle de l'écorce. On n'entend ces animaux que durant le crépuscule, soit du matin, soit du soir, ou bien avant & après un orage, pendant lequel tems ils font un bruit quelque peu plus aigu que celui de la grenouille, & que l'on entend à une grande distance. Les bois en sont remplis de telle sorte, que l'air en résonne de toute part. Cet animal ne se montre qu'en été, & l'on n'en voit pas un pendant l'hiver.

 CHAPITRE V.

Des Insectes propres à l'Amérique Septentrionale.

LES parties intérieures de l'Amérique Septentrionale sont peuplées à-peu-près des mêmes insectes que les pays situés sous la même latitude; & leur nombre est tel, qu'il faudroit un volume pour en faire l'énumération & une description succincte. Ainsi je ne parlerai que de quelques-uns qui m'ont paru particuliers à ce pays, tels que le ver-à-foie, la chenille du tabac, l'abeille, le scarabée lui-fant, le scarabée d'eau, & le scarabée cornu.

Le Ver-à-foie est, à peu de chose près, le même que celui de France & d'Italie; mais il ne produit pas la même quantité de foie (1).

La Chenille du tabac est fort ressemblante au Ver-à-foie. Elle est d'un beau verd de mer, & a sur la queue une pointe ou corne d'un quart de pouce de longueur.

Les Abeilles de l'Amérique sont principale-

(1) *Note du Traducteur.* Cette notice du Ver-à-foie d'Amérique est bien peu instructive. On lit quelque part dans les Transactions Philosophiques, qu'il y a dans la Virginie où la Pensylvanie un Ver-à-foie sauvage qui fait des cocons de la grosseur d'un œuf de poule. Il doit être dans les parties de l'Amérique parcourues par M. Carver.

ment leur miel dans la terre, pour le préserver des ours qui en sont fort friands (1).

Le Scarabée luisant, ou la Mouche de feu, est à-peu-près de la taille de l'Abeille; mais cet insecte est de l'espèce des Scarabées (2), ayant, comme eux, deux paires d'ailes, dont les premières sont d'une texture solide, pour le mettre à couvert. Lorsque ce Scarabée vole, & que ses ailes sont déployées, on voit au-dessous une sorte de cuirasse qui est lumineuse; de manière qu'il fait briller toutes les parties de son corps, comme un charbon allumé. Lorsqu'on en place un sur la main, les parties inférieures brillent seules, & jettent leur lumière en bas; mais aussi-tôt qu'il déploie ses ailes supérieures, on voit briller toute la partie inférieure de son corps. La lumière que donne cet insecte n'est pas constamment d'égale force, même lorsqu'il vole; mais elle semble dépendre de la contraction ou de l'expansion de cette couverture lumineuse dont j'ai parlé: elle est, au surplus, très-différente de celle que jettent dans l'obscurité de la nuit certains corps, comme du bois pourri, ou quelques poissons: elle a beau-

(1) *Note du traducteur.* Les Abeilles d'Europe en feroient autant, si elles n'étoient pas, pour ainsi dire, apprivoisées par l'art. On voit même quelquefois en Europe des Abeilles sauvages.

(2) *Note du Traducteur.* Les naturalistes resserrent davantage le genre des Scarabées, en ne donnant ce nom qu'aux Coléoptères, qui ont les antennes feuilletées.

coup plus de ressemblance avec le feu. Ces insectes semblent connoître la faculté dont ils sont doués, & le tems le plus favorable pour en faire usage; car dans une nuit épaisse, ils sont beaucoup plus nombreux qu'en tout autre tems. On ne les voit que pendant les mois chauds, comme Juin, Juillet & Août, & alors jamais en d'autre tems que la nuit. Je ne saurois dire si c'est à cause de leur couleur d'un brun foncé qu'on ne peut les distinguer pendant le jour, ou si pendant ce tems, ils se retirent dans des trous ou des fentes; mais on ne sauroit jamais en trouver avant la nuit. On les voit principalement dans les terrains bas & humides, où ils forment en volant des sillons innombrables de lumiere. Dans les nuits où il éclaire beaucoup sans pleuvoir, on diroit que ces insectes veulent imiter ou aider les éclairs; car dans leurs intervalles, ils sont dans un mouvement extraordinaire, & semblent vouloir jeter toute la lumiere dont ils sont susceptibles. Malgré cette apparence lumineuse, ils sont parfaitement innocens; on peut en laisser courir cinq à six sur sa main: & lorsque tous à la fois, & librement, ils jettent leur lumiere, on pourroit lire avec leur secours l'impression la plus menue.

Le Scarabée aquatique est d'une couleur brune, de la grandeur d'un pois, & d'une forme approchante de l'ovale. Il a un grand nombre de pieds, au moyen desquels il marche sur l'eau avec une vitesse incroyable, & paroît plutôt glisser ou s'élaner que marcher.

Je ne dois pas omettre ici que la Sauterelle est un insecte qui ne se montre que tous les sept ans, à quelques bandes près, qui semblent être les traîneurs. Elles font alors beaucoup de mal dans ces parties de l'Amérique, & dans les colonies avancées vers l'intérieur. On appelle, par cette raison, cette septième année, l'année des Sauterelles.

CHAPITRE VI.

Des arbres forestiers & fruitiers.

IL seroit trop long de faire ici l'énumération de tous ces arbres, infiniment variés dans le continent immense de l'Amérique. Je me bornerai, par cette raison, à parler de quelques-uns des principaux, ou de ceux qui m'ont paru présenter quelques singularités, ou enfin de ceux qui, selon mes connoissances, n'ont point été décrits.

Le Chêne. Il y a différentes especes de chênes en Amérique, comme le noir, le blanc, le rouge, le jaune, le gris, le chêne de marais & le chêne châtaignier. Les cinq premières especes different peu à l'extérieur, la forme des feuilles & la couleur de l'écorce étant si semblables dans ces différentes especes, qu'on peut à peine les distinguer; mais lorsqu'on les scie, on apperçoit alors leur différence par celle de la couleur du bois, qui est

au reste dans toutes les especes fort dur, & propre à la construction.

Le Chêne de marais differe essentiellement des autres, soit par la forme des feuilles qui sont plus petites, soit par l'écorce qui est plus douce, & sur-tout par le sol où il croît, qui doit être un sol graveleux & humide. On le regarde comme le plus flexible de tous les bois, & on en fait souvent usage au lieu de baguettes de baleine, qu'il remplace parfaitement.

Le Chêne chataignier est très-différent des autres, spécialement en ce qui concerne la feuille, qui ressemble beaucoup à celle du châtaignier; ce qui lui a fait donner ce nom. Il n'est pas aussi ferme & fort que le premier, ni aussi flexible que le second; mais étant coupé en pieux pour des palissades, il dure en cet état très-long-tems (1).

Le Pin. Parmi un grand nombre de pins que produit l'Amérique, on doit distinguer le Pin blanc, qu'il est inutile de décrire, parceque son bois est assez connu. Il croît en grande abondance; & en même tems qu'il monte à une hauteur prodigieuse, comme de cent pieds, il prend une grosseur considérable: il donne aussi une excellente thérébentine, quoique en moindre quantité que les Pins du Nord de l'Europe.

Ce Pin (2) est celui qu'on connoît aujour-

(1) *Note du traducteur.* M. Millet décrit quatre de ces différentes especes, & en particulier la dernière; ce qui nous assure que c'est un Chêne: mais il ne parle point de la sixieme, ou du Chêne de marais.

(2) *Addition du Traducteur.*

d'hui en Europe sous le nom de Pin du Lord Weymouth, parce qu'apparemment c'est ce Lord qui, le premier, l'a cultivé en Angleterre; il est aujourd'hui assez multiplié dans cette partie de l'Europe, & commence à se multiplier en France. Sa grosseur & sa hauteur le rendent très-propre à la Marine.

L'Erable à sucre. Cet arbre présente deux especes, la dure & la tendre; mais chacune fournit une liqueur gluante, qui, rapprochée par l'ébullition, fournit aux Indiens un très-bon sucre. La sève du premier est beaucoup plus douce, & en donne avec plus d'abondance. Mais le second donne une plus grande quantité de liqueur. Le bois de l'érable dur est élégamment veiné, & les divers meubles qu'on en fait sont fort estimés. Celui de l'espece tendre est différent dans sa texture, & n'a point le grain varié de la première. L'arbre croît plus droit; il est moins garni de branches, & s'éclate plus facilement. On le distingue aussi de l'autre espece, en ce que celle-ci croît dans les pleines & les lieux bas, au lieu que celle-là aime les collines & les hauteurs. Les feuilles enfin ont la même forme; mais celles du tendre sont beaucoup plus grandes & d'une couleur plus foncée.

Le Frêne. Il y a aussi plusieurs especes de Frênes dans les parties septentrionales de l'Amérique; mais celui auquel je bornerai ma description est le Frêne-jaune, qui ne se trouve que sur les bords du Mississipi. Cet arbre s'éleve à une hauteur prodigieuse; & il est d'ordinaire si solide & si sain, que les Trai-

teurs François, qui remontent ce fleuve pour traiter des fourrures, en font leurs pirogues, en les creusant par le moyen du feu; & quand ils les ont achevées, ils les chargent, & les amènent à la Nouvelle-Orléans, où ils trouvent à se défaire avantageusement & de leurs bateaux & de leur charge.

Le bois de cet arbre ressemble beaucoup à celui du frêne commun; mais il en diffère, ainsi que de tout autre arbre, par son écorce extérieure, qui a près de huit pouces d'épaisseur, avec des sillons de six de profondeur. Le liber ou la seconde écorce est de la même épaisseur que dans les autres arbres; mais sa couleur est d'un jaune éclatant; & laisse aux doigts de celui qui la touche, même légèrement, une tache de la même couleur, qui ne s'efface pas facilement. Si, dans le printemps, on écorce un de ces arbres, & qu'on en touche la sève, elle teint les doigts en jaune, de manière que trois ou quatre jours suffisent à peine pour s'en débarrasser. Je ne doute point qu'on ne découvre dans la suite plusieurs propriétés utiles de cet arbre, indépendamment de l'usage dont il peut être pour la teinture.

Le Hemlock. Cet arbre qui est une espèce de sapin, croît plus ou moins abondamment dans l'Amérique Septentrionale. C'est un *Semper-virens* très-gros, & dont la feuille a quelque ressemblance avec celle de l'If; mais il est absolument inutile, & seulement un embarras dans le terrain: car son bois est d'une qualité grossière & plein d'éclats.

Le *Bois blanc* est un arbre de médiocre grosseur, & c'est peut-être le plus blanc & le plus doux qu'il y ait. Lorsqu'il est entièrement sec, il surnage à l'eau comme du liège. Dans nos Colonies, il sert à faire des coupes, des plats & des affictes qui sont fort propres & qui durent long-tems; mais à tout autre usage, il n'est rien moins que de durée.

Le *Whickopik* ou *Suckwick* (1). Cet arbre a beaucoup de ressemblance à celui du bois blanc dont nous venons de parler; mais il en est distingué par une propriété, savoir, celle de son écorce, qui, étant pilée & humectée d'un peu d'eau, devient aussitôt une substance ayant la consistance & la nature du bray. C'est avec cela que les Indiens enduisent leurs canots, & la poix lui est fort inférieure, ainsi que toutes les autres matières employées pour cet objet; car indépendamment de la force avec laquelle cette substance s'attache, elle est d'une qualité si huileuse, qu'elle repousse l'eau, & cette qualité dure pendant un tems considérable (2).

Le *Bois à Boutons* est un arbre de la plus grande taille, & peut être facilement distin-

(1) *Note du Traducteur.* Ce nom-là est purement Anglo-Américain, comme ceux d'*Hemlock*, *Spruce*, *Hickery*, &c., qu'on chercheroit vainement dans les Dictionnaires, même dans Miller.

(2) *Note du Traducteur.* Voilà une propriété fort singulière, & qui mériteroit à cet arbre d'être transplanté dans ce pays-ci pour bien des usages, & sur-tout pour celui de la Marine.

gué par son écorce, qui est tout-à-fait unie & joliment bigarrée. Son bois est très-propre à faire des meubles. Il est couvert de petites excroissances dures, qui sortent des branches, & qui ne ressemblent pas mal à des boutons. Je présume que c'est de là qu'il a pris son nom.

Les Noyers. L'Europe n'a qu'une espece de noyers, avec quelques variétés légères, & purement accidentelles; mais l'Amérique en a plusieurs especes que je vais décrire.

Le Noyer à huile. Comme aucun auteur n'a fait mention de ce noyer, je crois devoir entrer dans quelques détails particuliers. Cet arbre croît dans les plaines, où le sol est riche & chaud. Son corps excède rarement trois pieds en circonférence; il est fort garni de branches, dont les rameaux sont courts & émouffés. Ses feuilles ressemblent à celles du noyer ordinaire. Son fruit, comme la noix, a une coquille, qui, lorsqu'il est mûr, est sillonnée plus profondément, & se casse plus aisément. Il est aussi beaucoup plus long & plus épais, & contient une amande plus grosse, qui est beaucoup plus huileuse, & d'une plus agréable saveur. Je suis persuadé qu'on en pourroit extraire une huile supérieure même à celle d'olives. L'écorce intérieure de cet arbre teint en un beau pourpre, qui est, dit-on, plus ou moins foncé, suivant le mois dans lequel on l'emploie.

Le Noyer Pecan. Cet arbre est de l'espece des noyers; mais son fruit est beaucoup moindre que la noix ordinaire, sa taille n'ex-

cédant pas celle d'un moyen gland, & étant d'une forme ovale. La coquille se brise aisément, & l'amande est formée comme celle de la noix commune. Cet arbre vient principalement sur le bord de la riviere des Illinois.

Le Noyer Hickery. C'est encore ici un noyer propre à l'Amérique. Il y en a différentes especes qui ne varient cependant que par la couleur de leur bois. Comme il est d'une nature fort liante, on en fait généralement usage pour des manches de hache. C'est aussi un bois excellent pour le chauffage; & quand il n'est pas trop sec, il jette en brûlant une liqueur sucrée d'un très-bon goût.

La différence extérieure (1) de ce noyer avec les autres, consiste en ce que ses feuilles sont seulement rangées par deux ou trois paires au plus, terminées par une impaire, au lieu que les autres en ont cinq, six ou sept. Ces feuilles sont aussi d'une forme différente, plus alongée, & en fer de lance: les premières sont les plus petites. La noix a une coquille sans sillons, qui est d'une couleur blanchâtre.

Le Hêtre. Cet arbre est de la même espece que le hêtre d'Europe; mais il produit des especes de noix aussi bonnes que des châtaignes, qui servent à la nourriture de quantité d'animaux sauvages, tant quadrupedes que volatiles. La noix est contenue dans une enveloppe semblable à celle de la châtaigne,

(1) Addition du Traducteur.

seulement moins hérissée de piquans : l'intérieur en est également uni, mais la loge est à-peu-près triangulaire. Il y a toujours dans les forêts une grande quantité de ce fruit à terre ; ce qui fournit une nourriture abondante aux animaux ci-dessus. Les feuilles qui sont blanchâtres, durent pendant tout l'hiver. On fait de ces feuilles une décoction, qu'on regarde comme un remède souverain pour les brûlures, ainsi que pour rendre leur ton aux membres amortis par le froid.

A l'égard de divers autres arbres fruitiers, comme la vigne, le mûrier, le pommier, le cerisier, le prunier, il est bon d'observer que ce ne sont que des productions spontanées de la nature, que l'art n'a jamais perfectionnées par la greffe ni par la culture. Il n'est cependant pas hors de propos d'en dire quelque chose.

La Vigne est très-commune dans cette partie de l'Amérique, & j'en ai remarqué trois especes. La première en mérite à peine le nom par sa grappe, (apparemment âpre & sèche ;) mais la seconde ressemble beaucoup à l'espece de Bourgogne, & je pense qu'on pourroit en tirer un fort bon vin. La troisième a de la ressemblance à celle qui donne le raisin de Corinthe, dont on fait tant d'usage en Angleterre dans les gâteaux & Puddings, & si l'on en prenoit le soin convenable, cette espece de raisin ne le céderoit peut-être pas à celle dont on vient de parler.

Il y a aussi deux especes de mûrier, le blanc

& le noir. Elles sont à-peu-près de la même taille que celles de France & d'Italie, & leur abondance est telle, qu'on pourroit s'en servir à nourrir une prodigieuse quantité de vers à soie.

Le *Pommier sauvage*, quoique dans cet état, donne un fruit beaucoup plus gros & de meilleur goût que celui d'Europe.

Le *Prunier* est de deux especes, le fruit de l'une est gros, d'une couleur pourpre sur un côté, & rouge dans la partie opposée. Celui de la seconde est entièrement vert & beaucoup plus petit. L'un & l'autre sont d'une saveur agréable & fort estimés des Indiens, dont le goût, à la vérité, est trop peu raffiné pour ne pas se contenter des productions les plus simples de la nature.

Le *Cerisier*. Il y a dans l'Amérique Septentrionale trois especes de cerises; la noire, la rouge & la cerise de fable. Les arbres qui donnent les deux derniers fruits sont plutôt des arbrisseaux que des arbres, sur-tout celui de la cerise de fable, qui est presque rampant sur terre, comme on l'a dit ailleurs. Cependant j'en traiterai ici sans les séparer.

La cerise noire est à-peu-près de la grosseur d'une groseille ou du raisin de Corinthe. Elles pendent en pelotons semblables à des grappes. L'arbre qui les produit est en général très-fertile, & en est ordinairement chargé. Mais le fruit est trop âpre pour pouvoir être mangé; il ne sert qu'à donner à l'eau-de-vie une couleur de vin claire, & une sa-

veur agréable. Le bois de cet arbre est très-utile, & fait fort bien en meubles.

Les cerises rouges croissent aussi dans la plus grande abondance, & pendent en grappes de l'arbrisseau qui les porte en si grande quantité, que, de loin, il paroît un corps solide de quelque matière rouge. Il y a des gens qui goûtent ce fruit; mais il a une faveur alumineuse qui laisse dans le gosier quelque chose d'âpre & d'astringent.

La dernière espèce qui surpasse de beaucoup les deux premières, tant en faveur qu'en grosseur, a été déjà décrite; c'est pour quoi je juge inutile d'en parler davantage.

Le Liquidambar. Cet arbre est non-seulement très-commun, mais il est précieux par l'espèce de baume qu'il fournit, & qui a beaucoup de propriétés utiles. Sa feuille est dentelée avec cinq points en forme d'étoile. Son écorce est ferme & noire; le bois est tendre, & si liant, que lorsque l'arbre est abattu; on peut tirer de son cœur des baguettes de cinq ou six pieds de longueur: mais il se tourmente tellement, que l'on ne peut l'employer ni en charpente, ni en meubles.

Le feuillage de cet arbre est si ressemblant à celui de l'érable (1), que quelques auteurs l'ont confondu avec lui. On l'a aussi regardé comme un storax, à cause de la gomme douce & transparente qu'il fournit, & qui a beaucoup de ressemblance avec le storax. Mais la fleur & le fruit sont totalement différens.

(1) Addition du Traducteur.

Quant à cette gommé ou baume, elle est réputée par les Indiens pour un excellent febrifuge. Ils en font aussi usage par application sur les bleiſures, & il les guérit en fort peu de tems.

CHAPITRE VII.

De divers arbriffeaux.

PARMI les arbriffeaux que j'ai obſervés, ſont le ſaule, le *shin-wood*, le ſumac, le ſaſſafras, le frêne épineux, le *morſe-wood*, le bois à cueilliere, différens ſureaux, le ſureau-poilon, le genevrier, le chêne nain, la fougere douce, le laurier, le hamamelis, l'arbre à la cire, la pyrole, le bois à la fièvre, différentes eſpeces d'arbriffeaux à bayes ſucculentes, comme le groſellier, l'airelle ou *Vitis Idæa*, le framboiſier, &c. Mais nous ne parlerons que de quelques-uns, & ſuccintement.

Le Saule. Il y a un grand nombre d'eſpeces de ſaule, dont la plus remarquable eſt une petite eſpece qui croit le long des bords du haut-Miſſiſſipi & dans les environs. L'écorce de cet arbriffeau fournit au caſtor une partie de ſa nourriture d'hiver; & lorsque l'eau, au bord de laquelle il croit le plus ſouvent, a lavé ſes racines, on voit qu'elles conſiſtent en une multitude de fibres menues comme du fil, & entrelacées enſemble, dont

la couleur est d'un écarlate de la plus grande beauté (1). C'est avec l'ingrédient qu'elles fournissent, que les Indiens teignent diverses parties de leurs ajustemens.

Le Shin - Wood. Cet arbrisseau singulier vient dans les forêts ; & croissant comme la vigne en rampant à terre , il jette de distance en distance de nouvelles racines , qui produisent de nouvelles branches, enforte qu'un seul arbre finit par couvrir un grand espace : il est par - là extrêmement incommode au voyageur pressé, qui se frappe souvent l'os de la jambe, & s'y embarrasse. C'est de là qu'il tire son nom ; (*Shin* signifiant l'os de la jambe.)

Le Sassafras est un bois bien connu par ses propriétés médicinales. On pourroit presque aussi - bien l'appeler un arbre qu'un arbrisseau ; car il monte quelquefois jusqu'à trente pieds : cependant en général il ne s'élève pas au - delà de la hauteur des arbrisseaux ordinaires. Ses feuilles qui ont une odeur agréable, sont larges, & profondément divisées en trois lobes. Il porte pour fruit une baye d'un rouge brun, de la grosseur d'un grain de piment, & qu'on lui substitue souvent dans nos Colonies. C'est dans l'écorce ou les racines que réside principalement la vertu médicinale de cette plante, & je suis étonné qu'on mette aussi peu souvent ce remède en usage.

(1) *Note du Traducteur.* Voilà un arbre qu'il seroit utile de transplanter en Europe. Mais est ce un Saule ?

Le Sassafras (1) est un laurier ; car la fructification en est absolument la même.

Le Frêne épineux. C'est improprement qu'on donne à cet arbre le nom de frêne ; car il ne lui ressemble que par les feuilles. C'est un arbrisseau qui s'éleve quelquefois de dix à quinze pieds ; & il doit son épithète à une multitude de petites épines dont ses branches sont couvertes , & qui le rendent fort incommode au voyageur qui est obligé de traverser les lieux où il croit ferré. Il donne une belle baye écarlate , qui , étant mûre , a un goût brûlant comme le poivre. Les naturels du pays font grand cas de ses propriétés médicales , qui résident dans l'écorce , & sur-tout dans celle des racines ; j'en ai donné un exemple en racontant l'aventure d'un de mes compagnons de voyage , en sorte que je ne doute point que la décoction de son écorce ne soit un bon remède pour chasser promptement & radicalement toutes les impuretés du sang , même vénériennes.

Le Moose- Wood. Cet arbrisseau ne s'éleve pas au-delà de quatre pieds , & est fort garni de branches. Mais ce qui le rend précieux , c'est que son écorce est d'une texture si flexible & si forte , qu'on en peut faire d'excellentes cordes , & d'aussi bon usage qu'avec le chanvre.

Le bois à cuillière. C'est une espèce de laurier , dont le bois étant scié ressemble beaucoup à celui du buis.

(1) Addition du Traducteur.

Le sureau (1), communément appellé *sureau-poison*, ressemble beaucoup aux autres especes de cet arbre, soit par ses feuilles, soit par ses branches; mais il croit plus serré, & on ne le trouve que dans des terrains humides & demi-noyés. Cet arbrisseau est doué d'une qualité fort extraordinaire, qui est venimeuse pour certaines constitutions; car il est des personnes qui s'approchant de cet arbrisseau à quelques toises, en sont violemment incommodées, tandis que d'autres peuvent mâcher les feuilles & l'écorce sans en recevoir le moindre dommage. Toutefois ce poison n'est pas mortel, quoique souvent il opere violemment sur la personne infectée; car il lui occasionne dans le corps & la tête, une enflure effrayante; & la peau se couvre d'une éruption, qui a l'air d'une petite vérole confluenta.

Comme cet arbruste singulier croit aussi dans nos colines septentrionales, les habitans se guérissent en buvant une infusion théiforme de safran, & en oignant les extrémités du corps d'un mélange de crème & d'althéa.

Le chêne nain. Cet arbruste est absolument le même, quant au bois, à la feuille & au

(1) *Note du traducteur.* Cet arbre est-il un sureau? Ne seroit-il pas plutôt le *Toxicodendron*? Au reste, notre sureau même a bien un peu de cette qualité, & des personnes délicates ne peuvent quelquefois pas s'en approcher sans être éniivrées de l'odeur de ses fleurs.

fruit, que le chêne ordinaire; mais il ne s'éleve jamais au-dessus de quatre ou cinq pieds: son tronc est rabougri & noueux. On le trouve principalement dans les sols secs & graveleux. Il y a apparence que c'est un arbre dégénéré.

Le Witch-Hazle, ou Hamamelis. C'est un joli arbrisseau, qui croît fort touffu: il s'éleve à la hauteur d'environ six pieds; & dès le commencement de Mai, il se couvre d'une grande quantité de fleurs blanches. Quand cet arbre est en fleur, les Indiens regardent l'hiver comme entièrement passé, & alors ils sement leur blé. On dit qu'il est doué de la propriété d'attirer l'or & l'argent, & qu'on en fait des baguettes divinatoires, au moyen desquelles on découvre les mines de ces métaux. Mais ce sont sans doute des contes auxquels on ne doit ajouter aucune foi. Au surplus, c'est de là que lui vient son nom de *Witch-Hazle*, qui signifie *coudrier de sorcier*. Mais ce n'est pas un coudrier; car le coudrier ne porte pas des fleurs semblables.

L'arbre à cire, est un arbruste de quatre à cinq pieds de hauteur, dont les feuilles sont plus grandes que celles du myrthe ordinaire, mais qui ont la même odeur. Il porte ses fruits en forme de bouquets, formés de plusieurs petites tiges de deux pouces de longueur partant du même point; chacune de ces tiges est terminée par une petite baye, contenant une amande couverte d'une substance gluante que l'eau bouillante en déta-

che & fait furnager : c'est une espece de cire verte. Elle est plus estimée que la cire des abeilles, étant d'une nature plus friable, mais qui, mêlée avec elle, fait une bougie très-bonne, dont s'exhale une odeur agréable pendant qu'elle brûle (1).

Le Winter-green, ou Pyrole. Cet arbrisseau est un *semper-virens*, ressemblant au myrthe, qui se trouve dans les lieux secs. Il porte des fleurs blanches & en rose, qui ne sont pas plus larges qu'une piece de six sols. L'arbre est pendant l'hiver chargé de bayes rouges de la grosseur d'une prunelle sauvage, rondes & unies. Elles durent pendant toute la saison rigoureuse & au milieu de la neige, & c'est alors qu'elles sont entierement mûres. Les Indiens mangent ces bayes, qu'ils regardent comme un fruit balsamique & stomachique. Les habitans des colonies Angloises font tremper les rejettons & les bayes dans de la biere, dont ils font ensuite usage comme d'un remede propre à purger le sang de l'humeur scorbutique.

Le fever-bush, ou le buisson à la fièvre. La feuille de cet arbrisseau qui croît à la hauteur de cinq à six pieds, est ressemblante à

(1) *Note du Traducteur.* Nous ne conviendrons point que cette cire vaille mieux que celle des abeilles; car celle-ci prend bien plus de blancheur, donne une flamme bien plus claire. Mais comme l'art de multiplier & soigner ces insectes est encore, pour ainsi dire, dans l'enfance, malgré les instructions que de bons citoyens ont don-

celles du lilas; & son fruit est une baie rougeâtre, dont la saveur est épicée. Ses tiges sont extrêmement cassantes. La décoction de son bois ou de ses bourgeons est un excellent fébrifuge; ce qui lui a donné son nom. C'est un ancien remède Indien, pour les maladies inflammatoires, & les habitans des colonies Angloises de l'intérieur en font beaucoup de cas.

Le cran-berry bush, ou airelle. Quoique le fruit de cet arbruste ressemble beaucoup en grandeur & en forme à celui de l'airelle commune, qui croît sur une petite plante rampante dans les lieux marécageux, l'arbrisseau dont il s'agit ici est cependant différent; car il croît jusqu'à dix à douze pieds de hauteur: mais on le rencontre fort rarement. Comme la première espèce d'airelle ne sauroit être transplantée, peut-être la première, si elle l'étoit dans une saison convenable, pourroit être une acquisition utile pour les jardins, & au moyen d'une culture convenable, pourroit donner un fruit aussi bon, sinon meilleur, que beaucoup d'autres fruits rouges.

Le choack-berry. L'arbrisseau que les natu-

nées sur cela, & que la cire des abeilles renchérit continuellement, la cire végétale de cet arbrisseau y formeroit un supplément utile, s'il étoit cultivé; on croit que plusieurs parties de la France, comme le Languedoc, la Gascogne, y seroient très-propres, d'autant plus qu'il faut des terrains presque inutiles à toute autre production.

rels nomment ainsi, s'éleve à cinq ou six pieds, & porte une baye de la grosseur d'une prunelle, d'un noir de jay, & qui contient plusieurs petites semences dans sa pulpe. Le suc de ce fruit n'est pas défagréable; mais il est extrêmement âpre, & il laisse dans la bouche une astriction qui lui a fait donner ce nom, qui signifie *baye qui étrangle*.

C H A P I T R E V I I I .

De diverses plantes & racines, tant nourricieres que médicinales, & propres à d'autres usages.

L seroit long de faire le dénombrement complet de toutes les plantes de ce genre, dont la main libérale de la nature ou de la Providence a couvert le sol de l'Amérique Septentrionale; telles sont, pour ne parler que de quelques-unes, l'éléa-campana, ou inula-campana, le spickenard, l'angélique, la falsepareille, le ginseng, la noix de terre, la patate sauvage, la réglisse, la racine aux serpens, le fil d'or, le sceau de Salomon ou *Polygonatum*, le *Morsus Diaboli*, la racine rouge, les oignons, les aulx, les panais sauvage, la mandragore, les différens ellébores, les baumes, les quintefeilles, l'euphraise, la fanicle, divers plantains, l'oseille, les capillaires, les hépatiques, la pimprenelle, la féve, le lierre terrestre, le cresson d'eau,

la millefeuille, l'arum, la bétouine, la scabieuse, le bouillon blanc ou *verbascum*, les pois, l'hyeracium, l'indigo sauvage, le tabac, le nepeta ou la cataire, &c. &c. Nous nous bornerons à quelques particularités d'un petit nombre.

Le Spikenard, communément appelé dans les colonies *Petty-Morell*, est une plante absolument ressemblante à celle de ce nom ou le *Spica nardi* des Orientaux, dont les Anciens faisoient beaucoup de cas; il croît aux bords des ruisseaux dans les lieux pierreux, & sa tige, qui est de la grosseur d'un tuyau de plume d'oie, s'éleve comme celle de l'angélique, jusqu'à la hauteur d'un pied & demi; il porte des masses de bayes semblables à celles du sureau, & même plus grosses. Elles sont d'une nature balsamique, & infusées dans des liqueurs spiritueuses, elles forment un cordial des plus propres à fortifier.

La felsepareille. La racine de cette plante, qui est de ses parties la plus précieuse, est de la grosseur d'une plume d'oie, & s'étend, en se tortillant & recourbant en différentes directions, jusqu'à une grande distance, pendant que de la principale tige sortent quantité de racines douces & flexibles. La racine pousse à son origine une tige d'un pied & demi de longueur, qui, au sommet, se divise en trois branches; chacune d'elles a trois feuilles fort ressemblantes à celle du noyer, & de l'aisselle de chacune des branches pousse un bouquet de fleurs d'un blanc tirant sur le bleu, & ressemblantes à celles du *spica*

nardi. L'écorce des racines, qui seule doit être employée en médecine, est d'une saveur amère, mais aromatique. Elle est justement estimée pour ses vertus médicinales, étant un sudorifique doux, & cependant très-puissant pour atténuer le sang épais par des humeurs grossières.

Le ginseng. C'est une racine qu'on croyoit autrefois ne croître que dans la Corée, d'où on l'exportoit au Japon & à la Chine; c'est par-là qu'elle a été connue à l'Europe. Mais il y a déjà plusieurs années qu'on a reconnu qu'elle étoit indigène à l'Amérique, où elle vient au même degré de perfection qu'en Asie. Cette racine est comme une petite carotte, mais non aussi pointue à l'extrémité; elle se divise quelquefois en deux & trois branches, & d'ailleurs elle ressemble à tous les autres égards à la falsepareille. Le goût de cette racine est amer. Dans les parties orientales de l'Asie, elle est d'un grand prix, étant regardée comme une panacée, & comme la dernière ressource dans les maladies quelconques. Il est certain qu'étant mâchée, elle est un puissant restaurant pour l'estomach.

Le fil d'or. C'est une plante sarmenteuse qui croît dans les terrains marécageux, & rampe à terre. Les racines s'étendent justement sous la surface du marais, & peuvent être facilement tirées par poignées. Elles ressemblent à un écheveau brouillé de fil d'une belle couleur d'or, & je suis persuadé qu'elles donneroient un jaune beau & bien solide.

lide. On en fait aussi beaucoup de cas, tant parmi les Indiens que parmi les habitans des colonies, & on les regarde comme un remède pour toute sorte de mal de bouche; mais sa saveur est d'une amertume extrême.

Le sceau de Salomon. Cette plante croît au bord des rivières & dans des plaines d'une bonne terre. Elle s'éleve en tout à trois pieds environ de hauteur, elle a deux pieds de tige avant la naissance des feuilles qui s'élevant un pied de plus. A chaque racine, il y a un endroit qui porte comme l'impression d'un sceau, de la grandeur d'une pièce de six sols; ce qui lui a fait donner son nom. On répute cette racine comme un excellent dépurateur du sang.

La scobieuse, ou morsus diaboli, est une autre plante sauvage qui croît dans les champs, & dont le nom vient d'une impression que portent ses racines, & qui ressemble à une morsure. Les Indiens disent que c'étoit autrefois un remède universel; mais qu'un des méchans esprits, enviant au genre humain un bien si précieux, donna un coup de dent à la racine: ce qui la priva d'une grande partie de ses propriétés (1).

La racine rouge. On nomme ainsi une espèce de plantain, qui pousse hors de terre six

(1) *Note du Traducteur.* Il est fort singulier de voir les Indiens avoir une idée à peu près semblable à celle qui, sans doute, a aussi fait donner chez nous à cette plante le nom vulgaire de *morsus diaboli*.

ou sept feuilles rudes, dont les veines sont rouges. La racine ressemble à une petite carotte, tant en couleur qu'en forme; & lorsqu'on la rompt, l'intérieur qui est d'une couleur plus foncée, distille quelques gouttes d'un jus qui ressemble à du sang. C'est un émétique puissant, mais très dangereux.

Le plantain à serpent sonnete. Cette plante utile est du nombre des plantains (1), & ses feuilles, lorsqu'elles s'épanouissent hors de terre, ont environ un pouce & demi de largeur, sur cinq pouces de long. Du centre de ces feuilles s'élève une petite tige de six pouces environ de longueur, qui porte une petite fleur blanche. La racine, qui a la grosseur d'une plume d'oie, est fort tortueuse, & divisée en plusieurs branches. Ce sont les feuilles dans lesquelles réside la principale vertu de la plante contre les morsures venimeuses du serpent sonnete; ce qui lui a fait donner son nom. On les mâche, & on avale aussi quelque peu du suc de la plante, & rarement cela manque d'écarter tout symptôme dangereux. Les Indiens sont si convaincus de l'efficacité du remède, que pour une petite quantité d'eau-de-vie, ils consentent en tout tems à se faire mordre d'un serpent sonnete. On doit remarquer que pendant les mois où ces reptiles sont le plus dan-

(1) *Note du traducteur.* Cette plante est probablement le *Senega* ou *Polygala* de Virginie, & nullement du plantain. Mais la description de M. Carver est trop imparfaite pour en juger.

gereux, le remede est aussi dans sa plus grande force & le plus abondant.

L'hépatique de rocher, est une sorte d'hépatique, qui croît sur les rochers, & qui est de la nature de la mousse. On l'estime comme un excellent remede contre les défaillances.

Le gargit ou scocke (1). Cette plante est une espèce de buisson, dont les feuilles ont environ six pouces de long, sur deux & demi de large. Elles ressemblent à celles de l'épinard en couleur & en texture, mais non par la forme. La racine est fort grosse, & donne naissance à différentes tiges qui s'élevent à huit ou dix pieds de haut, & sont couvertes de bayes rouges. Elles pendent en grappes ferrées, au mois de Septembre, & on leur donne le nom de bayes de pigeon, parce que ces oiseaux s'en nourrissent. Lorsque les feuilles sortent de terre, elles sont, après avoir été bouillies, un aliment sain & nourrissant. Mais quand elles sont arrivées à leur grandeur naturelle, elles acquierent une qualité venimeuse. Les racines appliquées aux mains ou aux pieds d'une personne affligée de la fièvre, sont un puissant fébrifuge.

La scunk-cabbage, est une herbe qui croît dans les lieux humides & marécageux. Ses feuilles sont d'environ un pied de long, & larges de six pouces; à peu près ovales, mais un peu pointues. Les racines sont compo-

(1) *Note du traducteur.* Mot Anglo-Américain, comme beaucoup d'autres, & qui n'est point usité en Angleterre.

fées d'un grand nombre de fibres, que le peuple des colonies emploie pour la guérison de la galle. Il en fort une forte odeur de musc, qui a de la ressemblance avec celle de l'écureuil puant dont nous avons déjà parlé.

Larum, ou *éveille-robin*. C'est une plante qui croît dans les lieux humides. Sa racine ressemble à une petite rave aplatie; & si l'on s'avise de la goûter, elle enflamme d'abord la langue, & la change de sa forme naturelle en celle d'un corps rond & dur; ce qui continue pendant quelque tems & a cela de remarquable, qu'aucune autre partie de la bouche n'est affectée. Malgré cette mauvaise qualité, elle perd, en séchant, sa propriété astringente, & devient utile à l'humanité; car après cette préparation, étant rapée dans de l'eau froide, & prise intérieurement, c'est un fort bon remède contre les douleurs d'entrailles.

Les plantes cucurbitacées, comme melons, citrouilles & courges, croissent aussi en grand nombre dans ces vastes climats, & elles servent à plusieurs nations comme un supplément ou équivalent des grains. Les plus communes sont les melons ronds, les cou-de-grue, &c. Les plus petites especes étant cuites dans l'eau bouillante, se mangent pendant l'été, & forment un mets agréable; celle qu'on appelle cou-de-grue, l'emporte sur toutes les autres especes; on la suspend, & on la desseche pendant l'été pour la provision d'hiver; & de cette maniere, on la conserve pendant plusieurs mois.

L'indigo sauvage, est de la même espèce que celui dont on tire l'indigo dans les colonies du midi ; ce qui me dispense de décrire cette plante d'ailleurs assez connue.

Je me dispenserai, par la même raison, de décrire le maïs qui est le blé propre aux Indiens, & d'où lui vient le nom de blé d'Inde. Je me bornerai à dire que les Indiens, après l'avoir recueilli dans sa maturité, le réduisent en farine en le broyant, & qu'ils en font des gâteaux qu'ils cuisent devant le feu. On a déjà vu que quelques nations le prennent avant sa maturité, & tandis qu'il est encore en lait ; qu'ils le broient en cet état, où le lait même lui sert d'humide pour former la pâte ; & qu'après avoir coupé cette pâte en gâteaux, ils les font cuire sous les cendres chaudes : c'est une sorte de pain que j'ai trouvé extrêmement délicat, & au dessus de tout autre que j'aie jamais mangé.

Le riz sauvage. Je finirai cette énumération de plantes par le riz sauvage, qui croît naturellement & en grande abondance dans les parties intérieures de l'Amérique, & qui est une des productions les plus précieuses de ce pays. Car indépendamment de son utilité, comme un aliment que les habitans de ce vaste continent se procurent sans autre peine que de le recueillir, sa douceur & sa qualité nutritive attirent une quantité prodigieuse d'oiseaux de climats lointains, qui s'y engraisent d'une manière singulière, & deviennent d'un goût délicieux. Dans les tems avenir, lorsqu'on formera des colonies

dans ces vastes pays, ce riz, fourni par les mains bienfaisantes de la nature, présentera aux nouveaux colons le fond d'une première subsistance assurée, jusqu'à ce qu'ils aient mis leurs terrains en culture, tandis que dans d'autres contrées qui ne sont pas aussi avantagées, quoique tempérées & fertiles, les premiers habitans sont souvent exposés à de grandes extrémités par le manque de ressources pour une subsistance prompte & locale.

Cet utile grain croît dans des lieux où l'eau est profonde jusqu'à deux pieds, & où il trouve un bon fond de vase. Ses tiges, & les branches qui portent les épis, ressemblent à ceux de l'avoine, soit à l'extérieur, soit dans leur croissance, & elles s'élevent au dessus de huit pieds de hauteur.

Voici la manière dont les naturels la recueillent. Vers le tems où le grain commence à perdre son lait, & à mûrir, ils vont en canot au-travers de ces champs inondés; ils lient les épis en faisceaux avec des écorces au dessus des ramifications, & ils les laissent ainsi pendant trois ou quatre semaines, jusqu'à ce que le grain soit parfaitement mûr. Vers la fin de Septembre, ils y retournent; & chaque famille reconnoissant, par la manière dont ces faisceaux sont liés, ce qui est de son lot, elle recueille son grain. La récolte se fait en plaçant le canot tout contre les faisceaux d'épis de riz, de manière à recevoir ce qui en tombe en les secouant, & en les battant avec des morceaux de bois

préparés à cet effet. Ayant ainsi recueilli leur riz, les Indiens le séchent à la fumée, & ensuite ils séparent le grain de son enveloppe extérieure, en marchant dessus, ou en le bouchonnant. Lorsqu'enfin il a reçu ces préparations, ils le mettent dans des peaux de jeunes daims ou de jeunes buffles, cousues en forme de sacs, dans lesquels il se conserve jusqu'à la moisson suivante.

C'est un sujet de recherche pourquoi ce grain ne vient pas de lui-même dans d'autres parties de l'Amérique, quoiqu'elles soient situées sous une même latitude, & pourquoi les eaux y soient aussi favorablement disposées que dans les pays dont je parle; aucun des pays, par exemple, qui sont au Sud & à l'Est des grands lacs, depuis le Nord des Carolines jusqu'aux extrémités du Labrador, ne produit la moindre quantité de riz: il est cependant vrai que j'en ai trouvé en grande quantité dans les terres noyées près du détroit, entre le lac Huron & le lac Érié; mais j'ai appris par les informations que j'ai prises, qu'il n'arrivoit jamais plus près de la maturité que la floraison, après laquelle il se brouilloit & mouroit. Cela m'a convaincu de la vérité d'une observation dont j'ai déjà fait part; savoir, que le vent de Nord-Ouest y avoit bien plus d'activité que dans les parties intérieures, & qu'il est bien plus nuisible aux fruits de la terre quand il a passé sur les lacs, & qu'il s'y est uni avec les vents qui viennent des régions glacées

du Nord, que quand il souffle sur les parties situées plus à l'Ouest.

Je ne dirai presque rien des fleurs nombreuses dont ces vastes campagnes sont émaillées, soit dans les prairies, soit à l'ombre; tels que les lys rouges & jaunes, les lys d'étangs, les primeveres, les muguet, les jasmins, les chevreuilles, les roses blanches & rouges, les houx, les œillets, les verges d'or, les jacées, &c. Il me suffira d'observer qu'elles ressemblent tout-à-fait à celles du même nom qui croissent en Europe, & qu'elles sont aussi belles en couleur, & aussi parfaites du côté de l'odeur, qu'elles peuvent l'être dans leur état sauvage & de pure nature.

Fin de la troisieme partie.





VOYAGE
DE M. CARVER,
DANS L'INTÉRIEUR
DE L'AMÉRIQUE
SEPTENTRIONALE.

QUATRIÈME PARTIE.

*CONTENANT quelques Supplémens, le
premier de l'Auteur, & les autres
du Traducteur.*

PREMIER SUPPLÉMENT.

Tous les pays situés entre les grands lacs
& le Mississipi, & qui s'étendent de là au
Sud jusqu'à la Floride, quoiqu'au milieu
d'un vaste continent, & fort éloignés les uns

des autres, font néanmoins susceptibles d'une communication facile; ce qui présente les moyens d'établir un commerce fort avantageux entre les diverses colonies qu'on y formeroit. En effet, le grand fleuve du Mississipi, qui traverse cet immense continent, pourroit être à leur égard ce que sont le Nil, l'Euphrate, le Danube ou le Volga, à l'égard des peuples qui habitent leurs bords, & qui n'ont pas d'autre commodité pour exporter les productions de leur pays, ou pour y importer celles des pays étrangers; les pays traversés par ces fleuves n'en sont pas moins devenus des Etats puissans & opulens.

Le Mississipi coule, comme je l'ai dit, à peu près du Nord au Sud, & traverse les pays les plus fertiles & les plus tempérés de l'Amérique Septentrionale, à l'exclusion de ceux qui approchent le plus des extrêmes du froid & du chaud. Cette favorable situation fait que les habitans établis sur les bords ne seront rien moins qu'embarraffés à établir un commerce avantageux. Ils trouveront la partie du Sud produisant de la soie, du coton, de l'indigo, du tabac, pendant que les parties du Nord donneront des vins, de l'huile, du bœuf, du suif; des peaux, de la laine de buffle, des fourrures, comme aussi du plomb, du cuivre, du fer, des charbons, du blé, du riz & des fruits, sans compter les terres & les écorces ou bois propres à la teinture.

Tous ces objets de commerce, qui y abondent jusqu'à la profusion, peuvent être transf-

portés jusqu'à l'Océan par le moyen de ce fleuve, sans de plus grandes difficultés que celles qu'éprouve le transport des mêmes marchandises par les fleuves que j'ai nommés plus haut. Il est vrai que le Mississipi étant la limite des établissemens Espagnols & Anglois, & que les Espagnols étant en possession de l'embouchure de la riviere, ils peuvent mettre obstacle au passage, & beaucoup décourager les premières tentatives. Mais quand les avantages de ces établissemens seront connus, une foule d'aventuriers, attirés par ces brillantes espérances, y accourront & s'y fixeront, dût-il en coûter des flots de sang.

Mais dans le cas où la nation qui sera alors en possession des bouches du fleuve, se comportera peu amicalement envers les Colons établis sur les bords, il est encore possible de se frayer un chemin au golfe du Mexique par la riviere d'Hiberville, qui sort du Mississipi, & passe à travers le lac Maurepas dans le lac Pontchartrain, lequel a une communication avec la mer sur les bords de la Floride occidentale. Cette riviere part du Mississipi à environ quatre-vingts milles de la Nouvelle-Orléans; & quoiqu'elle soit aujourd'hui embarrassée en divers endroits, on pourroit, sans grande dépense, la rendre suffisamment navigable pour l'objet ci-dessus (1).

(1) *Note du traducteur.* Cela suppose que les Anglois fussent restés maîtres de la Floride occi-

Quoique les Anglois aient acquis depuis la paix de 1762, une plus grande connoissance de ces parties intérieures de l'Amérique, que n'en avoient même les François qui les avoient possédées si long-tems, une grande partie de leurs productions sont encore inconnues ; & j'avoue que malgré mon attention à les reconnoître pendant le peu de tems que j'ai habité ces pays, je ne l'ai pu faire qu'imparfaitement, & qu'il faudroit des recherches ultérieures pour connoître entièrement la valeur de ces régions reculées.

Les parties du Mississipi, dont on n'a pas encore de carte exacte, forment une étendue de plus de huit cents milles (1), en descendant le fleuve depuis la riviere d'*Ouisconsin*, jusqu'à celle des Illinois. La partie au Nord de la premiere est renfermée dans la carte que j'ai publiée de mes voyages, & celle du Sud de la derniere jusqu'au golfe a été levée par différentes personnes qui l'ont publiée. J'apprends enfin (en 1769), que la carte exacte de toute la partie de l'Amérique située entre la mer & la riviere des Illinois, avec le cours

dentale ; mais comme ils viennent de céder à l'Espagne les deux Florides, ce moyen de communication tombe de lui-même. Au reste, il ne seroit peut-être pas impossible d'établir un canal de réunion entre quelqu'une des rivieres se jettant dans le Mississipi, & quelqu'autre qui se décharge dans la mer Atlantique. Mais ce sera la nouvelle puissance formée en Amérique qui prendra ce soin.

(1) *Note du traducteur.* Il est difficile, ce sem-

de l'Ohio, de l'Ouabache & de la riviere des *Cherokis*, est sur le point d'être publiée par les soins de M. *Hutchins*, écuyer, capitaine du soixantieme régiment d'infanterie, ou royal-Américain (1). Je me flatte que les observations de cet officier, & ses connoissances acquises par une inspection locale & dirigées par un jugement solide, confirmeront mes vues, & donneront du poids au plan que je propose.

J'ai divisé cette partie de l'Amérique, c'est-à-dire, les pays sis à l'Est du Mississipi, depuis la riviere Saint-François, jusqu'à la Caroline Méridionale, en plusieurs provinces ou colonies subordonnées, ne les formant que de terres adjacentes à quelque riviere, & le plus souvent à plusieurs, pour qu'elles puissent jouir des avantages d'un débouché facile. J'en vais donner une description succincte, en suivant l'exemple des géographes, & commençant par le Nord.

Il est cependant à propos d'observer qu'il conviendrait, avant tout, de donner des concessions de ces pays, suivant la maniere accoutumée, & d'acheter les terres de ceux

ble, de trouver huit cents milles entre ces deux rivières: car il y a, d'après les cartes, à peine cinq ou six degrés de latitude; ce qui seroit tout au plus quatre cents milles. Peut-être le fleuve est-il extrêmement tortueux dans cette partie de son cours.

(1) *Note du traducteur.* Cette carte a depuis été publiée en Angleterre, & donnée en France, d'après la carte Angloise, par M. le Rouge.

à qui une longue possession a donné droit sur elles. Mais on n'y trouveroit pas plus de difficulté qu'en ont trouvé les fondateurs des différentes colonies qui existent déjà sur ce continent; car le nombre des Indiens qui l'habitent n'étant nullement proportionné à son étendue, il n'y a aucun lieu de douter qu'ils ne cedent facilement les territoires dont on auroit besoin, à des conditions raisonnables, & qu'ils ne s'éloignent davantage du Mississipi, dont la navigation est assez indifférente à la prospérité de leurs petites républiques.

I. La premiere de ces colonies, qui est la plus froide, seroit située au Nord-Est du Mississipi, sur une longueur de plus de cent milles, depuis la riviere Saint-François, jusqu'au saut Saint-Antoine, & sur une largeur au Nord-Est du fleuve d'environ cent vingt milles. Le sol en est excellent, & absolument découvert sur les bords du fleuve, tandis que la partie au Nord-Est est bien boisée. Le riz croît de lui-même en certaines parties, & cette colonie avoisine les pays de chasse les plus abondans. La riviere Ste. Croix, qui la traverse en partie, lui fourniroit un débouché commode dans le Mississipi.

II. La seconde, depuis le saut Saint-Antoine jusqu'au-delà du lac Pepin, est le plus beau pays de la terre; je renvoye à la description que j'en ai faite dans mon journal. Sa forme est irréguliere; & l'on peut estimer son étendue à cent dix milles sur quatre-vingts.

III. Cette division est située pour la plus

grande partie sur la riviere Ouisconsin, depuis son embouchure dans le Mississipi, jusqu'au portage qui la sépare de la riviere du Renard. La terre y est en partie montagneuse, & en partie mêlée de prairies & pâturages fertiles. Indépendamment de ses bois & de ses terres découvertes & propres à la culture, il y a des mines de plomb qui paroissent extrêmement abondantes. Les *Sakis* & les *Ottagamis* y ont à peine trois cents acres de terre en culture. On peut évaluer cette division à cent cinquante milles de l'Est à l'Ouest, & environ quatre-vingts du Nord au Sud.

IV. La quatrieme division est limitée par les deux précédentes & le lac Michigan, sur une largeur de l'Est à l'Ouest de cent quarante milles, & d'environ cent soixante en latitude. Elle comprend la baye Verte, la riviere du Renard, les terres adjacentes & le lac des *Ouinebagos*. Ses avantages seroient la commodité du commerce par les lacs, & celle du Mississipi par l'Ouisconsin, l'abondance du riz qui croît naturellement sur les bords de la riviere du Renard, une quantité prodigieuse d'oiseaux aquatiques, &c.

V. La cinquieme partie est comprise entre le Mississipi au Sud-Ouest, les deux divisions précédentes & la riviere des Illinois, sur une forme à peu près triangulaire de cent cinquante milles de l'Est à l'Ouest. Appuyée d'un côté par le fleuve du Mississipi, & de l'autre sur la riviere des Illinois, elle jouiroit de la navigation la plus florissante. Quoi-

que montagneuse en quelques parties, elle a beaucoup de terres découvertes & propres à la culture, sans compter les mines. Une ville située au confluent du Mississipi & de la riviere des Illinois, seroit dans la position la plus favorable au commerce.

VI. La sixieme colonie auroit principalement pour limites la riviere des Illinois & l'Ouabache, s'étendant au Nord jusqu'au lac Michigan, & à l'Ouest jusqu'au lac Erié: ce qui lui procureroit un commerce facile, tant avec le Canada par ces lacs, qu'avec le bas Mississipi, par les deux rivieres ci-dessus. Ainsi, quoique la plus reculée dans l'intérieur des terres, elle ne laisseroit pas de jouir de grands avantages. Le pays est d'ailleurs en grande partie très-fertile.

VII & IX. Ces deux divisions seroient situées entre la riviere des Illinois & l'Ohio, bordant le fleuve du Mississipi, sur une longueur de cent cinquante milles environ chacune, & sur une largeur à l'Est du fleuve d'environ soixante milles. Elles abondent en tous les biens de la vie, & auroient avec le golfe du Mexique le débouché le plus commode par le fleuve.

VIII. La huitieme, à l'Est des deux précédentes, seroit bornée au Sud par l'Ohio, & traversée par l'Ouabache à-peu-près du Nord au Sud; sur une étendue en latitude d'environ cent cinquante milles, & de cent soixante de l'Est à l'Ouest. Il y a, dans ces trois parties, les plus beaux terrains & les plus variés.

X & XI. Ces deux dernières sont au Sud des premières; l'une ayant le Mississipi à l'Ouest, l'autre étant plus dans l'intérieur: d'ailleurs, toutes deux traversées par la rivière des Cherokis. Elles auroient les mêmes avantages à-peu-près que les précédentes.

Mais il est tems de finir, & je vais le faire par quelques nouvelles réflexions sur l'objet de mon voyage.

La découverte d'un passage aux Indes par le Nord-Ouest de l'Amérique a été le sujet d'une foule de recherches. On a fait beaucoup d'efforts pour trouver ce passage par la baie de Hudson, mais en vain. Il est superflu que je fasse l'énumération des avantages qui en résulteroient pour le commerce; je me bornerai à proposer quelques vues propres à guider ceux qui entreprendront pour la suite cette découverte.

L'inutilité des diverses tentatives faites pour cet effet, semble avoir tourné d'un autre côté le goût des découvertes, & la plus intéressante a été regardée comme impraticable. Mais, à mon avis, son manque de succès me paroît venir moins de son impossibilité, que de ce qu'on l'a attaquée par un endroit qui n'y étoit pas propre.

En effet, tous les navigateurs qui ont, jusqu'à présent, recherché ce passage, sont d'abord entré dans la baie de Hudson. Le résultat en a été qu'ayant employé à examiner les différentes ouvertures qui s'y trouvent, tout le tems où la mer étoit praticable dans ces climats, l'approche de l'hiver

les a obligés de s'en retourner bien vite, de crainte d'être pris par les glaces, & obligés de séjourner dans ces régions affreuses jusqu'à l'été suivant.

Ces craintes ont tellement découragé les plus hardis aventuriers, qu'elles les ont empêchés d'amener à fin leurs expéditions, & ont rendu toute tentative infructueuse. Mais comme on fait par ceux qui ont navigué dans les parties septentrionales de la mer Pacifique, qu'il y a un grand nombre d'ouvertures qui se dirigent vers la baie de Hudson, on en doit douter que le meilleur moyen ne fût de tenter le passage par ce côté, en s'y prenant dans la saison favorable. Ajoutons que dans le cas où cette tentative seroit sans succès, on ne seroit pas dans une situation aussi hasardeuse que ceux qui se trouveroient du côté de la baie de Hudson : car les premiers trouveroient toujours une mer ouverte vers les régions plus chaudes ; or, cette confiance rendroit ces navigateurs bien plus hardis, & fourniroit peut-être des moyens de réussite, qu'une trop grande prudence ou circonspection a rendus infructueux.

Ces raisons pour changer de plan dans les recherches de cet intéressant passage, présentent une telle conviction, qu'en l'année 1774, elles frappèrent particulièrement M. Richard *Withworth*, écuyer, membre du parlement pour la ville de Statford, dont les connoissances en géographie, le courage & l'ardeur à faire le bien tant particulier que public,

font au-dessus de tout éloge. Mes observations, appuyées de celles de quelques autres personnes, lui firent prendre la résolution de tenter un voyage à travers tout le continent de l'Amérique pour mettre ce projet à exécution.

Il se proposoit de suivre à-peu-près la route que j'ai tenue; & après avoir bâti un fort sur le lac Pepin, de remonter la rivière Saint-Pierre, & de là reconnoître une des branches du Missouri, afin de gagner les montagnes d'où elle tire son origine; découvrir la source de l'Oregon, ou de quelque autre, du côté opposé de ces montagnes qui séparent les eaux coulant dans la mer Atlantique de celles qui se rendent dans la mer Pacifique; enfin, suivre le cours de cette rivière, jusqu'à son embouchure dans cette mer, où l'on dit que la première (l'Oregon) se décharge vers le détroit d'Anian.

Là, ayant formé un établissement dans un lieu convenable & commode pour son monde, & à l'entrée de quelqu'une des ouvertures qui tendent au Nord-Est, il auroit commencé ses recherches (1). Il eût été accompagné dans cette expédition par le colonel Rogers, moi-même & quelques autres amateurs de découvertes intéressantes, ainsi

(1) *Note du traducteur.* Les découvertes du capitaine Cook ont fait voir qu'il falloit renoncer à cet espoir, que la prétendue communication de la baie de Hudson avec la mer Pacifique est une chimere.

que par des ouvriers & des marins expérimentés, au nombre de cinquante ou soixante, pour être en état de construire les forts & les bâtimens nécessaires. Tout étoit, en quelque sorte, préparé pour cet objet, lorsque les troubles de l'Amérique ont mis un obstacle à cette entreprise qui promettoit des avantages sans nombre à la domination Britannique.

SECOND SUPPLÉMENT,

Contenant un voyage curieux à travers tout le continent de l'Amérique.

LE traducteur de cet ouvrage a pensé ne pouvoir mieux faire pour appuyer les idées du capitaine Carver sur la possibilité de traverser l'intérieur de l'Amérique Septentrionale jusqu'à la mer Pacifique, que de joindre à son voyage la relation d'un homme qui paroît avoir traversé cet immense continent. Nous ne pouvons pas, à la vérité, assurer d'une manière positive la réalité de ce voyage. Celui qui l'a fait étoit un Indien de la Louisiane, nommé *Moncachtapé*, & celui qui l'a rapporté comme le tenant de cet Indien, est M. Lepage du Pratz, dont l'histoire de la Louisiane est connue. Mais cette relation est écrite avec tant de naïveté, qu'il est difficile de croire qu'elle soit une fiction de cet historien. Elle est, d'ailleurs, conforme à d'autres faits dont la vérité a depuis été reconnue, & que M.

Lepage n'a pu deviner quand il écrivoit l'histoire de ce voyage ; telle est l'existence d'une rivière coulant à l'Ouest, sur laquelle, quoiqu'aucun Européen ne l'ait encore reconnue, on ne peut avoir de doute, vu le rapport unanime des *Nadoessis*, des *Affinipoils*, des *Sioux*, &c.

Voici donc la relation de ce singulier voyage. Mais disons d'abord un mot de son auteur, l'Indien *Moncacht-Apé*.

Cet Indien étoit de la nation des *Tazoux*, une de celles du haut de la Louisiane. Son nom signifie en sa langue *Tue-Fatigue* ; & les François du poste des *Natchez* le nommoient communément l'*Interprete*, parcequ'il possédoit presque toutes les langues de l'intérieur de l'Amérique. Il entreprit en effet de grands voyages pour reconnoître l'origine de sa nation, qu'une tradition ancienne lui apprenoit être venue du côté du Nord. Son premier voyage fut vers les nations du Nord-Est, qu'il traversa jusques à la mer. Il décrit avec une naïveté curieuse l'impression que causa sur lui la première vue de cet élément irrité & de son flux & reflux, celle du saut de Niagara qu'il voulut voir ensuite, &c. Ce voyage ne lui ayant pas cependant procuré les lumières qu'il recherchoit, il se détermina à aller au Nord-Ouest jusqu'à la grande eau (la mer) ; ce qu'il exécuta de la manière suivante, & à quoi il employa cinq ans. Nous empruntons les propres termes de M. Lepage du Pratz, en l'abrégeant quelquefois dans des endroits indifférens.

„ Il y avoit bien des années, lui dit *Mon-*
 „ *cacht-Apé*, que nos vieillards m'avoient
 „ dit que l'ancienne parole (la tradition)
 „ leur apprenoit que tous les hommes rouges
 „ (les Indiens) du froid venoient de bien
 „ plus haut & de bien plus loin que la source
 „ du Missouri (1); & depuis long-tems j'a-
 „ vois faim de voir par mes yeux quelle étoit
 „ cette terre d'où venoient nos premiers pe-
 „ res. Mes précautions étoient prises ; &
 „ quand le blé fut mur, je me fis faire des vi-
 „ vres pour mon voyage, & je partis en sui-
 „ vant les terres hautes que nous habitons
 „ (à l'Est du fleuve), jusqu'à l'Ouabache. Je
 „ remontai environ un quart de journée au-
 „ dessus de l'endroit où elle se perd dans la
 „ riviere (le Mississipi), afin de pouvoir la
 „ traverser sans entrer dans l'autre. Quand
 „ je me vis assez haut, je fis un cajeu (un ra-
 „ deau) avec des cannes, & un petit paquet
 „ de cannes me servit de payage. Je passai
 „ ainsi l'Ouabache, & me mis à marcher
 „ dans des prairies où l'herbe ne faisoit que
 „ de naître. Le lendemain, je trouvai un
 „ petit troupeau de bœufs, qui me laisserent
 „ approcher si près, que je tuai une vache
 „ grasse. J'en pris les filets, la langue, la
 „ bosse, & laissai le reste aux loups. Je me
 „ reposai ensuite quelques jours chez les

(1) Le Missouri est, comme l'on fait, une des
 plus grandes rivières qui se jettent dans le Mississipi,
 en venant de très-loin du côté de l'Ouest. *Moncacht-*
Apé la remonta depuis les Canés trente-neuf
 journées, & ne fut pas à sa source.

„ *Tamaroas*, un des villages des Illinois.
 „ Après ce petit repos, je continuai ma
 „ route au froid (au Nord) jusqu'au Missou-
 „ ri. Aussi tôt que je fus vis-à-vis de cette
 „ riviere, je me disposai à traverser la gran-
 „ de riviere (le Mississipi), de façon que
 „ j'arrivasse au froid du Missouri. Pour cela,
 „ je remontai assez haut, & je fis un cajeu,
 „ comme pour passer l'Ouabache; je traver-
 „ sai la grande riviere du levant au couchant:
 „ & lorsque je fus près du bord, je me laissai
 „ dériver jusqu'à la battue (pointe de sable)
 „ formée par la jonction des deux rivieres.

„ En descendant sur cette pointe, j'y trou-
 „ vai des outardes qui n'avoient point peur
 „ des hommes. J'en tuai une. (L'Indien
 „ décrit ici le divertissement que lui donna son
 „ radeau abandonné, que les deux fleuves se
 „ disputoient en quelque sorte. Il observe aussi
 „ la différence des eaux du Missouri troubles &
 „ bourbeuses, d'avec celles du Mississipi qui
 „ sont claires, leur difficulté à se mêler, &c.)

„ Je remontai le Missouri du côté du froid,
 „ & je marchai plusieurs jours avant d'arri-
 „ ver à la nation des *Missouris*, que j'eus pei-
 „ ne à découvrir. J'y restai assez long-tems,
 „ non-seulement pour me reposer, mais en-
 „ core pour apprendre la langue que l'on par-
 „ le un peu plus loin. Je m'étois rassasié en
 „ chemin de bœffes & filets de bœufs que j'a-
 „ vois tués. Je n'avois jamais tant vu de ces
 „ animaux que dans ce pays, où l'on ne voit
 „ que des prairies d'une journée de marche
 „ & plus, toutes couvertes de bœufs.

„ Les *Missouris* ne vivent presque que de
 viande , & ils ne font du mays que pour se
 délasser du bœuf & de tout autre gibier,
 qu'ils ont en très-grande quantité ; je pas-
 sai (l'hiver) avec eux , pendant lequel il
 tomba tant de neige , qu'elle étoit sur la
 terre plus haute que la ceinture .

„ Lorsque le froid fut passé je me remis en
 chemin , & je remontai le *Missouri* , jus-
 qu'à ce que je fusse arrivé à la nation de
 l'Ouest (1) . Là je m'informai de ce que je
 voulois savoir pour me conduire plus loin .
 On me dit que pour aller du côté où nous
 étions venus , & eux aussi , j'aurois bien
 de la peine , parce que les nations étoient
 éloignées du *Missouri* . Qu'ainsi , lorsque
 j'aurois marché environ une lune (un
 mois) , je devois prendre sur ma droite ,
 en tirant droit au froid (au Nord) , où je
 trouverois à quelques jours de marche ,
 une riviere qui court du levant au cou-
 chant , par conséquent toute contraire au
Missouri ; que je suivrois cette riviere ,
 jusqu'à ce que je trouvasse la nation des
Loures , où je pourrois me reposer , m'ins-
 truire plus amplement & même trouver des
 personnes qui m'accompagneroient ; qu'au
 reste , je pourrois descendre cette riviere
 en pirogue , & faire beaucoup de chemin
 sans me fatiguer .

„ Avec cette instruction , je continuai ma
 route , toujours en remontant le *Missouri*

(1) C'est la nation des *Cansés* , suivant M. Le-
 page du Pratz .

„ pendant une lune; & quoique j'allasse assez
„ vite, je n'osois encore prendre sur ma droi-
„ te, comme on m'avoit dit, parceque de-
„ puis quelques jours je voyois beaucoup de
„ montagnes où je craignois de passer, de
„ peur de me blesser les pieds; cependant il
„ fallut m'y résoudre. Ayant donc pris ce
„ parti pour le lendemain, je résolus de cou-
„ cher où je me trouverois, & je fis du feu.
„ Peu après, en regardant le soleil qui baissoit
„ déjà beaucoup, j'apperçus de la fumée à
„ quelque distance de moi; je ne doutai point
„ que c'eût quelque parti de chasseurs qui se
„ proposoient de passer la nuit en ce lieu, &
„ il me vint en pensée qu'ils pourroient bien
„ être de la nation des Loutres. Je partis sur-
„ le-champ, afin de pouvoir être guidé vers
„ eux par la fumée pendant le reste du jour.
„ Je les joignis, & ils me virent avec surpri-
„ se arriver seul. Ils étoient une trentaine
„ d'hommes & quelques femmes. Leur lan-
„ gue m'étant inconnue, nous ne pûmes
„ parler que par signes. Cependant, à la sur-
„ prise près, ils me reçurent assez bien, & je
„ restai trois jours avec eux. Au bout de ce
„ tems, une des femmes dit à son mari,
„ qu'elle se croyoit prête d'accoucher. Sur
„ cela, les autres renvoyerent cet homme &
„ la femme au village, & leur dirent de m'em-
„ mener avec eux, afin de me faire marcher
„ par un chemin plus commode que celui
„ que j'allois prendre.
„ Nous remontâmes encore le Missouri
„ pendant neuf petites journées; puis nous

» tournâmes droit au froid , & marchâmes
 » pendant cinq jours , au bout desquels nous
 » rencontrâmes une riviere d'une eau belle
 » & claire. Aussi la nomment-ils la *belle Ri-*
 » *viere*. Cet homme & sa femme me deman-

» derent si je ne voulois pas m'y baigner , &
 » m'y déterminerent en me disant qu'il n'y
 » avoit point de crocodilles.
 » Nous descendîmes la belle riviere le res-

» te du jour , & nous arrivâmes sur le bord
 » d'un ruisseau que nous rencontrâmes , où
 » cette troupe de chasseurs avoit caché ses pi-
 » rogues. Mon guide ayant tiré la sienne,
 » nous entrâmes tous trois dedans , & nous
 » descendîmes à leur village , où nous n'arri-
 » vâmes que de nuit. J'y fus aussi bien reçu
 » que si j'avois été un des leurs. Pendant le
 » voyage , j'avois appris quelques mots de
 » leur langue ; & je la sus bientôt , parceque
 » j'étois toujours avec les vieillards qui ai-
 » ment à instruire la jeunesse , comme je l'ai
 » remarqué généralement dans toutes les na-
 » tions que j'ai vues.

» Cette nation étoit justement celle des
 » *Loutres* que je cherchois. Comme j'y étois
 » bien traité j'y aurois fait volontiers un plus
 » long séjour ; mais occupé de mon dessein ,
 » je me déterminai à partir avec quelques-
 » uns des *Loutres* qui alloient chanter un ca-
 » lumet à ceux d'une nation où je devois pas-
 » ser , & qui étant freres de ceux que je quit-
 » tois , parloient la même langue , à quelque
 » différence près.

» Je partis donc avec les *Loutres* , & nous

„ descendîmes la belle riviere dans une piro-
 „ gue pendant dix-huit jours , mettant pied
 „ à terre de tems à autre pour chasser , & le
 „ gibier ne nous manquoit pas. J'aurois bien
 „ désiré pousser plus loin en suivant toujours
 „ la belle riviere ; car je ne fatiguois pas dans
 „ la pirogue. Mais je me rendis aux raisons
 „ que l'on m'opposa. On me dit que les cha-
 „ leurs étant déjà grandes , les herbes hautes
 „ & les serpens dangereux , je pourrois en
 „ être mordu en allant à la chasse ; que d'ail-
 „ leurs, il étoit nécessaire que j'apprise la
 „ langue de la nation où je voulois aller ; ce
 „ qui me seroit beaucoup plus facile, quand je
 „ faurois celle de la nation où je me trouvois.

„ Je suivis donc le conseil que me don-
 „ noient les vieillards de cette nation , avec
 „ d'autant moins de peine , que je voyois
 „ que leurs cœurs parloient comme leurs bou-
 „ ches. Ils m'aimoient , & je n'allois à la
 „ chasse que pour mon plaisir. Pendant le
 „ froid (l'hiver) que je passai avec eux , je
 „ m'attachai à apprendre la langue de ce peup-
 „ ple où je devois aller, parce qu'on m'avertit
 „ qu'avec son secours , je me ferois entendre
 „ chez toutes les nations que je trouverois
 „ au couchant jusqu'à la grande eau , la dif-
 „ férence n'étant pas grande.

„ Le froid n'étoit pas encore entièrement
 „ passé , que je me mis dans une pirogue avec
 „ beaucoup de viandes en farine (de viandes
 „ seches), parce que ces nations ne culti-
 „ vent point le mays, sinon pour la curiosité.
 „ Ainsi, n'étant point embarrassé de rien , je

„ navigerai à mon aise; & en assez peu de tems;
 „ j'arrivai à une très-petite nation, qui fut
 „ fort étonnée de me voir arriver seul”. Ici
 le bon *Moncacht - Apé* raconte que comme
 chez cette nation les esclaves portent les che-
 veux courts, & qu'il les avoit tels, il éprou-
 va quelques paroles dures d'un Indien qui re-
 connut cependant sa méprise; & qu'il ren-
 contra chez cette même nation un vieillard
 Indien, nommé le *Gros-Chevreuil*, auquel il
 étoit adressé & recommandé; que ce bon vieil-
 lard le traita très-bien, & l'instruisit de ce qu'il
 desiroit favoir sur les différentes nations qu'il
 rencontreroit jusqu'à la grande eau (la mer).

„ Après deux jours de séjour chez ce bon
 „ vieillard, je me remis dans ma pirogue,
 „ dit notre voyageur, & je descendis la belle
 „ riviere, sans m'arrêter plus d'un jour chez
 „ chaque nation que je rencontrai dans mon
 „ chemin.

„ La dernière de ces nations est à une jour-
 „ née de la grande eau, & éloignée de la ri-
 „ viere d'une course d'homme (environ une
 „ lieue). Elle se tient dans les bois, pour se
 „ cacher, dit-elle, des hommes barbus. On
 „ m'y reçut comme si je fusse arrivé dans ma
 „ famille, & j'y fis bonne chere de toutes
 „ façons. On y mange d'un grain qui vient
 „ naturellement, & qui est meilleur que tout
 „ autre, comme aussi des oiseaux bleus qui
 „ sont fort bons. Ces peuples ont encore de
 „ la viande d'eau; c'est un animal qui vient
 „ à terre manger l'herbe. Il a la tête formée
 „ comme le bœuf; mais il n'en a pas la cou-

„ leur. Ils mangent aussi beaucoup de poissons de la grande eau, ainsi que d'un grand nombre de coquillages.

„ Mais il faut toujours être sur ses gardes, à cause des hommes barbus qui font ce qu'ils peuvent pour enlever de jeunes gens, sans doute pour en faire des esclaves. On me dit que ces hommes étoient blancs; qu'ils avoient une barbe longue & noire qui leur tomboit sur la poitrine; qu'ils paroissent gros & courts, la tête grosse & couverte d'étoffe; qu'ils étoient toujours habillés, même dans les plus grandes chaleurs; que leurs habits tomboient jusqu'aux jambes, qui étoient couvertes, ainsi que les pieds, d'étoffe jaune ou rouge. Qu'au reste, on ne savoit pas de quoi leur habillement étoit fait, parce qu'on n'en avoit jamais pu tuer aucun, leurs armes faisant un grand bruit & un grand feu; qu'ils se retiroient cependant, quand ils voyoient plus d'hommes rouges armés qu'ils n'étoient; & qu'alors ils rentroient dans leur grande pirogue, où ils étoient quelquefois trente, & jamais plus.

„ On m'ajouta que ces étrangers venoient du soleil couchant, pour chercher sur la côte un bois jaune & puant, qui teint en beau jaune; que comme on avoit remarqué que ces hommes barbus venoient tous les ans lorsque le froid finissoit pour enlever de ce bois on avoit fait mourir tous les arbres par le conseil d'un vieillard; de sorte qu'ils ne venoient plus, parce qu'ils

„ n'en trouvoient point : mais que deux na-
„ tions voisines l'une de l'autre, & peu éloi-
„ gnées de la leur, n'avoient pu l'imiter, par-
„ cequ'elles n'avoient point d'autre bois que
„ ce bois jaune, en sorte que les hommes
„ barbus l'ayant découvert y alloient tous les
„ ans ; ce qui incommodoit beaucoup ces na-
„ tions, qui n'osoient aller sur la côte, de
„ crainte de perdre leurs jeunes gens. Enfin,
„ que pour les chasser une bonne fois, elles
„ avoient invité tous leurs voisins à se rendre
„ chez elles en armes vers le commencement
„ du chaud (de l'été), à une lune marquée,
„ & que ce tems approchoit.

„ Je leur dis alors que j'avois vu des armes
„ à feu, & que je n'en avois point peur ; c'est
„ pourquoi ils m'inviterent à aller avec eux,
„ en me disant que ces deux nations étoient
„ sur le chemin que je devois tenir pour aller
„ au pays d'où nous sommes sortis ; & qu'au
„ reste, il y auroit tant d'hommes rouges,
„ que l'on détruiroit aisément les hommes
„ barbus ; ce qui en empêcheroit d'autres de
„ revenir. Je leur répondis que mon cœur
„ trouvoit qu'il étoit bon que j'allasse avec
„ eux ; & en cela j'avois une envie que je
„ voulois satisfaire. J'avois faim de voir ces
„ hommes barbus qui ne devoient ressembler
„ ni aux François, ni aux Anglois, ni aux
„ Espagnols que je connoissois, lesquels se
„ coupent tous la barbe, & sont différem-
„ ment vêtus. Ma bonne volonté fit grand
„ plaisir à ces peuples, qui tous s'imaginoient
„ qu'un homme qui avoit vu des blancs, &

„ plusieurs nations, devoit avoir plus d'es-
 „ prit que des gens qui n'étoient jamais sortis
 „ de chez eux, & qui n'avoient vu que des
 „ hommes rouges.

„ Lors donc que le tems fut venu, je par-
 „ tis avec les guerriers, & nous marchâmes
 „ cinq grandes journées. Etant arrivés, nous
 „ attendîmes les hommes barbus qui, cette
 „ année, vinrent plus tard qu'à l'ordinaire.
 „ En attendant, on me montra l'endroit où
 „ ils mettoient leur grande pirogue; c'étoit
 „ entre deux rochers assez hauts & longs, qui
 „ tenoient à la grande terre & entre lesquels
 „ couloit une riviere toute bordée de bois
 „ jaune; mais cette riviere étant trop plate
 „ pour que leur grande pirogue pût y entrer,
 „ ils en avoient une petite avec laquelle ils y
 „ entroient. On me dit encore qu'ils ne se
 „ méfioient de rien, parceque les peuples se
 „ retiroient à deux journées dans les terres,
 „ aussi tôt qu'ils les appercevoient venir par
 „ la grande eau; que cependant on les faisoit
 „ observer, mais sans se découvrir.

„ Après m'avoir dit ces choses, on tint
 „ conseil; & les avis étoient qu'il falloit se
 „ tenir caché derriere les deux rochers, &
 „ que dès que les hommes barbus y arrive-
 „ roient, il falloit crier, & tirer sur eux tous
 „ à la fois pour les empêcher de mettre à ter-
 „ re. Je n'avois pas voulu parler le premier;
 „ mais enfin voyant le parti qu'ils prenoient,
 „ je leur dis que quoique je n'eusse point fait
 „ la guerre contre les blancs, je savois qu'ils
 „ sont braves & habiles; & que quoique j'i-

„ gnorasse si ceux-ci ressembloient aux autres,
 „ je pensois néanmoins qu'ils ne leur feroient
 „ pas grand mal en s'y prenant ainsi, & que
 „ ce seroit beaucoup s'ils pouvoient rempor-
 „ ter trois ou quatre chevelures: ce qui ne fe-
 „ roit guere d'honneur à tant de guerriers
 „ rassemblés, quand ils retourneroient dans
 „ leurs nations.

„ Je leur conseillai donc de mettre deux
 „ hommes sur les deux rochers, pour épier
 „ les hommes barbus, & avertir de leur arri-
 „ vée; qu'alors, on leur donneroit le tems
 „ de venir à terre couper du bois, & que lors-
 „ qu'ils y seroient occupés, une partie des
 „ guerriers monteroit sur les rochers, une
 „ autre se cacheroit dans le taillis des années
 „ dernières, & le reste les attaqueroit à la
 „ pointe du jour. Il ne faut pas douter, leur
 „ dis-je, qu'il ne s'en sauve beaucoup; mais
 „ quand ils voudront regagner leur petite pi-
 „ rogue, ceux qui seront cachés dans le tail-
 „ lis en tueront plusieurs, & ceux des ro-
 „ chers en feront autant, lorsqu'ils appro-
 „ cheront de la grande pirogue. Cette em-
 „ buscade devoit se préparer la nuit. Mon
 „ avis réunit tous les guerriers, qui se trou-
 „ verent fort heureux de ce que j'avois bien
 „ voulu aller avec eux.

„ Nous attendimes encore les hommes
 „ barbus pendant dix-sept jours, au bout
 „ desquels on les vit paroître dans deux gran-
 „ des pirogues. Ils vinrent se placer entre les
 „ deux rochers, où ils s'occupèrent d'abord
 „ à remplir d'eau douce des vaisseaux de bois
 „ pareils

pareils à ceux où les François mettent leur eau-de-feu (eau-de-vie). Ce ne fut que le quatrième jour qu'ils allerent tous à terre y couper du bois. On fit contr'eux tout ce que j'avois conseillé; cependant on n'en put tuer que onze: car je ne fais pourquoi les hommes rouges qui tirent si bien sur le gibier, tirent si mal sur leurs ennemis. Le reste des hommes barbus gagna ses pirogues, & s'enfuit sur la grande eau, où nous les suivimes long-tems de l'œil, & enfin nous les per lîmes de vue. Ils avoient autant peur de notre grand nombre, que nous en avions de leurs armes à feu.

Nous allâmes ensuite examiner les morts qui nous restoient. Ils étoient bien plus petits que nous ne sommes, & fort blancs. Ils avoient la tête grosse, & le corps assez gros pour leur hauteur. Leurs cheveux n'étoient longs que vers le milieu de la tête. Ils ne portoient point de chapeaux comme vous autres; mais ils avoient la tête entortillée de beaucoup d'étoffe. Leurs habits n'étoient ni de laine ni d'écorce (il veut dire de soie); mais de quelque chose de semblable à vos vieilles chemises (apparemment de coton) très-doux, & de différentes couleurs. Ce qui couvroit leurs jambes & leurs pieds étoit d'une seule piece. Je voulus essayer une de ces chaussures; mais mon pied n'y put jamais entrer (1). Tou-

(1) Il est assez difficile de conjecturer quels hommes étoient ceux qui venoient ainsi couper du bois jaune sur la côte d'Amérique. On seroit tenté

” tes les nations qui s'étoient assemblées en
 ” ce lieu se partagerent leurs habillemens ,
 ” leurs barbes & leurs chevelures.

” De ces onze qui avoient été tués , deux
 ” seulement avoient des armes à feu , de la
 ” poudre & des balles. Quoique je ne con-
 ” nusse pas alors les fusils aussi bien qu'à pré-
 ” sent , comme j'en avois vus en Canada , je
 ” voulus essayer ceux-ci , & je trouvai qu'ils
 ” ne tuoient pas aussi bien que les vôtres. Ils
 ” étoient beaucoup moins légers. La poudre
 ” étoit mêlée de grosse , de moyenne & de fi-
 ” ne ; mais la grosse étoit en plus grande quan-
 ” tité. Voilà ce que j'ai remarqué sur ces
 ” hommes barbus , & de quelle façon on
 ” s'en débarrassa ; après quoi je pensai à con-
 ” tinuer mon voyage.

” Pour cet effet , laissant les hommes rou-
 ” ges retourner chez eux , je me joignis à
 ” ceux qui habitoient plus avant sur cette cô-
 ” te vers le couchant , & nous marchâmes
 ” tous ensemble , en suivant à-peu-près la cô-
 ” te de la grande eau , qui va droit entre le
 ” froid & le couchant. (au Nord - Ouest).
 ” Quand je fus arrivé chez cette nation , je
 ” m'y reposai plusieurs jours , pendant les-
 ” quels je m'informai du chemin qui me res-
 ” toit à faire. J'y remarquai que les jours
 ” étoient beaucoup plus longs que chez nous ,
 ” & les nuits très-courtes ; je voulus savoir
 ” pourquoi , mais personne ne put me l'ex-
 ” pliquer.

de les prendre pour des Japonois, des Chinois ou des
 Coréens, si l'on pouvoit croire que ces peuples fissent
 nue navigation aussi longue & aussi dangereuse.

„ Les vieillards m'apprirent qu'il étoit inu-
 „ tile que j'entreprisse d'aller plus loin. Ils
 „ me dirent que la côte s'étendoit encore
 „ beaucoup entre le froid & le couchant ;
 „ qu'elle tournoit ensuite tout court au cou-
 „ chant , & qu'enfin elle étoit coupée par la
 „ grande eau directement du chaud au froid
 „ (du Sud au Nord). L'un m'ajouta qu'é-
 „ tant jeune, il avoit connu un homme très-
 „ vieux qui avoit vu cette terre (avant que
 „ la grande eau l'eût mangée) qui alloit bien
 „ loin ; & que dans le tems que la grande
 „ eau étoit basse, il paroît des rochers à la
 „ place où étoit cette terre. Tous ensemble
 „ me détournèrent d'entreprendre ce voya-
 „ ge, parcequ'ils m'assurèrent que le pays
 „ étoit rude & froid, sans gibier ; & par con-
 „ séquent sans habitans, & ils me conseillè-
 „ rent de reprendre le chemin de mon pays ;
 „ ce que je fis, en tenant la même route
 „ qu'en allant ”.

M. Lepage du Pratz nous apprend qu'il
 questionna ensuite notre bon Indien sur le
 tems qu'il avoit marché, & sur les différen-
 tes directions de sa route ; à quoi il répondit
 qu'il avoit marché trente-six lunes, sur les
 cinq ans qu'il avoit mis à son voyage. Qu'à
 partir du confluent du Missouri, il avoit mar-
 ché au Nord-Ouest jusqu'à la nation de ce
 nom, où il avoit passé l'hiver ; que de là il
 avoit été droit au Sud jusqu'à une nation
 qu'il appelle de l'Ouest, probablement les *Can-
 sés* ; qu'ensuite il avoit marché trente-neuf
 jours en remontant le Missouri ; de-là, cinq

jours au Nord jusqu'à la belle riviere ; & que celle-ci couloit jusqu'à la grande eau (la mer), de la même direction du Nord-Ouest : par où probablement il ne faut pas entendre précisément le Nord-Ouest, mais l'Ouest en tournant un peu au Nord ; car il a dit ailleurs que la belle riviere alloit parallèlement au Missouri du levant au couchant ; & cela paroît confirmé par le rapport de tous les autres Indiens qui la font couler plus dans la direction du couchant que dans toute autre.

Voilà, à dire vrai, tout ce qu'on peut tirer de probable de cette narration ; car d'ailleurs, si l'on évalue ces trente-six lunes de marche tant en allant qu'en revenant, & si l'on admet que la direction moyenne ait toujours été à-peu près au Nord-Ouest, on n'est qu'embarassé de la quantité du chemin qui porteroit trop au Nord ; c'est-à-dire, au delà même du soixante-dixieme degré de latitude. Comment, d'ailleurs, évaluer avec quelque probabilité les réductions à faire pour les sinuosités des rivieres côtoyées à pied, pour les détours nécessités par des chemins impraticables, &c ! Nous nous bornerons à dire que si ce voyage a quelque réalité, la fameuse mer intérieure de l'Ouest prétendue par MM. Delisle & Buache, d'après la relation fabuleuse (1) de l'Amiral Espagnol de Fonte, ne peut être qu'une chimere. Aussi M. Lepa-

(1) *Note du Traducteur.* Cette relation en effet est remplie d'improbabilités qui ont été parfaitement développées, tant par le P. Gumilla, auteur de l'*Histoire de la Californie*, que par M. Engel,

ge en avoit déjà tiré cette conséquence, avant que le dernier Voyage de M. Cook eût fait évanouir cette chimere par les reconnoissances qu'il a faites sur toute la côte de l'Amérique baignée par la mer du Sud.

Il ne nous est pas possible de nous refuser à rapporter encore le précis d'un voyage fait par quelques Indiens des environs des lacs du Canada, jusqu'à la mer Pacifique. Nous le tirons d'un ouvrage anglois, publié en 1744 par M. Dobbs, & intitulé: *An account of the countries adjoining to Hudson's Bay, &c.* ou *Relation des pays qui avoisinent la Baye de Hudson.*

Cet auteur rapportant les différentes courses intéressantes d'un Métis ou François Indien, qui négocioit au fort Nelson, nous apprend que celui-ci lui avoit raconté avoir connu un Indien déjà avancé en âge, qui avoit été en parti de guerre jusqu'au bord de la mer sise à l'Ouest. Cet Indien, du nombre de ceux appelés par les Anglois, *Home Indians*, s'étoit mis à la tête de trente guerriers, pour faire une incursion contre les *Attimospicais*, ou *Têtes plates*, nation vivant sur le bord septentrional de la mer Pacifique. Ils s'étoient mis en route sur la fin de l'automne avec leurs familles, & avoient marché, chassant & pêchant par intervalles, pendant deux hivers & l'été intermédiaire; après

dans ses *Mémoires & observations géographiques & critiques sur la situation des pays septentrionaux de l'Asie & de l'Amérique &c.* Lausanne, 1765, in-4. Ouvrage dont on ne peut dire trop de bien.

cette marche de dix-huit mois environ, ils rencontrèrent la mer, & ils travaillèrent à se faire des canots. Là ils laissèrent leurs femmes & leurs enfans avec les hommes hors d'état de se battre, pour les ramener chez eux en chassant & pêchant. Quant à eux, ils arrivèrent en côtoyant la mer, à un détroit, qu'ils traversèrent au moyen de leurs canots. Cette côte étoit presque Est & Ouest. Après avoir passé ce détroit, ils marchèrent encore presque trois mois le long de la côte, en chassant & pêchant pour leurs besoins. Ils eurent enfin connoissance de leurs ennemis, par des traces imprimées dans le sable, qui leur firent juger qu'ils n'en étoient pas loin. Alors ils quitterent leurs canots, & marchèrent encore cinq jours à travers les bois & les buissons, qui étoient fort bas, & si serrés, qu'on pouvoit à peine s'y faire jour. Ils arrivèrent ainsi jusqu'au bord d'une riviere, où ils rencontrèrent un grand village de leurs ennemis. Ils firent leur cri ordinaire de guerre, & tombèrent sur eux, après avoir fait, suivant leur usage, une décharge générale de leurs fleches & armes à feu. Ceux-ci furent d'abord dans la première surprise; mais ayant reconnu la foiblesse des assailans, ils revinrent sur eux, en tuèrent quinze, & blessèrent trois ou quatre. Les autres prirent la fuite dans les bois, & ayant regagné leurs canots, retournerent après beaucoup de fatigues au détroit qu'ils repassèrent; mais ils moururent ensuite tous les uns après les autres, soit de fatigue, soit de besoins, hors un seul qui, après un an de voyage, regagna

la riviere des *Sakis*, où il rencontra des gens de sa nation qui lui donnerent les secours nécessaires pour le rétablir. Il avoit souffert dans ce voyage au - delà de tout ce qu'on peut exprimer, ayant été réduit à vivre le plus souvent d'herbes & de mouffe; car il avoit usé ses munitions de poudre & de plomb, il avoit perdu ses fleches & même son couteau.

On seroit tenté de croire que le détroit que passerent ces Indiens est celui que M. Cook a reconnu vers le cinquantieme degré de latitude, auquel il a donné le nom de Baye du roi George, & que les Sauvages qu'ils alloient attaquer étoient vers la baye que le même navigateur appelle la Baye de *Sandwick*.

I I I.

Des voyages de la Hontan.

COMME le baron de la Hontan est un de ceux qui ont pénétré le plus avant dans l'intérieur de l'Amérique Septentrionale, & qu'il en raconte d'après le rapport des Indiens, des choses assez singulieres, on a cru devoir en joindre ici un précis & un jugement.

Le baron de la Hontan, homme de condition, d'abord soldat & ensuite officier en Canada vers la fin du dernier siecle, est presque le premier qui ait décrit avec un certain détail les mœurs & usages des nations Américaines de l'intérieur des terres. C'étoit, à

ce qu'il paroît par ses entretiens avec le Sauvage *Adario*, un homme plus que dégagé de préjugés. Mais on peut penser fort librement sur certains objets, & néanmoins être croyables sur des faits. Or, plusieurs de ces faits qui avoient paru singuliers & de pures fictions de l'auteur, tels que la maniere dont les Indiens font l'amour, & qu'on appelle courir l'allumete, &c. ont été postérieurement confirmés.

Quoi qu'il en soit, le baron de la Hontan voulant pénétrer dans l'intérieur des terres, prit sa route par le lac Michigan & la baye des Puans; c'est celle que le capitaine Carver appelle d'un nom plus convenable la Baye Verte. Il suivit la riviere du Renard, & de là entra dans la riviere Ouïscouin, qu'il descendit jusqu'au Mississipi; ensuite il remonta ce fleuve pendant huit jours, jusqu'à l'embouchure d'une riviere venant de l'Ouest, qu'il appelle la Riviere longue.

Entré dans cette riviere, il la remonta pendant cinquante-sept jours; il rencontra d'abord à environ cinquante lieues de l'embouchure, un peuple qu'il appelle *Eokoros*; à soixante lieues plus haut, un autre appelé les *Essanapes*; & enfin beaucoup plus haut, un troisieme, qu'il appelle les *Gnacfitares*, qui habitoient une isle dans un lac. Il y fit quelque séjour, pendant lequel ils envoyèrent au Sud pour amener des hommes qui fussent connoître s'il n'étoit pas, lui & ses compagnons, de la nation Espagnole. Il est probable qu'on lui eût fait une mauvaise réception, s'il l'avoit été. Mais ces gens venus

du Sud dirent qu'il n'étoit pas de cette nation.

Pendant le séjour qu'il fit chez les *Gnacfitares*, il eut occasion de voir des gens d'un peuple plus éloigné, & fréquemment en guerre avec eux. C'étoient des *Mosemlecks*, au sujet desquels on lui dit qu'ils habitoient les bords d'une riviere tirant sa source des mêmes montagnes que la Riviere longue, mais coulant en sens contraire. Ces *Mosemlecks* lui parurent comme des Espagnols; ils avoient une barbe touffue, des cheveux jusqu'au dessous des oreilles & des habits. On lui ajouta que cette riviere tomboit cent cinquante lieues plus bas dans un lac environné de six belles villes, habitées par un peuple appelé les *Tahuglaucks*; qu'à l'entour de celac, il y avoit encore plus de cent villes (probablement des villages); que ce peuple avoit des maisons de pierre, couvertes en terrasse, & enduites de terre grasse; qu'il cultivoit les arts; qu'ils avoient des bâtimens fort grands; que leur gouvernement étoit entièrement despotique. Enfin, suivant le rapport de ces *Mosemlecks*, les hommes y étoient multipliés comme les feuilles des arbres: ils labouroient, & employoient la peau des veaux & des bœufs à divers usages; ils portoient la barbe & un bonnet pyramidal fort élevé: leur chaussure étoit une espece de bottine, & leur habit une sorte de tunique descendant jusqu'aux genoux; ils étoient presque toujours en guerre avec des peuples plus méridionaux.

Tels sont les détails rapportés par la Hontan sur ce peuple policé de l'intérieur de l'A-

mérique ; mais malheureusement , & je suis ici de l'avis du P. de Charlevoix , tout ce récit a non - seulement l'air fabuleux ; mais les découvertes postérieures le démontrent. En effet , la riviere longue est , comme on n'en peut douter , la riviere Saint-Pierre , que M. Carver a remontée assez haut , & il est certain qu'il n'y a aucun des peuples nommés par le baron de la Hontan. Sa relation est la seule où il ait jamais été question d'*Eockoros* , d'*Essanapes* , de *Gnacstares* , de *Mosemleeks* , & de *Tahuglauks*. L'état des lieux auroit-il changé ? Ces nations Indiennes auroient-elles été détruites ou chassées au loin par les *Nadoeffis* , qui seuls habitent aujourd'hui ce fleuve & ses environs ! Cela n'est pas impossible ; mais il y a peu de probabilité : & je suis porté à penser qu'en cela le baron de la Hontan a fait un roman.

Cependant il y a dans la carte de la Hontan quelque vérité : il représente , par exemple , l'habitation des *Gnacstares* aux environs & sur un lac fort éloigné dans le haut de la riviere. Les rapports postérieurs ont appris qu'il y en a un , appelé le lac des *Tintons* ; & suivant M. Carver , les *Tintons* font une des onze tribus formant la nation des *Nadoeffis*.

Quant à ces peuples policés ou du moins beaucoup plus avancés que les autres vers la civilisation , presque toutes les nations Indiennes de l'Est semblent s'accorder à dire qu'à l'Ouest , il y a des hommes qui vivent en grandes sociétés , qui habitent des especes de villes , qui cultivent les arts , & qui font usage d'ustensiles d'or ou d'argent , &c.

M. Carver lui-même nous raconte dans sa Relation, que les Indiens lui dirent qu'au Nord - Ouest des sources du Missouri & de la rivière Saint - Pierre, il y avoit une nation plus petite & plus blanche que les nations voisines, qui cultivoit la terre & même les arts, autant qu'on peut en juger par leurs expressions; à quoi ils ajoutoient qu'à l'Ouest des *Montagnes brillantes*, il y avoit des nations qui avoient une quantité d'or si considérable, qu'elles en faisoient leurs ustensiles les plus communs. Ce rapport sembleroit confirmer l'opinion où l'on est au Mexique, qu'au Nord de la Californie, il y a des provinces comme celles de Sonora, Quivira, Cinaloa, où l'or est d'une abondance extraordinaire.

Ajoutons que long-tems avant que M. Carver écrivit ceci, M. Jérémie, commandant François du fort Bourbon, depuis nommé le fort Nelson, à la baye de Hudson, avoit informé le public de faits à-peu-près semblables. Suivant lui, les Sauvages de ces cantons disent qu'après avoir marché plusieurs mois à l'Ouest - Sud - Ouest, on trouve une mer, sur laquelle il y a de grands canots, par le moyen desquels naviguent des hommes qui ont de la barbe, & qui ramassent de l'or à l'embouchure des fleuves. M. Jérémie ajoute que par une rivière qui se jette dans le lac *Tecamiouen*, ou le lac de la *Pluie*, on peut aller joindre, sans doute au moyen d'un portage, une rivière qui coule à l'Ouest. Il avoit fait, dit-il, son possible pour engager des Sauvages à aller de ce côté là, pour recon-

noître où se décharge cette riviere ; mais ils s'y étoient refusés , parce qu'ils avoient guerre avec une nation plus éloignée que la leur à l'Ouest : ils lui ajoutèrent seulement qu'ils tenoient de quelques gens de cette nation , que ceux - ci avoient pour voisins des hommes barbus qui se fortifioient avec des pierres , & se logeoient de même ; que ces hommes n'étoient point habillés comme eux , & qu'ils se servoient de chaudières blanches. M. Jérémie montra à ces Indiens une tasse d'argent , & ils lui dirent que c'étoit de cela même que les autres leur avoient parlé.

Nous terminerons ici cette discussion , qu'il seroit facile d'étendre. Mais cela seroit inutile ; car il n'est rien qu'on ne vienne à bout de prouver par ces oui - dires rapprochés. C'est ainsi que le fameux Walter Raleigh se persuada que dans l'intérieur de l'Amérique Méridionale existoit le lac de *Parimé* & le pays d'*Eldorado* ; c'est ainsi que Ferdinand de Soto alla à la découverte de la Fontaine de Jouvence , sise dans l'intérieur de la Floride. C'est enfin par de pareils rapprochemens , que M. le président Desbrosses trouvoit dans la partie australe de la terre un continent aussi vaste qu'aucune des trois anciennes parties du monde , découverte que les navigations de M. Cook ont fait évanouir.

Au surplus , on ne peut que faire des vœux pour que la nouvelle puissance que nous venons de voir s'élever en Amérique , pousse plus loin ces découvertes dans l'intérieur des terres. Nous devons l'espérer ; car nous présumons que la liberté qu'elle vient

d'acquérir, & les ressources qu'elle présente à tant de malheureux trop resserrés, pour ainsi dire, dans notre continent, vont attirer dans ce nouvel Empire une foule d'hommes laborieux de toutes les nations, & porter avant peu d'années sa population à un très-haut degré. On verra probablement avant un demi-siècle ces vastes solitudes des bords de l'Ohio & du Mississipi se couvrir de villes & d'habitations. Ces nouveaux habitans seront trop intéressés à reconnoître l'intérieur du vaste pays qu'ils auront à leur Ouest, pour ne pas faire les plus grands efforts à cet effet. Ils doivent desirer de s'ouvrir par-là un chemin aux pays riches en métaux qui avoisinent le Mexique & la Californie, & aux Indes orientales. Enfin, tout présage au siècle qui va suivre de grandes & nouvelles lumières sur cette partie de la géographie. Que de richesses inattendues pour l'histoire naturelle, pour les arts & le commerce, résulteront de la connoissance de l'intérieur de ce vaste continent ! La révolution qui vient de s'opérer, indépendamment de l'avantage de rendre la liberté au commerce des nations Européennes, qu'un peuple ambitieux vouloit enchaîner, ou s'approprier exclusivement, doit être regardée comme un des plus grands événemens de ces derniers siècles depuis la découverte de l'Amérique, & un des plus intéressans pour l'humanité en général.

F I N.

S O M M A I R E
D E S M A T I E R E S
C O N T E N U E S E N C E T O U V R A G E .

P R E M I E R E P A R T I E .

P R É F A C E ,	pag. v
<i>Courte notice de la vie du Capitaine Carver,</i>	xj
<i>Introduction,</i>	xxj
<i>L'auteur part de Boston, pour commencer son voyage ,</i>	1
<i>Description du fort Michillimakinac,</i>	2
<i>Description du fort la Baye ,</i>	4
<i>— de la baye Verte ,</i>	5
<i>— du lac Michigan .</i>	9
<i>L'auteur arrive au village des Ouinebagos,</i>	13
<i>Excursions des Ouinebagos contre les éta- blissemens Espagnols ,</i>	14
<i>Description du lac des Ouinebagos,</i>	16
<i>Exemple de la résolution d'une femme In- dienne ,</i>	19
<i>Description de la riviere du Renard ,</i>	20
<i>Histoire remarquable d'un serpent sonnete privé ,</i>	21
<i>Description du grand village des Sâkis,</i>	24
<i>— de la ville supérieure des Ottagamis ,</i>	25
<i>Description de la riviere Ouiskonfin ,</i>	26

DES MATIERES. 431

Description de la ville inférieure des Ottagamis, & de la Prairie-le-Chien,	pag. 27
L'auteur est attaqué par des voleurs Indiens,	28
Description du Mississipi, depuis la riviere Ouiskonin jusqu'au lac Pepin,	30
Description du lac Pepin,	31
Ruines remarquables d'anciens retranchemens, Des Nadoeffis des rivieres,	32
Avanture entre un parti de ces Indiens & un des Chippeways,	34
Description d'une caverne remarquable,	35
Conduite rare d'un prince des Ouinebagos au saut Saint-Antoine,	37
Description de ce saut,	40
Terme du voyage de l'auteur sur le Mississipi,	41
Description de la riviere de Saint-Pierre,	43
Position des sources des quatre principaux fleuves de l'Amérique Septentrionale,	45
Réflexions sur leur proximité;	47
Des Nadoeffis des plaines, chez lesquels l'auteur passa l'hiver de 1766 à 1767,	48
L'auteur redescend la riviere Saint-Pierre,	50
Récit d'un violent orage, accompagné de tonnerre,	52
Discours fait par l'auteur à une grande assemblée de Nadoeffis à la grande caverne,	ibid.
Avanture avec un parti d'Indiens au lac Pepin,	54
Description du pays adjacent à ce lac,	60
Description de la riviere des Chippeways,	64
Effet extraordinaire d'un ouragan,	66
Arrivée de l'auteur au grand portage sur le Nord-Ouest du lac Supérieur,	ibid.
Description des lacs du Nord-Ouest, comme	69

le lac Bourbon, & le lac Ouinipique, le lac Dubois, le lac la Pluie, le lac Rouge, &c.	pag. 70
Description d'une nation Indienne qu'on croit avoir dépendu des rois du Mexique,	77
Description des montagnes Brillantes,	80
Prédiction singulière d'un grand-prêtre des Killistinos vérifiée,	81
Description du lac Supérieur,	88
Histoire ou fable de deux Indiens qui avoient abordé dans l'isle Maurepas,	90
Description du saut Sainte-Marie,	96
— du lac Huron,	97
— des bayes Saganaum & du Tonnerre,	98
Phénomene extraordinaire arrivé au détroit de Michilimakinac,	100
Description de la riviere, de la ville & du fort du Détroit,	102
Pluie remarquable arrivée au Détroit,	103
Attaque du fort Détroit par Pontiac, chef célèbre d'Indiens,	104
Description du lac Erié,	114
— de la riviere & du saut de Niagara,	116
— du lac Ontario,	117
— du lac Oneida, du lac Champlain & du lac George, & autres,	118
Retour de l'auteur à Boston, & exposition de ses motifs pour entreprendre ses voyages,	122



DES MATIERES. 433
SECONDE PARTIE.

De l'origine, des usages, des mœurs de la religion & du langage des Indiens.

Ch. I. *De l'origine des Indiens; sentimens de divers auteurs sur ce sujet, disputés: celui de l'auteur,* pag. 127

Ch. II. *De la constitution, forme, habillement, habitation, & ustensiles de ménage des Indiens,* 149

Ch. III. *Des usages domestiques des Indiens; coutumes particulieres des femmes; circonspection & dispositions stoïques des hommes: leur sagacité étonnante pour certains objets: histoire fort singuliere d'une femme Nadoessie. Leur façon de penser relativement à l'argent,* 163

Ch. IV. *De la maniere dont les Indiens comptent le tems, noms de leurs mois. Idée qu'ils ont des figures,* 175

Ch. V. *De leur gouvernement. De leurs divisions en nations & tribus, de leurs chefs, & de leurs assemblées politiques,* 179

Ch. VI. *De leurs fêtes. De leur nourriture habituelle, & de la maniere dont ils la préparent,* 184

Ch. VII. *De leurs danses, & en particulier de la danse de paix, de celle de guerre; autre danse fort extraordinaire. Cérémonies de l'admission dans une société particuliere & mystérieuse, ayant de l'affinité avec celle des francs-maçons,* 188

Ch. VIII. *De leurs chasses. Préparations*
E e

fort singuliere avant de se mettre en chasse. Leurs manieres de prendre divers animaux, tels que l'ours, le buffle, le cerf, le castor, &c.

pag. 203

Ch. XIX. *De la maniere dont les Indiens font la guerre. De leurs armes. De leurs préparations pour se mettre en campagne. Maniere dont ils sollicitent d'autres nations à s'allier avec eux. Comment ils déclarent la guerre. Comment ils forment leurs attaques. Exemple de leur maniere de combattre & de son efficacité, tiré de la défaite du général Braddock. Détail du massacre de l'armée Angloise, après la capitulation du fort Guillaume-Henri en 1757. Leur activité & adresse à poursuivre leurs ennemis. De leur maniere de scalper. Comment ils emmenent leurs prisonniers. Exemple remarquable de courage dans une femme prisonniere. Comment ils traitent leurs prisonniers. Comment ils vendent leurs esclaves,*

211

Ch. X. *Maniere dont les Indiens font la paix. Récit d'un combat entre les Iroquois, & les Ottagamis & Sâkis. Comment ils traitent de la paix. Description du calumet de paix & des colliers de ouampun,*

256

Ch. XI. *De leurs jeux; de leur jeu de balle ou paulme; de celui des noyaux ou osselets,*

266

Ch. XII. *Des cérémonies de leurs mariages. Celles des nations voisines du Canada, celles des Nadoessis. Comment ils conduisent une intrigue amoureuse. Des noms Indiens,*

269

Ch. XIII. *De leur religion. De leurs idées*

DES MATIERES. 435

- sur l'Être suprême & sur un état à venir.*
De leurs prêtres, pag. 279
- Ch. XIV. *De leurs maladies; de celles qui sont les plus fréquentes parmi eux, & de la maniere dont ils les traitent. Exemple remarquable de bon sens d'une femme Indienne dans un cas de maladie désespérée,* 286
- Ch. XV. *De la maniere dont les Indiens traitent leurs morts. Leurs harangues funebres. Exemple singulier d'affection maternelle dans une femme Nadoessie,* 293
- Ch. XVI. *Tableau du caractère des Indiens, tant en particulier que comme membres d'une société,* 300
- Ch. XVII. *Du langage des Indiens, & des hiéroglyphes qu'ils emploient au lieu d'écriture. Petits Vocabulaires des langues Chipewaye & Nadoessie,* 304

TROISIÈME PARTIE.

Des animaux, arbres & plantes de l'Amérique Septentrionale.

- Ch. I. *Des quadrupedes,* 323
- Ch. II. *Des oiseaux,* 341
- Ch. III. *Des poissons,* 351
- Ch. IV. *Des serpens & autres reptiles,* 353
- Ch. V. *Des insectes principaux,* 362
- Ch. VI. *Des arbres forestiers & fruitiers,* 365
- Ch. VII. *Des arbrisseaux, racines, fleurs, &c.* 375
- Ch. VIII. *De diverses herbes, tant nourricieres que médicinales, &c.* 382

436 SOMMAIRE DES MATIÈRES.
QUATRIÈME PARTIE.

Contenant quelques Supplémens ; le premier de l'Auteur , & les autres du Traducteur.

PREMIER SUPPLÉMENT DE L'AUTEUR.

Sur les moyens d'établir dans l'intérieur de l'Amérique Septentrionale des colonies commerçantes. Des parties de ce continent où ces colonies pourroient être établies avec le plus grand avantage. Dissertation sur la découverte d'un passage par le Nord-Ouest , page 393
Plan de Richard Withworth , pour effectuer le projet de reconnoître par terre le Nord-Ouest de l'Amérique , & pourquoi il n'a pas eu lieu , 402

SECOND SUPPLÉMENT DU TRADUCTEUR.

Sur quelques voyages relatifs au même objet , 404

A P P R O B A T I O N .

J'AI lu l'ouvrage intitulé *Voyage de M. Carver dans l'intérieur de l'Amérique septentrionale* , & je n'y ai rien trouvé qui doive en empêcher l'impression. Yverdon le 10 Août 1784.

E. BERTRAND,
Conseiller & Censeur.

